



In

CH

98

INSTRUCTIONS CHRÉTIENNES POUR LES JEUNES GENS

Utiles à toutes sortes de Personnes,
mêlées de plusieurs traits d'histoi-
res et d'exemples édifiants.

Imprimé sur la QUATORZIEME EDITION
D'AVIGNON, revue et corrigée.

 QUEBEC,
CHEZ M. NEILSON-IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE LA MONTAGNE.

1798.

A-3

CHRETIEN,

Souviens-toi que tu as aujourd'hui :

UN Dieu à glorifier,
Un Jesus-Christ à imiter,
Tous les Anges à honorer ;
La Vierge et les Saints à prier,
Une ame à sauver,
Un corps à mortifier,
Des vertus à demander,
Des péchés à expier,
Un Paradis à gagner,
Un Enfer à éviter,
Une éternité à méditer,
Un tems à ménager,
Un prochain à édifier,
Un monde à appréhender,
Des Démons à combattre,
Des passions à abatre,
Et peut-être la mort à souffrir,
Et le Jugement à subir.

A V E R T I S S E M E N T.

L'INSTRUCTION de la jeunesse est un des plus importans devoirs de la vie civile et de la morale, puisque c'est de là que dépend le bon ordre de l'Etat et de la religion, Julien l'Apostat, après une cruelle persécution qu'il fit à l'Eglise pour détruire la Religion et l'Empire de Jesus-Christ, ne trouva point de moyen plus propre à ce sacrilège et pernicieux dessein, que de fermer les écoles chrétiennes, et d'empêcher l'instruction de la jeunesse.

Une jeune personne qui n'est ni instruite, ni saintement élevée, livrée à son penchant naturel, commence son malheur et sa perte en contractant des inclinations vicieuses et des habitudes qu'elle portera toute sa vie, et dont elle sentira la force dans l'âge le plus avancé ; *rarement on quitte dans la vieillesse, selon la parole de l'Esprit-Saint, la route qu'on a tenue dans sa jeunesse.*

Tous avoient ce principe dans la spéculation ; mais combien peu le suivent dans la pratique ! Et voilà ce qui doit faire gémir amèrement ceux qui ont du zèle pour la Religion. L'instruction des jeunes gens est un devoir autant négligé qu'il est important et nécessaire. Les parens peu éclairés sur leurs obligations et peu touchés de leur propre salut, se mettent peu en peine que leurs enfans vivent selon la sainteté de la Religion, pourvu qu'ils les établissent selon les maximes du siècle. Ils s'appliquent à les tirer de la poussière, et les enrichir, ou à les faire vivre en sages mondains et en politiques ; se soucient peu de les sanctifier et de les faire vivre en Chrétiens, source seconde de tous les désordres qui déshonorent aujourd'hui la Religion. Abus qu'on ne peut trop déplorer, et qui a si souvent ranimé le zèle de plusieurs cé-

lèbres Auteurs qui sont venus au secours de la jeunesse, et qui ont composé d'excellens Livres pour son instruction.

C'est le même motif qui a fait composer ce petit ouvrage qu'on présente ici aux jeunes gens. Si on se plaint de la multitude des Livres qui inonde le public, ce n'est pas de ceux qui traitent de ces matieres; on devroit plutôt se plaindre de ce qu'on n'en compose pas assez pour instruire à fonds la jeunesse, et pour empêcher sa dépravation.

L'ouvrage qu'on présente ici à la jeunesse, n'est point nouveau, il est très abrégé pour les choses importantes qu'il traite; il ne laissera pas néanmoins d'être goûté des jeunes gens, et de faire du fruit. Le style est à la portée de leur esprit, on y a inséré plusieurs traits d'histoires tirés des Livres Saints et des Peres, et plusieurs exemples édifiants qui leur feront plaisir. On a cru que cette maniere de les instruire, seroit plus utile, étant plus conforme à l'esprit de Jesus Christ, qui dans ses instructions se servoit souvent de paraboles et de similitudes.

Ce Livre au reste sera utile à tout le monde. Les grandes personnes, surtout les peres et meres, et les maitres, y trouveront des verités capables de les édifier; et ils apprendront les maximes dont ils doivent instruire ceux qui composent leur famille, et ceux qui sont sous leur conduite. Les personnes de piété, celles même qui sont les plus spirituelles, ne le liront pas sans fruit. Celui qui vous présente cet Ouvrage, sera bien dédommagé de ses peines, si le Ciel daigne bénir ses intentions, et si vous lui accordez le secours de vos prieres, auxquelles il vous demande une part pour l'amour de Jesus-Christ.

EXERCICE SPIRITUEL

DURANT LA SAINTE MESSE.

JE vais, mon doux Jesus, avec vous au Calvaire; faites-moi participant de la charité qui vous y conduisoit. Donnez-moi les sentimens qu'eurent les filles de Sion, vous rencontrant chargé de votre Croix, et la couronne d'épines sur la tête. Accordez-moi une résignation de ma volonté à la vôtre, telle qu'étoit celle de votre bienheureuse Mere au pied de la Croix, par les mérites de vos douleurs et de votre sainte constance en votre amour pour nous. Ainsi soit il.

En entrant dans l'Eglise, dites :

SEIGNEUR, j'approcherai de votre saint Autel, j'y verrai le Saint des Saints, et je louerai votre saint Nom.

Vous direz devant le saint Crucifix :

O amour crucifié ! qui vous a porté à souffrir tant de peines et une mort si cruelle pour moi misérable pécheur ?

O Dieu de mon ame ! attachez-moi à vous, et ne détachez de moi-même.

Faites-moi cette grace, mon doux Jesus, que ma croix soit jointe à la vôtre, et que je la porte volontiers. Je présente à vos pieds mes intentions, mes actions, mes affections, desirant de tout mon cœur, que vous soyez à jamais l'unique objet de mon amour ; mon Dieu, faites-moi miséricorde. Amen.

Au Commencement de la Messe.

TRES-doux Jesus, je me prosterne en toute humilité à vos pieds, desirant les arroser et laver de mes larmes pour le déplaisir des péchés que j'ai commis contre votre divine Majesté, vous sup-

pliant d'avoir pitié de cette pauvre et chétive créature rachetée par votre précieux Sang, ne la punissez pas selon ses mérites.

Seigneur, je reconnois mes fautes et m'en repens de bon cœur. Je vous en demande très-humblement pardon ; je me propose, moyennant votre sainte grace, de me garder mieux à l'avenir de tâcher d'être mieux sur mes gardes, et de vous aimer de toutes les forces de mon ame. Ainsi soit il.

Puis vous direz le Misereatur, le Confiteor, après le Prêtre.

A l'Introit de la Messe.

O Dieu éternel ! je me réjouis de ce que vous êtes seul celui qui est, et que pas un n'ait l'être que par vous. O grandeur infinie, vous savez bien ce que vous êtes et ce que je suis ; vous êtes et je ne suis rien, et cependant vous me cherchez.

Au Kyrie eleison.

O Très-miséricordieux Sauveur ! je vous demande humblement pardon, pour tous ceux qui sont en péché mortel, et vous supplie par votre précieux Sang, Mort et Passion, de leur inspirer une parfaite douleur et repentir de leurs péchés, afin que votre saint Nom soit loué en eux et par eux.

Au Gloria in excelsis.

JE me réjouis, ô mon Dieu, de vous voir adoré des Anges, et il me déplait grandement que vous soyez si méconnu et oublié des hommes. Seigneur, je vous adore avec ces Esprits bienheureux, et souhaite extrêmement que tout le monde vous connoisse et adore. O Roi de gloire, élevez mon cœur en haut, afin qu'il glorifie votre Saint Nom en terre, comme les Anges le glori-

lient au Ciel. Tout ce que je dirai et serai sera pour votre gloire sans rechercher la mienne; j'aurai toujours en ma bouche: gloire soit à Dieu.

Quand le Prêtre dit Dominus vobiscum, dites:

Mon Dieu, demeurez toujours avec moi, et jamais ne vous en éloignez.

A l'Épître.

O doux Sauveur, donnez-moi la lumière pour connoître et accomplir toujours votre sainte volonté; et me faites la grâce de porter patiemment pour votre amour les adversités qui m'arriveront. Ainsi soit-il.

A l'Evangile.

O Dieu de mon cœur, éclairez les yeux de mon entendement, et enflammez mon cœur et mes affections, afin que je puisse exécuter et garder vos commandemens, vos conseils et vos saintes inspirations. Ainsi soit-il.

Au Credo.

O Souveraine Majesté! je crois que vous êtes un Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, qui de rien a créé tout.

Je crois que votre seconde Personne, qui est votre Fils, s'est fait Homme et est né de la bienheureuse Vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit, qui est mort pour moi et qui doit juger le monde. Je crois les sept Sacramens de la sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. Finalement, je crois tout ce que la même Eglise enseigne, et je veux vivre et mourir en cette Foi, encore qu'il fut besoin d'endurer plusieurs tourmens à l'imitation des saints Martyrs.

A l'Oblation de l'Hostie.

Père Eternel, en l'union de votre saint amour

et en mémoire de ce divin Sacrifice qui vous fut offert sur l'arbre de la Croix par mon Sauveur J. C. représenté par celui ci ; je vous offre tout moi-même, toutes mes pensées, paroles et œuvres, suppliant votre bonté infinie de les dresser toutes à votre bonheur et gloire. Ainsi soit-il.

Au Sursum corda.

SEIGNEUR, que vos tabernacles sont désirables ! mon ame souhaite de s'unir à vous plus ardemment que le cerf lassé ne cherche les eaux de rafraichissement.

Tirez-moi après vous, ô mon tout, et je courrai après les odeurs de vos parfums, car sans vous je ne prétends plus rien au Ciel ni en la terre. O si la memoire de vos biens éternels demeurroit toujours empreinte dans mon ame, je ne tiendrois plus compte des biens périssables de ce monde. O mon Dieu, quand vous irai je voir clairement en votre gloire, quand aurai je ce bonheur de me prosterner devant vous visiblement.

Au Sanctus.

O Saint des Saints ! donnez-moi à connoître ce que vous êtes et votre Etre éternel, afin que mon ame éclairée de votre lumière, vous loue, vous glorifie et vous bénisse en l'éternité. Amen.

A l'Élévation de l'Hosie.

O salutaris hostia, quæ cæli pandis ostium, bella preiunt hostilia, da robur fer auxilium.

Ou autrement.

O Dieu tout-puissant ! ô bonté suprême ! ô grande miséricorde ! ô justice ! ô charité infinie ! ô Pere Éternel, voilà mon Sauveur J. C. votre Fils bien-aimé, que je vous offre en satisfaction de toutes mes offenses, négligences et ingratitude.

A l'Élévation du Calice.

Très précieux sang de mon Sauveur, lavez-moi, purifiez-moi par l'excès de l'amour par lequel vous fûtes répandu ; et pénétrez-moi de la douleur par laquelle vous fûtes tiré des veines de mon doux Redempteur. Ainsi soit-il.

O Pere très-saint, qui habitez les hautes lieux, je me réjouis de votre sainteté ; Donnez, je vous supplie, la lumière de la Foi aux Infidèles, la grace et la charité à tous les Chrétiens, et un fervent amour à tous les justes ; afin que tous sanctifient votre nom en la terre, comme les Bienheureux au Ciel.

a. O Très-Sainte Trinité, entrez en nous, demeurez et regnez en ceux qui vivent en la terre, comme vous regnez dans les Saints qui vivent au Ciel, afin que nous vous servions comme eux.

3. O grand Dieu, enseignez-moi à faire votre volonté, entièrement, avec une pure intention de plaire à vous seul, avec promptitude, sans aucune répugnance, avec force et persévérance jusqu'à la fin, par amour et avec amour fervent.

4. O pain de vie, qui descendites du Ciel pour donner la vie au monde, donnez-vous à moi, afin que vous me remettiez celles dont je vous suis débiteur.

6. O Pere céleste, voyez comme je suis combattu de plusieurs ennemis, je ne refuse pas le combat, puisqu'il vous plaît ; mais aidez-moi à remporter la victoire qui retournera à votre gloire.

7. Seigneur, délivrez-moi de tous péchés, de votre colere, de l'esprit de fornication et de tout mal. Ainsi soit-il.

Au premier Agnus Dei.

TRES-doux Agneau, pardonnez-moi, s'il vous plaît, tous mes péchés, et particulièrement celui auquel je suis le plus enclin.

Au second.

TRES-innocent Agneau, je vous demande, par le mérite de votre sainte Passion, le pardon général de tous mes péchés.

Au troisieme.

O très-adorable Agneau de Dieu. donnez-moi votre paix, le repos de mes passions intérieures et votre gloire en l'autre vie. Ainsi soit-il.

Quand le Prêtre communie,

Domine, non sum dignus ut intres sub rectum meum, sed tantum die verbo et sanabitur anima mea.

Pendant le dernier Evangile,

Dites un *Ave Maria* à la Mere de Dieu pour la prier, et avec elle tous les Anges qui ont assisté au saint Sacrifice de la Messe, spécialement votre Ange Gardien, ceux des assistants et du Prêtre; qu'ils louent et remercient Dieu pour vous, étant trop insuffisant pour le faire.

Bénédiction.

LE Seigneur Dieu le Pere, le Fils et le Saint-Esprit nous bénisse, nous défende de tout mal et nous conduise à la vie éternelle. Ainsi soit il.

EXERCICE SPIRITUEL

POUR LA CONFESSION.

Actes des Vertus Théologales, insérés dans la Bulle de Benoit XIV. Acte de Foi.

MON Dieu, je crois fermement toutes les vérités contenues dans le Symbole des Apôtres, et généralement toutes celles que l'Eglise Catholique Apostolique et Romaine m'ordonne de croire, parce que c'est vous, ô souveraine vérité, qui les lui avez révélées.

Acte d'Espérance.

MON Dieu, je désire de tout mon cœur de vous posséder éternellement. Fondé sur vos promesses, j'attends avec confiance de votre miséricorde infinie, par les mérites de J. C. ce souverain bonheur, et toutes les graces qui me sont nécessaires pour le mériter par l'observation de vos Commandemens.

Acte de Charité.

MON Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et plus que toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon et infiniment aimable, j'aime mon prochain sans exception et comme moi-même pour l'amour de vous.

Aux approches de la Confession.

Animez-moi, ô mon Dieu, d'un saint zèle contre moi même pour réparer, en la maniere qu'il vous plaira, les crimes que je déteste; et puisque vous avez institué la confession des péchés que l'on a commis contre vous, j'embrasse avec joie ce moyen salutaire : je veux m'abaisser aux pieds d'un homme pécheur comme moi, et lui déclarer sans en réserver aucun, tous les péchés par lesquels j'ai eu le malheur de m'élever contre vous : je veux lui découvrir et jeter loin de moi, par une haine mortelle, tous les crimes qui m'ont donné la mort, je le veux, Sgr. afin que ma conscience soit entièrement purgée de ce venin, afin que je retrouve un remède à mes maux en les faisant connoître, afin que les exposant tous à votre miséricorde, j'en obtienne le pardon, afin que vous ratifiez dans le Ciel la sentence d'absolution que le Prêtre, que vous avez établi mon Juge sur la terre, prononcera en ma faveur. Bannissez seulement de moi la malheureuse honte qui me feroit cacher au Médecin de mon ame les maladies spirituelles dont elle est atteinte, et qui me feroit

sortir du Tribunal plus criminel que je n'y serois entré.

Après la Confession.

Soyez à jamais béni, ô mon Dieu ! d'avoir rompu mes liens, d'avoir écouté mes gémissements, et de m'avoir pardonné avec tant de miséricorde. Plus j'ai reçu de graces de vous, ô mon Dieu, plus je reconnois la grandeur de mes péchés, plus je suis dans la crainte pour les péchés que vous m'avez pardonnés ; je les ai toujours devant les yeux, et en vous conjurant de me laver et de me purifier de plus en plus de mes iniquités, je sens renouveler en moi et s'exciter davantage la détestation et la haine que vous m'en avez fait concevoir. Le pardon que vous venez de m'accorder, à augmenté dans mon cœur l'amour que je vous ai promis, et le regret d'avoir offensé un Dieu si bon, un maître si doux, un pere si aimable : je vous en demande encore pardon par J. C. votre Fils, et je vous supplie de ne point rejeter le sacrifice d'un esprit humilié et d'un cœur contrit que je vous veux offrir tous les jours de ma vie.

Prière à Jesus-Christ.

O Jesus, qui m'avez aimé, et qui avez lavé mes péchés dans votre Sang : c'est par vous que j'ai eu accès auprès de Dieu votre Pere, et que j'ai obtenu la rémission de mes péchés. Je me prosterne à vos pieds pour vous remercier comme le Lépreux, de ce que vous m'avez purifié et guéri de la lèpre de mes péchés. Je vous adore, à l'exemple de St. Thomas converti, comme mon Sgr. et mon Dieu. Tout mon désir est de pouvoir dire avec l'Apôtre S. Pierre pénitent et affligé de son péché, que je vous aime, et que je ne cesserai de vous donner des marques de ma pénitence, de ma reconnoissance et de mon amour :

c'est dans ces dispositions que j'ose vous aller recevoir à la Ste. Table, afin que vous fortifiez par votre présence tous les sentimens que mon cœur vient de former par votre grace.

PREPARATION

A LA STE. COMMUNION.

Profession de Foi sur le Mystère de J. C.

JE crois fermement, ô mon Dieu, que par un excès d'amour et de bonté, vous nous donnez dans le Sacrement de l'Eucharistie votre fils unique J. C. N. S. ; et que ce même Fils que vous avez engendré avant tous les tems et qui a été conçu du St. Esprit, qui est né de la Vierge Marie, qui est mort et ressuscité, qui est monté aux cieux, qui est assis à votre droite au dessus de toutes les Principautés, des Puissances, des Dominations et de tous les Esprits bienheureux, est abaissé sous les especes du pain, pour être la vie et la nourriture de nos ames.

Acte de Remerciement.

Mais en croyant ces grandes vérités, quelles reconnoissances ne dois je pas, ô mon Sauveur, de tant de marques et d'effets de votre amour ! Recevez donc les très humbles actions de graces que je vous rends, et pénétrez mon cœur de la plus tendre reconnoissance, dont le cœur humain est capable.

Acte d'Amour.

Que ce cœur soit tout ardent de l'amour que je vous dois pour le vôtre ; que tous ses sentimens, que tous ses mouvemens, que toutes ses affections soient pour vous : soyez del'objet ses gémissemens et de ses soupirs, et qu'il ne vous refuse aucune grace de son amour, puisqu'il ne peut jamais égaler celles qu'il reçoit du vôtre.

Il n'y a rien, Seigneur, que vous ne me donniez en vous donnant à moi dans ce Sacrement. Il ne me doit donc rien rester de moi-même que je ne vous le donne. Je vous offre de bon cœur, ô mon Dieu, tout ce que je suis, mon corps, mon ame, ma santé, ma vie, mon esprit et ma volonté, et tout l'usage que je puis en faire, ne voulant plus vivre que pour vous.

Invocation.

Venez donc en moi, ô Jesus mon Sauveur et mon Dieu, venez dans ce corps pour le consacrer par le vôtre, et sanctifier ma chair par la présence et par la vertu de la vôtre, ruinez tout ce qui est en elle du vieil homme, et faites que de même que par l'union qu'elle a avec lui, elle est une source de crimes et d'impureté ; par l'union qu'elle aura avec vous, elle en soit une d'innocence et de sainteté ! Venez, ô Jesus, venez, sanctifier cet esprit de l'homme, qui est si opposé au vôtre, cet esprit orgueilleux qui ne cherche qu'à se satisfaire dans l'estime des créatures et dans les vaines idées dont il se remplit ; élevez cet esprit en l'unissant au vôtre, faites qu'il n'ait que du mépris pour lui-même, pour mettre en vous toute la gloire et son bonheur.

Effets de l'Eucharistie.

Quelle gloire en effet, ô mon ame, et quel bonheur de devenir une même chair et un même esprit avec Jesus-Christ ! de n'avoir plus d'autres pensées et d'autres sentimens que les siens, et que notre corps ne soit plus qu'une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux ; qui peut assez admirer tous ces heureux changemens !

Actes après la Sainte Communion.

Acte de Remercement.

QUELLES actions de grâces vous dois je donc

ne me don-
Sacrement.
i-même que
de bon cœur,
mon corps,
esprit et ma
en faire, ne

rendre, ô mon Dieu, pour tant de marques de
bonté et d'amour ! Je vous en remercie de tout
mon cœur ! imprimez en moi pour toujours les
sentimens de la reconnoissance la plus vive et la
plus parfaite qui fut jamais, qui me lie et m'attache
à vous, et qui mette mon cœur dans un mouve-
ment continuel d'amour et de tendresse pour vous.

Acte d'Adoration.

Sauveur et
le consacrer
par la pré-
nez tout ce
ites que de
lui, elle est
par l'union
une d'innoc-
sus, venez,
est si opposé
ne cherche
créatures et
lit ; élevez
s qu'il n'ait
tre en vous.

Je vous adore en moi comme mon Dieu, et
m'assujettis à vous par un don total et sans ré-
serve de tout ce que je suis, pour en disposer
comme il vous plaira. Je vous appartiens déjà
par tant de titres, ô mon Sauveur ! Mais quand
vous n'auriez aucun droit sur moi, pourrais-je
vous refuser tout ce que je suis, après m'avoir fait
libéralement le don de tout ce que vous êtes.

Acte de Foi.

Oui, mon Dieu, je crois et je reconnois qu'en
vous recevant, j'ai reçu tout ce que vous êtes,
votre corps, votre sang, votre humanité et votre
divinité, et parce que n'étant plus séparable,
vous ne pouvez plus vous donner, sans vous don-
ner tout entier.

Acte de Pénitence.

ce, et quel
t un même
lus d'autres
ens, et que
e vivante,
assez ad-
on.

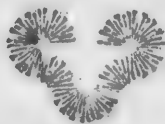
Quel don, ô mon ame ! quel don que celui
qu'un Dieu fait de lui-même, à un pécheur !
qu'elle reconnoissance devons-nous à notre Dieu
pour un don si grand et si inconcevable ? Et si
on doit, à proportion du bienfait qu'on reçoit,
recevant en vous, ô mon Dieu, un bien d'autant
plus grand que vous êtes au-dessus de tous les
biens sensibles, je vous dois plus, ô mon Dieu,
que si vous me donniez tous ceux de la terre, et
l'empire de tout le monde.

is je donc

En effet, mon ame, quelle plus grande riches-
se que de posséder celui qui est le souverain bien !

Quel plus grand bonheur que d'être élevé jusqu'à Dieu ! Quel bonheur et quel bien est donc comparable sur la terre à celui que tu reçois, en recevant le corps et le sang, l'ame et la Divinité de ton Dieu ?

Que les riches du monde s'élèvent de leurs richesses ; que ceux qui approchent de plus près des Souverains, regardent comme bien au dessous d'eux, ceux qui n'y peuvent avoir d'accès que par eux ; quelle différence y a-t-il entre l'honneur d'approcher d'un Prince, et celui de posséder son Dieu, et de lui être si étroitement uni, qu'on ne soit qu'un corps et qu'un esprit avec lui ? Oui, mon Dieu, je préfère cet honneur et ces biens à tous ceux de la terre, auxquels je renonce de tout mon cœur.



La v

cr

cr

I

preffe

il faut

ritabl

pas.

souver

ru, pa

idée f

s'imag

on n'e

autres

re élevé jus-
bien est donc
tu reçois, en
et la Divinité

nt de leurs ri-
de plus près
bien au des-
avoir d'accès
a-t-il entre
, et celui de
étroitement
qu'un esprit
ère cet hon-
terre, aux-

INSTRUCTIONS

CHRETIENNES

POUR

LES JEUNES GENS.

CHAPITRE PREMIER.

*La vertu consiste principalement dans la
crainte de Dieu : quelle doit être cette
crainte ?*

I. **I**L n'y a personne qui n'estime la
vertu, mais il y en a peu qui s'em-
pressent de l'acquérir. Pour l'acquérir,
il faut la connoître et discerner la vé-
ritable : discernement que tous ne font
pas. On voudroit être vertueux, et
souvent on ne fait ce que c'est que ver-
tu, parce que chacun s'en forme une
idée selon son inclination. Les uns
s'imaginent qu'on est vertueux, quand
on n'est pas vicieux et méchant. Les
autres font consister la vertu à s'abstenir

de certains péchés et de certains défauts grossiers, quoiqu'ils soient sujets à d'autres défauts énormes, qu'ils ne connoissent peut être pas ; parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine de les remarquer. D'autres enfin croient avoir de la vertu, parce qu'ils pratiquent certaines actions extérieures de piété, tandis qu'ils négligent l'intérieur de leur conscience, et les devoirs de leur état. Les uns et les autres sont dans l'erreur, et sont d'autant plus à plaindre, que croyant être dans le chemin du Ciel, ils sont dans le chemin de la perdition. *Il y a une voie, dit le Sage : qui semble droite à l'homme, dont les extrémités conduisent à la mort.*

La vertu, mon fils, ne dépend pas de l'idée des hommes ; c'est de Dieu qu'il en faut prendre la règle, parce qu'il n'y a que lui qui puisse prescrire comme il veut être servi. Ecoutez ce qu'il dit lui-même dans les divines Ecritures ; il vous apprendra que la sagesse et la vertu consistent à craindre Dieu, et à fuir ce qui lui déplaît. Le Tout-puissant, dit Job, a enseigné à l'homme, que la crainte de Dieu est la véritable sagesse, et que la parfaite intelligence est dans celui qui s'éloigne du péché. Celui qui craint

Le Seigneur, est donc véritablement sage et vertueux.

Craignez Dieu, dit le Saint Esprit, et observez ses Commandemens, car cela est tout l'homme ; c'est-à-dire, tout le devoir, toute la vertu, toute la perfection et tout le bonheur de l'homme. C'est pour cela qu'il est né, voilà sa fin en cette vie, et qui le conduit à sa véritable félicité. C'est pour quoi la crainte de Dieu est appelée dans l'Ecriture, tantôt le commencement de la sagesse, tantôt la sagesse même, la plénitude et la couronne de la sagesse.

II. Cette crainte de Dieu n'est pas celle qui est purement servile ; c'est-à-dire, qui craint la peine sans détester le péché ; mais elle est cette crainte salutaire qui vient du Saint-Esprit, qui nous éloigne du péché à la vue des peines dont la justice divine le punit, et à la vue du malheur de ceux qui sont séparés de Dieu par le péché, Elle est principalement cette crainte des enfans de Dieu, qui leur fait haïr le péché, parce qu'il déplaît à Dieu, et aimer le bien, parce qu'il lui plaît.

Il faut craindre le Seigneur, parce qu'il est notre Maître, le plus grand de tous les Maîtres, et le plus terrible de

tous les Juges ; craignons donc de l'irriter contre nous, et de devenir ses ennemis. S'il est notre Créateur et le meilleur de tous les Peres, craignons donc de lui déplaire et de l'affliger. S'il est notre Dieu et notre souverain bien, craignons donc de nous séparer de lui et de le perdre. Or, il n'y a que le péché qu'il lui déplaît ; il n'y a que le péché qui l'afflige et qui l'irrite contre nous ; il n'y a que le péché qui nous sépare de lui, et qui nous le fasse perdre : c'est donc craindre Dieu que de craindre le péché. Voilà la véritable vertu ; tout ce qui s'éloigne de cette règle, est une fausse vertu. Celui qui ne craint pas d'offenser Dieu, n'est donc pas vertueux, ou n'a qu'une fausse et hypocrite vertu.

Demandez souvent au Seigneur sa crainte, mon fils ; quand vous l'aurez, vous serez heureux ; vous serez protégé et béni de Dieu : toute la malice des hommes et des démons ne pourra vous ébranler. *Celui qui craint Dieu*, dit le St. Esprit, *n'a rien à craindre*, Eccl. 34. 16. Vous en serez convaincu par les exemples suivans, qui sont rapportés dans les Livres saints.

cap
non
bien
Dieu
deu
peu
deff
Ils
l'int
en e
yeux
" m
" pa
" de
" vo
" ra
" ju
" co
" mi
" pa
" à v
" vo
" Di
" les
" les
" en
" tre
pudig

E X E M P L E.

Dan. 13.—Lorsque les Juifs étoient captifs en Babylone, une jeune Dame nommée Suzanne, donna une exemple bien éclatant de fidélité et de crainte de Dieu. Etant un jour allée seule au bain, deux Vieillards, qui étoient les Juges du peuple, l'ayant apperçue, conçurent le dessein honteux de la solliciter au crime. Ils la suivirent ; et lui ayant proposé l'infame desir qu'ils avoient formé, elle en eut horreur et en rougit ; levant les yeux au Ciel, elle leur répondit : “ Je me vois dans l'embarras de toute part ; nous sommes ici en la presence de Dieu qui nous voit : si je consens à votre passion honteuse, je n'échapperai pas la main de Dieu : il est mon juge et il me fera un jour rendre compte d'une action si lâche et si criminelle : Si au contraire je ne consens pas à votre desir, je n'échapperai pas à votre ressentiment, et je vois que vous me ferez mourir : mais je crains Dieu, et j'aime mieux souffrir tous les supplices, et tomber en vos cruelles mains, que d'offenser mon Dieu en sa présence, et que de tomber entre les mains de sa justice.” Ces impudiques Vieillards se voyant rebutés

sortirent en colere, et publierent aussitôt que Suzanne étoit une adultere, et qu'ils l'avoient surprise avec un jeune homme. On les crut, et, sur leur témoignage, cette sainte femme fut condamnée à mort.

Lorsqu'on la conduisoit au supplice un enfant âgé de douze ans, (on croit que c'étoit le jeune Prophete Daniel), s'écria du milieu de la foule : *Que faites vous, peuple d'Ishraël ? Est-ce donc ainsi que vous condamnez le Juste ! Je vous déclare que je ne prends point de part au crime que vous allez commettre en versant le sang de cette innocente.* Le peuple écouta cet enfant, et ce jeune Prophete s'étant placé parmi les anciens, les deux Vieillards sans crainte de Dieu et sans pudeur, eurent l'effronterie de lever le voile qui couvroit la face de Suzanne, afin de satisfaire au moins leur passion par leurs regards impurs. Le jeune Daniel les fit séparer ; et les ayant interrogés l'un après l'autre, il les confondit devant tout le peuple, et faisant connoître leur imposture et leur crime, il fit voir l'innocence de Suzanne. Cette sainte Dame bénit aussitôt le Seigneur, non pas tant de ce qu'il faisoit connoître son innocence, que de ce qu'il l'avoit préservée

du péché. Les deux Vicillards furent
condamnés et mis à mort, et la chaste
Suzanne fut conduite en triomphe dans
la maison de son époux; voilà ce que la
crainte de Dieu opéra dans Suzanne.
Cette sainte et vertueuse femme sera à
jamais la gloire de son sexe, comme on
peut dire que ces detestables Vieillards
seront à jamais la honte de ceux qui ont
perdu la crainte de Dieu.

AUTRE EXEMPLE.

Dans tous les temps le Seigneur a
permis que ses plus fideles Serviteurs
fussent éprouvés, pour faire paroître d'a-
vantage leur crainte de Dieu et leur
vertu; c'est ce qui arriva sur-tout sous
le regne du Roi Antiochus. Ce cruel
tyran, persécuteur du peuple de Dieu,
commanda aux Juifs, sous peine de
mort, de manger des chairs défendues
par la Loi de Dieu. Un saint Vicillard
nommé Eleazar, qui avoit toujours vécu
dans la crainte du Seigneur, refusa cou-
rageusement d'obéir au tyran; on vou-
lut l'y forcer, mais il résista constam-
ment, et fut enfin condamné à mort.
Il ne tient qu'à vous, lui dirent ses amis
par compassion pour son grand âge; " Il
ne tient qu'à vous de vous sauver la
vie; faites semblant de manger des vi-

" andes défendues; quand même vous
 " n'en mangerez point, cette petite
 " dissimulation appaisera le tyran." Le
 saint Vieillard leur répondit: " Croyez
 " vous que j'aye tant d'attache au peu
 " de vie qui me reste, que de la préfe-
 " rer à ce que je dois à Dieu? Et quand
 " par cette lâche complaisance, j'échap-
 " perois à la fureur du tyran, échap-
 " perois-je aux vengeances de Dieu?
 " Non, non, j'aime mieux mourir que
 " de déshonorer sa Religion; il ne sera
 " pas dit qu'à l'âge de quatrevingt-dix
 " ans j'abandonne la loi de Dieu, et
 " que je devienne le scandale de ma
 " postérité. Je veux, en mourant ainsi,
 " laisser aux jeunes gens un exemple
 " de courage et de force, leur appren-
 " qu'ils doivent craindre Dieu et ne
 " jamais abandonner son service." On
 conduisit ce généreux Vieillard au sup-
 plice; et lorsque les bourreaux le tour-
 mentoient, on l'entendit s'écrier: *Ab!*
Seigneur, je souffre de cruelles douleurs,
mais c'est parce que je crains de vous dé-
plaire que je les endure, et votre crainte
me les fait supporter avec consolation. O
le bel exemple de crainte de Dieu!

AUTRE EXEMPLE.

Vous verrez dans l'exemple suivant

même vous
cette petite
tyran." Le
t; "Croyez
che au peu
de la prése-
? Et quand
ce, j'échap-
ran, échap-
de Dieu?
mourir que
; il ne sera
revingt-dix
de Dieu, et
dale de ma
urant ainsi,
un exemple
eur appren-
Dieu et ne
vice." On
ard au sup-
ux le tour-
crier : *Ab!*
es douleurs,
de vous dé-
otre crainte
solation, O
Dieu!

ple suivant

ce que peut la crainte de Dieu dans une
ame, et à quel degré de perfection elle
peut l'élever; c'est l'exemple de Job.

Il étoit un Prince si craignant Dieu,
que le Seigneur lui-même demanda au
démon, *s'il avoit vu sur la terre un hom-
me aussi fidele et aussi craignant Dieu que
Job?* Le démon répondit au Seigneur :
" Il n'est pas étonnant que Job, vous
serve, et qu'il vous soit fidele, puis-
que vous comblez sa maison de biens
et de gloire; mais vous n'avez qu'à
étendre votre main sur lui et le frap-
per, l'on verra que sa fidélité et sa
vertu ne sont qu'en apparence." Dieu
donna ce pouvoir au démon et lui dit :
*Va, je te permets de l'éprouver et de le
frapper, mais conserve lui la vie.* Le dé-
mon le servit du pouvoir que lui donna
le Tout-puissant : il affligea Job d'une
maniere sensible et cruelle, lui suscita
des ennemis qui ravagerent ses campa-
gnes, qui enleverent tous ses troupeaux,
qui lui ôterent toutes ses richesses, le
démon enfin renversa toutes ses maisons
et fit écraser ses enfans sous les débris
d'un édifice.

Cet homme craignant Dieu, n'ayant
plus rien au monde, et dépouillé de tout,

B

ne se plaignit cependant point, ni contre le démon ni contre ses ennemis ; mais toujours résigné et soumis à son Dieu, il s'écria : *Le Seigneur m'avoit tout donné, le Seigneur m'a tout ôté : que son saint Nom soit béni.* Le démon, confus de n'avoir pu ébranler cet homme juste, s'en prit à sa personne ; il le chargea de plaies et d'ulceres d'une manière si horrible, que tout le monde le fuyoit, qu'il fut même obligé de se retirer sur un fumier, et de racler avec un reste de brique et de pot cassé les vers et le pus qui sortoient de toutes les parties de son corps. Trois Princes ses amis vinrent lui rendre visite dans cette extrême misère ; mais ils ne lui donnerent ni secours, ni consolation. Il ne restoit plus rien au monde que sa femme, qui, loin de consoler son époux affligé, venoit encore l'insulter dans son malheur : *Tu es donc toujours dans ta simplicité,* lui dit-elle, *de quoi te sert-il d'avoir servi Dieu ? Il ne te reste plus que de le maudire avant de mourir, puisqu'il t'abandonne dans tes disgrâces.* Job, sans s'émouvoir, toujours aimant et craignant son Dieu, lui répondit : “ Allez ma femme, vous parlez comme une femme sans raison et “ comme une insensée ; Dieu nous doit

“
“ q
“
“ a
“ r
“ v
“ te
ple
tous

T
sera
et d
soin
pouv
Dans
paroi
n'aya
tés c
Il ave
peupl
adore
sacrie
alloit
confac
Il s
na so
Dieu.
Roi de

point, ni
ennemis ;
mis à son
n'avoit tout
é : que son
on, confus
omme juste,
e chargea
maniere si
le fuyoit,
retirer sur
un reste de
s et le pus
ties, de son
is vinrent
trême mi-
ent ni se-
estoit plus
qui, loin
gé, venoit
l'heur : Tu
ité, lui dit-
ervi Dieu ?
aire avant
ne dans les
r, toujours
eu, lui ré-
vous par-
s raison et
nous doit

“ il quelque chose ? Et ne craignez-vous
“ qu'il ne soit pas le maître de me tra-
“ ter comme il lui plaira ? Si vous
“ avons reçu des biens de sa main, bé-
“ nédiction, n'est-il pas juste que nous rece-
“ vions aussi des maux de sa main ?
“ ternelle ? ” Vous voyez par cet exem-
ple qu'un homme qui craint Dieu est
toujours content.

AUTRE EXEMPLE.

Tobie, si loué dans la sainte Ecriture,
sera à jamais le modele des jeunes gens
et des peres craignant Dieu. Il eut
soin dès sa jeunesse d'éviter tout ce qui
pouvoit souiller la pureté de son cœur.
Dans son enfance même, il ne fit rien
paroître que de grave et de modeste,
n'ayant point de gout pour les puérili-
tés et les badinages des autres enfans.
Il avoit en horreur les impiétés de son
peuple ; et tandis que les autres alloient
adorer les idoles, et se livroient à des
sacrilèges réjouissances, le jeune Tobie
alloit au Temple adorer son Dieu, en lui
consacrant son bien et sa personne.

Il se maria. Il eut un fils à qui il don-
na son nom, et lui apprit à craindre
Dieu. Etant pris avec sa Tribu par le
Roi des Assyriens, il fut conduit à Ni-

nive. Ce Roi défendit, sous peine de mort, qu'on donnât la sépulture aux Juifs. Mais, malgré cette défense, Tobie ensevelissoit par charité les corps des défunts. Le Roi l'ayant appris, commanda qu'on fit mourir Tobie qui se sauva pour éviter le supplice. Après la mort du Roi, Tobie s'en revint, et fit préparer un petit festin pour se réjouir avec ses amis : *Allez, dit-il à son fils, inviter quelques-uns de nos freres, mais n'invitez que des gens craignant Dieu, pour manger avec nous.* Sur le point de se mettre à table, on vint lui dire qu'un homme mort étoit sur la place sans sépulture; Tobie y courut, apporta le corps sur ses épaules pour lui rendre les devoirs funebres, et l'ensevelir. “ Pour-
“ quoi agissez-vous de la sorte, lui di-
“ rent ses voisins? Vous savez que le
“ Roi l'a défendu, et que vous avez
“ failli à perdre la vie pour avoir deso-
“ béi. Tobie répondit : en craignant
“ Dieu, je n'ai rien à craindre de toutes
“ les puissances de la terre.”

Fatigué par des occupations si pénibles, un jour qu'il se reposoit au pied d'un mur, quelques ordures d'un nid d'hirondelles étant tombées dans ses yeux, il en devint aveugle; mais loin

us peine de
culture aux
défense, fo-
é les corps
ant appris,
r Tobie qui
ice. Après
n revint, et
pour se ré-
dit-il à son
nos freres,
ignant Dieu,
le point de
dire qu'un
ce sans fé-
orta le corps
dre les de-
" Pour-
rte, lui di-
vez que le
vous avez
avoir de so-
n craignant
re de toutes
ns si péni-
oit au pied
d'un nid
dans ses
mais loin

de murmurer de cet accident, il en bé-
nit le Seigneur. L'état de cet homme
juste paroissoit bien affligeant; il étoit
aveugle, délaissé de ses amis, captif sous
un Roi barbare, pauvre et dépouillé de
la plus grande partie de ses biens; mais
il n'en fut pas moins soumis aux ordres
de Dieu; versant des larmes sur les mi-
seres de son peuple, et sur ses péchés;
il s'adressa à Dieu: " Vous êtes juste,
" Seigneur, et vos jugemens sont tou-
" jours adorables, de quelque maniere
" que vous nous traitiez, c'est toujours
" avec équité et avec miséricorde. C'est
" à présent, ô mon Dieu! que vous
" pensez à moi, mais ne me punissez
" pas selon que mes péchés le méritent,
" oubliez mes iniquités, celles de ma
" famille et de mes freres. Nous mé-
" ritons, Seigneur, l'opprobre où nous
" sommes, parce que nous n'avons pas
" été fideles à votre Loi, nous nous som-
" mes éloignés de vous; mais je ne vous
" demande qu'une chose, ô mon Dieu,
" c'est d'être toujours soumis à votre
" sainte volonté, et de mourir dans vo-
" tre crainte et dans votre paix.
Les disgraces ne firent jamais perdre
à cet homme craignant Dieu, la patience.

ce, ni la paix de son cœur, et la pauvreté ne lui fit jamais rien faire contre la justice. Un soir, ayant entendu un chevreau inconnu, qui bêloit dans son étable: *Prenez garde*, dit-il à son épouse: *ce animal que j'entends n'est peut-être pas à nous; qu'on le rende promptement à son maître; il ne nous est pas permis de manger, ni même de laisser dans notre maison le bien d'autrui.*

Tobie, quoique chéri de Dieu, ne laissoit pas d'être méprisé; ses voisins, ses parens et son épouse même l'insultoient dans son affliction, et lui disoient avec raillerie, d'aller chercher la récompense de ses aumônes et de sa charité. "Pour-
" *quoy parlez-vous de la sorte; leur ré-*
" *pondit ce saint homme, ne savez-vous*
" *pas que nous sommes les enfans des*
" *saints Patriarches; et que si nous imi-*
" *tons leur vertu, nous aurons part à*
" *cette vie immortelle que Dieu réserve*
" *à ceux qui lui sont fidèles et qui le*
" *craignent?*

Tobie affoibli, et croyant mourir, fit venir son Fils, et lui parla en pere craignant Dieu, " *Ecoutez, lui dit-il,*
" *mon cher enfant, les dernières paroles*
" *de votre pere, et les gravez dans votre*
" *cœur. Tous les jours de votre vie*

et la patrie
faire contre
entendu un
bit dans son
son épouse:
ont été pas
ement à son
mis de man-
otre maison

ieu, ne lais-
voisins, ses
insultaient
soient avec
écompense
té. " Pour-
te, leur ré-
savez-vous
enfants des
i nous imi-
ons part à
ieu réservé
et qui le

nt mourir,
la en pere
lui dit il,
res paroles
dans votre
votre vie

" ayez la présence de Dieu dans l'Es-
" prit, pour ne jamais consentir à au-
" cun péché. Souvenez-vous d'avoir
" toujours du respect pour votre mere:
" n'oubliez jamais ce qu'elle a fait et
" souffert pour vous. Faites toujours
" l'aumône, ne rebutez jamais aucun
" pauvre. Si vous avez beaucoup, don-
" nez beaucoup si vous avez peu, don-
" nez de bon cœur ce que vous pour-
" rez. L'aumône délivrera votre ame
" de la mort éternelle. Ah, mon fils!
" qu'on est content de paroître devant
" Dieu lorsqu'on a aimé et soulagé les
" pauvres. Prenez garde, mon cher
" fils, de ne jamais consentir à aucune
" impureté, et vivez saintement avec
" l'épouse que Dieu vous donnera. Ne
" soyez point orgueilleux et superbe
" dans vos pensées ni dans vos paroles.
" Que jamais le salaire de l'ouvrier et
" du domestique ne reste dans votre
" maison. Soulagez par vos aumônes
" les justes défunts. Fuyez la com-
" pagnie des libertins et des pécheurs,
" ne mangez pas avec eux. Ne faites
" jamais aux autres ce que vous ne
" voudriez pas qu'on vous fit. Ne vous
" fiez pas à vous-même, et prenez tou-

“ jours conseil des gens de bien. Soyez
 “ toujours fidèle à Dieu : bénissez-le,
 “ quoi qu’il vous arrive, et consultez-
 “ le dans toutes vos entreprises. Ne crai-
 “ gnez rien, mon fils, nous sommes
 “ pauvres, il est vrai, mais nous aurons
 “ toujours beaucoup de bien, si nous
 “ avons la crainte Dieu”.

Tels furent les avis que donna Tobie
 à son Fils, lorsqu’il croyoit mourir. O
 qu’un enfant est heureux, quand il a un
 pere qui lui apprend ainsi les maximes
 de la sagesse et de la crainte de Dieu!

Tobie ne mourut pas encore, et Dieu
 le consola après l’avoir éprouvé. Il ré-
 pandit ses bénédictions sur ses biens et
 sur sa famille, et lui rendit la vue par
 le ministère de son fils et de l’Ange Ra-
 phael. Il eut la consolation de voir dans
 l’alliance que fit son fils avec une sainte
 épouse, un mariage heureux et béni du
 Ciel. Voyant approcher sa dernière
 heure, il fit venir toute sa famille ; et,
 après leur avoir recommandé avec les
 larmes et avec la tendresse d’un bon
 pere d’être toujours fidèle à Dieu, justes
 et charitables au prochain, il mourut
 en paix âgé de cent et deux ans.
 Apprenez, dans cet exemple, quelle
 doit être la conduite d’une jeune per-

bonne et d'un pere craignant Dieu, et n'oubliez jamais que Dieu bénit et protège ceux qui le servent avec fidélité, et qui le craignent. *Bienheureux est celui qui craint Dieu,* dit le Saint-Esprit.

CHAPITRE II.

Dè l'Amour de Dieu.

I. *SOUvenez-vous de votre Créateur dans les jours de votre jeunesse,* dit le Saint-Esprit; c'est-à-dire, consacrez à Dieu les prémices de votre vie, et les premières affections de votre ame. Seroit-il juste que le démon s'emparât le premier de votre cœur, et que les plus beaux jours d'une vie, qui doit être toute à Dieu, fussent employés à aimer les plaisirs et les vanités du monde?

Il n'y a que Dieu qui puisse contenter votre cœur. Lui seul mérite tout votre amour, puisque lui seul renferme plus d'amabilités, de perfections et de charmes, que toutes les créatures ensemble. Toutes les beautés et les attrait des plus parfaites intelligences réunies, ne sont, en comparaison de Dieu, qu'obscurité et laideur.

Le bonheur et la joie des Saints dans

le Ciel, c'est de voir et d'aimer Dieu. Si les damnés pouvoient le voir et l'aimer pendant un quart d'heure après cent ans de tourmens, ils seroient tous consolés et se rejouiroient. Il souhaiteroient d'aimer et posséder Dieu, mais ils ne le peuvent plus. Vous le pouvez, mon fils, oui vous pouvez aimer Dieu ; et si vous ne l'aimez pas, vous avez le cœur plus dur qu'un démon.

II. Dieu vous a aimé le premier : *je vous aime*, dit il, *d'un amour éternel*. Il vous a aimé avant que vous fussiez capable de le connoître, avant même que vous fussiez né ; il vous a mis au monde préférablement à tant d'autres qui l'eussent mieux servi que vous. Il vous a donné son Fils pour vous racheter. Ce Fils adorable a donné sa vie et son sang pour vous sauver.

Tout ce que vous avez est à Dieu. Il vous a fait ce que vous êtes, et vous a donné tout ce que vous possédez. Il n'y a point de mere au monde qui ait fait pour son enfant ce que Dieu a fait pour vous ; point de mere qui ait tant d'amour pour son Fils, que Dieu en a pour vous. Pour toute reconnoissance, il vous demande seulement votre cœur. Il vous promet sa gloire, si vous l'aimez.

et si vous lui êtes fidèle : *Mon fils, ma fille*, vous dit-il, *donnez-moi votre cœur : soyez-moi fidèles jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie*. O que vous seriez donc ingrat, si vous refusiez de l'aimer, et de l'aimer de tout votre cœur !

III. Vous devez l'aimer, non seulement pour les faveurs et pour les graces qu'il vous a faites, pour les biens et pour la gloire qu'il vous promet ; mais vous devez l'aimer encore pour ses infinies perfections, c'est-à-dire, pour l'amour de lui-même, parce qu'il le mérite et qu'il le veut. Pouvez-vous avoir un objet plus grand, plus noble, et plus digne de votre amour ?

L'amour de Dieu s'appelle *Charité*. Cette charité, cet amour de Dieu, est un amour affectif, ou un amour de préférence. Si vous n'avez pas cet amour affectif, c'est-à-dire si vous ne sentez pas pour lui des mouvemens affectueux et des sentimens de tendresse, il faut au moins que vous ayez pour lui un amour de préférence, c'est-à-dire, que vous préférerez Dieu à toutes choses, que vous soyez disposé à renoncer à vos plaisirs, plutôt que de renoncer à l'amitié de

Dieu; de perdre tout ce que vous avez au monde, plutôt que de perdre la grace de Dieu, en un mot, être prêt de souffrir plutôt la mort, que de vous séparer de Dieu, par un péché mortel.

Il faut que vous puissiez dire comme saint Paul : *Qui est-ce qui me séparera de l'amour de Jesus-Christ? sera-ce l'affliction ou le chagrin, ou la faim, ou la pauvreté, ou les dangers, ou la violence? Non, je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les démons, ni les puissances, ni aucune créature ne pourront jamais me séparer de l'amour de Dieu qui est en Jesus-Christ.*

Sans la charité, je ne suis rien, dit Saint Paul, c'est-à-dire, que sans l'amour de Dieu, on ne peut ni mériter, ni acquérir le Ciel. Si vous mourez dans ce divin amour, vous ferez un prédestiné. Or, pour mourir, il faut s'y exercer pendant la vie. Demandez souvent à Dieu la grace de l'aimer, desirez ardemment ce saint amour, & vous l'obtiendrez.

E X E M P L E.

Deux Solitaires ayant long-temps demandé à Dieu de leur faire connoître la manière de le servir parfaitement, entendirent une voix qui leur dit d'aller dans la ville d'Alexandrie, où il y avoit

vous avez
re la grace
et de souff-
ous séparer

re comme
séparera de
l'affliction
pauvreté,
Non, je suis
ni les dé-
créature
de l'amour

rien, dit
sans l'a-
mériter,
us mourez
rez un pré-
il faut s'y
Demandez
aimer, de-
ur, & vous

-temps de
onnoître la
ement, en-
dit d'aller
il y avoit

un homme nommé Euchariste, dont la femme s'appelloit Marie, qui servoit Dieu plus parfaitement qu'eux, & qu'ils apprendroient de cet homme comment ils devoient aimer & honorer Dieu.

Ces Solitaires étant arrivés dans Alexandrie, s'informerent pendant plusieurs jours d'Euchariste, sans trouver personne qui le connût. Ils crurent s'être trompés & prenant le parti de s'en retourner, ils apperçurent une pauvre femme sur la porte de sa maison ; & lui ayant demandé, comme par hasard, si elle connoissoit un nommé Euchariste : c'est mon mari, répondit cette femme. Vous vous appelez donc Marie, lui dirent les Solitaires. Mes Peres, leur dit elle, qui vous a appris mon nom ? Nous l'avons appris avec celui de votre époux par une voix surnaturelle, & nous venons ici pour lui parler.

Euchariste arriva sur le soir conduisant un petit troupeau de moutons. Les Solitaires aussi-tôt l'embrassèrent, & le prièrent de leur dire quel étoit son genre de vie : je suis, leur dit il, un pauvre berger. Ce n'est pas ce que nous vous demandons, repliquèrent les Solitaires : dites nous la maniere dont vous & votre femme servez Dieu. Mes Peres, c'est à

de l'Amour de Dieu, d'être saint et aimé

vous de me l'apprendre : je ne suis qu'un pauvre ignorant, qui ne fais ni aimer ni servir Dieu. N'importe, lui dirent ils, nous sommes venus ici de la part de Dieu, pour savoir de vous comment vous le servez.

Puisque vous me l'ordonnez, répondit Euchariste, je vous dirai que j'avois une mere craignant Dieu, qui, dès mon enfance m'a recommandé de tout faire, & de tout souffrir pour l'amour de Dieu. J'ai suivi ce conseil dès ma petite jeunesse : j'obéissois pour l'amour de Dieu ; je souffrois la correction pour l'amour de Dieu ; je me privois de certaines petites gourmandises si ordinaires aux enfans, ou de certaines récréations avec ceux de mon âge, pour l'amour de Dieu.

J'ai continué tout ma vie dans cette pratique en tâchant de tout rapporter à Dieu. Le matin je me leve pour l'amour de lui. Je fais ma priere, & lui offre la journée pour son amour. Je vais à l'ouvrage, parce qu'il le veut, & je travaille pour l'amour de lui. Je prends mon repos & mes repas pour l'amour de Dieu, qui me nourrit. Je prends un peu de récreation, quand j'en ai besoin, pour l'amour de Dieu, & pour le mieux

servir. Je souffre la faim, le froid, ou le chaud, ma pauvreté, mes maladies, les mauvaises années pour l'amour de Dieu. Je n'ai point d'enfant, j'ai toujours vécu avec ma femme comme avec ma sœur & dans une grande paix. Voilà tout ce que je fais, & ma femme fait comme moi.

Avez-vous du bien, lui dirent ils? j'ai peu de chose avec ce petit troupeau de moutons que j'ai eu par la succession de mes peres, répondit Euchariste; mais Dieu bénit le peu que je possède, & j'ai du reste. Je fais trois parts de mon petit revenu; j'en donne une part à l'Eglise, d'une autre j'en soulage les pauvres & les passans, & du reste nous en vivons ma femme & moi. Je suis nourri très pauvrement, mais je ne me plains jamais de ma nourriture; je l'accepte telle qu'elle est, pour l'amour de Dieu.

Avez-vous des ennemis? lui dirent ces deux Solitaires. Hé! qui est ce qui n'en a pas? répondit Euchariste; je tâche de ne faire mal à personne, & jamais je ne dis mal de qui que ce soit: cependant je ne laisse pas d'avoir des ennemis & des envieux; mais loin de leur souhaiter du mal, je les aime, j'en cherche à leur rendre service, & je les

vais voir de bon cœur, pour l'amour de Dieu. Si on parle mal de moi ou de ma femme; & si on me fait tort, je le souffre en paix pour l'amour de Dieu. Voilà, mes Peres, toute ma conduite & celle de Marie ma femme. Ces Solitaires s'en retournerent pleins d'admiration, consolés d'avoir appris un moyen si facile d'arriver à la perfection.

Suivez, mon fils, l'exemple d'Euchariste; accoutumez-vous de bonne heure à faire toutes vos actions en vue de Dieu, dans le dessein de lui plaire & pour son amour, & vous ferez un prédestiné.

CHAPITRE III.

Il faut imiter Noire-Seigneur dans la Jeunesse. & pendant toute la vie.

POUR arriver à la sainteté, il faut imiter Notre-Seigneur Jesus Christ il est le Saint des Saints, & le plus parfait modele de toute sainteté.

Ce grand Maître, descendu du Ciel pour instruire & sauver les hommes, a voulu passer par les différens âges pour les sanctifier tous. Il s'est rendu semblable à tous, pour nous attirer tous à son imitation. Pour cette raison, dit

r l'amour de
moi ou de
tort, je le
de Dieu.
conduite &
Ces Soli-
ins d'admi-
s un moyen
ion.
le d'Eucha-
bonne heure
en vue de
i plaire &
ez un pré-

ans la Jeu-
vie.

été, il faut
us Christ
plus par-

u du Ciel
hommes, a
âges pour
ndu sem-
rer tous à
raison, dit

Saint Irenée, il s'est fait enfant, pour les
enfants, afin de les sanctifier; il s'est abaissé
jusqu'aux petits, afin de les élever jusqu'à
lui; il s'est fait jeune, pour les jeunes gens,
afin de leur apprendre la sagesse, en les ap-
pellant à sa suite.

C'est sur ce divin modèle de la jeu-
nesse, qu'il faut former la vôtre, & ré-
gler vos actions. Or nous trouvons dans
l'Evangile quatre choses, dont le Fils de
Dieu nous a donné l'exemple pendant
la jeunesse de sa vie mortelle.

La première est sa vie humble &
cachée. Pendant trente années il a
mené une vie inconnue au monde, ne se
faisant connoître qu'à sa très-sainte
Mère & à saint Joseph, pour apprendre
aux jeunes gens à fuir la vaine gloire,
& à ne pas chercher d'être estimés &
connus du monde; mais à chercher de
plaire à Dieu dans la retraite, de conten-
ter leurs parens & leurs maîtres par
l'humilité & le silence.

La seconde, est l'exemple de Religion
que le fils de Dieu a donné dans sa jeu-
nesse, en allant au temple pour y rendre
ses devoirs à Dieu son Père: c'est-là
qu'il écoutoit les Docteurs, quoiqu'il
fût leur Maître. Exemple admirable
qui montre aux jeunes gens qu'ils doi-

vent avoir un grand desir de s'instruire & qui leur fait connoître que leur premier soin doit être de servir Dieu, d'apprendre la science du salut dans les instructions de leurs Pasteurs, & de ceux que Dieu leur a donnés pour Maîtres.

La troisieme chose dont l'Enfant Jesus a donné l'exemple, c'est l'obéissance admirable qu'il a rendue à ses parens. *Il retourna avec eux en Nazareth, & il leur étoit soumis*, dit l'Evangile. Exemple qui est bien capable de confondre les jeunes gens. Quelle honte pour vous, lorsque vous manquez de respect à ceux de qui vous tenez la vie ou l'instruction, ayant devant les yeux l'exemple d'un Dieu, qui obéit à ses créatures ! Que répondrez vous au Fils de Dieu sur vos désobéissances, quand il vous reprochera qu'il a voulu être soumis lui-même pour vous servir de modele ?

La quatrieme chose que l'Evangile nous apprend de la jeunesse de ce Divin Enfant, c'est qu'à mesure qu'il avançoit en âge, il croissoit en sagesse & en grace ; c'est à dire, qu'il faisoit paroître de jour en jour ses divines perfections, comme un soleil qui ayant toujours la même lumière, paroît néanmoins toujours plus brillant à mesure qu'il avance vers son

s'instruire
leur pre-
Dieu, d'ap-
dans les in-
& de ceux
Maîtres
Enfant Je-
obéissance
parens. Il
& il leur
Exemple
fondre les
pour vous,
est à ceux
instruction,
mple d'un
res ! Que
leur sur vos
reprochera
même pour

L'Evangile
ce Divin
avançoit en
race; c'est
de jour en
comme un
même lu-
urs plus
vers son

midi. L'Evangile a fait cette remarque, pour donner aux jeunes gens le plus important de tous les avertissemens, & leur apprendre que le temps de la jeunesse doit être employé à croître en sagesse, & non pas en malice, comme la plupart, qui semblent n'avancer en âge que pour affoiblir, ou pour perdre leur innocence.

Mais leur déplorable qu'ils ne comprennent pas ! Peut-on voir sans être touché jusqu'aux larmes, les jeunes gens et les enfans même se perversir à mesure qu'ils croissent ? Leur âge-tendre semble ne se fortifier que dans le vice. Les premiers mouvemens de leurs cœurs qui ne devoient être que pour leur créateur, sont pour le démon. Les premiers rayons de leur raison ne leur servent que pour apprendre le mensonge et le péché. La robe d'innocence qu'ils doivent conserver toute leur vie, est d'abord souillée par la désobéissance et le libertinage. Enfans de Jésus-Christ, est-ce ainsi que vous imitez votre Maître ! Il s'est fait enfant pour vous apprendre à passer vos premières années dans la vertu, et vous les employez à apprendre le vice et à vous perdre : *jetiez les yeux sur ce divin Exemplaire, pour réformer*

l'abus que vous faites de votre jeunesse, apprenez de lui comment vous devez vivre.

Ce n'est pas assez d'imiter Jesus Christ dans les vertus qu'il a pratiquées dans son enfance, imitez-le encore dans la vie pénitente et laborieuse qu'il a menée sur la terre ; suivez sur-tout les exemples d'humilité, de charité, de résignation et de patience qu'il nous a donnés dans sa passion. Il n'y a point de deshonneur de suivre et imiter un Dieu qui marche devant nous. Il est au contraire honteux pour nous de le voir marcher seul dans le chemin des vertus, sans que personne le suive ; de le voir aller au Ciel par un chemin d'épines, tandis que nous prétendons y aller par un chemin de roses. *Il a fallu qu'il souffrit et qu'il subit la Croix, pour entrer dans sa gloire.* Nous ne devons donc pas espérer d'y arriver par les délices et par les plaisirs. Saint Paul nous apprend qu'*aucun ne sera prédestiné, s'il ne conforme sa vie à celle de Jesus-Christ.* Pensez-y sérieusement, puisque c'est pour imiter la vie de Jesus-Christ que vous êtes chrétiens.

EXEMPLE.

Il est bien important d'inspirer aux jeunes Cens quelques pratiques de pié-

re jeunesse,
vous devez

Jésus Christ
acquies dans
ore dans la
il a menée
t les exem-
de résigna-
s a donnés
int de des-
n. Dieu qui
u contraire
ir marcher
s, sans que
ir aller au
tandis que
un chemin
rit et qu'il
ns sa gloire.

espérer d'y
les plaisirs,
aucun ne se
la vie à celle
ricusement,
vie de Je-
tiens.

inspirer aux
ues de pié-

té envers Jésus-Christ, surtout de les
porter à l'imiter. En avançant en âge
ils continueront avec facilité les saintes
pratiques qu'on leur aura inspirées dans
la jeunesse. En voici un exemple bien
remarquable.

Une femme veuve qui avoit peu de
biens, mais qui avoit de la vertu et du
zèle pour l'éducation de ses enfans, avoit
une fille âgée de dix ans, nommée Do-
rothée. Cette petite fille étoit vive et
portée à la dissipation. La mere crai-
gnant que cet enfant ne se pervertit a-
vec ses petites compagnes; n'ayant pas
d'ailleurs le loisir de s'appliquer, comme
il étoit nécessaire, à l'éducation de sa
fille, la mit, nonobstant sa pauvreté, en
pension chez une vertueuse Maitresse
d'Ecole, pour la former à la piété, et
l'élever.

La petite Dorothée demeura deux ans
chez sa Maitresse; elle y fit un progrès
admirable dans la piété, et retint dans
son cœur tous les avis de sa charitable
Maitresse; mais surtout celui de se pro-
poser Notre-Seigneur Jésus-Christ pour
modele dans toutes les actions.

Lorsqu'elle fut rendue à sa mere, Do-
rothée étoit l'exemple et la consolation
de toute la famille, patiente, douce, o-

béissante ; elle ne se plaignoit jamais de rien ; elle parloit peu, mais à propos ; toujours contente, d'une humeur égale dans les travaux et dans les croix qui lui arrivoient ; chaste ennemie de toute vanité ; respectant tout le monde, ne parlant mal de personne, aimant à rendre service, recueillie et toujours unie à Dieu.

Une telle conduite la rendit bientôt un objet d'estime à toute la Paroisse ; mais la jalousie lui suscita des ennemis. Quelques compagnes envieuses entreprirent de noircir sa réputation, la traitèrent d'hypocrite et de fausse dévote. Dorothée souffrit tout en silence pour l'amour de Jesus Christ ; donna toujours des marques d'amitié à celles qui parloient mal d'elle. Le public reconnut enfin l'innocence de Dorothée, et les discours calomnieux de ses ennemies tournerent à leur confusion.

Le Curé de la Paroisse admirant en elle les effets de la grace, et les fruits que faisoit cette fille parmi toutes celles qui la fréquentoient, lui dit un jour : Dorothée, je vous prie de me dire en confiance comme vous vivez, et comment vous vous comportez avec vos compagnes. Monsieur, lui répondit

Dorothée
e chose
evrois
venue d
resse, lo
is : elle
proposer
outes m
eines :
e le fais
Lorsq
eve, je
qui à for
en sacrifi
en sacrifi
ournée
me r
roit son
nis à ses
e trava
sub, Tat
et loin
mour et
aux si
quelque
sus Chri
Sainte V
le mom
sienne.
chose de

mais de
propos ;
ur égale
x qui lui
oute va-
ne par-
rendre
unie à

bientôt
aroisse ;
nnemis.
entre-
la trai-
dévoté.
e ponr
onjours
ui par-
connut
et les
nemies

rant en
fruits
s celles
jour :
lire en
t com-
ec vos
pondit

Dorothée, il me semble que je fais peu
de chose en comparaison de ce que je
devrois faire. Je me suis toujours sou-
venue d'un avis que me donna ma maî-
tresse, lorsque je n'avois encore qu'onze
ans : elle me répéta plusieurs fois de me
proposer Jesus-Christ pour modele dans
toutes mes actions et dans toutes mes
affaires : c'est ce que je tâche de faire, et
ce que je fais de cette manière.

Lorsque je m'éveille et que je me
leve, je me représente l'Enfant Jesus,
qui à son réveil s'offroit à Dieu son Pere
en sacrifice. Pour l'imiter, je m'offre
en sacrifice à Dieu, en lui consacrant ma
journée et mes travaux ; lorsque je prie
je me représente Jesus priant qui s'of-
froit son Pere, et dans mon cœur je m'u-
nis à ses divines dispositions. Lorsque
je travaille, je pense que Jesus Chr
a
né, fatigué, travaillé pour mon salut ;
et loin de me plaindre, j'unis avec a-
mour et avec résignation mes travaux
aux siens. Quand on me commande
quelque chose, je me représente que Je-
sus Christ étoit soumis et obéissant à la
Sainte Vierge et à Saint Joseph ; et dans
le moment j'unis mon obéissance à la
sienne. Si l'on me commande quelque
chose de dur et pénible, je pense aussitôt

que Jesus-Christ s'est soumis à la mort de la Croix pour mon amour; ensuite j'accepte de bon cœur tout ce qu'on me commande, quelque difficile qu'il soit.

Si on parle mal de moi, si on me dit des duretés et des injures, je ne réponds rien, je le souffre en patience. me souvenant que Jesus-Christ a souffert en silence, sans se plaindre, les accusations, les calomnies, les tourmens et les opprobres les plus cruels; je pense alors que Jesus étoit innocent, et ne méritoit pas ce qu'on lui faisoit endurer, au lieu que je suis une pécheresse, et que j'en mérite plus qu'on ne peut m'en faire souffrir.

Lorsque je prends mes repas, je me représente Jesus-Christ prenant les siens avec modestie et frugalité, pour travailler à la gloire de son Pere. Si je mange quelque chose de dégoûtant, je pense aussitôt au fiel que Jesus-Christ a goûté sur la croix, je lui fais le sacrifice de ma sensualité. Quand j'ai faim, ou que je n'ai pas de quoi me rassasier, je ne laisse pas d'être content, en me souvenant que Jesus-Christ a jeûné quarante jours et quarante nuits; qu'il a souffert une cruelle faim pour mon amour et pour expier les intemperances des hommes.

Le C
ter tan
pauvre
que vou
lations
il est vr
de gran
le Dieu
aisse pa
bata à so
les viol
ies de c
pour sur
rès vive
permet
t de faci
ems je n
me, da
uis qui
Que fai
r monte
ons? De
ent: lo
dégoût
Jardin
lligé jus
présente
croix;
ns mon

La mort
 ensuite
 qu'on me
 il soit.
 n me dit
 réponds
 e souve-
 rt en fi-
 sations,
 t les op-
 se alors
 méritoit
 , au lieu
 que j'en
 en faire
 je me
 les liens
 travail-
 je man-
 je pen-
 hrist a
 sacrifice
 aim, ou
 asier, je
 me sou-
 quaran-
 a souf-
 mour et
 es hom-

Le Curé ne pouvant se lasser d'admi-
 rer tant de lumières dans une jeune et
 pauvre Village, lui dit : O Doro-
 thée, que vous êtes heureuse ! que de conso-
 lations n'avez vous pas dans votre état !
 Il est vrai, répondit Doro-
 thée, que j'ai de grandes consolations dans le service
 de Dieu : mais je vous avoue que je ne
 laisse pas d'avoir des peines et des com-
 bats à soutenir, il me faut faire de gran-
 des violences pour supporter les raille-
 ries de ceux qui se moquent de moi, et
 pour surmonter mes passions, qui sont
 très-vives. Si Dieu me fait des graces,
 permet aussi que j'aie de fréquentes
 et de fâcheuses tentations : de tems en
 tems je me trouve plongée dans l'amer-
 tume, dans des sécheresses, dans des en-
 nuis qui m'accablent.

Que faites-vous, lui dit le Curé, pour
 surmonter vos répugnances et vos tenta-
 tions ? Doro-
 thée lui répondit ingénue-
 ment : lorsque je suis dans la tristesse et
 dégoût, je me représente le Sauveur
 au Jardin des Oliviers, abattu, triste et
 épuisé jusqu'à la mort, ou bien je me le
 présente délaissé et sans consolation sur
 la croix ; m'unissant à lui, je dis aussi-tôt
 dans mon cœur, ces paroles qu'il pro-

fera lui-même si souvent dans le Jardin des Oliviers : *Mon Pere, votre volonté soit faite.*

Quant à mes tentations, lorsque je sens quelque ardeur d'aller dans certaines compagnies, dans les veillées dans les danses et les divertissemens dangereux ; lorsque je vois même d'honnêtes filles qui se trouvent dans ces occasions, ou qui m'invitent d'aller avec elles, ou bien lorsque j'ai de violentes tentations de consentir à quelque péché, et de me donner un peu plus de liberté, je me représente aussitôt Jesus Christ qui me dit ces paroles ; *Hé quoi ! ma fille, veux-tu donc me quitter pour te livrer au monde et à tes plaisirs ? Veux-tu me reprendre ton cœur pour le donner à la vanité et au démon ? N'y a-t-il pas déjà trop de personnes qui m'offensent ? Veux-tu te mettre de leur parti, et abandonner mon service ?* Et aussitôt je lui réponds dans le fond de mon cœur : *Non, mon Dieu, jamais je ne vous abandonnerai, je vous serai fidèle jusqu'à la mort ; où irois-je, Seigneur, en vous quittant, puisque vous seul avez les paroles de vie ?* Cette pensée me remplit dans le moment de courage et de force.

Dans les conversations que vous avez avec vos compagnes, lui dit le Curé,

que
tier
ch
ent
Jes
tici
dan
con
com
mèn
ses
je n
que
rien
de s
plus
tre.
teur
vous
de g
préd
ame

D
saint
mere
enfan
exem
vous

quoi les entretenez vous ? Je les entretiens, répondit Dorothée, des mêmes choses dont j'ai pris la liberté de vous entretenir. Je leur dis de se proposer Jesus Christ pour modèle dans leurs actions, de se souvenir dans la prière et dans le repas, dans le travail, dans la conversation et dans les peines de la vie, comment Jesus-Christ se comportoit lui-même dans ces occasions ; et de s'unir à ses divines intentions. Je leur dis que je me fers de cette sainte pratique, et que je m'en trouve bien : qu'il n'y a rien de plus grand, de plus noble, que de suivre et d'imiter un Dieu ; rien de plus doux que de servir un si bon Maître. Allez, Dorothée, lui dit son Pasteur, profitez des grâces dont le Ciel vous favorise ; le Seigneur a sur vous de grands desseins de miséricorde et de prédestination. O qu'heureuse est une ame qui imite ainsi Jesus-Christ !

AUTRE EXEMPLE.

Dieu ne manque jamais de bénir les saintes intentions d'un pere et d'une mere, qui s'appliquent à inspirer à leurs enfans des sentimens de Religion. L'exemple suivant vous en convaincra, et vous apprendra en même temps com-

bien l'exemple de Jesus-Christ, le souvenir de sa Passion et de sa Mort, sont efficaces pour nous faire vivre dans la sainteté.

Un homme nommé Isidore, n'avoit qu'une petite fille, qu'on appelloit Mélanie, âgée de cinq ans, d'un naturel vif et d'une humeur si bizarre, qu'elle sembloit incorrigible. Le pere ne la maudissoit point, crainte que ses malédictions ne la rendissent encore plus méchante. (Il faisoit sagement, car les malédictions des peres et des meres ne servent qu'à rendre les enfans plus vicieux :) il prioit pour elle, l'instruisoit, la corrigeoit ; mais rien ne pouvoit dompter l'humeur farouche de cette petite libertine, qui devenoit déjà le scandale des petites filles et des petits garçons.

Mélanie ayant atteint l'âge de dix ou douze ans, cherchant un jour dans une garderobe, trouva un Crucifix, que sa mere défunte y avoit caché. Mélanie le porta tout de suite à son pere, et lui demandant : mon pere, qu'est-ce que ceci ? Ma fille, lui dit le pere, c'est un Crucifix. Mais, répliqua l'enfant, que signifie le Crucifix ? Le pere lui répondit : je vous l'avois déjà appris, mais

st, le sou-
mort, sont
re dans la

e, n'avoit
elloit Mē-
naturel vif
r'elle sem-
ne la mau-
malédic-
plus mé-
at, car les
meres ne
as plus vi-
instruisoit,
e pouvoit
de cette pe-
jà le scan-
petits gar-

e de dix ou
dans une
x, que sa
Mélanie
ere, et lui
ce que ce-
c'est un
enfant, que
lui répon-
pris, mais

vous l'avez oublié : c'est une représen-
tation de Jesus-Christ crucifié. La pe-
tite continua d'interroger son pere : je
ne fais ce que veut dire *une représenta-
tion de Jesus-Christ crucifié*. Isidore lui
dit : je vais vous l'apprendre, écoutez-
moi.

Vous savez bien que le Fils de Dieu
est descendu du Ciel, et s'est fait Homme
pour nous sauver (car sans lui nous se-
rions tous perdus.) Ce Fils de Dieu
fait Homme, c'est Jesus-Christ. Il a
passé sa vie dans la pénitence ; il a pleuré
tous nos péchés, il a instruit les hom-
mes ; et les instructions de Jesus-Christ,
c'est ce que l'on appelle l'Evangile. Les
Juifs l'ont traité cruellement, lui ont
enfoncé dans la tête une couronne d'é-
pines ; ils l'ont cloué sur une Croix,
l'ont fait mourir dans ce supplice, et lui
ont fait répandre tout son Sang. Avant
que de mourir, il demanda pardon à
Dieu son Pere pour eux et pour nous.
Hé bien, ma fille, le Crucifix, c'est pour
nous faire souvenir de tout cela.

Mélanie écoutoit attentivement. Isi-
dore profita de cette conjoncture, pour
instruire cet enfant ; et afin de toucher
son cœur, il lui dit : Savez-vous bien

qui est-ce qui a traité Jesus-Christ d'une maniere si cruelle ? Je n'en fais rien, répondit la petite fille. Hélas ! ma chere enfant, reprit le pere, c'est nous ; ce sont nos péchés qui sont la cause de sa mort. Oui, ma fille, vos péchés aussi-bien que les miens, ont crucifié Jesus-Christ. Souvenez-vous bien de tous les péchés que vous avez faits, de toutes vos désobéissances, de vos irrévérences à l'Eglise de vos petites friponneries, de toutes les impertinences que vous m'avez dites, des immodesties que vous avez commises, et des scandales que vous avez donnés aux autres. Tout cela, ma fille, a affligé Jesus-Christ, et a contribué à sa mort ; vous lui avez donné autant de coups, que de péchés vous avez faits.

Isidore s'aperçut que Mélanie avoit les larmes aux yeux ; et, pour profiter de ces heureuses dispositions, il ajouta : Ah ! ma fille, voulez-vous toujours affliger Jesus-Christ, et le faire souffrir ? Voulez-vous le crucifier encore un fois, le faire mourir dans votre cœur par vos désobéissances, et par votre malice ? Refuserez-vous de l'aimer en voyant ce qu'il a fait pour votre amour, pour vous rendre sage, et pour vous sauver ?

Mélanie avoit le cœur si attendri et

Christ d'une
fais rien.
ma chere
us; ce sont
sa mort.
bien que
sus Christ.
les péchés
vos désol
à l'Eglise
e toutes les
avez dites,
ez commi-
avez don-
ma fille, a
tribué à sa
autant de
avez faits.
lanie avoit
profiter de
jouta: Ah!
rs affliger
rir? Vou-
n fois, le
ur par vos
malice? Re-
voyant ce
pour vous
ver?
attendri et

si serré, qu'elle saisit tout d'un coup avec les deux mains le Crucifix que son pere tenoit: ah! mon cher pere, lui dit-elle, je vous en prie, donnez-moi ce Crucifix. Oui, ma fille, je vous le donne, lui dit le pere, je vous prie de le garder. Elle alla s'enfermer dans sa chambre, et passa le reste du jour à se glotter, baisant les pieds de son Crucifix, et l'embrassoit, en disant: *Ah! mon Dieu, mon Souverain! voilà donc l'état où je vous ai réduit: c'est donc moi qui vous ai crucifié! mon Dieu, pardonnez-moi, si j'avois su que je faisois tant de mal; jamais je ne vous aurois offensé. ayez pitié de ma jeunesse et de mon ignorance.*

La grace de Dieu opéra puissamment dans le cœur de cette jeune fille: et Dieu bénit tellement les paroles d'Isidore, que dans peu de jour Mélanie fut toute changée; elle reçut même des lumieres d'en haut, au dessus de la foiblesse de son âge. Jamais enfant ne fut plus humble et plus soumis. Aussitôt qu'elle avoit quelques moment libres, elle alloit auprès de son Crucifix, lui baisoit les pieds, en adorant Jesus Christ dans son cœur. Quand il lui arrivoit quelques chagrins, qu'on lui faisoit quelque tort

ou quelque peine, elle disoit : *ô mon Sauveur ! comment oserais je me plaindre, en voyant ce que vous avez enduré pour moi.*

Un jour, ayant été battue par un homme brutal qui la prit pour une autre, elle n'en dit rien à son père, crainte qu'il ne se fâchât, et n'offensât Dieu ; mais elle alla d'abord auprès de son Crucifix faire cette prière.

O mon Jésus ! lorsque vous étiez sur la Croix, vous avez pardonné à vos bourreaux, et pardonné aussi pour l'amour de vous à celui qui m'a maltraitée, et je voudrais lui rendre service. En effet, huit jours après cet homme qui l'avoit maltraitée, étant tombé malade, Mélanie demanda quelque chose à son père pour le soulager, tenez, dit-elle au malade, voilà ce que je vous apporte, pour vous marquer que je ne vous veux point de mal ; je n'ai pas dit à mon père que vous m'aviez traitée si mal, afin qu'il ne vous en fasse point de reproches. Cet homme eut tant de confusion en voyant la générosité et la discrétion de cette jeune fille, qu'il en pleura et lui en demanda pardon.

Une autrefois Mélanie voyant une voisine qui se désoloit à cause des débâches de son mari, elle lui dit : *Ma chère voisine n'avez vous point de Crucifix*

chez vous ? Oui vraiment, répondit sa voisine. Et de quoi vous sert-il ? reprit Mélanie : " Allez au pieds de votre " Crucifix, pour y apprendre à souffrir. " Jésus Christ a bien plus enduré que " vous ; et quoiqu'il fut innocent, il ne " s'est jamais plaint. Vous êtes bien- " heureuse, ma chère amie, d'avoir " quelque chose à souffrir pour lui. " Vous ne savez pas combien il y a de " consolation à souffrir pour un Dieu " qui souffre pour nous. " Les paroles de Mélanie, qu'elle disoit, comme inspirées d'en haut, arrêterent les emportemens de cette voisine, qui changea et devint un modèle de patience, et convertit son mari.

Mélanie persévéra le reste de sa vie dans ces saintes pratiques. Le souvenir de Jésus crucifié étoit toujours présent à son esprit. Elle avoit même de la peine à retenir ses pleurs en travaillant, lorsqu'elle pensoit aux souffrances de Jésus-Christ, ou lorsqu'elle apprenoit que Dieu étoit offensé. *Ab ! mon Dieu,* disoit-elle, *on vous outrage, on vous crucifie ; que ne puis-je mourir pour empêcher qu'on ne vous offense jamais !*

Elle eut de violentes attaques, de fréquentes tentations contre la chasteté ;

mais par le souvenir des souffrances de Jesus-Christ, elle conserva la pureté de son ame. Mon Sauveur ! disoit-elle dans ses tentations, comment oserois-je consentir au plaisir, en voyant les douleurs que vous avez endurées pour moi ? comment pourrois-je aimer et flatter mon misérable corps, en voyant votre corps innocent, couvert de sang et de plaies, attaché à une Croix ? Ne serois-je pas bien aveugle et bien ingrate pour un plaisir bonteux, de perdre votre grace, et de renouveler vos tourmens ? Enfin Mélanie par ces saintes pratiques arriva à une haute vertu ; elle fut l'emple de tout le voisinage, et mourut en odeur de sainteté.

O si les peres et les meres, à l'exemple d'Isidore, apprennent dans leurs familles à connoître Jesus-Christ, les mœurs des enfans seroient bientôt changées ! Que de lumieres n'en réçoivent-ils pas ? Le Crucifix est comme un Livre divin, où tous les fideles peuvent lire, et apprendre à connoître Dieu. C'est au pied du Crucifix que les plus grands Saints ont puisé leurs lumieres, leur consolation et leur force.

CHAPITRE IV.

De l'amour et de l'honneur dû à ses Peres et Meres.

1. *CELUI qui craint Dieu, dit le Saint Esprit, honore son Pere et sa mere. Il servira comme ses maitres ceux qui lui ont donné la vie. Oui, mon fils, si vous avez la crainte de Dieu, vous honorerez vos parens, et vous respecterez ceux qui ont autorité sur vous.*

En effet, seroit-ce craindre Dieu que de mépriser les menaces de Dieu même, et ce qu'il vous ordonne ? Ecoutez les, ces menaces qu'il fait contre les enfans indociles. *Celui qui afflige son Pere, dit le Seigneur, et qui méprise les avis de sa Mere, deviendra infame et misérable. Celui qui maudit son pere ou sa mere périra, et sa lumiere (c'est-à-dire, sa vie) sera éteinte dans les ténèbres (c'est-à-dire, dans la mort). L'œil qui se moque de son pere, et de sa mere qui l'a enfanté, mérite d'être arraché par les corbeaux, et dévoré par les aigles. Celui qui abandonne son pere, est perdu d'honneur devant les hommes, et celui qui aigrit sa mere, est maudit de Dieu. O plût au Ciel que ces menaces fussent gravées profondément dans l'es-*

prit de ceux qui oublient ce qu'ils doivent à leur pere et à leur mere !

Ajoutons à ces menaces la loi rigoureuse que Dieu avoit établie dans l'ancien Testament. S'il arrive, dit la Loi de Dieu, qu'un enfant soit rebelle aux commandemens de son pere et de sa mere, qu'après le châtimens il refuse encore d'obéir, le pere et la mere le conduiront devant les Anciens où se tient le Siege de la justice et y feront leurs plaintes. Alors (ajoute la Loi) il sera lapidé par le peuple et mis à mort, afin que vous obéissiez ce méchant du milieu de vous, et que vous le peuple soit saisi de crainte à la vue de cette punition. Voilà la Loi severe que Dieu avoit portée contre les enfans indociles, pour leur faire comprendre combien ils doivent appréhender sa justice, qui rôte ou tard punit par des châtimens exemplaires, ceux qui manquent à un devoir si legitime et si saint.

Mais laissons ces motifs de terreur et de crainte pour les esprits rebelles qu'on ne peut porter à leur devoir par raison et par amour. Pour vous, qui voulez servir Dieu, c'est assez pour vous engager à honorer vos parens, de vous dire, qu'il est juste, et que Dieu le veut. Deux motifs par lesquels saint Paul persuade aux en-

sans

obéiss

Obé

Dieu

et to

être

bon p

ames

Il

vos p

voirs

l'obé

I

les co

près

vien

mo

fujet

aucun

rieur

ou de

avec

correc

les av

la loi

un inf

son Pe

2.

singul

vau

sans cette obligation. *Enfans*, dit-il, obéissez à vos parens, parce qu'il est juste. Obéissez en tout, parce que cela plaît à Dieu. Dieu, dis-je, cet Etre souverain et tout puissant, dont la volonté doit être la regle de nos actions, et dont le bon plaisir est le plus puissant motif des âmes généreuses.

II. Cet honneur, que vous devez à vos peres et meres, comprend quatre devoirs principaux: le respect, l'amour, l'obéissance et le service.

1. Ayez pour eux un grand respect, les considérant comme ceux de qui, après Dieu, vous avez reçu l'être et la vie. Gardez-vous de les mépriser, même dans leur vieillesse, pour quelque sujet que ce soit, ni intérieurement par aucune pensée désavantageuse, ni extérieurement par des paroles, des gestes, ou des manieres peu séantes. Recevez avec docilité leurs instructions et leurs corrections. Ecoutez, dit le Saint E. prit les avis de votre Pere, et n'abandonnez pas la loi de votre mere, il n'appartient qu'à un insensé de se moquer de la correction de son Pere.

2. Vous devez les aimer d'un amour singulier. Souvenez-vous, dit le Sage, que vous tenez d'eux la naissance; soyez recon-

noissans de ce grand bien. Vous ne pouvez leur témoigner votre reconnoissance qu'en les aimant; mais cet amour ne doit pas être seulement un amour naturel, il faut encore que ce soit un amour raisonnable, et selon Dieu, c'est à-dire qu'il faut les aimer, parce que Dieu le veut, et donner des marques de cet amour, en leur rendant service, en souffrant avec patience leur mauvaise humeur et leurs défauts. Montrez surtout que vous les aimez, en tâchant de procurer par vos prières et par d'autres moyens, leur conversion et leur salut pendant leur vie, en vous intéressant au repos de leurs âmes après leur mort.

3. Obéissez à leurs commandemens, et soyez prompts à faire leur volonté, mais obéissez comme saint Paul le prescrit, *en vue de Dieu*, c'est à-dire, en regardant l'autorité de Dieu dans leurs commandemens. C'est Dieu qui vous commande de leur obéir; ainsi, quand vous leur obéissez, vous obéissez à Dieu. Au contraire ne leur obéissant pas, vous désobéissez à Dieu même; à moins qu'on ne vous commande quelque chose contre sa Loi et contre votre conscience, en ce cas vous ne leur devez pas l'obéissance; mais soyez discret en cette oc-

casior
man
saut p

4.

assiste
pauv
leurs
les.
dema
ou ta

Po

votre
souve
ples.
Abba
enfant
juste
mort
tre c
Dieu
mon
à sa
pour
neur
leur
crimi
fusa
naiss
Dieu
dont

caſion ; et quand vous doutez ſi le commandement de vos parens eſt juſte ; il faut prendre avis des perſonnes éclairées.

4. Vous devez enfin les ſervir et les aſſiſter dans leurs maladies, dans leur pauvreté, dans leur vieilleſſe, et dans leurs néceſſités temporelles ou ſpirituelles. Les abandonner, c'eſt un crime qui demande vengeance à Dieu, et qui tôt ou tard eſt puni.

Pour vous tenir dans les bornes de votre devoir envers vos parens, ayez ſouvent devant les yeux ces deux exemples. Regardez d'un côté le malheureux Abſalon, qui ayant violé le devoir d'un enfant envers ſon pere, trouva enfin le juſte châtimement de ſon crime dans une mort funeſte et miſérable. Et d'un autre côté, conſidérez l'exemple du fils de Dieu ; qui étant le ſouverain Maître du monde, a voulu néanmoins être ſoumis à ſa très ſainte Mere et à ſaint Joſeph, pour apprendre à tous les enfans l'honneur qu'ils doivent à leurs parens, et leur faire comprendre combien il eſt criminel, qu'une miſérable créature reſuſe d'obéir à ceux de qui elle tient la naiſſance et d'inſtruction ; après que le Dieu du Ciel a voulu être ſoumis à celle dont il a reçu une naiſſance temporelle.

CHAPITRE V.

*Suite du même sujet. Du respect dû à ses
Pere et Mere; aux Maîtres et aux Mai-
tresses.*

I. PRENEZ garde de résister à vos pere et mere, et à vos maitres, dans ce qu'il vous défendent, ou dans ce qu'ils vous commandent pour le reglement de vos mœurs. Ils sont tellement chargés de votre ame, tellement obligés de veiller sur votre conduite et votre instruction, que si vous commettez quelques fautes par leur négligence, ils en sont responsables à Dieu.

Si Vos pere et mere, de même que vos maitres et maitresses, sont obligés en conscience de vous défendre les occasions du péché, les veillées dangereuses, les fréquentations du cabaret et des personnes de différent sexe, les bals, les danses, l'assiduité aux jeux, s'ils étoient négligens jusqu'à ce point, ne vous laissez vivre à votre liberté, vous ne laisseriez pas que d'exposer votre conscience en vous trouvant dans ces occasions; mais quand ils vous les défendent, vous faites un péché bien plus énorme, en leur désobéissant.

Si Vos meres, filles chrétiennes, et vos

ma
vos
ve
ma
froy
et
vos
dan
vou
pét
cha
den
ce
B
gens
les
char
men
pers
lais
quen
par
res,
gitin
mem
Il
nent
par d
déba
leurs

maitresses, aussi bien que vos peres et vos maitres, sont de même obligés de veiller sur votre conduite et sur vos démarches, de prendre garde que vous soyez toujours habillées avec modestie, et décentement couvertes; d'empêcher vos vanités et vos fréquentations mondaines. Si votre pere et votre mere ne vous le défendent pas, ils péchent: vous péchez vous même, si vous faites ces choses. Mais quand ils vous le défendent, votre péché par votre désobéissance est plus grand.

Bien plus, (remarquez cet avis, jeunes gens), vous devez tellement respecter les commandemens de ceux qui sont chargés de votre éducation, que quand même vous ne feriez aucun mal avec les personnes que vous fréquentez, vous ne laisseriez pas que de pécher en les fréquentant, quand on vous l'a défendu; parce que la défense de vos peres et meres, ou de vos maitres, quand elle est légitime, est pour vous un commandement de Dieu même.

II. Si vos peres et meres vous donnent mauvais exemples par leurs paroles par leur luxe, par leur vanité, par leurs débauches et par leurs impiétés, ou par leurs larcins et leurs coleres, ils sont cri-

minels, et gardez-vous bien de les imiter. S'ils vous maudissent et s'ils vous édifient mal, malheur à eux. Il vaudroit mieux, pour un pere et une mere, qu'ils fussent précipité au fond de la mer de scandaliser ainsi leurs enfans.

Mais aussi malheur à vous, si vous vivez comme eux, et si vous les imitez dans leurs vices. S'ils se damnent, ne vous damnez pas vous mêmes. Priez tous les jours pour eux; vous ne pouvez exercer une plus grande charité, que d'offrir à Dieu vos prieres et vos bonnes œuvres pour leur conversion. Prenez garde de jamais les scandaliser, malheur à vous, si vous contribuez à leur colere et à leur damnation par votre indocilité, et par votre libertinage.

III. N'oubliez pas, jeunes gens, que votre pere, votre mere et vos maitres, ont droit de vous corriger. Ils y sont même obligés, quand vous le méritez. Si une légère correction ne suffit pas, ils doivent en employer une plus forte. Il est même quelquefois louable aux parens de faire renfermer dans une maison de force, un enfant indocile et vicieux. Si vos parens vous corrigent, quand vous l'avez mérité, vous devez les en aimer avec plus d'affection; ils ne vous cor-

rigent
rendre
certe co
ce, en
mérite
Christ
Croix

Ne
dit le S
et mere
part. i
dérobe
che, po
énorme

Gar
mal de
tres. M
beau-p
portez
leurs n
fection
fauls,
souffri
grins,
bien p
regard
pour
pour se

En u
assiste

rigent que pour votre bien et pour vous rendre sages. Si vous n'avez pas mérité cette correction, souffrez-la avec patience, en vous souvenant que vos péchés en méritent bien d'avantage, et que Jésus-Christ a souffert, sans se plaindre, la Croix et la mort, quoiqu'il fut innocent.

Ne dérobe rien à vos parens. Celui, dit le Saint-Esprit, qui dérobe à ses père et mère, et dit qu'il n'y a point de mal, est participant et coupable d'homicide. Si vous dérobez pour la vanité, pour la débauche, pour le jeu, votre péché en est plus énorme.

Gardez-vous bien de jamais parler mal de vos père et mère, ou de vos maîtres. Ne vous plaignez jamais de votre beau-père ni de votre belle-mère; supportez avec charité et en vûe de Dieu leurs mauvaises humeurs, leurs imperfections: ne parlez point de leurs défauts, ni des disgrâces qu'ils vous font souffrir. Si on vous fait quelques chagrins, ayez patience: Jésus-Christ en a bien plus souffert de la part des Juifs: regarderiez vous comme un malheur pour vous de souffrir quelque chose pour son amour?

En un mot, aimez, obéissez, respectez, assistez vos père et mère; consultez les.

dans vos entreprises, surtout pour le choix de votre vocation. En quelque état, en quelque âge que vous soyez, n'oubliez jamais que Dieu vous commande de les honorer. Si vous le faites, soyez assuré que Dieu vous récompensera, et qu'il bénira votre famille. Au contraire (je vous le répète) si vous leur êtes dur et méchant, si vous les abandonnez, tôt ou tard Dieu vous punira dans votre personne ou dans vos enfans. Lisez les exemples suivans, et profitez des instructions importantes qu'ils renferment.

E X E M P L E.

Il est rapporté dans les Histoires du Japon un exemple digne d'admiration, et bien capable d'apprendre aux enfans combien grand doit être l'amour qu'ils doivent à ceux qui leur ont donné la vie. Trois jeunes hommes qui étoient pauvres, avoient leur mere de puis longtemps malade; aimant tendrement cette mere, ils étoient très-affligés de voir que leurs travaux ne pouvoient suffire pour la nourrir et la soulager.

Il y avoit alors une troupe de voleurs dans les forêts voisines de la ville de Méaco, capitale de l'Empire. L'Empereur du Japon fit un Edit, et promit une récompense à ceux qui ameneroient

à la
A. c
fre
visa
avo
Il p
dui
pass
Ses
si ét
vous
vous
tout
de se
conse
du se
L
cont
rent
rotte
vole
celu
autre
le sa
que c
quan
cade
tere,
suivr
il s'a

out pour le
quelque état,
z, n'oubliez
mande de les
soyez assuré
ra, et qu'il
contraire (je
êtes dur et
onnez, tôt ou
s votre per-
lisez les ex-
des instruc-
sement.

Histoires du
admiration,
aux enfans
mour qu'ils
t donné la
qui étoient
e puis long-
ement cette
de voir que
suffire pour
e de voleurs
la ville de
e. L'Em-
et promit
meneroient

à la ville quelques uns de ces voleurs.
A cette nouvelle, le plus jeunes des
freres dont nous venons de parler, s'a-
visa d'un expédient bien singulier pour
avoir de quoi soulager leur pauvre mere.
Il pria ses freres de le lier et de le con-
duire à la ville de Méaco, et de le faire
passer pour voleur des forêts voisines.
Ses freres eurent peine à consentir à une
si étrange proposition. *Que craignez-*
vous, leur dit ce jeune homme, croyez-
vous que Dieu m'abandonnera ? Et après
tout, si l'on me fait mourir, je suis content
de sacrifier ma vie, pourvu que je puisse
conserver celle de ma mere, et lui procurer
du soulagement.

Les deux freres voyant son courage,
consentirent à sa proposition, conduisi-
rent ce jeune homme à Méaco, le gar-
rotterent et le présenterent comme un
voleur au Juge criminel, qui fit mettre
celui-ci en prison, et donna aux deux
autres une récompense. Mais comme
le sang ne peut se démentir on s'aper-
çut qu'ils avoient les larmes aux yeux
quand ils se séparèrent, et qu'on mit le
cadet en prison. On soupçonna du mys-
tere, et un Officier reçut ordre de les
suivre secrètement pour savoir de quoi
il s'agissoit.

A peine furent-ils arrivés à la maison, que la mere leur demanda d'où ils venoient ? Nous avons fait une bonne journée, lui dirent ils : voyez, ma mere, combien d'argent nous avons gagné pour vous soulager : Dieu soit béni, dit-elle, mais où est votre jeune frere ? N'en foyez pas en peine, lui répondirent-ils. Je veux savoir où il est, continua la mere : qu'en avez-vous fait ? vous ne me répondez pas ! ah malheureux ! vous n'avez pas coutume de gagner tant d'argent en si peu de temps. Vous avez sans doute volé cet argent et fait quelque mauvais coup : peut-être que votre frere étoit avec vous, et que quelque accident lui est arrivé. Ces deux jeunes hommes voyant que leur mere s'affligoit de leur silence, lui dirent naïvement de quoi il s'agissoit, lui raconterent tout. La mere aussitôt poussa des cris et des lamentations en pleurant, demandant son fils qu'elle croyoit perdu.

Dans ce moment l'Officier qui écou-
toit à la porte, et qui avoit entendu tout
ce dialogue, entra, et dit à cette mere
désolée : rassurez-vous, pauvre femme,
votre fils est vivant, il ne lui sera fait
aucun mal. En effet, l'Empereur étant
informé de ce fait, admira le courage

de ce
avoit p
et don
reste d
Adm
grande
les enfa
peres e

Une
mée A
né qui
çoit de
des pa
mere li
" fils,
" ma p
" appr
" mêm
" dire
" jama
" de te
" des l
" des e
" neur
L'en
et n'osa
vaïse pa
il cont
compa

la maison,
où ils ve-
bonne jour-
ma mere,
agné pour
dit-elle,
re? N'en
dirent-ils.
ua la me-
us ne me
x! vous
tant d'ar-
ous avez
fait quel-
que votre
quelque
ix jeunes
re s'affli-
rent nai-
i racon-
ouffa des
rant, de-
t perdu.
ui écou-
ndu tout
tte mere
femme,
sera fait
ur étant
courage

de ce jeune homme, et l'amour qu'il avoit pour sa mere; il lui fit la fortune, et donna à la mere une pension pour le reste de ses jours.

Admirez dans cet exemple combien grande est la providence de Dieu envers les enfans qui aiment et qui assistent leurs peres et meres.

AUTRE EXEMPLE.

Une Dame de qualité, veuve, nommée Alexandrine, avoit deux fils. L'aîné qui n'avoit que dix ans, commençoit déjà à dire de petites impertinences, des paroles sales et des juremens. Sa mere le reprit et lui dit : "Quoi, mon
" fils, vous tenez de pareils discours en
" ma présence ! Est-ce moi qui vous ai
" appris à parler de la sorte ! et quand
" même je serois assez malheureuse pour
" dire de telles paroles, vous ne devriez
" jamais les prononcer ; apprenez que
" de tels discours ne conviennent qu'à
" des libertins, à des esprits malfaits, à
" des enfans sans éducation et sans hon-
" neur."

L'enfant profita de cet avertissement, et n'osa jamais plus dire aucune mauvaise parole en présence de sa mere, mais il continuoit d'en dire avec ses petits compagnons. La mere en fut avertie,

et dit à son fils ; “ Vous ne dites plus
“ de mauvaises paroles en ma présence,
“ mais vous en dites devant les autres,
“ et vous n’avez point de honte de les
“ scandaliser. Eh quoi, mon fils ! vous
“ perdez donc la crainte de Dieu. Ne
“ savez-vous pas que Dieu vous entend
“ et vous voit par-tout ? Vous n’osez
“ parler mal devant moi, et vous l’osez
“ devant Dieu ; sachez que vous devez
“ craindre Dieu plus que moi : il est
“ votre Créateur, votre premier Père et
“ votre Juge ; et il vaudroit mieux dire
“ cent mauvaises paroles devant moi,
“ que d’en dire une en la présence de
“ Dieu. Changez de conduite, mon fils ;
“ car j’aimerois mieux vous voir mort à
“ mes pieds, que de vous voir vivre
“ dans une telle habitude, et je vous dé-
“ fends de jamais plus fréquenter les
“ compagnons qui vous ont appris à
“ parler de la sorte.”

Ces paroles firent une telle impression
dans l’esprit de cet enfant, qu’il se cor-
rigea et fut toujours soumis à sa mère ;
Dieu récompensa sa soumission : étant
en âge, il entra en Religion, où il fit de
grands progrès dans les sciences et dans
la vertu.

Le second fils d’Alexandrine, ne fut

dites plus
 la présence,
 les autres,
 onte de les
 fils ! vous
 Dieu. Ne
 ous entend
 ous n'osez
 vous l'osez
 vous devez
 moi : il est
 ier Pere et
 mieux dire
 evant moi,
 présente de
 mon fils;
 air mort à
 voir vivre
 e vous dé-
 tenter les
 t appris à

mpression
 il se cor-
 sa mere ;
 on : étant
 u il fit de
 es et dans
 e, ne fut

pas d'un si bon naturel que l'ainé, mais
 l ne laissoit pas d'être plus aimé de sa
 mere ; (car il arrive souvent que les
 peres et meres s'aveuglent, et qu'ils
 aiment plus un enfant vicieux que les
 autres). Alexandrine reprenoit son fils,
 mais il se moquoit de tous ses avis, et fré-
 quentoit malgré elle des jeunes libertins
 qui lui gâtoient l'esprit, qui ne lui par-
 loient que de divertissemens et de plai-
 sirs, et ne lui inspiroient que du dégoût
 pour le travail, et du mépris pour sa
 mere. De telles fréquentations perverti-
 rent tellement le cœur de jeune homme,
 qu'il perdit enfin tout respect à sa mere,
 s'abandonna à la débauche, à l'impure-
 té et aux jeux. La mere en pleuroit et
 l'avertissoit ; mais ce n'étoit pas assez,
 il falloit le corriger sévèrement quand il
 étoit temps, ou le faire mettre dans une
 prison pour arrêter ses désordres.

Ce jeune homme, malgré la défense
 de sa mere, fréquentoit une fille qui
 l'attiroit, et qui ne lui convenoit pas.
 Il se maria avec elle, fit même un pro-
 cès à Alexandrine la mere, pour jouir
 du bien de feu son pere, mais il n'en
 jouit pas long-temps. Etant un jour
 allé à la promenade avec sa nouvelle

épouse, il fit un faux pas, se laissa tomber à la porte de la ville, et fut écrasé sous les roues d'un carrosse qui passoit. La nouvelle en fut d'abord portée à sa mere : " Ah, mon Dieu ! s'écria-t-elle ;
 " voilà la punition des défobéissances
 " de mon fils, et des chagrins qu'il m'a
 " faits. Je demande au moins au Sei-
 " gneur, que ce misérable enfant ait
 " le temps de se reconnoître, et de
 " rentrer dans la grace de Dieu." Cette mere éplorée courut voir son fils ; à peine fut-elle arrivée, qu'il expira entre ses bras sans paroles, sans confession et sans Sacremens.

N'oubliez jamais cet exemple, et souvenez-vous que si vous faites des chagrins à vos pere et mere, tôt ou tard il vous arrivera quelque accident funeste. *Celui-la est maudit de Dieu, dit l'écriture, qui chagrine sa mere.*

CHAPITRE VI.

De l'humilité et de la superbe.

L'HUMILITE est le fondement des autres vertus, elle les conserve et les fait croître ; la superbe au contraire les fait perdre, ou empêche de les acquérir.

La superbe est une estime déréglée de

nous
 en no
 d'être
 cieux
 gens,
 et qu
 plus p
 les ren
 on, re
 ons et
 éloign
 réliste,
 gueil
 leur po
 Mon
 domine
 les, pa
 tous les
 Tobie
 gueil,
 l'humil
 hypocri
 les, et
 bas sent
 fausse
 qui par
 dis qu'i
 be. L'h
 certe hu

nous mêmes, une vaine complaisance en nos bonnes qualites, et un desir outré d'être estimé des autres. Ce vice pernicious se glisse dans l'esprit des jeunes gens, à mesure qu'ils croissent en âge, et qu'ils se croient s'avans ou riches, ou plus parfaits que les autres. Cet orgueil les rend incapables d'une sainte éducation, rend inutiles en eux les instructions et les impressions de la grace; les éloigne de Dieu; et Dieu à son tour leur résiste, et se retire de leur cœur. L'orgueil enfin les aveugle, et les conduit à leur perte.

Mon fils, prends garde que la superbe domine jamais en ta pensée, ni en tes paroles, parce qu'elle est la première cause de tous les maux, disoit le saint homme Tobie à son fils. Pour combattre l'orgueil, il faut s'appliquer à la pratique de l'humilité; je n'entends pas une humilité hypocrite, qui ne consiste qu'en paroles, et en une vaine démonstration de bas sentimens de soi même. Telle est la fausse humilité de certaines personnes qui parissent humble au dehors, tandis qu'ils ont au dedans un cœur superbe. L'humilité doit être sincère; que cette humilité soit dans le cœur; qu'elle

paroisse dans votre conduite. Pratiquez cette vertu soit par rapport à Dieu, soit par rapport aux hommes.

I. Soyez humble par rapport à vous-même. *Ne vous élevez pas en votre pensée*, dit le Sage, c'est-à-dire, ne vous estimez point vous même, ni pour vos richesses, ni pour votre condition, ni pour votre beauté et vos agrémens. La gloire que l'on tire de ces choses, est basse et frivole, elle est une marque d'un esprit foible et vain. Ne vous estimez jamais pour vos talens, pour votre industrie, pour votre esprit, ni pour votre science ; ce sont des dons de Dieu ; or vous faites injure à Dieu quand vous cherchez votre propre gloire dans ses dons.

Vous faites encore plus d'injure à Dieu, quand vous vous estimez pour votre vertu, parce qu'elle vient encore moins de vous. S'en glorifier, c'est la perdre. Croire avoir de la vertu, c'est manquer de la vertu principale, qui est l'humilité ; il arrive même souvent, que tel qui croit avoir quelques vertus, n'en a point être aucune. Vous vous rassurez sur quelques bonnes qualités que vous croyez avoir, tandis que vous avez lieu de trembler, à la vue des vertus qui vous

man
leur
yeux
pret
bon
la pa
linge
chos
toute
l'aut
de n
ché

II
la co
laque
milie
de sa
bler
les of
tre ce
sans r
bonté
grace
rien f
vous
dange
tinuel
reflex
de su

manquent. Ne savez vous pas d'ailleurs, qu'un de vos défauts caché à vos yeux, est capable de l'emporter sur vos prétendues vertus ; et que *vos justices, vos bonnes œuvres* sont devant Dieu, selon la parole du Prophete Isaïe, *comme un linge souillé* ? S'il y a en nous quelque chose de bon, nous devons en donner toute la gloire à Dieu seul qui en est l'auteur, et non pas à nous qui n'avons de notre fonds que l'ignorance, le péché et la misère.

II. Soyez humble envers Dieu, dans la considération de sa grandeur devant laquelle vous êtes *comme un rien*. Humiliez vous à la vue de sa puissance et de sa majesté souveraine qui fait trembler les Anges mêmes. Reconnoissez les offenses que vous avez commises contre cette grandeur infinie ; les bienfaits sans nombre que vous avez reçus de sa bonté l'abus que vous avez fait de ses graces, sans lesquelles vous ne pouvez rien faire pour le salut ; le compte que vous en rendrez, au Jugement, et le danger de damnation où vous êtes continuellement exposé. Si vous faites ces réflexions, vous ne trouverez que trop de sujets de vous humilier et de vous

confondre devant celui qui doit vous juger.

III. Soyez humble envers les hommes. Il est facile d'être humble devant Dieu, (car comment une misérable créature ne s'abaisseroit-elle pas devant son Créateur et son Juge;) mais il n'est pas facile d'être humble envers tous les hommes; il est néanmoins nécessaire. Or, parmi les hommes, les uns sont au-dessus de vous, les autres vous sont égaux, et les autres sont vos inférieurs.

I. Quant aux premiers, soyez respectueux et obéissant envers tous ceux qui ont autorité sur vous; trouvez bon qu'on vous avertisse de vos défauts, qu'on vous reprenne, qu'on vous corrige, et soyez soumis à ceux qui ont droit de vous commander. Honorez tous ceux qui vous surpassent en âge, en science, en qualité, &c. Respectez les vieillards, prenez garde de les insulter, de contrefaire leurs manières, de vous moquer de leurs faiblesses, de leur parler avec mépris et avec hauteur; de leur faire des grimaces des menaces, de les chagriner. L'exemple que l'Ecriture Sainte nous rapporte de quarante enfans, qui s'étant moqués du Prophete Elifée, qui

étoit
par
nitio
ple,
que
que
qui e
2 C
tous
vous
de vo
font
tres,
foible
bien
neurs
avec
mais
faste,
Cet
mille,
beaux
avoir
de cor
lager;
patien
les plu
petits,
pour l

étoit un Saint vieillard, en l'appellant par raillerie, *tête chauve*, furent en punition dévorés par des ours; cet exemple, dis je, doit nous faire comprendre, que ces sortes de péchés attirent quelque fois les châtimens de Dieu sur ceux qui en sont coupables.

2^o. Quant à vos égaux, traitez-les tous avec estime et avec déférence, sans vous en faire accroire, sans être enflé de votre rang, et des honneurs qui vous sont dûs, sans vouloir précéder les autres. Laissez ces vanités à ces âmes foibles, qui ont l'esprit bas. Un esprit bien fait ne se repait jamais de ces honneurs imaginaires: il conserve son rang avec modestie, quand il est nécessaire, mais il le conserve sans orgueil et sans faste, sans contestation et sans aigreur.

Ceux qui vivent dans une même famille, les enfans et les domestiques, les beaux-freres et les belles-sœurs, doivent avoir les uns envers les autres beaucoup de condescendance et d'humilité; se soulager; s'entr'aider, se supporter avec patience, et ne jamais se quereller; que les plus grands aiment et exculent les petits, que les petits aient du respect pour les grands. Qu'il n'y ait jamais

entr'eux aucune envie, parce que l'envie est le vice du demon, et met le desordre par tout.

Les jeunes gens doivent être serviables et complaisans ; faire volontiers ce qui se présente ; prévoir ce qui est à faire dans la maison ; prévenir les besoins des autres , faire eux-mêmes ce qu'un domestique devoit faire, pour le soulager ; ne pas faire attention si les autres sont autant d'ouvrages qu'eux, et ne pas s'en plaindre ; mais au contraire, pas une sainte émulation, tâcher de faire plus que les autres. Ceux qui sont ainsi prévenans et patiens, et qui aiment à rendre service, sont véritablement humbles, et sont bénis de Dieu.

3 Quant aux inférieurs, c'est-à-dire, à ceux qui sont au-dessous de vous, soyez affable à tous ceux qui vous servent, les considérant comme vos freres et vos sœurs. *Maitres*, dit l'Apôtre S. Paul, *traitez vos domestiques avec douceur, n'usant ni de menaces ni de rigueur, vous souvenant que vous avez un Maître commun avec eux dans le Ciel, qui n'a égard ni à la qualité de maitres, ni à celle de serviteurs.* Rendez vous accessible et aimable à tous les autres qui sont de moindre condition que vous, surtout envers les pauvres,

selon ce précepte du Sage: *Rendez-vous affable aux pauvres gens: ils sont peut-être plus élevés que vous devant celui qui sonde les cœurs. Soyez prompts à leur rendre service, et à les secourir dans leurs besoins.*

IV. Enfin, pour réprimer la superbe et l'orgueil, considérez ce que c'est que l'homme, et ce qui suit après la mort. *De quoi te glorifies-tu, o terre! ô cendre!* s'écrie le Sage: *Les Puissans d'entre les hommes n'ont qu'une vie courte; aujourd'hui Roi, demain rien. Et quand l'homme sera mort, son corps deviendra la pâture des bêtes, des serpens et des vers. Quel sujet de s'humilier!*

Ne considérez pas ce qui est au dehors de vous. Ces biens que vous possédez; ces vêtemens brillans qui vous environnent; cette beauté qui vous rend si vain; ces amis qui vous flattent; cet emploi; ce crédit qui vous élèvent au-dessus des autres; tout cela n'est pas vous, ne vient pas de vous, et ne vous rend pas meilleur, ni plus honnête homme; c'est peut-être ce qui fera un jour votre malheur et votre perte. Mais considérez ce que vous êtes dans vous même, et ce qui vient de vous. C'est l'avis de S. Bernard:

" Si l'homme, dit ce S. Docteur, se con-
 " sidère attentivement, il ne trouvera en
 " lui même que des sujers de confusion
 " et d'humilité. Sa conception est dans
 " le péché, sa naissance dans la misere;
 " sa vie une suite de travaux; sa mort
 " inévitable; et après sa mort, il ne lui
 " restera que l'infection, la pourriture
 " et la poussiere. Voilà toute la destinée
 " de son corps en cette vie; mais pour
 " l'ame, il lui reste à subir le Jugement
 " de Dieu, pour y recevoir la décision
 " de son bonheur, ou de son malheur
 " éternel; et ce Jugement sera terrible
 " aux plus saints." Voilà, créature vaine
 " et pécheresse, ce que vous êtes! de quoi
 " donc vous glorifiez vous? Loin de cher-
 " cher à paroître, allez plutôt vous cacher;
 " et vous confondre; et pensez bien plus
 " à gémir sur votre misere, sur votre néant
 " et sur vos crimes, qu'à vous élever.

CHAPITRE VII.

De l'Obéissance

L'OBEISSANCE est un effet de l'humilité.
 Or, le vrai caractère d'un cœur humble
 est d'être soumis à ceux qui ont autorité
 sur nous, et de se dépouiller de sa pro-
 pre volonté, pour faire celle des autres.

O q
 est
 et le
 on n
 prit
 l'ob
 un
 crim
 train
 Paul
 péch
 sans
 A
 soum
 amou
 tous
 vous
 amou
 me i
 ment
 rendu
 le, ou
 claver
 pas u
 plaire
 Est
 la vol
 leur
 des h

O que cette vertu est rare ! mais qu'elle est nécessaire, puisque sans l'obéissance et le détachement de sa propre volonté, on ne peut parvenir à la sainteté. *L'esprit du juste*, dit le Saint-Esprit, *méditera l'obéissance*. Un enfant déobéissant, est un monstre par les dérèglemens et les crimes dans lesquels son indocilité l'entraîne : c'est pour cette raison que S. Paul faisant un dénombrement des grands pécheurs, place dans ce rang *les enfans sans obéissance*.

Aimez donc l'obéissance, jeunes gens : soumettez vous avec humilité, et avec amour, à vos parens, à vos maîtres, et à tous ceux qui ont autorité sur vous. Je vous dis d'obéir avec humilité et avec amour, parce que ce n'est pas obéir comme il le faut, si on n'obéit par saintement, et en vue de Dieu. L'obéissance rendue par une crainte purement servile, ou par force, est une obéissance d'esclave, qui n'a aucun mérite, et qui n'est pas une vertu. Obéissez sans le desir de plaire à Dieu, et de faire votre devoir.

Estimez vous plus heureux de faire la volonté des autres, que la vôtre. C'est leur propre volonté qui cause la perte des hommes, surtout des jeunes gens.

Elle est un mauvais guide, qui les conduit dans le précipice. Ecoutez cet oracle du Saint-Esprit : *l'homme obéissant racontera ses victoires*. C'est-à-dire, si vous êtes soumis vous jouirez du fruit des victoires que vous aurez remportées sur vos plus dangereux ennemis, qui sont votre propre esprit et vos mauvaises inclinations. Vous reconnoîtrez avec consolation combien l'obéissance vous aura été avantageuse, puisqu'elle vous attirera les faveurs et les bénédictions de Dieu.

E X E M P L E.

Etre soumis et obéissant à un pere, à une mere qui sont intraitables et austeres, les aimer malgré leurs vices grossiers et leur ingratitude, est une vertu rare, et d'un grand mérite; telle fut la vertu d'un jeune homme nommé Joachim. Il avoit un pere et une mere qui étoient pauvres, mais très-méchans et jureurs. Des parens si mal élevés, n'étoient pas capables de donner à leur fils une éducation chrétienne: mais ce fils tomba heureusement entre les mains d'un zélé Confesseur qui lui inspira tant d'amour et de respect pour ses pere et mere, que ce jeune homme ne s'écarta

jam
toul
C
dit d
plus
ie b
nom
gn
Jam
né à
à ses
don
cu'i
foeu
qui
man
ne b
devo
tre,
C
mit
reste
mon
chin
je pu
pare
N'en
mait
et ap
tent

les con-
cet ora-
issant ra-
e, si vous
fruit des
ortées sur
qui sont
vaises in-
avec con-
vous aura
us attire-
tions de

n pere, à
et auste-
es grossi-
ne vertu
lle fut la
mé Joa-
mere qui
échans et
vés, n'é-
à leur fils
is ce fils
à mains
spira tant
s pere et
e s'écarta

jamais de son devoir en ce point, et fut toujours docile et soumis.

Quand il eut quinze ans, son pere lui dit d'aller servir, parce qu'il ne pouvoit plus le nourrir. Joachim obéit. Il eut le bonheur de rencontrer un Bourgeois, nommé Eugene, homme riche et craignant Dieu, qui le prit à son service. Jamais domestique ne fut plus affectionné à son maître, ni enfant plus attaché à ses pere et mere que Joachim, leur donnant, pour les aider à vivre, tout ce qu'il gagnoit. Au bout de huit ans ses sœurs se marièrent : son pere et sa mere qui étoient âgés, resterent seuls, et lui vanderent de s'en retourner. Joachim ne balança pas un moment, et se fit un devoir de quitter Eugene son bon maître, pour obéir à son pere.

Ce maître tâcha de le retenir, lui promit d'augmenter les gages, s'il vouloit rester avec lui. J'aime mieux obéir à mon pere et à ma mere, répondit Joachim; que de gagner les plus gros gages je puis me passer de vos gages, mais mes parens ne peuvent se passer de moi. N'en sois point en peine, lui dit son maître, j'aurai soin de leur entretien; et après tout, tes pere et mere ne méritent guère tes services, puisque tu n'as

reci d'eux que des coups et des malédictions. N'importe répondit Joachim; je ne veux pas les abandonner dans leur vieillesse. Quelque mauvais qu'ils soient, ils sont toujours mes pere et mere; je suis toujours leur enfant; et je sens ce que Dieu et la nature demandent de moi à leur égard. Va, mon cher ami, dit Eugene, Dieu te bénira, parce que tu es un enfant d'obéissance. Joachim retourna donc auprès de son pere et de sa mere. On ne peut dire combien de peine il eut pour les nourrir et pour gagner leur vie. Pour toute récompense de son obéissance et de ses services, il ne recevoit d'eux que des injures; mais il souffroit tout en silence et sans se plaindre.

Une obéissance et une patience si courageuse ne furent pas sans récompense. Joachim par sa vertu mérita de trouver une fille vertueuse qui lui donna du bien, à laquelle il se maria; il vécut avec elle dans la crainte de Dieu, et dans une grande paix. Sur le point de mourir, il fit venir ses enfans, et leur dit: " Mes
" chers enfans, la plus grande consola-
" tion que j'aye eue en ma vie, et la
" plus grande que j'aye à présent, c'est
" d'avoir toujours été soumis à mes

" pere
" que je
" vue de
" jours
" amour
" de. Je
" même
" coup
" votre
" avis qu
" aband

De quelle
recevo

I. LA fa
rarement
nessé; c'
prit a dit
des jeunes
en fuite;
timent fa
raison mé
Un per
mais un r
même un
font ni ré
enfans. C

" pere et mere. C'est à cette obéissance
 " que je dois ma fortune ; j'espere qu'en
 " vue de cette obéissance que j'ai tou-
 " jours eue en vûe de Dieu et pour s'n
 " amour, le Seigneur me fera miséricor-
 " de. Je vous recommande d'avoir de
 " même toujours Dieu en vûe, et beau-
 " coup de soumission et de respect pour
 " votre mere. Si vous suivez ce dernier
 " avis que je vous donne, Dieu ne vous
 " abandonnera jamais.

CHAPITRE VIII.

*De quelle maniere les jeunes Gens doivent
recevoir les avis et les corrections.*

I. LA sagesse et la raison se trouvent
 rarement dans l'enfance et dans la jeu-
 nesse ; c'est pour cela que le Saint Es-
 prit a dit que *la folie est comme l'appanage*
des jeunes gens, et que la correction les met
en fuite ; c'est à-dire, la crainte du châ-
 timent fait dans la jeunesse, ce que la
 raison même ne peut encore faire.

Un pere n'est donc pas un bon pere,
 mais un méchant pere ; une mere est de
 même une mauvaise mere, lorsqu'ils ne
 font ni réprimande ni correction à leurs
 enfans. *C'est haïr ses enfans, dit le Sage.*

que de leur épargner la verge. Des défauts qu'on laisse croître dans leur cœur causeront un jour leur perte, et seront une source de chagrins pour leurs parens.

Il faut corriger les enfans de bonne heure ; c'est en vain qu'on entreprendroit de redresser ou d'arracher un vieil arbre tortu ; de même aussi c'est vainement, ou très difficilement qu'on prétendrait redresser la conduite d'une personne qui a pris un mauvais pli dans sa jeunesse, et qu'on tâcherait d'arracher des vices qui ont jetté de profondes racines dans son cœur.

Trop de complaisance et de douceur aux jeunes gens, les conduit aux enfers, une sage sévérité, un châtiment raisonnable les en délivre, dit le sage. Ce seroit une cruauté de ne pas retenir un enfant qui va étourdiment se jeter dans un feu ou dans un abyme ; pourquoi donc ne le corrigez-vous pas, lorsque par ses vices il se précipite en enfer ?

II. Souvenez vous donc, jeunes gens, que si vos parens et vos maitres sont obligés de vous reprendre et de vous corriger par charité, vous êtes obligés d'écouter leurs réprimandes et leurs avis avec docilité, et de recevoir leurs cor-

recti
doive
péchi
vous
une lo
leurs
sages
Qu
ritéz
que si
faute,
d'aut
tant i
frir é
accou
avec p
qui a
plaine
Si v
tient le
ti ou
querel
parole
vous f
ou que
vous v
vous le
pect, s
voir, e
rigeant

Des dé-
leur cœur
et seront
leurs pa-

de bonne
ntrepren-
r un vieil
est vaine-
on pré-
une per-
i dans sa
arracher
ondes ra-

de douceur
x enfers,
t raison-
. Ce se-
tenir un
tter dans
ocurquoi
sique par
?

es gens,
sont o-
ous cor-
igés d'é-
eurs avis
urs cor-

rections avec patience et soumission. Ils doivent vous reprendre quand vous avez péché : les avis et les instructions qu'ils vous donnent, sont, dit le Saint-Esprit, *une loi que vous ne devez pas mépriser*. Si leurs réprimandes ne vous rendent pas sages, ils doivent y ajouter le châtimement.

Quand il vous semble que vous ne méritez pas le châtimement, faites réflexion que si vous ne le méritez pas pour cette faute, vous le méritez pour beaucoup d'autres, et qu'il vaut mieux souffrir étant innocent, dit S. Pierre, que de souffrir étant coupable, qu'enfin il faut vous accoutumer de bonne heure à souffrir avec patience, à l'exemple de J. Christ, qui a souffert innocemment et sans se plaindre, les supplices et la mort.

Si vos parens et vos maitres vous châ-
tient lorsque vous avez péché, juré, men-
ti ou dérobé ; lorsque vous vous êtes
querellé et battu ; lorsque vous dites des
paroles trop libres et peu séantes ; lorsque
vous fréquentez certaines compagnies,
ou que vous sortez malgré eux ; lorsque
vous vous livrez à la vanité, ou lorsque
vous leur parlez avec hauteur et sans res-
pect, souvenez-vous qu'ils font leur de-
voir, en vous reprenant et en vous cor-
rigeant. Gardez-vous bien d'en mur-

murer ; ne vous en plaignez pas, même à vos amis ; mais bénissez Dieu de vous avoir donné des parens et des maitres, qui par charité veillent sur vous, pour vous empêcher de devenir vicieux, et de vous perdre.

Si vous êtes sage, demandez vous-meme la correction à votre pere ou à votre mere, lorsque vous êtes tombé dans quelques fautes. Si vous connoissiez le prix d'une sainte et prudente correction vous vous réjouiriez bien plus d'être châtié que d'être épargné. Le jour viendra peut-être, que vous pleurerez amèrement, de ce qu'on ne vous aura pas corrigé dans votre jeunesse. Combien de malfaiteurs condamnés à mort par la Justice, qui se voyant entre les mains du bourreau, ont dit publiquement sur l'échafaud ces lamentables paroles : *Jeunes gens, profitez de mon triste exemple ; vous, peres et meres, apprenez à corriger vos enfans. Si j'avois été repris et corrigé dans ma jeunesse, je ne serois pas tombé dans le malheur où vous me voyez.*

E X E M P L E.

Saint Augustin, sans un miracle de la grâce, se fût perdu sans ressource par la liberté dans laquelle il fut élevé dès son

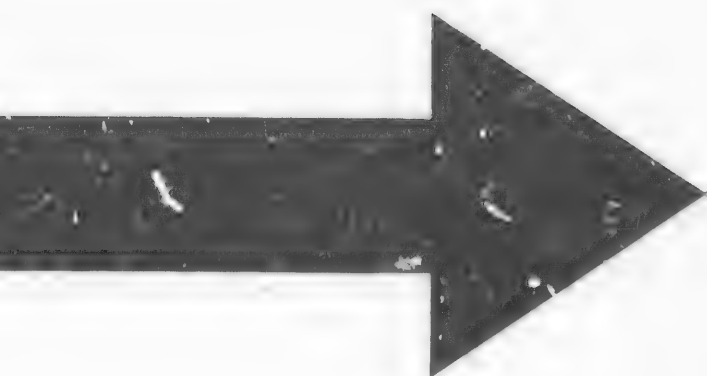
enfance
prendre
faisoit
ces, co
ies, les
nuelle
font e
ilolatr
éperdu
l'avert
Mais c
tions d
souten
du per
dans la
gustin
dans to
dans l'

Dieu
et des
faisoit
de ce
truction
pour lu
mens.
de pleu
mens d
cation
" Ah,
" tois à

enfance Patrice son Pere, loin de le reprendre et de veiller sur sa conduite, ne faisoit que rire de ses petites impertinences, comptoit pour rien les petites sottises, les fréquentes vivacités, et la continuelle dissipation de cet enfant; comme sont encore aujourd'hui plusieurs peres idolâtres de leurs enfans, qui les aiment éperduement. Sainte Monique sa mere l'avertissoit, le reprenoit et le corrigeoit. Mais de quoi servent les foibles corrections d'une mere, lorsqu'elles ne sont pas soutenues par la vigilance et l'autorité du pere? Patrice mourut; et la liberté dans laquelle il avoit laissé vivre Augustin son fils, entraîna ce jeune homme dans toutes sortes de désordres, et meme dans l'hérésie des Manichéens:

Dieu touché des larmes de Monique, et des prieres que cette sainte Veuve faisoit incessamment pour la conversion de ce jeune libertin, se servit des instructions de saint Ambroise, son Pasteur, pour lui ouvrir les yeux sur ses égaremens. Augustin étant converti, ne cessa de pleurer le reste de sa vie les dérèglemens de sa jeunesse, et la mauvaise éducation que son pere lui avoit donnée. " Ah, mon Dieu! s'écrioit-il! que j'étois à plaindre dans les jours de mon





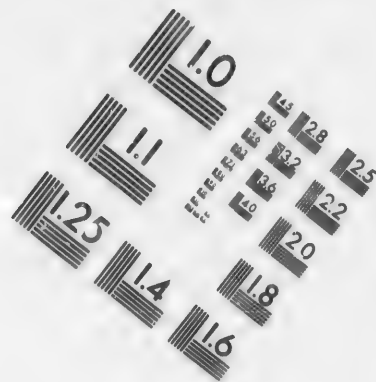
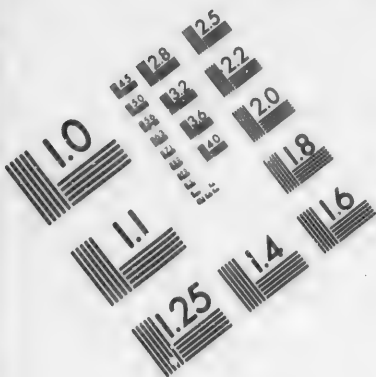
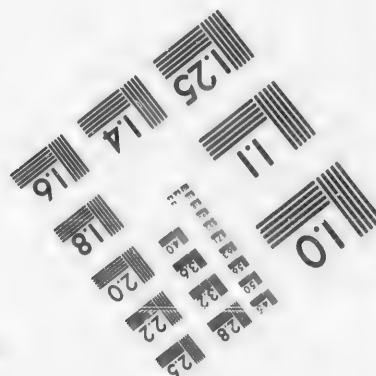
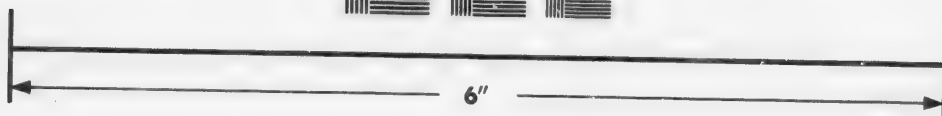
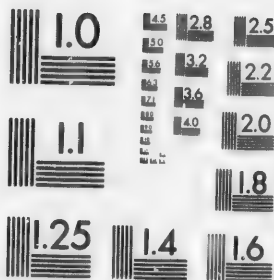


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WERSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



"aveugle jeunesse ! je m'éloignois de
 "vous, Seigneur, en suivant le penchant
 "de mes folles passions ; et mon pere,
 "loin de me corriger et de me repren-
 "dre, rioit de tout. Je me perdois, et il
 "avoit la cruauté de me voir courir à
 "ma perte. Tous les vices croissoient
 "dans mon cœur, comme de mauvaises
 "herbes dans une terre inculte, et il
 "n'y avoit point de main charitable
 "pour les arracher."

Profitez des sentimens de ce grand
 Saint, jeunes gens, et regardez comme
 une faveur du Ciel lorsque vous avez
 des parens et des maitres qui ont la cha-
 rité de veiller sur vous, et de vous re-
 prendre. Plus ils vous corrigent à pro-
 pos, plus vous devez les aimer.

CHAPITRE IX.

De l'amour du Prochain.

L'AMOUR du prochain est une vertu
 fondamentale du Christianisme, puisque
 toute la morale de Jesus Christ est fon-
 dée sur deux loix. *Aimer Dieu sur toute
 chose, et le prochain comme soi-même.* Ver-
 tu néanmoins rare et mal observée.

La plupart croient que pour aimer le
 prochain, c'est assez d'aimer ses parens,

les amis
 qu'avant
 ent po
 n'est
 d'aimer
 On él
 erreur.
 ceux qu
 pire de l
 les per
 dans leu
 vices, d
 mauvais
 leur por
 tort. Ils
 ple et
 charité p
 sans. Ces
 ils réflex
 de charit
 charité q
 respect q
 les autres
 les impar
 reté pour
 les divisi
 entre les
 lies, les
 desordres
 et qui pe

gnois de
penchant
non pere,
reprend
dois, et il
courir à
croissoient
mauvaises
ltes, et il
haritable
ce grand
z comme
ous avez
nt la cha-
vous re-
nt à pro-
ne vertu
puisque
est fon-
sur toute
me. Ver-
vée.
aimer le
s parens,

les amis, ceux de qui on attend quel-
qu'avantage, et qu'on peut être indiffé-
rent pour les autres. Aimer de la sorte,
ce n'est pas aimer le prochain, mais c'est
s'aimer soi-même.

On élève les jeunes gens dans cette
erreur. On leur apprend à n'aimer que
ceux qui leur font du bien, et on leur ins-
pire de hait ceux qui leur font du mal.
Les peres et meres ne parlent souvent
dans leurs familles que des défauts, des
vices, des mauvaises manieres, de la
mauvaise foi des voisins, de ceux qui
leur portent envie et qui leur font du
mal. Ils détruisent ainsi par leur exem-
ple et par leurs discours, l'esprit de
charité pour le prochain, dans leurs en-
fants. Ces peres et meres imprudens font-
ils réflexion aux funestes suites du défaut
de charité? N'est-ce pas de ce défaut de
charité que vient le peu d'estime et de
respect que les hommes ont les uns pour
les autres; les trahisons et les rancunes;
les impatiences et les murmures, la du-
reté pour les pauvres et les misérables,
les divisions des familles, les discordes
entre les parens, les querelles, les jalou-
sies, les médisances? De là enfin tant de
désordres qui déshonorent la Religion,
et qui perdent les Chrétiens.

Il est donc important d'instruire la jeunesse sur ce point, et de la défabuier d'une erreur si funeste. Cette erreur vient de l'ignorance de trois choses ; ils ils ne savent point quel est prochain qu'il faut aimer, par quel motif il le faut aimer, ni en quoi consiste cet amour.

I. Le prochain qu'il faut aimer, sont tous les hommes, pauvres et riches, bons et méchans, amis et ennemis, et même ceux qui nous font le plus de mal. Cette obligation d'aimer tous les hommes est si étroite, que sans cet amour, sans cet esprit de charité, on ne peut être sauvé. Quand de tous les hommes qui sont sur la terre, il n'y en auroit qu'un seul que je n'aimasse pas, ou que je haïsse, ce seroit assez pour être damné.

II. Le motif pour lequel il les faut aimer, est qu'ils sont tous enfans de Dieu, créés à son image, rachetés du sang de Jesus-Christ ; que Dieu qui est notre Pere commun, veut que nous les aimions tous comme nos freres ; que Jesus-Christ notre Sauveur nous a commandé de les aimer, et que lui même les aime tous. Ce seroit être bien déraisonnable de ne pas aimer ceux qu'un Dieu a aimé plus que sa vie, et pour lesquels, quel-

qu'indig-
mourir.

III. C
ses
faire qu
excuser
la vraie
du vrai
peut pla

1. So
véritable
du mal :
même v
Soyez aff
compassi
portez p
ceux qu
bons à c
afin qu
la persev
version a
chant et
péché, q
il faut ain
de Dieu.

2. Fai
peu de ch
ne le fait
vons pro
prochain

qu'indignes qu'ils fussent, il a voulu mourir.

III. cet amour consiste en trois choses 1. Vouloir du bien à tous. 2. En faire quand on le peut. 3. Supporter, excuser et cacher leurs défauts. Voilà la vraie charité du prochain, la marque du vrai Chrétien, sans laquelle on ne peut plaire à Dieu.

1. Souhaitez du bien à tous, et soyez véritablement affligé lorsqu'il leur arrive du mal : considérant tous les hommes, même vos ennemis, comme vos frères. Soyez affable, doux et complaisant. Ayez compassion de ceux qui sont affligés. Ne portez point d'envie aux riches, ni à ceux qui sont en prospérité. Aimez les bons à cause de leur vertu, les méchants afin qu'ils deviennent bons : souhaitez de la persévérance aux premiers, et la conversion aux autres. Si un homme est méchant et grand pécheur, il faut haïr son péché, qui est l'ouvrage de l'homme, mais il faut aimer la personne qui est l'ouvrage de Dieu.

2. Faites du bien à tous ; car c'est peu de chose de vouloir du bien, si on ne le fait quand on le peut. Nous pouvons procurer, trois sortes de bien au prochain : les biens du corps, les biens

de l'honneur, et les biens de l'âme.

Quant aux biens du corps, vous devez faire deux choses. 1. Ne jamais rien dérober à qui que ce soit, et ne rien faire contre le droit d'autrui. Outre le péché que vous feriez, vous contracteriez encore l'obligation de rendre ce que vous avez pris, et de réparer le droit que vous auriez violé. O le funeste vice dans une jeune personne que d'être portée au larcin ! Il est bien à craindre que ceux qui s'accoutument à faire de petits et de fréquens larcins, soit en fruits, soit en grains, soit en d'autres choses, ne soient un jour de grands larrons, et ne fassent une fin misérable. 2. Assistez le prochain dans ses nécessités, par des libéralités, par de fréquentes aumônes. O l'admirable vertu dans les jeunes gens que la miséricorde et la compassion pour les pauvres ! Heureux ceux qui peuvent dire avec Job, *Que la compassion a crû avec eux dès leur enfance ; elle attirera sur eux les bénédictions de Dieu pendant leur vie et à leur mort.*

Quant à l'honneur, vous devez le conserver au prochain. N'en parlez jamais désavantageusement, quelque méchant qu'il soit, quelque tort même qu'il vous ait fait ; si ce n'est pour son

bien,
vitez l
empêc
ou en
accuse
point
dévou
l'excus
davant
ou que
Témoi
plait, e
gnier la
in l'éd
et le sa
les bien
au proc
pour lui
occasion
l'avertis
ou en le
de prud
emples.
Tâche
rité, sur
pagnons
ceux ave
blement
mer pou
U. 100 1

biens, non pour une autre bonne fin. Evitez les calomnies et les médisances ; empêchez même, si vous le pouvez, qu'on en fasse en votre présence. Si on accuse le prochain d'une faute qu'il n'a point faite, prenez sa défense. Si on découvre le mal qu'il a fait, tâchez de l'excuser, et empêchez qu'on n'en parle davantage. Dites le bien qu'il a fait ; ou quelque une de ses bonnes qualités. Témoinnez que la médisance vous déplaît, et engagez celui qui parle, à épargner la réputation d'autrui.

Les biens de l'ame, qui sont la vertu et le salut, étant les plus grands de tous les biens, il faut tâcher de les procurer au prochain. Vous le ferez en priant pour lui ; en le retirant du vice et des occasions, par quelques sages avis, en l'avertissant avec douceur de son devoir, ou en le faisant avertir ; en lui donnant de prudents conseils, et de bons exemples.

Tâchez de remplir des devoirs de charité, sur tout envers vos amis, vos compagnons, vos domestiques, et envers ceux avec qui vous vivez. C'est véritablement aimer le prochain, que de l'aimer pour le bien de son ame et pour son

E

salut ; mais c'est le haïr, c'est manquer de charité que de faire tort à son ame en le portant au péché, et en le scandalisant par des paroles et par des exemples pernicioeux.

Un pere et une mere n'aiment point véritablement leurs enfans, et manquent de charité pour eux ; lorsqu'ils les laissent vivre dans le péché, dans les occasions du vice, et qu'ils ne les corrigent pas. Ce n'est pas aimer une ame que de la laisser périr, sur-tout quand on doit par son état l'empêcher de se perdre. Les jeunes gens qui s'apprennent le mal, qui se portent les uns les autres au péché ; qui prennent des libertés contre la pudeur avec le sexe, n'ont pas un amour véritable et chrétien, mais un amour criminel et détestable, et se font plus de tort que s'ils s'ôtoient la vie les uns aux autres.

3. Une troisieme marque de l'amour du prochain, c'est de supporter ses défauts, d'excuser les fautes d'autrui autant que la prudence le permet, et de penser avantageusement de tout le monde. C'est pourquoi il ne faut pas être prompt à blâmer et à juger les autres, ni les reprendre, sans savoir sûrement s'il ont tort. Souvent on se

trompe
sur le
qu'on
parce
nel'ai
on re
prude
repren
repré
mende
Si, en
appro
nez av
Enf
Procha
par noi
portan
nature
mais à
qu'on
autres
voudrie
fréz su
charité
support
plus gr
chain
lui. D
quelque

trompe dans les jugemens qu'on forme sur le compte d'une personne : ou parce qu'ordinairement on est mal informé, ou parce qu'on est prevenu, ou parce qu'on ne l'aime pas et qu'on a de l'envie. Quand on reprend les autres, que ce soit avec prudence et jamais avec aigreur. Ne reprenez pas une personne, quand une réprimande ne servira de rien à son amendement, ni à l'édification des autres. Si, en ne reprenant pas, vous semblez approuver le vice, dans ce cas, reprenez avec discrétion.

Enfin, la grande regle de l'amour du Prochain consiste à *juger du Prochain par nous-mêmes*, et à pratiquer cette importante maxime, que l'Ecriture et la nature nous enseignent : *Ne faites jamais à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse* ; au contraire, faites aux autres le bien que raisonnablement vous voudriez qu'on fit à vous-même. Souffrez supportez les défauts d'autrui avec charité, comme vous voudriez qu'on supportât les vôtres, qui sont encore plus grands. Ce n'est pas aimer le prochain que de ne vouloir rien souffrir de lui. Dieu nous souffre long-temps, quelque misérables que nous soyons à

ses yeux : pourquoi donc ne souffrirons-nous pas les autres ?

EXEMPLE.

Nous lisons dans la vie des Saints Peres du désert, un exemple de charité bien singulier. Un Solitaire rencontra dans le chemin un pauvre estropié couvert d'ulcères et de pourriture et dans un état si misérable, qu'il ne pouvoit ni gagner sa vie, ni se traîner. Le Solitaire, touché de compassion, le porta dans sa cellule, et lui donna les soulagemens qu'il put. Ce pauvre ayant repris de forces, le Solitaire lui dit : voulez-vous, mon cher Frere, demeurer avec moi ? je ferai ce que je pourrai pour vous nourrir ; nous prierons et nous servirons Dieu ensemble. O que vous me causez de joie ! répondit le pauvre ; que je suis heureux de trouver dans votre charité une ressource à ma misere !

Le Solitaire, qui avoit peine à gagner sa vie, redoubla son travail pour avoir de quoi nourrir son pauvre, et le nourrissoit même mieux que lui, mais au bout de quelque temps ce pauvre commença à murmurer contre son hôte, et se plaignoit qu'il le nourrissoit mal. Hélas ! mon cher ami, lui dit le Soli-

taire,
mém
pout
jours
pluim
teur u
les sou
une p
d'avoi
humim
et lui
bienrô
telle ha
il ne pe
ennuyé
veux q
min ou
accoutu
Solitaire
mettant
traiter.

Il fut
Bourgeo
peu de
estropié.
le Bourg
rir. Le
au bout d
mença à f

faire, je vous nourris mieux que moi-même : je ne puis faire autre chose pour vous que ce que je fais. Quelques jours après cet ingrat accommença ses plaintes, et vomit contre son bienfaiteur un torrent d'injures. Le Solitaire les souffrit avec patience, sans répondre une parole. Le pauvre fut honteux d'avoir parlé de la sorte à un saint homme qui ne lui faisoit que du bien, et lui demanda pardon : mais il tomba bientôt dans ses inquiétudes, et prit une telle haine contre ce bon Solitaire, qu'il ne pouvoit plus le supporter : il se mit en ennemi de vivre avec toi, lui disant que tu me reportes dans un lieu où tu m'as trouvé : je ne suis accoutumé d'être si mal nourri. Le Solitaire lui demanda pardon, lui promettant qu'il tâcheroit de le mieux traiter.

Il fut inspiré d'aller chez un honnête Bourgeois du voisinage, demander un peu de meilleure nourriture pour cet estropié. Venez tous les jours, lui dit le Bourgeois, chercher de quoi le nourrir. Le pauvre en parut content : mais au bout de quelques semaines il recommença à faire de nouveaux et de piquans

reproches au Solitaire. Vas, lui dit-il, tu n'es qu'un hypocrite, tu fais semblant d'aller chercher l'aumône pour me nourrir, et c'est pour toi: tu manges le meilleur en secret, et tu ne me donnes que tes restes: Ah! mon frere lui dit le Solitaire, vous me faites tort, je vous assure que je ne demande jamais rien pour moi, que je ne touche pas même un morceau de ce qu'on me donne pour vous. Si vous n'êtes pas content des services que je vous rends, ayez au moins patience pour l'amour de Jesus-Christ, en attendant que je fasse mieux. Vas, je n'ai pas besoin de tes remontrances, lui repliqua ce Pauvre, et tout de suite il se saisit d'un caillou, le jeta à la tête du Solitaire que évita le coup; ensuite ce malheureux prit un gros bâton dont il se servoit pour se traîner, et en donna un si rude coup au Solitaire, qu'il le fit tomber. Dieu vous le pardonne, lui dit le Solitaire, pour moi je vous pardonne pour l'amour de lui le mauvais traitement que vous me faites. Tu dis que tu me pardonnes, repliqua le pauvre; mais ce n'est que du bout des lèvres; car tu voudrois déjà me voir mort. Je vous assure, mon frere, lui dit tendrement le Solitaire, que c'est

de tou
donne.
brasser
dans le
la gorge
ongles
taire s'
furieux
mainten
le Cete
avec lui
Pendan
les ind
pauvre
mamors
où il l'
mourir
dévoré
lui.

Ce S
termine
reportar
il ne pér
il apprè
avec lui
consulte
voit fair
Saint
inspiré c

dit-il, sem-
pour
manges
donnes
lui dit
je vous
ais rien
même
donne
content
avez au
Jesus-
mieux.
remon-
et tout
le jette
e coup
grus bâ-
ainer, et
Solitaire,
s le par-
r moi
e lui le
ne faites
repliqua
du bout
me voir
frere, lui
que c'est

de tout mon cœur que je vous par-
donne. Ce bon Solitaire voulut l'em-
brasser pour marque de réconciliation :
dans le moment le pauvre le prit par
la gorge, lui déchira le visage avec les
ongles, et voulut l'étrangler. Le Soli-
taire s'étant débarrassé de ses mains, ce
furieux lui dit : Vas, tu ne mourras ja-
mais que de mes mains.

Ce charitable Solitaire eut patience
avec lui pendant trois ou quatre années.
Pendant tous ce temps on ne peut dire
les indignités et les cruautés que ce
pauvre lui fit essuyer, lui disant à tout
moment qu'il vouloit qu'il le reportât
où il l'avoit trouvé, qu'il aimoit mieux
mourir de faim ou de froic, ou être
dévoré par les bêtes, que de vivre avec
lui.

Ce Solitaire ne savoit à quoi se dé-
terminer : d'un côté, il craignoit qu'en
reportant ce pauvre où il l'avoit trouvé,
il ne pût de misère ; d'une autre côté,
il appréhendoit de perdre la patience
avec lui. Dans cette perplexité, il alla
consulter Saint Antoine sur ce qu'il de-
voit faire.

Saint Antoine lui parla en homme
inspiré de Dieu, et lui dit : Ah ! mon

fils, prenez garde : la pensée que vous
 avez de quitter ce pauvre, est une ten-
 tation du démon qui veut vous ôter
 votre couronne. Si vous l'abandonnez,
 Dieu ne l'abandonnera pas. Mais mon
 Père, reprit le jeune Solitaire, je crains
 de perdre la patience avec lui. Et
 pourquoi la perdriez-vous, répliqua le
 Saint ? Ne savez-vous pas que c'est en-
 vers ceux qui nous font le plus de mal
 qu'il faut exercer plus généreusement
 notre charité ? Quel mérite auriez-vous
 d'avoir de la patience avec une personne
 qui ne vous feroit jamais de mal ? La
 charité est une vertu tout agensive qui
 ne regarde pas les vices de l'homme
 mais qui ne regarde que Dieu. Ainsi,
 mon fils, gardez ce pauvre : plus il
 est méchant, plus vous devez avoir
 pitié de lui. Tout ce que vous lui
 ferez par charité, Jésus-Christ le tien-
 dra fait à lui-même. Faites voir par
 votre patience que vous êtes disciple
 d'un Dieu souffrant ; et souvenez-
 vous que c'est par la patience et par
 la charité qu'on reconnoît un Chrétien.
 Regardez ce pauvre comme celui dont
 Dieu se sert pour travailler à votre cou-
 ronne.

Le Solitaire suivit l'avis de Saint An-

toine
 misér
 de pi
 tience
 conve
 jours

O
 confor
 veulen
 role o
 ne fer
 feriez
 de cha
 Ce n'
 Dieu,
 lui, n
 pas aff
 ter un
 porter

L'H
 pécher
 du cœ
 La
 les pla
 prime

toine ; il eut plus de charité pour ce misérable, qu'auparavant, et ne cessoit de prier pour lui. Dieu bénit une patience si courageuse. Ce pauvre se convertit enfin, et vécut le reste de ses jours dans la pénitence et la sainteté.

O le bel exemple de charité ! qui confondra un jour tant de gens qui ne veulent pas seulement souffrir une parole ou une injure. Sans charité vous ne ferez jamais sauvé, quand même vous feriez des miracles. Or il n'y a point de charité où il n'y a point de patience. Ce n'est pas aimer le prochain selon Dieu, quand on ne veut pas souffrir de lui, ni supporter ses défauts : ce n'est pas assez de les souffrir et de les supporter une fois, il faut toujours les supporter.

CHAPITRE X.

De la Chasteté.

L'HUMILITE' et l'obéissance empêchent les déréglemens de l'esprit et du cœur ; et la chasteté ceux du corps.

La chasteté est une vertu qui déteste les plaisirs illicites de la chair ; qui réprime les pensées, les desirs et les senti-

mens des sales voluptés, parce qu'elles déplaisent à Dieu, et souillent l'ame.

La chasteté convenable à chaque état est nécessaire dans tous les âges ; mais il n'y en a point où elle seroit plus avantageuse et plus méritoire que dans la jeunesse. Si la chasteté (selon la pensée des Saints Peres) nous rend semblables aux Anges dans un corps fragile, c'est sur tout dans les jeunes gens, parce que leur âge étant moins souillé par le péché, leur chasteté approche plus de la pureté des esprits celestes.

La chasteté, au sentiment de Saint Jérôme, a quelque part à la gloire du martyr par ses combats ; mais c'est principalement à la jeunesse que cette gloire est réservée, parce ses combats sont ordinairement plus grands et plus fréquens : ce qui fait dire à Saint Bernard, qu'outre le martyr de sang, il y a encore trois especes de martyr : *la modération dans l'abondance*, que David et Job ont exercée ; *la sagesse dans la pauvreté*, pratiquée par Tobie ; et *la chasteté dans la jeunesse*, conservée par le jeune Joseph en Egypte.

C'est principalement dans les jeunes gens qu'on peut dire avec les Saints Peres, que la chasteté est l'ornement des

meurs
de la
d'un
de Die
impur
munie
Cor
cœur
mez
elle
de vo
puisq
mour
de la
que ce
perd
desirs
tions
suffit
qu'il
prit
grand
votre
jeune
c'est u
larmes
pour
corps

qu'elles
ame
que état
; mais
s avan-
dans la
pensée
blables
e, c'est
orce que
e péché,
pureté

e Saint
oire du
is c'est
ue cette
om bats
et plus
nt Ber-
ng, il y
re : la
e David
dans la
; et la
e par le

jeunes
Saints
ent des

meurs, l'honneur des corps, et le fondement de la sainteté. L'on peut tout espérer d'un enfant chaste; car comme l'esprit de Dieu ne peut habiter dans les cœurs impurs, aussi prend il plaisir à se communiquer aux ames chastes.

Conservez donc, jeunes gens, votre cœur dans la pureté et l'innocence; estimez la chasteté; demandez-la à Dieu: elle est la perle des vertus, l'ornement de votre ame et le bonheur de votre vie, puisque sans la chasteté on n'a ni l'amour de Dieu, ni sa crainte, ni le repos de la conscience. Mais souvenez-vous que cette vertu est fragile; qu'elle se perd facilement, que les pensées et les desirs, aussi bien que les paroles et actions, peuvent la faire perdre; qu'il ne suffit pas d'être chaste de corps; mais qu'il faut encore l'être de cœur et d'esprit. Souvenez-vous enfin que la plus grande consolation que vous aurez à votre mort, ce sera d'avoir passé votre jeunesse et votre vie dans la pureté, et c'est une grand sujet de repentir et de larmes à un mourant, quand il voit que pour avoir trop aimé les plaisirs du corps, il a perdu son ame.

EXEMPLE

Le Jeune Joseph, dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte, est un exemple bien sensible pour apprendre aux jeunes gens, avec quel soin ils doivent conserver la pureté de leurs cœurs dans les occasions périlleuses. Ce saint jeune homme avoit été trahi par ses freres et livré à des marchands étrangers; ces marchands le vendirent à Putiphar, un des premiers Officiers du Roi Pharaon. La femme de Putiphar ayant conçu un amour criminel pour ce jeune esclave, résolut de le tenter. Elle entra dans la chambre de Joseph, et le sollicitant à un crime détestable et honteux, elle lui promit de faire sa fortune, s'il y consentoit; et le menaça de son ressentiment, s'il refusoit.

Ce chaste jeune homme rappella aussitôt dans son cœur la présence de Dieu, et se représentant toute l'honneur du crime qu'on lui proposoit, répondit à sa Maîtresse, qu'il aimoit mieux mourir que de souiller son ame par une telle infidélité. Cette femme effrontée voulut lui faire violence; il résista avec courage. Elle le saisit par son manteau; mais ce jeune homme, en se défendant, lui laissa le manteau entre les mains, et

personne
aussi
ter à
au cri
elle lu
le por
et le m
tre Ph
resta q
Le
let de
il fut
sageste
qu'il le
donna
yaume
ple pou
de Die
et si v
Joseph
L'Hi
exempl
mais el
ples d
dans le
font m
Agathe
si chaste
endurer

persuadait. Cette Dame en fureur cria aussitôt que Joseph avoit voulu attentér à son honneur, qu'il l'avoit sollicitée au crime, et, pour marque de la vérité, elle lui avoit arraché ce manteau. Elle le porta à son mari, qui crut l'imposture et le mensonge de sa femme, et fit mettre l'innocent Joseph en prison, où il resta quelques années.

Le Roi Pharaon ayant entendu parler de Joseph, le fit venir en sa présence; il fut si charmé de la modestie de la sagesse et de la vertu de ce jeune homme, qu'il le fit son premier Ministre, et lui donna le gouvernement de tout le Royaume. Souvenez-vous de cet exemple pour vous soutenir par la présence de Dieu dans les occasions périlleuses; et si vous êtes fidèle à Dieu comme Joseph, il vous protégera.

AUTRE EXEMPLE.

L'Histoire de l'Eglise nous fournit des exemples éclatans de toutes les vertus, mais elle ne nous fournit point d'exemples d'un courage plus héroïque que dans les Vierges. En voici deux qui sont mémorables et touchans. Sainte Agathe étoit une Demoiselle de qualité, si chaste et si pure, qu'elle aima mieux endurer les plus cruels supplices, se lais-

ser couper et déchirer le sein, que de souffrir la moindre liberté contre la pudeur, et de manquer de fidélité à Dieu.

AUTRE EXEMPLE.

Saint: Agnès étoit une jeune fille de condition, âgée d'environ douze ans. On voulut, par caresses et par flatteries, lui faire perdre la chasteté, et lui faire renoncer à la Religion; mais cette jeune enfant répondit avec un courage au-dessus de son âge, qu'elle souffrirait plutôt la mort, que de perdre sa pudeur et sa foi. Le Tyran la condamna à être brûlée toute vive. Cette jeune fille allant courageusement au supplice, s'aperçut, lorsque les bourreaux étoient sur le point de la jeter dans les flammes, qu'on regardoit avec plaisir la beauté de son visage : *Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle, je me réjouis de ce que mon corps va périr. Qu'il périsse ce misérable corps, puisqu'il peut plaire à d'autres yeux, qu'à ceux de mon Dieu.*

Que dirons-nous, en voyant le courage de ces jeunes Vierges, qui dans un âge tendre ont la force de vaincre les Tyrans par le martyre, tandis que nous ne faisons aucun effort pour résister à une tentation ? Ces exemples, confon-

dront
gens q
contre
gir les
soin de
presser
monde

Des

I. L

d'abor
de l'esp
maître
contre
de rep
on s'en
souven
releve
grands
pour to
quer le
Maxim
tionner
qui po
quand
mieres

Crai
teux, e
Veille

dront au Jugement de Dieu les jeunes gens qui se permettent tant de libertés contre la pudeur, et doivent faire rougir les filles mondaines qui ont tant de soin de relever leur beauté, et tant d'empressement de paroître aux yeux du monde.

CHAPITRE XI.

Des moyens de conserver la Chasteté.

I. LE premier moyen est de résister d'abord aux tentations et aux pensées de l'esprit, avant que le démon se rende maître du cœur : voilà le grand remède contre ce péché. Quand on néglige de repousser la tentation et la pensée, on s'engage peu-à-peu dans le vice, et souvent si profondément qu'on ne s'en relève presque jamais, ou qu'avec de grands efforts. La grande maxime pour toutes les maladies, c'est d'appliquer le remède dès le commencement. Maxime importante pour la précautionner contre le péché impur, péché qui porte aux plus grands désordres, quand on ne l'arrête pas dès ses premières impressions.

Craignez, jeunes gens, ce vice honteux, et craignez le plus que la mort. Veillez sur votre esprit, détestez avec

horreur les représentations sales que le démon, ou que le penchant vous inspire ; donnez aussitôt le change à votre imagination, et pensez promptement à d'autres choses, en considérant que Dieu est présent. Le Seigneur vous offre son secours ; et si vous succombez à la tentation, c'est par votre faute. Ah ! que cette chute est à craindre, et que les suites en sont funestes ! Méditez avec attention cet avis de saint Bernard.

“ Rejetez, dit ce saint Docteur, la
 “ mauvaise pensée dès qu'elle com-
 “ mence, et dès qu'elle se présente à
 “ votre esprit. Si vous la rejetez, elle
 “ vous quittera, ou si elle ne vous
 “ quitte pas, elle ne vous fouillera point,
 “ tandis que vous l'aurez en horreur.
 “ La pensée qui n'est pas rejetée, cause
 “ le plaisir, ce plaisir fait naître le
 “ consentement ; le consentement pro-
 “ duit l'action ; de l'action vient l'ha-
 “ bitude ; de l'habitude suit une es-
 “ pece de nécessité, qui entraîne enfin
 “ l'ame dans l'impénitence et le dé-
 “ sespoir. Et comme la vipère est tuée
 “ par les petits qu'elle porte dans son
 “ sein, aussi nous recevons la mort par
 “ nos mauvaises pensées, quand nous

les
 Pro
 soyez
 ne dis
 l'écou
 couran
 pren
 ou po
 ne sau
 de soi
 pour é
 ont é
 piégé
 Qu
 est de
 plu qu
 l'appar
 pensér
 prit et
 bon q
 bord c
 brenté
 sion r
 conno
 L'h
 dom
 la tête
 de se g
 enner
 son su

que le
inspire;
ré ima-
ment à
nt que
ur vous
uccom-
e faute.
ndre, et
Médi-
le saint

leur. La
com-
esente à
tez, elle
ne vous
a point,
horreur.
e, cause
autre le
nt pro-
nt l'ha-
une es-
ie enfin
le de-
est tuée
dans son
mort par
d nous

et les nourrissons dans nos cœurs".
Profitez des avertissements de ce grand Saint :
soyez fidèles à Dieu dans la tentation, et
ne disputez jamais avec elle. Si vous
l'écoutez, vous vous perdrez; en l'écou-
tant, la raison s'aveugle, jusqu'à
prendre le péché pour des bagatelles,
ou pour des effets d'un penchant qu'on
ne faudroit vaincre, ou pour des péchés
de faiblesse dont il ne faut que s'accuser
pour être absous. O combien d'âmes
ont été réduites et aveuglées par ce
piège!

Quiconque dispute avec la tentation
est déjà à moitié vaincu. Ne croyez
plus qu'en se familiarisant avec elle on
l'appaise, et qu'en prenant plaisir de
penser au mal, on s'en tiennent là; l'es-
prit et le cœur vont ici plus vite et plus
loin qu'on ne croit. Ce qui n'étoit d'a-
bord qu'une faible inclination, devient
bientôt une ardente passion; et une pas-
sion si avant plus funeste, qu'on ne la
connoît presque plus.

L'Impureté, dit Saint Jérôme, est
comme un serpent dont il faut écraser
la tête dès qu'on l'apperoit. Il tâche
de se glisser dans le cœur; s'il peut y
entrer, il l'infecte bientôt par un poison
si subtil et mortel. L'Impureté, dit

S. Gregoire, s'allume dans un cœur dissipé, comme le feu dans la paille. Si on ne l'éteint promptement, il cause en peu de temps un embrasement auquel il est difficile d'apporter du remède. Pour allumer ce feu criminel et impur, il ne faut qu'une pensée voléataire de l'esprit; qu'un regard déli-
béré, qu'une parole, qu'une liberté, qu'une chanson, qu'une familiarité, &c. Tenez-vous sur vos gardes.

La raison de cette maxime si recommandée par les Saints, est qu'il est facile de résister au péché dans les commencemens; mais il est difficile de le surmonter quand il est fortifié par quelque attache, par une affection criminelle, ou par l'habitude d'une familiarité dangereuse.

II. Le second moyen, pour vivre chastement, est de fuir l'oisiveté. Elle est la source de tout les vices, sur-tout de l'impureté. L'oisiveté ouvre la porte aux pensées, et aux desirs qui croissent successivement dans un esprit oisif. Dans l'oisiveté, l'impureté est comme une flamme ardente qu'on ne peut presque plus éteindre; de-là vient que les tentations sont bien plus dangereuses et plus fréquentes dans les

personne
ne pen
les au
l'oisive

III.

tempé
Sans ce
la cha
mais su
leur du
tès sen
tifiée p
ou par
un en
Saint
" il, l
" lym
" men
" br
" le f
" enfl
" de n
" S
" de c
" à l
" et j
" dan
" serv
" con
" là

personnes qui n'ont rien à faire, et qui ne pensent qu'à leur plaisirs, que dans les autres. O que la saineantise et l'oisiveté ont perdu de jeunes gens !

III. Le troisieme moyen, c'est la tempérance dans le boire et le manger. Sans cette vertu, on ne peut conserver la chasteté en quelque âge que ce soit, mais sur tout dans la jeunesse. La chaleur du sang à cet âge excite les voluptés sensuelles ; mais quand elle est fortifiée par le vin, par la bonne chere, ou par le trop de nourriture, elle fait un embrâsement funeste. Ecoutez Saint Jérôme : “ Le Mont *Ætna*, dit-il, le Mont *Vésuve* et le Mont-*Olympe*, qui vomissent continuellement des feux et des flammes, ne brûlent pas avec tant d'ardeur, que le sang des jeunes gens, lorsqu'il est enflammé par le vin, et par l'excès de nourriture.”

“ Si je suis capable, dit-il ailleurs, de donner quelque conseil ; si on croit à l'experience que j'en ai, j'avertis et je conjure l'ame, qui veut vivre dans la grace de *Jesus-Christ*, et conserver la pureté, de craindre le vin comme une poison mortel. Ce sont là les premieres armes du démon

contre les jeunes gens; le vin avec la jeunesse fait un double embrasement de la volupté. Pourquoi donc, de vous à ce corps déjà trop ardent, de quoi le fûte brûler ? Souvenez-vous que Sodôme fut réduite en cendre par le feu du ciel, pour s'être abandonnée aux plaisirs de l'impureté et de l'impureté; que le peuple Hébreu s'attira de terribles fléaux pour s'être mis à manger, à boire, à danser autour du Veau d'or; que l'impie Hérode perdit toute pudeur, et fit mourir le plus saint des hommes, pour n'avoir écouté que sa passion au milieu d'un festin et d'une danse voluptueuse.

IV. Le quatrième moyen, pour conserver la chasteté, est de fuir les mauvaises compagnies, les maisons où se retire la jeunesse, les veillées et assemblées nocturnes, et toutes sortes de discours dangereux et trop libres: voilà le piège où se perdent les jeunes gens. Combien y en a-t-il qui ne sont tombés dans le péché, qu'après l'avoir appris dans une veillée, ou dans la conversation d'un esprit dissolu, par quelques paroles contre la pudeur. Paroles et discours, qui tant tombés dans un jeune esprit

comme
ont allu
les pas
discours
V. Le
conver
annes de
chasteté
Après, a
dangers,
table nau
re, que t
mais que
les perse
C'est pou
et averu
ex pain
ex, par
corruption
habit se f
Que li
estifi dang
criminelle
ités, aux
ionnes, a
endres d
orassemen
bles priva
pour prin
affection

comme une étincelle dans la paille, y ont allumé un feu impur : *Ne puis-je pas te tromper*, dit S. Paul, *les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs*.

V. Le cinquième moyen, est d'éviter la conversation familière avec des personnes de différent sexe. C'est la qu'on se chasseté trouve la perte et la ruine. Après avoir été préservée des autres dangers, elle vient faire ici un déplorable naufrage. L'amour sensuel n'est que trop facilement dans le cœur, mais quand il est aidé par la présence des personnes, il s'allume et s'enbrase. C'est pour cela que le Sage nous donne cet avertissement important : *Ne demeurez point pa mi les personnes d'autre sexe, parce que de leur conversation vient la corruption et la perte de l'ame, comme des habits se forme le ver qui les ronge*.

Que si la compagnie de différent sexe est si dangereuse, elle devient funeste et criminelle, quand elle passe aux familiarités, aux entretiens trop libres et passionnés, aux caresses et démonstrations tendres d'une amitié sensuelle, aux embrassemens familiers et autres semblables privautés, qui n'ont ordinairement pour principe que la sensualité, et une affection dangereuse, et sont l'occasion,

d'une foule de péchés, de pensées, de desirs impurs : c'est pourquoi un Auteur appelle ces familiarités libres, les *morsures du diable*, et les *arbres du péché* et S. Jérôme, les *agonies d'une chasteté mourante*.

VI. Il faut joindre à cette fatale cause du péché deshonnête, les regards impurs ou curieux, sur lesquels il est important de veiller, si l'on veut conserver un cœur pur. L'amour profane et le péché entrent par les yeux ; et quelquefois un regard curieux, quoique sans mauvais dessein, peut attirer après soi de fâcheuses suites. Ecoutez ce que le Saint-Esprit vous enseigne par la bouche du Sage :
 " Ne vous arrêtez pas à regarder une
 " jeune personne, de peur que sa beau-
 " té ne soit une pierre de scandale, qui
 " vous fasse tomber. Détournez vo-
 " tre vue d'une personne parée, et ne
 " la regardez pas curieusement. La
 " beauté des villages a été funeste à plu-
 " sieurs, qui ont commencé leur perte
 " par des regards ; ces regards ont
 " enfin allumé le feu impur dans le
 " cœur." O le grand avertissement !
 gravez-le dans votre mémoire. Ayez
 soin de retenir votre vue ; et s'il lui ar-
 rive de tomber sur des objets dange-

reux, que
 la même
 peinture
 autant
 Pour
 point
 déc. L
 chappa
 elle n'av
 ou d'être
 ta cher
 le saccag
 de ses h
 curiosité
 que quan
 ce qui s
 s'expose
 VII.
 core un
 c'est une
 le cœur.
 galanter
 l'igion, f
 profonde
 remède ;
 ment, sa
 pudeur e
 un aveug
 drez peu
 qui comp

reux, qu'elle ne s'y arrête pas. Ayez la même réserve, à l'égard de toutes les peintures, ou figures lascives, qui sont autant d'écueils de la pureté du cœur.

Pour cette raison, une fille ne doit point chercher à voir, ni à être regardée. Lorsque Dina fille de Jacob, s'échappa de la compagnie de ses frères, elle n'avoit d'autre desir que de voir ou d'être vue; mais cette légèreté coûta cher. L'enlèvement de cette fille, le saccagement d'une ville et le meurtre de ses habitants, furent la suite de sa curiosité. Triste exemple, qui fait voir que quand on néglige en cette matière ce qui semble de peu d'importance, on s'expose à d'étranges suites.

VII. Les livres dangereux sont encore une source féconde d'impureté; c'est une peste qui corrompt l'esprit et le cœur. La lecture d'un Roman de galanterie, ou d'un Livre contre la Religion, fera dans votre ame des plaies si profondes, qu'elles seront peut être sans remède; vous fera perdre insensiblement, sans que vous y preniez garde, la pudeur et la foi, et vous jettera enfin dans un aveuglement, dont vous ne reviendrez peut être pas. Malheur à ceux qui composent, qui vendent et qui dé-

bitent de tels Livres, qu'ils les commu-
niquent aux autres.

VIII. Le penchant au plaisir est la
principale cause, et le plus dangereux
piège de l'impureté. Mais souvenez-
vous que ce plaisir est un venin mortel,
caché sous une fausse douceur, si les
commencemens sont agréables, les suites
en sont bien amères. Seriez-vous assez
aveugle pour aimer un plaisir qui répu-
gne à la raison, et qui déplaît à Dieu?

Pour rappeler en peu de mots tout ce
que nous avons dit, en cet article impor-
tant, et le réduire en pratique, j'ai vu
cet avis. 1. N'attachez jamais vos pen-
sées et vos regards à des objets qui
peuvent souiller votre esprit et votre
cœur, quelque agréables qu'ils vous pa-
roissent.

2. Ne vous permettez ni actions, ni
liberté, ni gestes contraires à la modestie
et à la pudeur, et ne souffrez jamais
que les autres s'en permettent avec
vous.

3. Ayez même du scrupule de vous
amuser trop au miroir; il vaut mieux
examiner votre âme, que votre visage,
et songer à vos défauts qu'à vos parures.

4. Ne vous divertissez jamais à de
certains jeux de bouffonnerie, qui ordi-

naiement
cessifs,
nages

5. M
promet
des lie
Les lib
qu'on
dans c
l'innoc

6. E
nes qui
ou leur
que vo
S'ils vo
écoutez
sentiers
votre pe

XI.
de la pu
cles, les
L'ame y
garde,
peur aff
d'y faire
dit S. C
Ces sort
paganis
Religion

nairement sont accompagnés de ris excessifs, d'actions libres, et dont les badinages indécens sont souvent des crimes.

5. N'allez point vous récréer, ni vous promener avec des personnes, et dans des lieux où votre ame est en danger. Les libertés peu séantes et familières qu'on se permet dans ces récréations et dans ces promenades, sont funestes à l'innocence.

6. Evitez la compagnie des personnes qui, par leurs manieres, leurs lectures ou leurs discours, vous apprennent ce que vous devriez toujours ignorer. *S'ils vous flattent, dit le S. Esprit. ne les écoutez point ; éloignez vos pas de leurs sentiers ; ils ne tendent qu'au mal et à votre perte.*

XI. Si vous avez de la Religion et de la pudeur, vous éviterez les spectacles, les comédies, les danses et les bals. L'ame y recoit souvent, sans y prendre garde, de mortelles atteintes, et la pudeur affoiblie y est toujours en danger d'y faire naufrage. *Si on y vient chaste, dit S. Cyprien, on s'en retourne souillé.* Ces sortes d'assemblées sont un reste du paganisme, opposé à la sainteté de la Religion, et aux maximes de J. C.,

et sont un violement des vœux du Bâ-
tème.

Ne vous laissez pas entraîner par l'ex-
emple des autres, mais gémissiez sur leur
scandale, d'autant plus déplorable, qu'
il est plus étendu. Déplorez leur aveu-
glement qui les empêche de voir le mal
qu'ils font, et le mal dont ils sont la fu-
neste cause. Ces assemblées, selon les
Saints Peres, sont *la peste des mœurs, une*
dérision de l'Evangile, une profession pu-
blique d'impureté et d'impiété, et l'écueil
de la jeunesse. Si vous y assistez, si vous
vous y affectionnez, vous vous exposez
à périr, et vous y pécherez : en voici
les raisons.

1. Si la vue d'un seul objet sensuel
fit tomber David, quoiqu'il fût préve-
nu de tant de graces, pourriez-vous
dire que la vue de tant d'objets lascifs,
qu'on voit à la danse et aux spectacles,
accompagnés de libertés folâtres, d'airs
passionnés, de paroles dissolues, ne fouil-
leront point votre cœur ? Et d'ailleurs,
n'est-ce pas pécher, que de faire ce que
l'Eglise vous défend, et ce que Dieu
condamne ? N'est-ce pas pécher que
des'exposer témérairement au péché ?
N'est-ce pas pécher que d'aider les
autres à pécher, et de contribuer par

sa prés
n'est-ce
d'occa

2. P
aux dan
curiosité
on y de
qu'avec
se dissip
le cœur
des cho
qu'à fo
on se fa
libertin

Profi
malheu
curieuse
étant al
publics,
alors ja
d'un dé
appelles
dans leu
il avoit
chrétien
démon,
mon dom

Appr
dans ces

sa présence aux péchés d'autrui ? Or n'est-ce pas ce qui arrive dans ces sortes d'occasions ?

2. Pourquoi va-t-on aux spectacles, aux danses ? et qui fait-on ? On y va par curiosité, par orgueil, par dissipation : on y demeure sans pudeur, on n'en sort qu'avec dissolution. C'est là où les sens se dissipent, où l'esprit s'émancipe, où le cœur s'épanche, où l'on se permet des choses dont il faudroit rougir ; et qu'à force de s'étourdir et de s'aveugler on se fait un passetemps du vice et du libertinage.

Profitez de ces avis, et craignez un malheur pareil à celui de cette femme curieuse dont parle Tertullien, laquelle étant allée aux danses et aux spectacles publics, où les Chrétiens ne se trouvoient alors jamais, fut tout-à-coup possédée d'un démon furieux. Les Prêtres étant appelés au secours, presserent le démon dans leurs exorcismes, de dire pourquoi il avoit osé s'emparer ainsi d'une femme chrétienne : *j'en avois droit*, répondit le démon, *pûisqu'elle étoit dans un lieu de mon domaine et qui m'appartient.*

Apprenez de cet exemple, que c'est dans ces sortes d'assemblées que le dé-

mon regne avec plus d'empire ; c'est là qu'il emploie ses plus dangereux artifices pour affoiblir la pudeur, et faire perdre la chasteté. *Eloignez vous donc de ces lieux où les pécheurs s'assemblent, dit le Saint Esprit, et n'ayez point de part à leurs folies, de peur d'être enveloppé dans leurs crimes ; car s'ils sont dignes de mort en faisant ce qu'ils font, ceux qui les suivent et qui les approuvent, n'en sont pas moins dignes.*

CHAPITRE XII.

Autres moyens de conserver la vertu de la Chasteté.

I. LE premier est un moyen efficace pour obtenir et pour conserver cette admirable vertu. La continence est un don de Dieu, et il ne la refuse pas à ceux qui l'invoquent avec un cœur droit. Implorez donc souvent le secours du Ciel, et la grace du Tout-puissant, pour résister à cette concupiscence aveugle qui se révolte contre l'esprit. *Mon Dieu, donnez moi un cœur pur et un esprit droit, éloigné de toute souillure. Recommandez vous souvent à la Mere de Dieu, la Reine des Vierges, et à votre Ange tutélaire, surtout dans la tentation.*

II.
fesseur
en po
remed
vaincr
on la
du gu
gustine
jeunes
rencon
déraci
croisse

Vot
office,
sincère
votre
si vous
chiez
avoir
nieuse
délivr
dont i
si ce je
du ; ca
tion ?
le con
cessair
III.
re et i

II. La confession fréquente à un confesseur exact et éclairé, est un autre moyen pour conserver la chasteté. Sans ce remède, il est moralement impossible de vaincre l'impureté ; et avec ce secours on la surmonte, quand on suit les avis du guide qui nous conduit. Saint Augustin gémissant sur les désordres de sa jeunesse, pleuroit de ce qu'il n'avoit pas rencontré une main sage et habile, qui déracinât les honteuses passions qui croissoient dans son ame.

Votre confesseur vous rendra ce bon office, pourvu que vous lui découvriez sincèrement les plaies et les penchans de votre cœur : ce seroit un grand malheur si vous vous déguisiez, et si vous lui cachiez vos foiblesses. Saint Jérôme, après avoir fait le récit de la sainte et ingénieuse adresse avec laquelle un supérieur délivra un jeune homme des tentations dont il étoit agité, fait cette réflexion : *si ce jeune homme eût été seul, il étoit perdu ; car comment eût il surmonté ses tentations ?* Apprenez par ce trait combien le conseil d'un Directeur éclairé est nécessaire pour vaincre le péché impur.

III. Le troisieme moyen est la lecture et la méditation des choses saintes,

qui, remplissant l'esprit de pensées salutaires, en chassent les mauvaises, et le fortifient dans les tentations. Pensez souvent à l'énormité du péché, à la vanité du plaisir qui passe dans un moment, qui, étant passé, ne laisse dans l'ame que les remords et la confusion. Pensez à la durée d'une éternité qui ne passera jamais, à la justice de Dieu, à sa grandeur, à sa présence : songez-vous de la mort, du Jugement et des feux de l'enfer. Tâchez de vous munir l'esprit de ces réflexions salutaires ; et faites souvent quelque lecture sérieuse et sainte.

IV. Le quatrieme moyen pour conserver la chasteté, est le travail. Il éloigne de l'esprit les dangereuses pensées, et ôte à la chair le loisir de se révolter. Vous éprouverez par votre expérience combien ce remede est efficace.

Saint Jérôme en est lui-même un exemple. S'étant retiré dans le désert, il y fut attaqué de violentes tentations; il eut recours aux jeûnes, et passoit les nuits à pleurer et à prier. Ces moyens ne suffirent pas encore pour dompter ses passions ; il résolut d'augmenter et de prolonger son travail, et s'appliqua à une étude si pénible et si rebutante, que souvent il désespéra d'y réussir ; mais l'es-

piérance
courage
ses desir
affranc
rends g
peines e
ter un n

Voyez
travail
pour ac
Ainsi,
donne
ne vous
jours a
lecture
à la cou
ou à la
pouvoir
autant
l'oisive
pudique
je le loij
cien qu
je le loij

Le l
l'impu
deshon
de son

prance de vaincre l'ennemi ranima son courage. Dieu bénit son travail, exauça ses desirs ; et ce saint Pénitent fut enfin affranchi de ses fâcheuses tentations. *Je rends graces à Dieu, dit il, de ce que mes peines et mon travail me font à présent goûter un repos délicieux et consolant.*

Voyez par cet exemple combien le travail et l'occupation sont nécessaires pour acquérir et conserver la chasteté. Ainsi, jeunes gens, (c'est l'avis que vous donne Saint Jérôme), *que jamais le démon ne vous trouve sans occupation.* Soyez toujours appliqués, selon votre état, ou à la lecture, ou à l'écriture, ou à l'étude, ou à la couture, ou à quelque autre travail, ou à la priere. Le démon a un grand pouvoir sur l'esprit d'un fainéant ; et autant qu'il est difficile d'être chaste dans l'oisiveté, autant est-il rare d'être impudique dans le travail. *Comment aurois-je le loisir de penser au plaisir (disoit un ancien qui étoit occupé) puisqu'à peine ai-je le loisir de manger et de vivre ?*

EXEMPLE.

Le Roi Hérode se livra tellement à l'impureté, qu'il n'eut point de honte de deshonorer Herodias, qui étoit la femme de son frere. Saint Jean Baptiste inspiré

de Dieu vint reprocher à ce voluptueux l'horreur de son crime, et de ses scandales. Les paroles de ce grand Prophete qui en avoient converti tant d'autres, ne toucherent point le cœur de ce Roi. Il arriva même qu'Herode étant à souper avec les Princes de sa Cour, la fille d'Herodias entra dans la salle du festin, et dansa en sa présence. Le demon de l'impureté étoit dans les yeux, sur le visage, dans les airs, dans les gestes, dans les pas et dans les agrémens de cette fille impudente. Elle plut au Roi, qui en devint passionné, jusqu'à lui jurer de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. Elle prit l'avis d'Herodias sa mere : Tu fais, lui dit cette mere abominable, que Jean Baptiste est un Prédicateur importun, qui dit au Roi qu'il ne lui est pas permis d'avoir un commerce d'amitié avec moi : le Roi a du respect pour lui, et je crains qu'il ne se laisse persuader ; ainsi, ma fille, il faut que tu demandes au Roi qu'il fasse mourir Jean Baptiste, et qu'il te fasse apporter sa tête dans un bassin. Le Roi, malgré le respect qu'il avoit pour la sainteté de Jean Baptiste, eut la complaisance de consentir à l'exécrable proposition de cette fille, et fit couper la tête de ce grand Saint. Voilà le fruit

d'un
un
le pl
"
" me
" ap
" vos
" fai
" qu
" fil
" qu
" de
" de
" doi
" le c
" dan
de ce
esprit
dit le
seuse e
de pé
La
de par
ritoit.
prend
la glac
rompi
l'eau ju
réunis,

d'une danse: un Roi parjure et meurtrier, un Royaume scandalisé, le plus grand et le plus saint des Prophètes mis à mort.

“ Que pensez-vous de tout cela, femmes chrétiennes? *dit Saint Ambroise:*
“ apprenez ce que vous devez inspirer à
“ vos filles; et ce que vous devez leur
“ faire craindre. Vous voyez ici une fille
“ qui danse, mais quelle fille? C'est la
“ fille d'une mere adultere, car ce n'est
“ qu'à de telles personnes qu'il convient
“ de danser; mais, pour celles qui ont
“ de la Religion et de la pudeur, elles
“ doivent inspirer la modestie et la crainte
“ de Dieu à leurs filles, et non pas la
“ danse.” N'oubliez jamais les paroles
de ce grand Saint, et gravez dans votre
esprit les suivantes: *Gardez-vous bien,*
dit le Saint Esprit, de frequenter une dan-
seuse et de l'écouter, crainte de vous exposer
de pécher et de périr par ses attraits.

La fille d'Hérodiad, dont nous venons de parler, fut punie comme elle le méritoit. L'histoire Ecclésiastique nous apprend que cette fille passant un jour sur la glace, avec ses compagnes, la glace se rompit sous ses pas: elle tomba dans l'eau jusqu'au cou; et les glaçons s'étant réunis, lui couperent la tête. Son corps

étant suspendu dans l'eau, ses pieds s'agitoyent et se remuoit par des mouvemens irréguliers, assez semblables aux mouvemens de la danse; de manière qu'elle mourut la tête coupée, et comme en dansant dans l'eau. Châtiment assez convenable à son crime d'avoir impudiquement dansé devant Hérode, et fait couper la tête à saint Jean.

AUTRE EXEMPLE.

La morale de J. C. et les maximes de l'Evangile toujours opposées à l'esprit du monde, ont dans tous les tems été combattues par les mondains. Il arrive même quelque fois, que par un indigne attentat on abuse de l'autorité des livres Saints, pour favoriser les abus et les maximes du siècle: en voici quelque exemples.

Un Diacre, qui avoit l'esprit mondain écrivit un jour à saint Cyprien, Archevêque de Carthage, qu'il étoit permis de danser, puisque l'Ecriture dit que David a dansé devant l'Arche d'Alliance. Ce Diacre ignorant se trompoit grossièrement, parce que la danse de David n'étoit pas une danse profane, ni un acte de dissipation et de légèreté. David sauta et tressaillit devant l'Arche sainte, en signe de réjouissance; pour marques la joie

qu'il
gne
donc
pare
mon
prie
" bie
" des
" dro
" ce
Un
Jérôn
Elle
de ré
prouv
haute
vent
conve
sont
pour
pondi
loient
sembl
d'être
le Sau
Doct
soient
il trait
rités e

qu'il avoit de recevoir l'Arche du Seigneur : c'étoit un acte de religion. C'est donc une application sacrilege de comparer cet action de David aux danses mondaines. C'est pourquoi saint Cyprien répondit à ce Diacre, " qu'il étoit
" bien hardi d'oser ainsi profaner le sens
" des divines Ecritures, et qu'il vau-
" droit mieux pour lui n'avoir jamais lu
" ce livre sacré que d'en abuser ainsi."

Une Dame Romaine consulta saint Jérôme, à peu près sur le même sujet. Elle lui écrivit qu'elle étoit embarrassée de répondre à certaines gens qui délaprouvoient sa morale, et la blâmoient hautement d'avoir dit que les filles doivent éviter les fréquentes et inutiles conversations avec les personnes qui ne sont pas de leur sexe. Saint Jérôme, pour faire connoître leur ignorance, répondit à cette Dame, que ceux qui parloient de la sorte, et qui autorisent de semblables conversations, méritoient d'être comparés à cet animal qui porta le Sauveur dans Jérusalem. Si ce Saint Docteur traitoit ainsi ceux qui autorisoient ces fréquentations, comment eut-il traité ceux qui autorisent les familiarités et les danses folâtres entre les per-

sonnes de différent sexe; tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il faut être bien peu instruit de sa Religion et des maximes de Jesus Christ, pour regarder comme permis et sans danger, une action que l'écriture Sainte, que les Conciles et les Saints Peres ont désapprouvée et condamnée.

CHAPITRE XIII.

Sentimens de Saint François de Sales sur les Danses et les Bals.

SAINT François de Sales avoit trop de lumieres pour rien enseigner qui fût contraire aux sentimens de l'Eglise et des Saints Peres. Et quand même ce grand Saint, ou quelque'autre Pere, auroit avancé quelque chose pour autoriser les danses et les bals, son sentiment ne prévaudroit jamais contre une autorité supérieure, telle qu'est l'autorité des Livres Saints, des Conciles et de tous les Saints Docteurs. Mais il s'en faut beaucoup que ce Saint Evêque ait rien décidé en cette matiere contre l'esprit de l'Eglise et contre la tradition: c'est ce que nous allons démontrer pour fermer la bouche à ceux qui ont la témérité d'alléguer que Saint François de

Sales a permis indifféremment les danses et les bals.

Dans les Chapitres 33 et 34, de son Livre de *l'Introduction à la vie dévote*, il fait voir les écueils et le venin des danses, et propose les motifs les plus pressans pour en détourner les Fideles. Il dit premièrement : “ Que les danses et “ les bals sont des choses indifferentes “ de leur nature ; mais que leur usage “ est tellement déterminé au mal par “ ses circonstances, que l’ame s’y “ trouve dans de grands dangers.” Or Saint François de Sales n’a jamais dit qu’il étoit permis d’aimer le danger, et de s’y exposer volontairement.

Il ajoute : “ Que ces diversemens “ si susceptibles du mal, étant pris pendant la nuit, il est facile dans les ténèbres, qui ne sont jamais suffisamment éclairées par les illuminations, “ d’y glisser beaucoup de choses dangereuses ; que les veillées que l’on y prolonge, faisant perdre une partie “ du matin du jour suivant, et débrobant le temps qu’on doit au service “ de Dieu ; c’est toujours une folie de “ faire du jour la nuit, et de la nuit le “ jour, et de laisser ce que l’on doit à “ Dieu pour de folâtres plaisirs ; qu’en-

" fin on porte au bal la vanité à l'en-
 " vi des uns des autres : vanité qui est
 " une si grande disposition au mal, que
 " les mauvaises affections, les amours
 " dangereux et blâmables sont la suite
 " ordinaire de ces assemblées." De pa-
 " reilles réflexions d'un Saint, sont elles
 " les réflexions d'un homme que approuve
 " la danse ?

" Je vous parle donc des bals, com-
 " mune Saint François de Sales, comme
 " les Médecins parlent des champi-
 " gnons, les meilleurs ne valent rien ;
 " de même les meilleurs bals ne sont
 " gueres bons. Les champignons at-
 " tirent l'infection et le venin des ser-
 " pens qui les approchent ; de même
 " aussi ces assemblées ténébreuses atti-
 " rent ordinairement les péchés qui
 " regnent dans un lieu : jalousies, rail-
 " leries, bouffonneries, querelles, a-
 " mours insensés. D'ailleurs, l'appar-
 " teil de ces assemblées, le tumulte,
 " l'enjouement, l'air de liberté qui y
 " regne, agitent l'imagination, et ou-
 " vrent le cœur au plaisir. Il ne faut
 " qu'une parole libre, une cajolerie, un
 " regard pour souiller l'ame, qui dans
 " ces occasions, où se trouvent le ser-
 " pent et le basilic ; est toute disposée

" à
 la d
 Or
 auto

" ce
 " pi
 " la
 " D
 " 10

C'est
 on ne
 nécess
 lions

- R

comp
 il pa
 ou q
 ici ro
 C'est
 qu'il
 inévi
 la pa
 rupti
 arriv
 même
 oblig
 Evêc
 ames
 les p

“ à en recevoir le venin.” Telle est la doctrine de Saint François de Sales. Or peut-on dire qu’une telle doctrine autorise les danses et les bals ?

“ Ces ridicules divertissemens, ajoute ce grand Saint, dissipent l’esprit de piété, affoiblissent les bons desirs de la volonté, refroidissent l’amour de Dieu, et reveillent dans l’ame mille tortes de mauvaises dispositions.” *C’est pourquoi, continue ce saint Evêque, on ne doit jamais se les permettre, dans la nécessité même, qu’avec de grandes précautions.*

- Remarquez ces dernières paroles, et comprenez dans quel sens et pourquoi il parle de la sorte, de peur que le monde ou quelque faux Docteur ne vous fasse ici tomber dans l’erreur et dans le piège. C’est que ce grand Saint, connoissant qu’il y a dans le monde certains dangers inévitables, sachant d’ailleurs, que selon la parole du Sauveur, eu égard à la corruption du siècle, *il est nécessaire qu’il arrive des scandales* et que les personnes même vertueuses se trouvent quelquefois obligées d’en être témoins : ce saint Evêque, par charité pour les bonnes âmes, a cru devoir donner des avis pour les précautionner dans ces périlleuses

occasions, où elles se trouvent engagées comme par nécessité.

Mais quel est le cas de nécessité, dont parle S. François de Sales ? Il s'en explique lui-même : *c'est, dit-il, dans une occasion d'où vous ne pouvez absolument vous dégager, lorsque la prudence et la discrétion l'exigent par complaisance pour une compagnie.* Or ces occasions dont on ne peut se dégager, sont rares, dit ce Saint Prélat ; c'est à dire, qu'il n'arrive presque jamais qu'on se trouve dans cette nécessité malgré soi, parce qu'on doit crandre, prévoir et éviter ces occasions. Si vous aimez ces dangereuses occasions, et si vous vous y engagez, pouvant les éviter avec bienfaisance, alors elles sont volontaires, et vous n'êtes pas innocent devant Dieu, de vous y trouver, parce qu'aimant le danger, vous vous exposez à y périr. Voilà la doctrine de l'esprit Saint : *Quiconque aime le danger, y périra.*

Que si vous vous trouvez sans votre faute, dans ces occasions de bals et de danses, et que vous ne puissiez absolument vous en dégager ; alors tirez-vous de ce pas glissant avec discrétion, en prenant les sages précautions que S. François de Sales prescrit. " S'il faut

Sa

" m

" de

" ge

" de

" ète

" à

" te

" to

" ni

" t-

" j

" a

" co

" xic

" ge

" fir

" Vo

" réfl

1.

" ez

" pou

" 2.

" éto

" ple

" vou

" lier

" mal

" les

" que

" qu'u

“ manger des champignons, dit-il, on
“ doit les bien assaisonner, et en man-
“ ger peu, autrement leur malignité
“ devient un poison. De même si vous
“ êtes dans la nécessité de vous trouver
“ à la danse, il faut qu'elle dure peu de
“ temps, et qu'elle soit assaisonnée dans
“ toutes ses circonstances par le souve-
“ nir de la présence de Dieu, par la
“ bonne intention de plaire à Dieu, et
“ par la modestie. Il faut après ces
“ amusements où vous vous êtes trouvé
“ comme par nécessité, faire des réflexions salutaires pour effacer les dangereuses impressions que le vain plaisir auroit pu faire dans votre cœur. Voici, dit saint François de Sales, les réflexions que vous pouvez faire

1. “ Pensez que lorsque vous dansiez plusieurs blâmoient dans l'enfer pour de péchés commis à la danse.
2. “ Que plusieurs personnes de piété étoient prosternées devant Dieu, et pleuroient leurs péchés, pendant que vous étiez au bal
3. “ Que des milliers de personnes ont souffert des maladies cruelles et sont mortes dans les plus violentes douleurs, pendant que vous ne pensiez qu'au plaisir, et qu'un jour vous gémirez comme elles

“ dans la douleur. 4. Que pendant
 “ cet amusement ridicule, vous avez
 “ déplu à N. S., à la sainte Vierge et
 “ aux Saints. Qu'enfin pendant la
 “ danse votre temps s'est passé, la mort
 “ s'est avancée, et que bientôt elle vous
 “ fera comparoître au Jugement de
 “ Dieu.”

Telles sont les précautions qu'exige saint François de Sales; pour rendre dans un cas de nécessité les danses et les bals innocens : précautions que presque personne n'apporte jamais. Il est donc vrai que les danses et les bals, tels qu'on les fait, sont réprouvés par ce grand saint ; et dire en général qu'il les approuve, c'est faire connoître qu'on n'a jamais lu sa doctrine, ou qu'on ne l'a pas comprise ; c'est, en imposer à la vérité, et tromper les fideles.

On n'est pas obligé de prendre des précautions pour faire une chose qui est innocente ou qui est sans danger ; ainsi puisqu'un homme aussi modéré et aussi éclairé que S. François de Sales, exige tant de précautions pour la danse et le bal, c'est une marque qu'il reconnoît que ce sortes de divertissemens sont illicites ou dangereux, et qu'on doit faire son possible pour les éviter.

S'il
 ne se
 qui la
 et dist
 d'amo
 l'ort
 de ce
 cieuse
 des va
 fondé
 Dieu,
 tres.
 d'Hon
 certai
 profan
 pli d'u
 étoit e
 vant f
 appar
 certai
 toit da
 pareil
 plus c
 tribue
 aimen
 les av
 elles le
 fortes
 feu de
 dent :

S'il étoit permis d'aller à la danse, ce ne seroit point à ceux qui l'aiment et qui la cherchent, aux personnes volages et dissipées, qui n'ont que peu, ou point d'amour de Dieu, ou peu de crainte de l'offenser ; les danses, selon la doctrine de ce grand Saint, leur seroient pernicieuses. Les ames saintes, ennemies des vanités et des folies du monde, profondément enracinées dans l'amour de Dieu, y risqueroient moins que les autres. Telle étoit sainte Elisabeth, Reine d'Hongrie ; obligée de se trouver en certaines assemblées de divertissemens profanes, elle en sortoit le cœur rempli d'une plus grande dévotion. Telle étoit encore la Reine Esther qui, ne pouvant se dispenser de s'habiller avec un appareil fastueux pour paroître dans certaines cérémonies avec le Roi, détestoit dans son cœur tout ce pompeux appareil de vaines parures, s'unissant de plus en plus à son Dieu. Tout contribue à la sanctification des ames qui aiment Dieu sincerement. Ce qui pour les autres est un danger, ou un mal, elles les changent en bien. Ces ames fortes conservent la grace de Dieu et le feu de son amour, où les autres le perdent : comme les grands feux, dit saint

François de Sales, qui s'enflamment aux vents, tandis que les petits s'y éteignent.

Voilà la doctrine du saint Evêque sur les danses et les bals, dans laquelle vous devez remarquer qu'il n'a point parlé des bals qui se font en masques, ne jugeant pas qu'il fût nécessaire d'avertir des Chrétiens, que de tels divertissemens sont toujours illicites ; puisqu'il n'est point de Fideles éclairés qui ne voient que de pareils abus sont non-seulement indignes d'un Chrétien, mais encore d'une personne sensée. Si le Paganisme a condamné de tels désordres, à plus forte raison la Religion les réproûve et les défend.

CHAPITRE XIV.

De la retenue dans les paroles.

ON connoît le sage par ses paroles, dit le S. Esprit. Or, pour parler sagement, il faut deux choses. 1. Ne rien dire de mauvais ni de dangereux. 2. Dire de bonnes choses et les dire à propos.

I. Ne dites jamais aucune parole indécente et contre la pudeur. S. Paul défend de la part de Jesus Christ de

rien n
d'en p
dale.

dit le
et il n'

Les

sons e
sale a

l'écuei

ils sou

tiennet

Etre d

de disc

tend p

qu'on a

Fuyez

cieux e

peuvent

de pen

faisant

Plus le

plus el

pent ca

craindr

couvert

Evite

les jure

sonnes

la bouc

et insup

rien nommer d'impur ; combien plus d'en parler avec plaisir ou avec scandale. *Celui qui tient de mauvais discours, dit le Sage, ne pourra cacher sa confusion, et il n'échappera pas le Jugement de Dieu.*

Les entretiens deshonnêtes, les chansons et les discours qui tendent à un sale amour, ou qui y font penser, sont l'écueil de la pudeur et de l'innocence : ils souillent l'esprit de ceux qui les tiennent et qui les écoutent avec plaisir. Etre dans l'habitude de tenir ces sortes de discours libres, et dire qu'on n'y entend point de mal, c'est une marque qu'on a l'esprit et le cœur corrompus. Fuyez aussi les paroles d'un sens artificieux et caché, ou à double sens, qui peuvent donner aux autres des occasions de penser au mal : c'est en riant et en faisant rire, qu'elles souillent l'ame. Plus le sens en est caché et insinuant, plus elles sont dangereuses. Un serpent caché sous l'herbe, est bien plus à craindre qu'un serpent qui paroît à découvert.

Evitez enfin les paroles grossières et les juremens sales, que certaines personnes mal élevées ont si souvent dans la bouche. Si ces paroles sont odieuses et insupportables dans les plus libertins

et les débauchés, combien plus le sont-elles dans des personnes qui ont de l'éducation et de l'honneur.

Quant aux railleries, médisances et autres excès dans les paroles, nous en traiterons ci après.

II. Ne parlez donc jamais mal, et parlez toujours bien. Mais, dans les discours qui sont bons ou indifférens, ne soyez pas prompt et indiscret à dire même de bonnes choses. Il y a des esprits qui sont toujours les premiers à parler et les derniers à se taire, qui raisonnent et qui disent leur sentiment sur les choses même qu'ils ne savent pas : c'est la marque d'un esprit volage et superbe. *Quand une personne est légère à parler, dit le Sage, il faut attendre d'elle plus de folie que de sagesse.*

Pour bien régler votre langue, voici les maximes que vous devez suivre.

1. Parlez peu, et écoutez beaucoup. L'Ecriture dit, que *celui qui sait régler ses paroles, est sage et prudent* ; et que le silence est une grande marque de prudence ; que *quand il se trouve même dans une personne insensée, il la faut estimer sage.* Je ne parle pas d'un silence morne et trop sérieux, qui vient de timidité ou de mélancolie ; mais d'un silence discret, que l'on garde par modestie.

2 D
à trois
que vo
N'inte
Ne vou
timent
que vo
ximes
dans le
ayez e
pas au
vant qu
avant
insensé

Qua
pagnie
L'esprit
parliez
interro
courte
vous n
vant, n
comm
tion, n
écoutie
diez le
prendre
4. Lon
presen
p'aûsir.

2 Dans les entretiens prenez garde à trois choses. Ne parlez point avant que vous ayez entendu ce qu'on dit. N'interrompez point celui qui parle. Ne vous hasardez pas de dire votre sentiment quand on parle de quelque chose que vous ne savez pas. Ces trois maximes sont celles du Sage, renfermées dans les avis suivans. *Avant que vous ayez entendu, ne dites mot. Ne parlez pas au milieu du discours. Apprenez avant que de parler ; car celui qui parle, avant qu'il entende, montre qu'il est un insensé.*

Quand vous serez en quelque compagnie honorable, voici ce que le Saint-Esprit vous conseille. 1. Que vous parliez peu, seulement quand on vous interrogera, et que votre réponse soit courte. 2. Que dans les entretiens vous ne fassiez pas le bel esprit et le savant, mais que vous vous comportiez comme sachant peu, non par dissimulation, mais par modestie. 3. Que vous écoutiez les autres, et que vous demandiez leur avis en peu de mots, pour apprendre d'eux ce que vous ne savez pas. 4. Lorsque Dieu sera offensé en votre présence, que vous n'y preniez point plaisir.

E X E M P L E.

Un jeune Officier de guerre, qui avoit autant d'éducation que de naissance, étant un jour à table avec d'autres Officiers ; ceux-ci commencèrent à parler des choses saintes et de la Religion avec impiété et avec mépris. Ce jeune Officier dissimula quelques momens la peine qu'il avoit d'entendre de pareils discours, mais jugeant que la politique et le respect humain ne devoient pas l'emporter sur ce qu'il devoit à sa conscience; et que d'ailleurs il pouvoit parler avec une sainte liberté à des gens qui n'étoient pas au-dessus de lui. il les interrompit avec modestie, et leur dit : Messieurs, " si on parloit en votre présence contre les intérêts du Roi et " contre le gouvernement de l'Etat, " vous feriez taire l'indiscret qui parleroit de la sorte. Je n'ai pas assez d'autorité pour vous faire taire ; mais " j'ai assez de liberté avec vous pour " vous dire que nous devons plus à Dieu " qu'au Roi ; et que si celui-là seroit " blâmable de parler contre le Roi et " contre l'Etat, vous l'êtes encore plus " de parler contre l'honneur de Dieu " et contre sa Religion".

Les paroles de ce jeune homme, dont on respectoit la vertu, firent changer de discours à ces Messieurs. Leurs nouveaux entretiens roulèrent bientôt sur la galanterie, sur leurs intrigues d'amour qu'ils assaisonnèrent de réflexions et de galanteries les plus obscènes et les plus impures. Le jeune Officier rougit en tendant l'air d'obscénités, et se leva. Où allez-vous, lui dirent-ils ? Le jeune homme répondit, Messieurs, je vais manger avec vos valets ; je suis assuré qu'ils ne tiendront pas des discours aussi libres et aussi dissolus que ceux que vous tenez. Monsieur, ce que nous disons ne doit point vous offenser : ce n'est que pour passer le temps, pour badiner et pour rire. Mais, Messieurs, répliqua le jeune homme, convient-il à des gens qui ont de l'éducation et de l'honneur, et qui doivent avoir des sentimens nobles, de passer le temps à un badinage aussi bas et aussi honteux ? Pour moi je vous avoue que je ne puis rire d'une plaisanterie qui fait rougir un honnête homme ; et qu'il me paroît qu'il est indigne à d'honnêtes gens comme nous qui devons nous édifier les uns les autres, édifier nos soldats et ceux qui

nous servent, de nous entretenir de telles obscénités. Quelques Officiers qui étoient présens, louerent ce jeune homme lui applaudirent, et on changea de discours.

L'exemple de ce jeune Officier est un sujet de confusion et une vive leçon pour beaucoup de personnes, qui ne parlent que trop quand il s'agit d'offenser Dieu et de scandaliser, et qui gardent le silence, quand il faut parler et reprendre.

CHAPITRE XV.

De la Médisance et de la Calomnie.

I. MEDIRE, c'est faire connoître un défaut ou une faute du prochain, capable de nuire à sa réputation. Si le mal qu'on dit du prochain est faux, c'est calomnie. Si le mal qu'on en dit est vrai, et si ce mal n'est pas connu, c'est médisance, quand on le fait connoître sans raison légitime. Tandis que la faute d'autrui est secrète, c'est lui faire injure que de la faire connoître à ceux qui ne la savent point, et quand même elle seroit publique, c'est ordinairement manquer de charité que d'en parler.

Les jeunes gens doivent d'autant plus

crain
en for
ble,
n'en
ce pé
souve
veille

I.

veme
venor
agere
déjà c
plus q

3. L

duite,
trui;
à ce q
qui est
terpré
bonne
l'estim
pour ve
qui n'y
que l'e

4. C

ber dan
loue l'en
qu'on s
n'en di

craindre ce vice, que peu de personnes en sont exemptes ; et ce qui est déplorable, souvent même des gens éclairés n'en font aucun scrupule. On tombe dans ce péché en plusieurs manières, et très souvent sans attention, parce qu'on ne veille pas sur soi-même.

1. On y tombe, lorsqu'on dit positivement du mal d'autrui, ainsi que nous venons de l'expliquer. 2. Lorsqu'on exagère, qu'on augmente une chose qui est déjà connue, et qu'on en fait connoître plus que les autres n'en savent.

3. Lorsqu'on tourne en ridicule la conduite, les manières, ou la famille d'autrui ; lorsqu'on donne un mauvais sens à ce qu'il dit et à ce qu'il fait ; et (ce qui est bien plus criminel) lorsqu'on interprète mal ses bonnes intentions et ses bonnes œuvres, ou qu'on en diminue l'estime. Combien de gens, qui passent pour vertueux, tombent dans cette faute, qui n'y prennent même pas garde, parce que l'envie les aveugle ?

4. On peut même par le silence tomber dans la médisance. Voici le cas : on loue en votre présence, une personne qu'on fait être connue de vous, et vous n'en dites rien, ou vous ne la louez que

foiblement: votre silence et votre affectation font penser qu'il y a quelque chose sur le compte de cette personne dont vous cachez les bonnes qualités. Un silence qui seroit plus marqué, seroit encore plus criminel: par exemple, si j'avois parler, j'aurois bien des choses à dire sur le compte de cette personne; mais pour ne pas blesser la charité, je veux me taire. Un tel discours est une médifance des plus malignes, qui fait penser d'autant plus de mal qu'il n'y en a.

5. D'autres médifent par compassion; Vous ne savez pas, disent-ils: ah! quel dommage! quel malheur! de si bonnes gens! une fille si sage! une servante si fidèle! l'auriez-vous cru? telle chose est arrivée. Une pareille médifance (fut-elle formée d'une bouche dévote) est, dit S. François de Sales, comme un trait envenimé qu'on trempe dans l'huile, afin qu'il passe plus avant.

6. Enfin, un geste, un souris, un *mais*, un coup de tête, un petit air de mépris, ou de dédain, un seul mot, en parlant d'autrui, suffisent pour en faire penser plus qu'on ne voudroit, et pour porter coup à sa réputation.

II. Le principe et le motif de la médifance n'est pas le même dans tous; les

uns
envis
et av
autre
prit
qu'il
foier
font
égale
Il
n'est
ce ou
pour
de la
tres,
on pa
se à c
qu'à
sent y
chari
ques
chari
de m
d'un
scélér
publi
III
peu d
ché v

uns médifent par malice, par haine, par envie, par vengeance, par reflement ou avec defsein de nuire au prochain; les autres par indifcrétion, par légèreté d'efprit et par une facilité de dire tout ce qu'ils favent. Queique les premiers foier les plus criminels, les feconds ne font pas fans péché, pafqu'ils flétriffent également la réputation d'autrui.

Il faut cependant remarquer que ce n'eft pas médifancer, de découvrir un vice ou un défaut d'autrui, lorsque c'eft pour le bien de l'Etat, pour l'honneur de la Religion, pour l'édification des autres, ou pour l'avantage de celui de qui on parle, ou pour empêcher qu'il ne nuife à d'autres; pourvu qu'on n'en parle qu'à des perfonnes prudentes qui puiſſent y apporter du remede: c'eft meme charité d'en parler de la forte, et quelquefois il y a obligation. Ce feroit une charité fcrupuleufe et mal réglée, que de ménager mal-à-propos la réputation d'un homme de mauvaife foi et d'un ſcélérat, lorsqu'elle eft préjudiciable au public.

III. Si la médifance eft légère et de peu de conféquence, elle n'eft que péché véniel; mais la médifance, en ma-

tière de conséquence, est un péché considérable. Vous jugerez de son énormité par les vertus qu'elle combat; elle est contraire à la justice, à la charité, à la prudence et à l'humilité.

1. La médifance est un péché d'*injustice*, parce que la justice et la raison défendent de faire tort aux autres. Or, ne faites-vous pas tort à ceux qui vous écoutent médire, puisque vous les scandalisez, s'ils consentent à votre médifance? Ne faites-vous pas tort à la personne de qui vous parlez, puisque vous lui ôtez sa réputation? Quoiqu'elle ait fait une faute, et qu'elle ait plusieurs défauts, elle ne laisse pas d'avoir droit à sa réputation; et lorsque par la médifance vous lui ôtez cette réputation, vous lui faites plus de tort, que si vous lui enleviez une partie de son bien; puisque *la réputation, selon la parole du Sage, est un bien plus précieux que les richesses*; d'où il suit que la médifance est de soi, toute proportion gardée, un plus grand péché que le larcin.

2. Le médifant ne blesse pas seulement la justice, il blesse encore la plus nécessaire de toutes les vertus, qui est la *Charité*, parce qu'il fait aux autres ce qu'il ne voudroit pas raisonnablement

qu'o
vou
jusq
vou
des
vou
qu'e
affli
pou
sur
mar
mén
chan
le re
ave
3.
prud
mod
sans
perf
tant
sans
est
port
qui
où se
bon
vice,
s'ils

qu'on lui fit. Jugez-en par vous même, vous vous offensez, et vous êtes piqué jusqu'au vif, lorsqu'on parle mal de vous, pourquoi donc parlez-vous mal des autres? sont-ils moins sensibles que vous à leur réputation? Une parole qu'on aura dite sur votre compte, vous afflige et vous irrite; et vous comptez pour rien cent paroles que vous dites sur le compte d'autrui: n'est-ce pas une marque que vous n'aimez que vous-même; que vous n'avez ni amour, ni charité pour les autres, et que l'envie, le ressentiment ou la prévention vous aveuglent?

3. Le médisant est un homme sans prudence; c'est un indiscret qui ne peut modérer sa langue, qui parle de tout sans discernement, et qui n'épargne personne. Ses paroles sont comme autant de flèches qu'il lance au hazard, sans prévoir les coups qu'il porte. Tel est le caractère de ces parleurs insupportables, de ces femmes babillardes qui répandent des torrens de paroles, où souvent il n'y a pas une goutte de bon sens. Les jeunes gens sujets à ce vice, causeront un jour de grands maux, s'ils ne se corrigent.

4. Le médifant est un homme sans humilité. C'est un orgueilleux qui ne parle ordinairement des autres que pour les mépriser et pour se faire valoir, et qui s'imagine ne faire paroître son esprit ou son innocence, qu'en abaissant les autres. C'est un présomptueux aveugle, qui s'estime plus que tous, et qui ne voit pas ce qu'il est lui-même. O médifant! pourquoi vous oubliez-vous? ouvrez les yeux sur vous-même. Ne vous souvenez-vous donc plus de ce que vous êtes? Etes-vous innocent, vous qui parlez des autres avec si peu de ménagement? Savez-vous qu'en noircissant les autres, vous vous flétrissez vous-même? Ne remarque-t-on pas en effet tous les jours qu'il n'y a personne qui ait plus de défauts que ceux qui aiment à parler de ceux d'autrui? L'orgueil, qui vous aveugle, vous empêche de voir qu'il y a peut-être plus à critiquer et à reprendre sur votre compte et sur celui de votre famille, que sur le compte de ceux que vous diffamez. Pensez à vos désordres et à vos défauts, et ne parlez pas de ceux des autres.

IV. La médifance est plus ou moins griève selon la qualité, la proximité et la dignité des personnes de qui on parle,

Ces
ch
vici
sa m
merc
et de
autre
mal,
parle
devo
que p
pour
ou p
ce ca
Ri
que c
de p
de le
sacré
vêqu
Rois,
Où e
fait-o
bien p
d'une
il pas
lerer
Esprit
bouch

C'est par conféquent un plus grand péché de faire connoître les défauts et les vices de ses Supérieurs, de son père et de fa mere, de ses beaux-pères et belles-meres, ou de fa belle-fille, de fa femme et de fon mari, de nos freres et de nos autres parens. Je dis que d'en parler mal, est un plus grand péché, que de parler mal des autres; parce que nous devons avoir plus de charité pour eux, que pour des étrangers. Si on en parle pour demander quelques avis falutaires, ou pour donner un conseil prudent, en ce cas ce n'est pas une médifance.

Rien de plus ordinaire dans le monde, que de voir des gens se donner la liberté de parler mal de leurs Supérieurs, de de leurs Pasteurs, des personnes consacrées à Dieu, des Religieux, des Evêques, des Juges, des Princes et des Rois, et même des Souverains Pontifes. Où est la religion et la charité? Ne fait-on pas que de telles médifances font bien plus énormes que celles qu'on fait d'une personne sans caractère? N'est-il pas écrit, dit saint Paul : *Vous ne parlerez point mal des Puissances?* Le Saint-Esprit ne nous ordonne-t'il pas par la bouche du Sage, d'avoir tant de respect

pour les Rois, qu'il n'est pas même permis d'en penser mal dans son cœur : et d'avoir tant de vénération pour les personnes consacrées à Dieu, et pour les Prêtres, qu'en nous avertissant de baisser la tête devant les Grands du monde, il nous ordonne d'abaisser notre ame devant les Prêtres?

V. La calomnie est de toutes les détactions la plus énorme, c'est le vice de celui qui accuse faussement, et qui impute aux autres ce qu'ils n'ont pas fait. Il faut avoir l'ame bien basse et bien noire pour se venger ainsi par l'imposture et le mensonge. Quel criminel plaisir de noircir les autres par une satisfaction si maligne et si cruelle !

Suite du Chap. XV. sur le même sujet.
De la médifance et des Jugemens téméraires.

I. **L**A médifance et la calomnie, quoi qu'abominables devant Dieu, ne laissent pas d'être des vices très communs.

I. Parmi les Plaideurs, qui pour l'ordinaire ne pensent jamais bien l'un de l'autre, et, par un aveuglement déplorable, se déchirent par la médifance,

O Chrétiens ! où est votre religion ! Et quoi ! un procès vous donne-t-il droit de violer toutes les loix de la charité ? Ne savez vous pas que selon le précepte de Jesus-Christ, vous devez aimer votre prochain comme vous-même, par conséquent plus que vos biens ; que, quoiqu'il vous ait fait tort, il n'est pas moins votre prochain, et que vous devez ménager sa réputation, comme vous voudriez qu'on ménagât la vôtre ? Si on vous fait tort, il vous est permis de demander une réparation par des voies légitimes ; mais il ne vous est pas permis de vous venger par votre langue.

2. La médifance regne encore parmi les ennemis et chez les envieux. Tous les jours vous dites que vous ne voulez point de mal à cette personne : pourquoi donc en parlez-vous désavantageusement ? N'est-ce pas lui vouloir du mal que de lui en faire ? A moins que vous ne lui ôtiez la vie et les biens, pouvez-vous lui faire plus de mal que de lui ôter sa réputation ? Ne savez-vous pas qu'un coup de langue est souvent plus funeste qu'un coup d'épée ?

3. Médifances dans les compagnies, où l'on ne se divertit qu'aux dépens de

la réputation d'autrui. Médifances dans les familles, où pour l'ordinaire l'on ne s'entretient que de la conduite et des affaires des autres. Une personne pense-t-elle à s'établir, à se marier, à prendre un emploi, aussitôt l'envie se déchaîne, par les médifances d'une langue flatteuse, ou par un faux zèle, on fait échouer les entreprises d'une personne innocente, et perdre sa fortune : quelle malignité !

4. Enfin la médifance est ordinaire entre les amis. Je n'ai rien, dit-on, de caché pour mes amis : tant pis, cette maxime est très blâmable. Vous devez cacher à un ami ce que vous ne pouvez lui découvrir sans offenser Dieu. Ce n'est pas aimer une personne, que de lui dire ce qu'elle ne doit pas savoir, et ce qu'elle ne peut écouter sans crime ou sans danger.

II. Les Jugemens téméraires et les jugemens faux ne sont pas moins injurieux au prochain que la médifance : ils en sont même la source. On parle mal d'autrui, parce qu'on en juge mal. Quoi-que vous voyiez quelque chose de mauvais ou de choquant dans la conduite, dans les paroles et dans l'humeur d'une personne, ne jugez pas pour cela de son

intérieur, elle est peut-être devant Dieu plus innocente que vous. Vous voyez un feu dans l'œil de votre frère, et vous en jugez, tandis que vous n'voyez pas une poutre qui crève le vôtre. On juge les autres sur des bagatelles et sur de légères apparences, tandis qu'on se pardonne à soi-même de grands vices et des fautes grossières.

Lorsqu'on a fait contre vous quelque rapport d'avantageux, lorsque vous avez fait quelque perte, ou lorsqu'on vous a fait tort, si vous n'en savez pas les auteurs, ne vous en informez pas, et ne jugez personne, crainte de vous tromper; mais abandonnez le tout à la Providence de Dieu. Quand on perd, il faut perdre en Chrétien, et ne pas inquiéter son esprit par des recherches inutiles, ni le souiller par des jugemens téméraires.

Si quelque accident fâcheux est arrivé à votre personne, à vos parens, à votre bétail, gardez vous bien, sur de simples soupçons, ou sur des bruits vagues et publics, de juger que l'accident est arrivé par la malice de quel que ennemi, ou qu'un tel vous a donné un tort par quelque maléfice: de pareils jugemens mal fondés sont des crimes. Les peres

et les meres qui jugent et qui parlent de la sorte devant leurs enfans, sont très coupables ; et les enfans qui les croient, ne sont pas innocens. Combien d'honnêtes familles et des gens irréprochables, accusés de sortilèges, calomnies, et deshonorés par la légèreté des langues indiscrettes.

III. Lorsque la médifance est de conséquence, il ne suffit pas de s'en accuser en Confession, il faut encore la réparer et rétablir la réputation qu'on a flétrie. Si vous avez découvert à quelques personnes, qui ne le savoient pas, un vice secret d'autrui, vous devez tâcher d'effacer les mauvaises impressions que vous leur avez inspirées, et leur dire, par exemple, " de ne point ajouter foi " à tout ce qu'on dit d'un tel ; qu'on " en dit plus qu'il n'en est ; que tous " les jours on se trompe à parler mal " des autres ; et que vous même avez " fait tort à cette personne d'en par- " ler."

Si ce que vous avez dit contre le prochain est faux, vous êtes absolument obligé de vous dedire et de détromper les personnes à qui vous l'avez dit : vous devez même, toute proportion gardée, réparer la réputation d'autrui

aux
gir,
un m
vez
que
Si la
de te
vous
sonn
tatio
men
serie
à for
les
vous

I
si le
l'éco
le pr
S. B
taire
eur
de v
disco
dit
vous
chan
vous
loin
Q

aux dépens de la vôtre, et ne point rougir, s'il le faut, de voir faire passer pour un menteur et un imposteur. Vous devez aussi réparer le tort et les dommages que vous avez causés par vos médisances. Si la personne offensée vous décharge de toute réparation, et qu'elle le puisse, vous en serez déchargé: de même si la personne diffamée vous avoit ôté votre réputation aussi injustement et aussi grièvement que vous lui avez ôté la sienne, vous seriez pareillement dispensé de réparation à son égard; vous auriez cependant tous les deux commis un énorme péché de vous diffamer l'un l'autre.

IV. N'écoutez pas la médisance; car si le médisant est coupable, celui qui l'écoute avec plaisir, ne l'est pas moins: *le premier a le démon sur la langue, dit S. Bernard, et l'autre dans l'oreille.* Faites taire le médisant, s'il est votre inférieur ou votre égal; et s'il est au dessus de vous, ne prenez point plaisir à ses discours. Oubliez le mal qu'on vous a dit des autres, et n'y pensez plus. Si vous avez énoncé une parole contre le prochain, dit le Sage, faites-la mourir en vous, c'est à-dire, qu'elle n'aille pas plus loin.

On doit se défier d'un médisant, et

rarement ajouter foi à ses discours : le Saint-Esprit nous avertit que *celui qui croit facilement tout ce qu'on lui dit, est un esprit volage et léger.* Le méditant voit souvent un menteur, qui dit plus qu'il n'en est, ou parce qu'il est trompé, ou parce qu'il est prévenu contre ceux de qui il parle.

On ne doit même pas toujours ajouter foi à des bruits publics, parce que le public se prévient aisément et juge souvent faux : combien de gens diffamés et noircis dans le public, qui devant Dieu sont très-innocens ? Il ne faut que deux ou trois langues envenimées, pour décrier le plus honnête homme, et flétrir une communauté. O que la malignité du cœur humain est grande ! Entend-on dire du bien d'une personne, on ne veut pas le croire, ou bien on l'interprète mal : entend-on dire du mal ? on le croit aussi-tôt, et on l'augmente. Effets de la malice du cœur ! Effets d'autant plus déplorables, qu'on y pense moins ; et que bien des gens, qui passent pour spirituels et vertueux, n'y font presque point de réflexion.

V. Lorsque l'on a poirci votre réputation et qu'on vous a diffamé, rentrez aussitôt en vous-même et examinez-vous.

Si v
avez
votre
rend
te.
accu
jure,
inno
noce
calor
vol
der e
vous
confu
finté
et sui
Pr
nous
soyez
faut
vous
fauts.
prend
toujo
drez
Ne
du d
qu'ou
et de

Si vous n'êtes pas innocent, si vous avez donné occasion à la médifance par votre imprudence et par votre conduite, rendez vous justice et dites : *je le mérite.* Si vous êtes innocent et fauffement accusé, souffrez avec patience cette injure, Dieu fera paroître un jour votre innocence. Jesus-Christ étoit plus innocent que vous, il n'a pas laissé d'être calomnieusement accusé. Si néanmoins vous avez des raisons légitimes de demander en certains cas une réparation, ne vous y déterminez pas de vous même : consultez des personnes modérées, défintéressées, ou un Confesseur prudent, et suivez leur conseil.

Profitez, jeunes gens, de tout ce que nous avons dit dans ces deux Chapitres : soyez toujours très-réservés, quand il faut parler d'autrui : dites le bien que vous savez des autres, et cachez leurs défauts. On risque rarement, quand on prend le parti de se taire ; et on risque toujours de trop parler : vous comprendrez un jour l'importance de cet avis.

EXEMPLE.

Nous lisons dans l'Histoire des Peres du désert un exemple qui montre jusqu'où peut aller la malice des médifans et des calomniateurs ; et en même

temps la patience d'une ame innocente qui souffre en silence et en paix la plus cruelle calomnie et la persécution.

Un homme veuf, n'ayant qu'une fille unique fort jeune, la recommanda à un de ses parens, et alla se faire Religieux dans un Monastere de Solitaires. Sa vertu le fit aimer de tous les Religieux; de son côté, il étoit très content dans sa vocation. Mais quelque temps après, pensant à sa fille, la tendresse qu'il se sentit pour cet enfant, le remplit de douleur et de tendresse de l'avoir ainsi abandonnée. Le Pere Abbé s'en aperçut, et lui dit : *Qu'avez-vous, mon bon Frere ? et qu'est ce qui vous afflige ?* Hélas ! mon Pere, répondit le Solitaire, *j'ai laissé dans la ville un enfant fort jeune, voilà le sujet de ma peine.* L'Abbé ne sachant pas que c'étoit une fille, et croyant que c'étoit un fils, lui dit : *Allez le chercher, amenez-le ici, et vous l'élevrez auprès de vous.* Il alla trouver sa petite fille, qui s'appelloit *Marine*, il lui dit de prendre le non. de *Marin*, lui défendit de faire connoître qu'elle étoit fille, et l'amena dans le Monastere. Le Religieux son pere l'éleva dans les voies de Dieu, et dans la plus haute sainteté : il lui recommanda surtout, avant que

de mourrir, de ne jamais dire qui elle étoit.

Marine avoit dix-sept ans, lorsque son pere mourut ; personne ne s'aperçut qu'elle étoit une fille ; et tous les Solitaires l'appelloient *Frere Marin*. Son humilité et sa vertu la firent respecter de tous ; mais la calomnie mit à l'épreuve la vertu de cette sainte fille. Les Freres avoient coutume d'aller à certains jours chercher les provisions à un marché qui se tenoit à trois lieues du Monastere, et couchoient dans une hôtellerie du lieu : le Frere Marin les accompagnoit.

Le Maître de cette hôtellerie avoit une fille qui s'étoit abandonnée au crime avec un soldat. S'étant apperçu que sa fille étoit enceinte, il vouloit savoir d'elle celui qui l'avoit débauchée. Cette fille peine de malice, inventa la plus noire médisance, ou, pour mieux dire, la plus infigne calomnie ; et dit à son pere, qu'il étoit le Frere Marin qui l'avoit séduite, et qu'elle étoit tombée dans le crime avec lui. Le pere vint en faire ses plaintes au Monastere : l'Abbe fit venir Marin en sa présence, et lui demanda ce qu'il en étoit. Marin élevant son cœur à Dieu, pensa à ce qu'il devoit ré-

pondre : et plutôt que de diffamer cette impudique fille, il se contenta de dire : *je suis pécheur, je mérite de faire pénitence.* L'Abbé ne s'éclaircit pas davantage ; et le croyant coupable du crime, le fit sévèrement châtier et chasser du Monastere. Marin demeura trois ans à la porte du Monastere, sans dire une seule parole qui put faire connoître son innocence. Il se prosternoit devant tous les Religieux qui passoit, leur demandoit leurs prieres, et quelques morceaux de pain pour l'amour de Jesus-Christ, pour ne pas mourir de faim.

La fille de l'hôtellerie étant accouchée, donna le lait pendant quelque temps à son enfant ; et quand il fut sevré, on l'envoya à Marin, comme s'il en eût été le pere. Il reçut cet enfant avec humilité, et le nourrit pendant deux ans, partageant avec lui les petites aumônes qu'il recevoit. Les Religieux furent enfin touchés de l'humiliation et de la persévérance du Frere Marin. Ayez pitié de lui, dirent-ils au Pere Abbé ; voici cinq ans qu'il fait pénitence à la porte du Monastere, recevez le, et lui pardonnez pour l'amour de notre Sauveur. Le Pere Abbé l'ayant fait venir, lui fit de sanglans reproches. “ Votre

“ per
“ il y
“ sa
“ ter
“ dé
“ me
“ vo
“ co
“ péc
“ les
Mari
le sou
étoit
aquis
accab
l'aust
fin ;
ques j
Abbé
vât so
reur c
qu'on
qu'on
On
fut, le
corps
“ O
“ pan
“ inc
“ ale.

mer cette
de dire :
pénitence.
avantage ;
ne, le fit
du Mo
s ans à la
une seule
e son in-
vant tous
r deman-
morceaux
us Christ,

couchée,
temps à
sevré, on
en eût été
ec humi-
deux ans,
aumônes
ux furent
et de la
n. Ayez
e Abbé,
ence à la
e, et lui
otre Sau-
fait venir,
" Votre

" pere étoit un saint homme, lui dit-il,
" il vous fit entrer tout jeune dans cette
" sainte maison, et vous avez eu l'effron-
" terie de la deshonorer par un crime
" détestable : néanmoins je vous per-
" mets de rentrer avec l'enfant dont
" vous êtes l'indigne pere ; et je vous
" condamne, pour l'expiation de votre
" péché, aux ouvrages les plus vils et
" les plus bas, et à servir tous les Freres."

Marin, sans dire un mot de plainte, se
se soumet à tout. Ce nouveau travail
étoit au dessus de ses forces ; il s'en
acquitta néanmoins avec courage ; mais
accablé sous ce poids, et affoibli par
l'austérité de ses jeûnes, il succomba en-
fin ; et dans peu de temps, après quel-
ques jours de maladie, il mourut. L'
Abbé commanda par charité qu'on le-
vât son corps, mais pour donner de l'hor-
reur de son prétendu crime, il ordonna
qu'on l'enterrât loin du Monastere, afin
qu'on en perdît le souvenir.

On ne peut être plus surpris qu'on le
fut, lorsque les Religieux, en levant son
corps, reconnurent que c'étoit une fille.
" O mon Dieu ! s'écrierent-ils, en frap-
" pant leurs poitrines, comment cette
" innocente fille a-t-elle pu souffrir en
" silence, et avec tant de patience un si

" grand opprobre, et tant d'afflictions
 " sans se plaindre, lui étant si facile de
 " se justifier ?" Ils coururent au Pere
 Abbé, poussant de grands cris, fondant
 en larmes : Venez voir le Frere Marin,
 lui dirent-ils. Quand l'Abbé fut devant
 ce saint corps, il reconnut la vérité, et
 fut saisi d'une si vive douleur, qu'il tom-
 ba par terre, et frappant sa face contre
 terre, versant des torrents de pleurs, il
 criait avec ses Religieux éplorés : " O
 " sainte et innocente fille ! je vous con-
 " jure par la miséricorde de Jesus-Christ
 " de me pardonner toutes les peines et
 " les injustes reproches que vous ai
 " faits ; hélas ! j'ai été dans l'igno-
 " rance. Vous avez eu assez de pati-
 " ence pour tout souffrir, et moi trop
 " peu de lumières pour connoître la
 " sainteté de votre vie." Il fit ensuite
 déposer le corps de la Sainte dans la Cha-
 pelle du Monastere. On porta cette
 nouvelle au Maître de l'hôtellerie. La
 fille, qui avoit faussement accusé Ste.
 Marine, et qui devenue possédée du dé-
 mon après son crime, vint toute desespé-
 rée avouer son péché aux pieds de la
 Sainte, lui en demanda pardon, et fut
 délivrée par son intercession. Le bruit
 de cet événement s'étant répandu dans

le pays
 de tout
 rine.

App
 le vice
 dre, p
 lice po
 sonne
 devez
 croire
 vez, ja
 moins
 assuré.
 patienc
 emple
 teux de
 roles q
 de vou
 de que
 Saints

Des Q

I. C'E
 prit qu
 leuse.
 ses et l
 vais pri

le pays, un concours de peuple accourut de toute part pour honorer sainte Marine.

Apprenez de cet exemple : 1. Que le vice de la médifance est bien à craindre, puisqu'il peut inspirer assez de malice pour accuser injustement une personne si innocente. 2. Que vous ne devez point écouter les médifans, ni croire les rapports, et que vous ne devez jamais juger mal du prochain, à moins que vous n'en soyez pleinement assuré. 3. Que vous devez souffrir avec patience ce qu'on dira de vous, à l'exemple de Sainte Marine. Il seroit honteux de vous plaindre de quelques paroles qu'on a dites sur votre compte, et de vous irriter de quelques railleries ou de quelques reproches, voyant que les Saints ont tout souffert en silence.

CHAPITRE. XVI.

Des Querelles, des Injures, des Rapports, des Reproches, des Railleries.

1. C'EST la marque d'un mauvais esprit que d'être d'une humeur querelleuse. Parce que les paroles injurieuses et les querelles partent d'un mauvais principe, et sont la source de plu-

seurs grands défordres. Elles divisent les amis, brouillent les parens, troublent la paix du cœur, y portent la haine et l'esprit de vengeance; et produisent souvent la ruine des familles. Elles sont comme un feu qu'il est facile d'allumer, mais qu'il est difficile d'éteindre. On ne voit que trop tous les jours de grandes disgraces et de grands malheurs arrivés à l'occasion d'une querelle; et de quelques paroles échappées dans la chaleur d'une dispute.

2. Les querelles et les injures sont indignes d'un esprit raisonnable. Pourquoi se querelle t-on? pour des bagatelles; pour un rapport que l'on a cru trop légèrement; pour une parole échappée au hasard; pour une perte de peu de conséquence; O quelle folie! pour si peu de chose rompre la paix, bleffer la charité, perdre son ame et scandaliser ses freres! Quel contentement peut-on avoir en vivant avec des gens, qui, pour des minuties et des riens, et souvent sans savoir pourquoi, se fâchent, s'irritent, se querellent et s'emportent comme des lions?

Mais, après tout, une querelle, une injure, reparent-elles le mal et le tort qu'on vous a fait? Quelle utilité et quel plaisir retirez vous de ces emportemens

et de
porte
dre
repro
raison
cre,
une f
mort
de p
roien
paix.

3
du C
avoir
est l
qui n
quer
perso
de c
que
pique
sez c
Béni
rende
vous
colere
mal.
O
que.

divisent
trou-
portent la
et pro-
familles.
est facile
icile d'é-
tous les
le grands
une que-
chappée

et de ces disputes scandaleuses? S'em-
porter de la sorte sans modération, ren-
dre injure pour injure, et reproche pour
reproche; c'est avoir peu de sens et de
raison: c'est laver une tache avec de l'en-
cre, c'est d'un mal en faire deux; et pour
une faute légère, en faire souvent une
mortelle. Un peu de silence, un moment
de patience en ces occasions, arrête-
roient de grands maux, et tout seroit en
paix.

son in-
Pourquoi
gâtelles;
eru trop
échappée
de con-
A peu de
a charité.
freres!
oir en vi-
es minu-
ns savoir
le que-
des lions?
elle, une
et le tort
é et quel
oretments

3 Les querelles enfin sont indignes
du Chretien; parce qu'un Chretien doit
avoir les sentimens de Jesus-Christ, qui
est le Dieu de la paix et de la charité,
qui ne s'est jamais plaint, qui n'a jamais
querellé, et n'a jamais fait de peine à
personne. Le vrai Chretien, à l'exemple
de ce divin Maître, ne fait ce que c'est
que de dire des outrages et des paroles
piquantes à ceux qui l'insultent. Bénis-
sez ceux qui vous persécutent, dit S. Paul,
*Bénissez les, et ne les maudissez point. Ne
rendez à personne le mal pour le mal. Ne
vous vengez point, mais laissez passer la
colere, et ne vous laissez pas vaincre par le
mal.*

O Chrétiens! que devenez vous lors-
que vous vous livrez à des excès de co-

lère et de fureur? Êtes-vous des hommes? Êtes-vous des Chrétiens? Ou plutôt n'êtes-vous pas des monstres, des bêtes féroces et intraitables? Vous avez une loi de douceur et de paix, et vous vous déceñirez par des paroles d'aigreur, et par de mordantes satyres. Ne vous souvenez-vous plus que vous êtes tous les enfans de Dieu, et les membres de J. C.? Ce Dieu Sauveur n'a-t'il pas souffert en silence les injures, les opprobres et les accusations les plus injustes? Quel rôle part aurez-vous à sa gloire dans le Ciel, si vous ne voulez pas participer sur la terre à ses humiliations et à sa patience? Ces maximes paroissent difficiles à ceux qui ne vivent que selon leur inclination naturelle, et qui n'ont point appris à se faire violence pour réprimer leur humeur. Mais ces maximes sont faciles et consolantes à ceux qui dès leur jeunesse s'appliquent à vivre selon l'esprit de Jesus Christ et à souffrir pour son amour.

II. Prenez garde, jeunes gens, à un autre genre de péché très pernicieux; ce sont les rapports faux et indiscrets. Il y a des personnes, dit Saint Paul, *qui sont oisives, curieuses, babillardes; qui s'informent de tout, qui savent tout ce qui se passe*

dans
dise
te. c
terie
De
quoi
sans
aux
et a
ne,
quer
y a
mais
cest
res e
font
ge, f
blent
Il
gues
divi
ense
enfa
c'est
paix
les e
Sain
sont
E

dans les maisons, qui rapportent tout, qui disent tout. Ces sortes de gens sont la peste de la société; sous des paroles de flatterie, ils font couler le fiel de la discorde. De tels discours et de tels rapports, quoiqu'ils soient vrais, s'ils sont faits sans discrétion, et sans prendre garde aux suites qui en arrivent, sont un péché; et s'ils sont faits par jalousie ou par haine, ou pour exciter la discorde et les querelles, ils sont de grands crimes. Il y a six choses, dit le sage, que Dieu bair; mais il y en a une septième que Dieu déteste: c'est celui qui sème la discorde entre les frères et les amis. Les flatteurs et ceux qui font naître les querelles, dit encore le Sage, sont maudits de Dieu, parce qu'ils troublent ceux qui sont en paix.

Il n'appartient qu'aux méchantes langues et aux mauvais esprits de mettre la division parmi les hommes. J. C. nous enseigne que les pacifiques sont appelés enfans de Dieu. Si les ames pacifiques, c'est-à-dire, ceux qui entretiennent la paix et l'amitié entre les hommes, sont les enfans de Dieu, il faut conclure, dit Saint Gregoire, que ceux qui la troublent, sont les Enfans de Satan.

Evitez et n'écoutez point ces sortes

de personnes, qui par leurs discours flatteurs et leurs rapports, vous font croire d'autrui ce que vous ne devez pas savoir, et ne les croyez point. Vous-même avez excité par votre impudence, ou par votre malice, quelque refroidissement, ou quelque inimitié entre les autres, vous êtes obligé d'en prévenir les suites, et de tâcher de réconcilier ceux que vous avez brouillés.

III. Les reproches sont un autre piège du démon, contre lequel on doit se précautionner : il y a trois sortes de reproches. 1. Reprocher à une personne ses défauts naturels, sa difformité, la basse extraction de la famille, les fautes de ses parens, de ses ancêtres, c'est la marque d'une âme sans charité, d'un esprit grossier et mal élevé. 2. Reprocher à une personne les services qu'on lui a rendus, c'est avoir peu d'éducation, et manquer aux premiers principes de l'honnêteté. 3. Reprocher à une personne les fautes et les crimes qu'elle a commis, c'est quelquefois un bien, et d'autres fois un mal. Si vous avez droit de le reprendre, et que vous lui reprochiez ses fautes, avec prudence, pour la corriger, et non pour un acte de charité, mais si vous lui reprochez les fautes par dépit,

par colere, par vengeance, par mauvaise humeur, c'est un mal, et quelquefois un grand mal. Si vous lui reprochiez des fautes considérables devant des personnes qui ne le savoient pas, c'est un outrage que vous lui faites, et un crime qui a de fâcheuses suites; car vous êtes obligé en ce cas de reparer devant ces personnes la réputation de celui que vous avez flétri en leur présence.

IV. Enfin les railleries sont encore un écueil dangereux. Il y a des esprits badins et moqueurs, qui tournent tout en ridicule et en raillerie. Ces sortes de railleurs ont peu d'amis, parce que la fréquente raillerie est la plaie de l'amitié. Tel entend raillerie et y répond avec esprit, qui ne l'aime pas, parce que personne ne prend plaisir à être moqué.

Toutes les railleries cependant ne sont pas péchés. La raillerie qui se dit pour une bonne fin, par manière d'avis et d'une charitable correction, ou pour égayer une honnête compagnie par un bon mot qui ne peut choquer personne, ni faire peine à un esprit raisonnable, n'est point péché. Mais si la raillerie est piquante et fréquente; si elle fait peine à celui qu'on raille; s'il en rougit, cette raille-

rie est péché; et si elle va jusqu'à troubler la paix et altérer considérablement la charité, elle est criminelle. Se railler des choses saintes, des cérémonies de l'Eglise, des maximes de la Religion et des mysteres, c'est une impiété et un sacrilege. Ces railleries pleines d'impieété sont ordinairement la marque d'un cœur gâté, et qui a commis de grands crimes.

V. Pour réduire en pratique tout ce que nous avons observé en ce Chapitre et les précédens, souvenez-vous, jeunes gens, de deux avis. 1. Si vous avez eu le malheur de vous quereller, si vous avez dit à votre prochain quelques injures atroces, ou fait quelques reproches piquans, ou quelques railleries malignes, qui aient blessé la charité, ou refroidi l'amitié, allez vous réconcilier avec ces personnes. N'oubliez jamais cette maxime de l'Evangile: que vous ne devriez pas même vous présenter à Dieu pour faire une offrande, lorsque vous savez que votre prochain a quelque ressentiment contre vous, surtout si c'est par votre faute: à plus forte raison ne devriez-vous pas vous présenter à l'Autel pour y recevoir votre Créateur, lorsque par votre faute votre frere a quelque

chose contre vous : *Allez premièrement* dit Jesus-Christ, *vous réconcilier avec votre frere* ; et parlez lui dans cette réconciliation avec douceur, avec amitié, avec humilité. *A la Table Divine*, dit Tertulien, *le Sacrifice même ne réconcilie point avec Dieu, ceux qui ne se sont pas réconciliés ensemble.*

2. Le second avis que je vous donne pour prévenir tous ces désordres, c'est de ne jamais parler par passion ni par colère, ni par précipitation. Ne répondez jamais avec aigreur à celui qui vous insulte. *Une parole de douceur*, dit le Sage, *fait cesser la colère*, et adoucit celui qui vous attaque. Enfin souvenez-vous dans vos discours, et à qui que ce soit que vous parliez, de ne pas dire tout ce que vous pensez, ni tout ce que vous savez. Ne croyez pas facilement le mal que vous entendez, et ne le découvrez pas : *Louez vos paroles*, dit S. Augustin ; c'est à dire, examinez-les plus d'une fois avant que de les prononcer. *Mettez une serrure sur vos levres*, dit le Sage, *et que la crainte de Dieu en tiennne la clef.*

CHAPITRE XVII.

Des Amitiés.

1. **LES** amitiés portent au bien ou au mal, selon qu'elles sont bonnes ou mauvaises. Les jeunes gens n'ont ni assez de lumières pour discerner les bonnes, ni assez de vigilance pour se précautionner contre celles qui sont dangereuses. Il est donc important de les instruire sur ce point.

Il y a de la différence entre l'amour du prochain et l'amitié. Il faut aimer tout le monde, mais on ne peut pas avoir de l'amitié pour tous, parce que l'amitié est un amour mutuel et plus étroit. L'amitié est une communication de sentimens et d'affection réciproques, par laquelle deux personnes se chérissent spécialement, et se procurent mutuellement des secours et des services, des conseils et de la consolation.

L'amitié est bonne, dangereuse, ou criminelle, selon le principe, le motif et l'objet sur lequel elle est née. Si on aime dans la personne une chose mauvaise, par exemple, si on aime une fille, parce qu'elle est coquette et galante, ou un jeune homme, parce qu'il est libre en paroles et dissolu, l'amitié est mauvaise et vicieuse.

Si on aime pour une chose vaine et frivole, pour la beauté, pour la bonne grace, l'amitié est frivole et vaine. Si on aime pour une chose bonne, parce qu'une personne a de la vertu, de la science, un bon naturel, un bon esprit, parce qu'elle est patiente, parce qu'elle est officieuse et nous a rendu service; cette amitié est louable et bonne.

II. L'amitié, pour être sainte, doit avoir trois conditions. Il faut qu'elle soit fondée sur la vertu, qu'elle tende à la vertu, et qu'elle soit réglée par la vertu. 1. Fondée sur la vertu, c'est à dire, qu'il faut aimer une personne, à cause des bonnes qualités qu'on voit en elle. 2. L'amitié doit tendre à la vertu, parce que l'amitié doit souhaiter le bien et l'avantage de la personne que l'on aime. Or la vertu et le salut sont le plus grand et le plus nécessaire de tous les biens; ainsi l'amitié qui se procure aux amis que quelques avantages temporels, et qui néglige la vertu, n'est pas une amitié solide, mais une affection purement naturelle, et qui souvent est dangereuse. 3. L'amitié doit être conduite par la vertu; c'est à dire, qu'il faut que la vertu en soit la règle, et que l'on ne

fasse rien par amitié, qui soit contraire à la vertu et à la Loi Divine. L'amitié qui fait offenser Dieu, est une amitié criminelle, parce qu'elle fait aimer une créature plus que Dieu.

Par ces trois conditions vous pourrez discerner facilement les amitiés que vous devez fuir, et celles que vous devez rechercher.

1. Vous devez fuir l'amitié des personnes en qui vous ne connoissez ni vertu ni perfection ; et fuir encore plus l'amitié des personnes sujettes à quelque vice, à l'impureté, à la débauche, à la vengeance, à la conquetterie, à la médifance, aux juremens. L'amitié et la société avec ces sortes de personnes vous seroient funestes, et vous seroient contracter leurs défauts. *L'ami des insensés, c'est-à-dire, des vicieux, leur deviendra semblable,* dit le Sage.

2. Fuyez toute amitié qui ne ne tend pas à vous rendre meilleur : ces sortes d'amitiés n'étant pas à votre édification, pourroient à la suite devenir pernicieuses. Telle est l'amitié des personnes qui ne cherchent dans la vôtre que leur utilité, et une vaine complaisance qu'elles prennent à vous aimer et à être aimées de vous. Telle est aussi

l'amitié de ceux qui ne sont amis que pour la table, et qui ne lient société que pour le divertissement et le jeu. Telle est encore l'amitié de ceux qui ne vous avertissent jamais de vos fautes. *Le meilleur de mes amis, dit S. Grégoire, est celui qui me reprend de mes fautes.*

Mais sur-tout détestez l'amitié des personnes qui vous sollicitent au mal, de ceux qui vous flattent et qui vous entretiennent dans vos désordres : ce sont de faux amis, et des amis plus pernicieux à votre ame, que vos plus grands ennemis.

3. Fuyez l'amitié de ceux qui ne se soucient point d'offenser Dieu pour vous plaire et pour vous rendre service. Souvenez-vous de cette maxime de S. Ambroise, que *celui qui est infidèle à Dieu, ne sauroit avoir d'amitié sincère pour son prochain* ; et quand il en auroit, vous ne pouvez entretenir une telle amitié sans vous exposer à devenir ennemi de Dieu.

Recherchez au contraire l'amitié de ceux qui vous porteront à la vertu par leur exemple et par leurs conseils ; qui ne vous flatteront pas dans vos défauts, qui vous en avertiront avec charité, et

qui dans leur amitié auront pour règle la crainte de Dieu, et pour fin votre salut.

Ce sont-là les saintes et les véritables amitiés, qui sont d'autant plus précieuses qu'elles sont plus rares. C'est de ces amitiés dont le Sage parle, quand il dit : *Que l'ami fidele est une puissante protection; que celui qui le possède, a trouvé un trésor; qu'il n'y a rien au monde qui soit comparable à cet ami, qu'il vaut mieux que l'or et que toutes les richesses de la terre.* Quand vous aurez trouvé un tel ami, ne l'abandonnez point par un esprit volage et changeant, ni pour quelque déplaisir que vous en ayez reçu; car il faut souffrir de ses amis. Celui qui ne veut rien souffrir d'un ami, est indigne d'en avoir aucun.

Pour trouver cet ami fidele, il faut premièrement le demander à Dieu; c'est lui qui fait et qui donne les vrais amis, et celui qui craint Dieu, dit le Sage, *les trouvera.* Puis, ayez soin de prévenir et d'aimer le premier, car il faut aimer pour être aimé, mais il faut que cet amour soit fondé sur la vertu, tendant à la vertu, réglé par la vertu.

4. Quant aux amitiés particulières entre des personnes de différent sexe, on

pour règle
 ur fin votre
 es véritables
 us précieuses
 'est de ces
 quand il dit:
 ante protec-
 a trouvé un
 onde qui soit
 ul mieux que
 de la terre.
 tel ami, ne
 sprit volage
 ue déplaisir
 il faut souf-
 e veut rien
 e d'en avoir
 ele, il faut
 Dieu; c'est
 vrais amis,
 e Sage: il a
 prévenir et
 faut aimer
 que cet a-
 tendant à
 ulieres en-
 t sexe, on

ne les condamne pas toutes; mais on
 doit s'en défier. Ces amitiés sont ordi-
 nairement suspectes, souvent dangereu-
 ses, et quelquefois criminelles. Toute
 inclination n'est pas toujours louable, et
 le principe en est souvent vicieux. Tou-
 te amitié avec le sexe ne vient pas tou-
 jours de Dieu: le démon fait inspirer
 certaines amitiés, qui paroissent inno-
 centes au dehors, et qui sont en elles-
 mêmes très mauvaises. Pour éviter le
 danger et les pièges, et pour rendre ces
 amitiés saintes, veillez sur votre cœur,
 sur vos regards et sur votre penchant.
 Evitez la familiarité, l'assiduité, les con-
 versations secretes et particulieres, sur-
 tout celles qui se font seul à seul; les
 rendez-vous, &c. Observez avec soin ce
 qui a été dit ci-devant sur la pudeur et
 sur la chasteté. Sans ces précautions, vo-
 tre amitié ne seroit plus, dit S. Cyrien,
*qu'une amitié honteuse, une amitié meurtri-
 ère de votre âme.*

EXEMPLE.

Il n'est point de plus grands services
 que ceux que nous recevons de nos amis
 quand ils nous avertissent de nos fautes.
 Une fille nommée Apolline l'éprouva à
 son avantage. Par les avertissemens d'u-
 ne vertueuse compagne qui étoit sa bon-

ne amie, elle se retira d'un état bien dangereux pour son salut. Apolline parloit depuis quelque temps à un jeune homme; les premieres entrevues avec ce jeune homme paroissoient innocentes, mais après un mois d'entretiens assez frequens, le jeune homme commença à se familiariser trop librement avec Apolline. Il sembloit qu'elle ne prenoit point plaisir à tous ces badinages, et qu'elle y résistoit en honnête fille: néanmoins sa compagne s'aperçut de quelques changemens dans la conduite de cette fille. Apolline n'étoit plus ni si modeste, ni si réservée; on commençoit à voir en elle certains airs de vanité: elle ne contentoit plus sa mere ni sa famille comme auparavant.

Sa compagne qui l'aimoit véritablement, crut qu'il y auroit du danger pour cette fille, si elle attendoit plus long temps de l'avertir. L'ayant un jour rencontrée, elle lui parla de la sorte: " Ma chere Apolline, vous ne doutez pas que je ne sois une de vos meilleures amies: je veux aujourd'hui vous donner une marque de mon sincere attachement, en vous avertissant d'une chose à laquelle vous ne faites pas assez d'attention. Vous parlez souvent à un jeune

une état bien
ur. Apolline
ps à un jeune
treuves avec
nt innocentes,
tretiens assez
commença à
ent avec Ap.
le ne prenoit
adinages, et
e fille: néan-
eur de quel-
conduite de
oit plus ni si
commençoit
e vanité: et
e ni la famil-

" homme, et vous lui parlez seule: voi-
" là déjà une faute, parce que vous vous
" exposez en lui parlant ainsi; mais vous
" y ajoutez bien d'autres fautes. Vous
" avez la lâche complaisance de lui per-
" mettre des embrassemens fréquens, des
" cajoleries et des caresses familières et
" trop libres; qu'est-ce que votre con-
" science vous dit de tout cela?

" Ma conscience ne me reproche rien
" là dessus, répondit Apolline; ce jeune
" homme est sage; il m'assure qu'il n'a
" aucune mauvaise intention; et de mon
" côté, je vous prie de croire que je n'ai
" aucune intention criminelle. Ce jeune
" homme, dites-vous, reprit la compagne
" n'a aucune mauvaise intention; qu'en
" savez vous? êtes vous obligée de l'en
" croire sur sa parole? et quand il n'en
" auroit point, ne lui donnez vous point
" occasion d'en avoir par votre complai-
" sance et votre facilité à vous laisser ca-
" joler? Quant à vous, êtes-vous bien
" assurée que vous n'avez eu dans ces en-
" tretiens aucune pensée dangereuse, et
" qu'il ne s'est rien passé dans votre ame,
" qui ait déplu à Dieu? Si vous le croy-
" ez, vous pourriez bien vous tromper;
" vous ne savez pas tout ce qui s'est passé
" alors dans votre esprit et dans votre

« c'est le démon vous l'a peut-être
« caché, comme il le cache à bien d'au-
« tres. Dites-en tout ce que vous vou-
« drez, reprit Appolline : c'est par ami-
« tié tout ce que nous en faisons, et je
« n'y pense point de mal.

« Il est vrai, repliqua la compagne,
« que c'est par amitié, mais ne savez-
« vous pas qu'il y a plusieurs sortes d'a-
« mitiés ? Il y a des amitiés innocentes,
« qui sont selon l'esprit de Dieu, et il
« y a des amitiés dangereuses et sensu-
« elles, qui sont selon l'esprit du démon.
« Tout jeune homme qui ne cherche
« qu'à badiner et à se familiariser avec
« une fille, n'a point une amitié sainte ;
« ses intentions, quoiqu'il en dise, ne
« sont point pures ; et une fille qui
« permet tous ces folâtres et indécens
« badinages, n'est point innocente de-
« vant Dieu. Croyez moi, ma chere
« Appolline, étant plus âgée que vous,
« je connois votre fragilité mieux que
« vous. Dans les entretiens et les
« libertés familières avec des personnes
« qui sont d'autre sexe, le Démon gagne
« toujours : on en remporte dans l'ame
« des impressions pernicieuses ; la pu-
« deur peu-à-peu s'affoiblit dans une
« fille ; dès que la pudeur est affoiblie

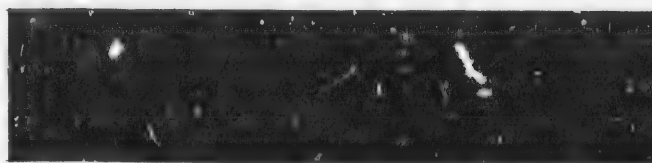
la peut-être
à bien d'au-
ne vous vou-
est par amis
faisons, et je

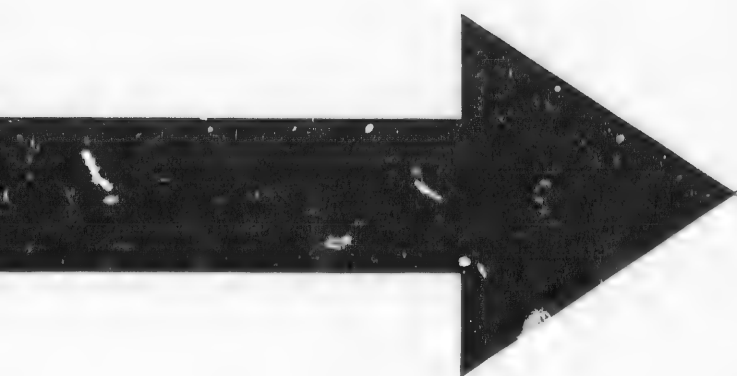
compagne;
ne savez
fortes d'a-
innocentes,
Dieu, et il
les et sensu-
t du démon.
ne cherche
liariser avec
inité sainte;
en dise, ne
ne fille qui
et indécens
nocente de-
ma chere
e que vous,
mieux que
ens et les
s personnes
mon gagne
dans l'ame
ses; la pu-
t dans une
est affoiblie

" dans une fille, elle perd bien-tôt toute
" crainte de Dieu. Voilà ce que l'a-
" mitié et le zèle que j'ai pour vous,
" m'ont inspiré de vous dire pour
" votre bien; et je crois que vous m'en
" saurez bon gré."

Appoline pendant ce discours fut sur
le point de dire à sa compagne de quoi
elle se méloit; mais elle dissimula et la
quitta brusquement, sans lui rien
repliquer. Comme elle avoit un bon
fonds et la crainte de Dieu, elle repassa
dans son esprit tout ce que sa compagne
venoit de lui dire; et la grâce au tant
dans son cœur, elle prit la résolution de
consulter son Confesseur. Elle ne dé-
guisa rien. Son Confesseur, qui étoit
un homme d'expérience, lui fit remar-
quer beaucoup de fautes du côté de ce
jeune homme, dont elle étoit l'occasion,
et beaucoup de péchés intérieurs qu'elle
avoit commis dans ces entretiens dont
elle ne pensoit pas même à s'acquiescer.

Appoline, étonnée de tant de fautes
qu'elle avoit commises, lui dit: mais,
mon Père, tout cela est-il péché mortel?
Non vraiment, lui dit le Confesseur;
mais une âme que craint Dieu, ne doit-
elle appréhender qu'un péché mortel?
Ensuite il ajouta: souvenez-vous, ma





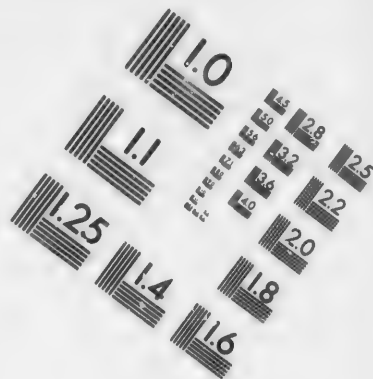
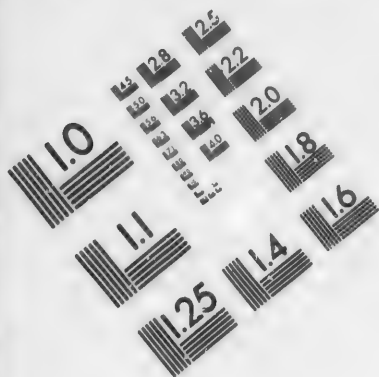
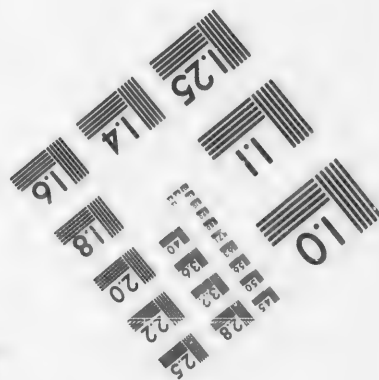
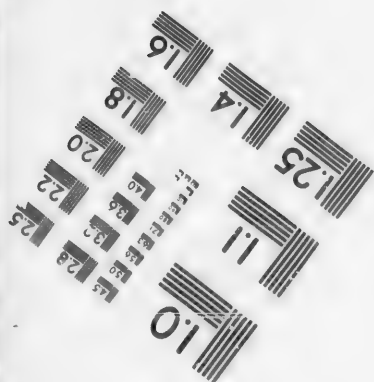
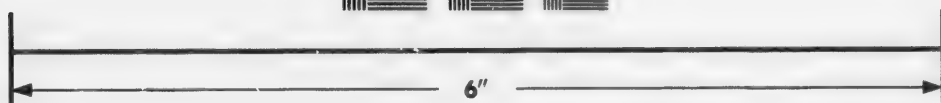
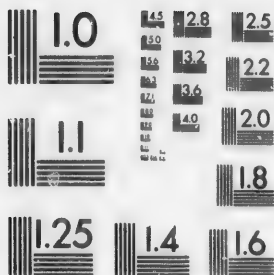


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0 9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.5 25.0 28.0 32.0 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

10 01 02 03 04 05 06 07 08 09 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

Sœur, qu'en cette matiere, tout ce qui se passe de lascif et d'impur dans l'esprit et dans le cœur, dès qu'il est de propos délibéré, il est péché mortel ; et que ce seroit un grand scandale, et une témérité de dire qu'un baiser de bouche donné et reçu par sensualité, n'est qu'un péché léger. Telle est la doctrine de l'Eglise de J. C. *Ab ! mon Dieu, s'écria Appolline en soupirant, j'ai donc fait bien des péchés ?* Vous en avez fait plus que vous ne croyez, reprit le Confesseur. Vous avez fait plus de mal depuis un mois, que vous n'en aviez fait dans toute votre vie. L'amitié que ce jeune homme avoit pour vous, et celle que vous aviez pour lui, vous a été funeste ; s'il vous avoit plongé un poignard dans le cœur, il vous eût fait perdre la vie du corps, mais il ne vous eût pas fait tant de tort qu'il vous en a fait, en vous exposant à perdre votre ame. Il est temps de vous relever de vos chûtes et prévenir de plus grands maux.

Appolline ne pouvant retenir ses larmes, interrompit son Confesseur, et lui dit : je vous prie, mon Pere, de me différer pour quelque jours l'absolution, et de me donner du temps pour gémir sur mes infidélités, et pour ôter de mon

cœur cette dangereuse attache, afin qu'étant mieux disposée, je reçoive avec l'absolution, plus de grâces pour me soutenir dans la crainte de Dieu. Le Confesseur y consentit et lui donna des avis prudens pour la suite.

Appolline, au sortir du Tribunal de la Pénitence, alla se prosterner au pied de l'Autel, et versa une abondance de larmes en présence de J. C. *Quoi ! mon Dieu,* disoit-elle, *faut-il que je vous aie déplu, et que pour si peu de chose je me sois exposée à me perdre !* Elle rappella dans son esprit tout ce que lui avoit dit la charitable compagne, et sur le champ elle alla lui faire part de son changement. En l'abordant elle se jeta à son cou : ah ! lui dit-elle, que je vous ai d'obligation ! sans vous je courrois à ma perte sansy prendre garde, je ne connoissois pas les péchés et les attaches qui étoient dans mon cœur ; mais à présent je les reconnois et j'en rougis. Je vous demande pardon, ma chere amie, du scandale que je vous ai donné, et d'avoir si mal reçu hier les paroles que votre charité vous inspirait de me dire ; je vous prie de me continuer votre amitié et vos avis ; ils ne seront pas sans fruit. Quelques jours après le jeune hom-

me retourna voir Appolline. Retirez-vous lui dit-elle, avec une sainte colere; si j'ai eu la foiblesse de vous permettre des libertés qui ne conviennent point à un jeune homme craignant Dieu, ni à une fille chaste, de ma vie je n'y retomberai. Les momens que j'ai passés avec vous feront le reste de mes jours le sujet de mes gémissemens et de ma douleur. Ce jeune homme lui fit seremens, il prit congé et ne lui parla plus. Ce reproche d'Appolline fut utile à ce jeune homme; il y fit des réflexions, et vécut dans la suite avec plus de retenue.

Appolline de son côté fut fidelle à sa résolution; et lorsqu'elle pensoit au danger auquel elle avoit été exposée, et qu'elle se représentoit, que tant de filles qui sont dans les flammes de l'enfer, avoient commencé leur perte par les mêmes libertés qu'elle avoit permises, elle versoit des torrens de larmes. Elle s'imposa elle-même pour pénitence de jeûner le samedi pendant quelques années.

Cet exemple vous apprend deux choses : 1. Qu'une amitié dangereuse, sur-tout entre personnes de différent sexe, peut vous perdre. 2. Que vous

devez
qui vo
voir d
vertu
défaut

1. I
parce
science
ne soit
moins
chose l
porte à

Les
l'ordina
ent d'u
qui ne
nelle c
ent l
ordinar
la cond
dissimu
ache qu
et effio
impuden
pour ca
in, défia
qu'étant

Retirez-
 nte colere;
 permettre
 ent point à
 Dieu, ni à
 n'y retom-
 passés avec
 ours le su-
 le ma dou-
 fir ser ex-
 parla plus.
 utile à ce
 réflexions;
 plus de re-
 fidelle à la
 soit au dan-
 xposée, et
 nt de filles
 le l'enfer,
 te par les
 permises,
 ves. Elle
 ntitence de
 elques an-
 end deux
 angereuse,
 différent
 Que vous

devez écouter et suivre les avis de ceux
 qui vous aiment, pour votre bien, et a-
 voir des amis qui vous portent à la
 vertu, et qui vous avertissent de vos
 défauts.

CHAPITRE XVIII.

Du Mensonge.

1. LE mensonge est toujours péché,
 parce qu'il est toujours contre la con-
 science de celui qui parle; et quoiqu'il
 ne soit pas toujours péché mortel, néan-
 moins l'habitude de mentir n'est pas une
 chose légère; cette habitude ouvre la
 porte à une infinité de désordres.

Les menteurs habituels sont pour
 l'ordinaire des esprits doubles, qui di-
 sent d'une façon, et pensent d'une autre;
 qui ne s'ouvrent point, qui agissent par
 finesse et par détours, et qui se dégui-
 sent. Un homme de ce caractère est
 ordinairement foube et trompeur dans
 sa conduite, infidèle dans ses promesses,
 dissimulé dans ses desseins, flatteur et
 lâche quand il faut dire la vérité, hardi
 et effronté à produire ses menlonges,
 impudent à les soutenir, artificieux
 pour cacher ses entreprises. Il est en-
 fin, déshant, juge mal de autres, parce
 qu'étant dans l'habitude de se déguiser et

de mentir, il croit aussi que les autres mentent toujours et se déguisent.

Un esprit adonné aux mensonges, est capable des plus grands vices; il s'offre imposteur et médisant, mentira facilement dans les plus grandes choses, et sera même parjure dans les petites; il assurera ses mensonges avec serment, et fera ainsi un péché mortel d'une faute, qui d'ailleurs ne seroit peut être que vénielle.

O la détestable qualité que d'être menteur ! l'Ecriture dit que Dieu l'a en horreur ; que les lèvres qui servent au mensonge lui sont en abomination ; qu'il perdra ceux qui sont adonnés au mensonge ; que parmi les hommes le mensonge est une infamie qui se trouve toujours dans les esprits déréglés et mal instruits, qu'un larron est plus excusable qu'un menteur, et que l'un et l'autre mériteront la punition.

Ce vice odieux est le vice du démon, c'est lui qui s'en est servi le premier, il en est le père et l'auteur. Et de même que la vérité vient de Dieu, dit S. Augustin, le mensonge tire son origine de Satan. Et S. Ambroise ajoute, que ceux qui aiment le mensonge, sont les enfans de ce détestable père. Les enfans de Dieu aiment la vérité, et ceux qui aiment la vérité sont aimés de Dieu.

H.

furtou
etemen
chose
procha
ment e
trompe
ventes
nient
quittan
l'omnie
procha
basse e
par le r
mon. f
désordr
Seco
quand v
autorité
Juge qu
Le men
impostu
du resp
tes suit
aux ser
vous-m
En u
vous pa
pour év
nent, n

II. Fuyez donc ce vice pernicieux, surtout dans deux occasions. Premièrement, lorsque vous parlez d'une chose de conséquence, qui intéresse le prochain. Ceux-là péchent grièvement en ce point, qui déguisent et qui trompent dans les affaires, dans les ventes ou achats importants; ceux qui nient certaines dettes, qui nient des quittances qu'ils ont reçues, qui par calomnie imposent un crime faux à leur prochain. O qu'un homme a l'ame basse et noire, qui perd ainsi son ame par le mensonge pour un vil intérêt. O mon fils! ne tombez jamais dans ce désordre.

Secondement, évitez le mensonge, quand vous parlez à une personne qui a autorité sur vous, par exemple, à un Juge qui vous interroge juridiquement. Le mensonge alors est un parjure et une imposture qui est bien griève; soit à cause du respect que vous violez, soit à cause des suites funestes, et du tort que ces faux sermens et ces mensonges causent à vous-même et à autrui.

En un mot, à qui que ce soit que vous parliez, quand même ce seroit pour éviter un grand mal et un châti-
ment, ne dites jamais un mensonge de

propos délibéré. Aimez la vérité et la sincérité dans tous vos discours. O l'aimable qualité dans une jeune personne, quand elle n'ose dire un mensonge ! le juste, dit le Sage détestera le mensonge. Demandez à Dieu qu'il vous préserve de ce vice, et faites lui souvent la prière de Salomon : *Mon Dieu, éloignez de mon esprit la vanité et les paroles du mensonge.*

E X E M P L E.

Peut-on voir des sentimens plus généreux et plus sinceres que ceux d'un saint Evêque dont parle S. Augustin ? C'étoit l'Evêque Firmus. Il cachoit par charité un homme qu'on cherchoit pour mettre à mort. Les Officiers de l'Empereur demanderent à cet Evêque où étoit cet homme. *Je ne puis pas vous répondre* leur dit l'Evêque, *parce que je ne puis ni mentir, ne découvrir celui que vous cherchez.* On fit souffrir à Firmus les cruels tourmens, pour savoir de lui où étoit cet homme : on le menaça même de la mort. *Je sais souffrir et mourir* leur dit il, *mais je ne sais point parler quand il s'agit de parler contre la vérité en faveur de mon prochain.* On le presenta à l'Empereur, qui ayant admiré la vertu de ce S. Evêque, le ren-

voya, et
chez lui
qu'il v
dire u
rité du

Vou
suivans
menson
rencon
le prier
pour ai
pagnon
pudent
non éto
Le Sai
Dieu p
perie.
au com
de se le
véritab

L'E
et Saph
fonge à
nition r
Dieu r
fonges.

voya, et fit grace à celui qu'il eschoit chez lui. Vous voyez par cet exemple, qu'il vaut mieux souffrir la mort que de dire un mensonge, et que blesser la charité du prochain.

AUTRE EXEMPLE.

Vous verrez dans les deux exemples suivans, des punitions tragiques du mensonge. Quelques pauvres ayant rencontré S. Jacques Evêque de Nisibe, le prièrent de leur donner quelque chose pour aider à enterrer un de leurs compagnons qui étoit mort. (C'étoit un impudent mensonge, parce que le compagnon étoit vivant et contrefaisoit le mort.) Le Saint leur donna l'aumône, mais Dieu punit leur mensonge et leur tromperie. Dans le temps qu'ils disoient au compagnon qui contrefaisoit le mort de se lever, il rendit l'esprit, et mourut véritablement.

AUTRE EXEMPLE.

L'Ecriture Ste. rapporte, qu'Ananie et Saphire sa femme ayant dit un mensonge à S. Pierre, ils tombèrent en punition morts à ses pieds. Craignez que Dieu ne vous punisse pour vos mensonges.

CHAPITRE XIX.

De la nécessité d'avoir un bon Confesseur et guide dans les voies du Salut.

I. LE chemin du salut est un chemin difficile et dangereux : vous avez donc besoin d'un guide pour y marcher. *Si un aveugle conduit un autre aveugle, dit le Fils de Dieu, il tomberont tous deux dans la fosse*, et a plus forte raison, si un aveugle se conduit soi-même dans un chemin qu'il ne connoît pas. *Malheur à celui qui va seul, dit le Sage, parce que s'il vient à tomber, il n'a personne qui le relève* : c'est pour cela que le S. Esprit avertit si souvent les hommes de ne pas se fier à leurs propres lumières, que celui qui s'appuie sur son jugement, est un insensé ; que c'est le propre des fous de se fier à eux-mêmes ; et que le Sage se conduit en tout par les conseils d'un homme prudent.

Choisissez donc, jeunes gens, un Confesseur habile et un guide éclairé, qui vous conduise dans la vertu, et qui vous en enseigne les maximes ; qui vous montre ce que vous devez fuir, et ce que vous devez faire ; et qui vous remette dans le chemin du Ciel, quand vous vous en éloignez ; qui vous avertisse des pièges de l'ennemi, et vous apprenne à résister

aux
comp
conn
craint
aime
que
d'un
II
il est
vous
seils
et re
vous
hont
vos
plus
tomb
gens
gran
autre
un p
agir
duite
tomb
et pe
A
fianc
qu'un
couv

X.
Confesseur et
lui.

est un che-
vous avez
marcher.
re aveugle,
tous deux
ison, si un
e dans un
Malheur
parce que
onne qui le
S. Esprit
de ne pas
que celui
un insensé;
fier à eux
it en tout
lent.

un Con-
laire, qui
t qui vous
ous montre
que vous
ette dans
s vous en
des pièges
à résister

aux tentations ; qui vous éloigne des compagnies pernicieuses, et vous en fasse connoître les dangers ; qui vous fasse craindre le péché, et vous apprenne à aimer Dieu. Tels sont les avantages que vous trouverez sous la conduite d'un bon Confesseur.

II. Ayez un grand respect pour lui ; il est l'Ange visible par lequel Dieu vous parle. Ayez confiance en ses conseils ; soyez exact à pratiquer ses avis, et rendez-lui compte de l'usage que vous en aurez fait. N'ayez point de honte de lui déclarer vos tentations, vos penchants et vos péchés, même les plus secrets. Gardez-vous bien de tomber dans le piège de certaines gens, qui étouffent de quelques grands péchés, se confesser à un autre, par une sottise honte de déclarer un péché à leur Confesseur ordinaire ; agir ainsi, c'est rendre inutile la conduite d'un Confesseur, et s'exposer à tomber dans beaucoup d'autres péchés, et peut-être à se perdre.

Ayez envers votre Confesseur la confiance qu'un enfant a pour son pere, et qu'un malade a pour son médecin ; découvrez-lui tout le bien et tout le mal

qui est en vous ; ne faites rien de conséquence sans le lui communiquer, surtout lorsque vous délibérez sur le choix d'un état de vie.

III. Mais, pour trouver ce bon Confesseur, ce Directeur fidele et zélé, il ne faut pas le choisir au hasard, ni sur la parole de certaines gens, qui ne cherchent que des Confesseurs faciles, et qui décrivent les Confesseurs exacts et prudents : *Il faut*, dit saint François de Sales, *le choisir entre dix mille*, et le demander à Dieu. Priez le Seigneur de tout votre cœur de vous faire connoître celui qu'il vous destine. Allez à ce Confesseur, non pas par une confiance naturelle, mais uniquement pour votre sanctification.

Votre Pasteur est pour l'ordinaire le meilleur pour vous. 1. Parce que vous connoissant mieux qu'un autre, il vous donnera des avis plus sûrs et plus convenables. 2. Parce qu'étant plus obligé de répondre à Dieu de votre âme, qu'un autre Confesseur, il aura plus de zèle pour vous conduire à Dieu. 3. Parce qu'à raison de son ministère de Pasteur, il a plus de graces selon l'étendue de ce saint ministère, et par conséquent Dieu lui communique plus de

lumi

Si

ne pa

priez

éclair

qui so

vous l

facile

Ce n'

que d

un Co

néann

est ab

son al

de fai

IV

fois e

n'en m

pour e

guéri

vous c

pas p

S'il vo

il vou

vous l

Qu

lorsqu

l'occa

savoir

lumières pour vous diriger.

Si vous avez des raisons légitimes de ne pas vous adresser à votre Pasteur, priez-le, ou priez quelques personnes éclairées de vous indiquer un Confesseur qui soit selon l'esprit de Dieu, et quand vous l'aurez trouvé, ne le changez pas facilement et sans de bonnes raisons. Ce n'est pas un moyen pour se corriger, que d'aller sans discernement, tantôt à un Confesseur, tantôt à un autre. Si néanmoins votre Confesseur ordinaire est absent, adressez-vous à un autre : son absence ne doit pas vous empêcher de faire votre devoir.

IV. Si votre Confesseur use quelquefois envers vous d'un peu de sévérité, n'en murmurez pas et ne le quittez pas pour cela : les Médecins trop doux ne guérissent pas les plaies invétérées. S'il vous dit quelque chose qui ne vous fasse pas plaisir, c'est pour votre avantage. S'il vous laissoit vivre à votre fantaisie, il vous rendroit un mauvais office, en vous laissant courir à votre perte.

Quand il vous diffère l'absolution, lorsque vous êtes dans l'habitude ou dans l'occasion du péché, vous devez lui en savoir bon gré ; c'est afin que vous vous

en corrigiez et que vous n'abusiez pas du Sacrement. Vous devriez même, lorsque vous n'êtes pas disposé à mieux vivre et à changer de vie, sur-tout si vous avez quelque dangereuse habitude, prier vous même votre Confesseur de vous différer l'absolution, afin que vous preniez du temps pour vous disposer, par la prière et par l'amendement, à recevoir une absolution salutaire.

Souvenez-vous d'un exemple mémorable que l'Ecriture rapporte du Roi Joas. Ce Roi avoit été élevé par le Grand-Prêtre Joïada dans la crainte de Dieu, depuis l'âge de sept ans jusqu'à quaranté. Pendant tout ce temps il vécut saintement, et l'Ecriture en attribue la cause à la conduite de ce saint homme. *Joas, dit le Texte sacré, se comporta saintement devant Dieu, tant qu'il fut enseigné par Joïada le Grand Prêtre* ; mais Joïada étant mort, ce malheureux Prince n'étant plus retenu par les sages conseils de son S. Maître, s'abandonna aux désordres d'une vie criminelle, et attira sur soi de grands malheurs, et une mort misérable.

Cet exemple vous apprend combien est avantageuse et nécessaire la direction d'un guide fidele et prudent dans le chemin de la vertu.

Tous

U
puisse
tout a
ser so

1.
vivre
le péc
fessio
beauc
néglig
aux m

2.
vous
habit
occaf
ou far
du pi
tomb
or c
consc
conne
salut,
nocer

3.
tation
or il

CHAPITRE. XX.

*Tous les fideles, et sur-tout les jeunes gens
doivent se confesser souvent.*

UN des plus importants avis qu'on puisse donner à tous les Chrétiens, et sur-tout aux jeunes gens, c'est de se confesser souvent : en voici trois raisons.

1. Parce que, quoique vous puissiez vivre quelque temps sans tomber dans le péché mortel ; néanmoins sans la confession fréquente, vous ne pouvez éviter beaucoup d'autres péchés, qui, étant négligés, vous conduiront peu-à-peu aux mortels.

2. Sans la confession fréquente, vous vous engagerez insensiblement dans des habitudes périlleuses, ou dans certaines occasions que vous croirez innocentes, ou sans dangers ; et si vous n'êtes averti du piège, tôt ou tard elles vous feront tomber dans quelques grands crimes : or c'est en découvrant souvent votre conscience à un Confesseur, que vous connoîtrez par ses avis, les dangers du salut, et que vous conserverez votre innocence.

3. Vous serez souvent attaqué de tentations ; et surtout contre la chasteté : or il est impossible que vous y résistiez

140 on ali

longtemps sans la Confession fréquente, et sans les avis d'un prudent Confesseur. Voilà le grand remède contre les coups que l'ennemi vous porte; celui qui néglige le remède, tombera dans la maladie, et de la maladie dans la mort, dit le Sage.

Enfin la Confession est un remède efficace contre le péché pour quatre raisons. 1. Parce qu'étant un Sacrement elle donne des graces pour l'éviter. 2. Parce qu'elle fait renouveler la protestation de ne le commettre jamais. 3. Parce que les avis du Confesseur réveillent le Pénitent, et le raniment à être fidèle à Dieu. 4. Parce que le Pénitent déclarant ses tentations au Confesseur, apprend les moyens d'y résister; et cette humble déclaration des tentations est déjà un puissant remède pour les vaincre.

Le malin esprit craint d'être découvert. C'est un serpent qui se cache quand il veut mordre, et qui s'enfuit dès qu'il est apperçu. Il est comme un voleur de nuit, qui craint d'être vu. Le démon n'a point de piège plus dangereux pour perdre les jeunes gens, que de les rendre muets sur les secrets de leur conscience; afin que dans ce pernicieux silence, ils ne trouvent ni secours pour

résiste
se ret
Bern
claré,
on le
fi on
qu'on
crem
la mo

A
I S
vice,
quene
Mais
confe
les te
ment
N'
confe
une
de ne
est t
quan
reme
malaa
Ga
ceux

résister aux tentations, ni moyens pour se retirer du vice. Le péché dit saint Bernard, est bientôt guéri quand il est déclaré, mais, il s'augmente par le silence. Si on le découvre, de grand il devient petit : si on le cache, il devient plus grand. O qu'on est aveugle, quand on fuit les Sacremens ! c'est fuir la vie, et chercher la mort de son ame.

CHAPITRE XXI.

Autres avis touchant la Confession.

I SI vous êtes dans l'habitude du vice, et si vous avez des tentations fréquentes, confessez-vous tous les mois. Mais, pour être parfait, vous devez vous confesser plus souvent, sur tout lorsque les tentations vous attaquent plus fortement.

N'imitiez pas ceux qui ne pensent à se confesser que lorsqu'ils ont succombé à une tentation. N'est-ce pas une folie de ne penser au remède, qu'après qu'on est tombé dans une maladie mortelle, quand on peut la prévenir par ce même remède ? Employez le remède avant la maladie, dit le Sage.

Gardez-vous de suivre l'exemple de ceux qui étant tombés, au lieu de se re-

lever promptement, se laissent de nouveau aller au péché, et negligent de se confesser par honte ou par lâcheté, ou pour attendre l'occasion d'une grande Fête. Ce délai est cause que plusieurs retombent dans de plus grands désordres. Il ne faut point perdre courage pour être tombé ; relevez-vous de vos propres chûtes, pour veiller avec plus de précaution sur vous même.

II. Le démon, pour vous empêcher de vous confesser, vous suscitera des obstacles. Tantôt il vous persuadera qu'il y a trop de peine ; tantôt que vous n'êtes pas assez préparé, tantôt que vous n'en avez pas besoin : une autre fois il fera naître une affaire. Souvent il vous donnera du dégoût de la Confession, et peut-être tâchera t'il de vous en retirer par cette funeste honte qu'il a coutume d'inspirer aux jeunes gens qui crignent quelquefois de passer pour dévots, tandis qu'ils n'ont point de honte de passer pour libertins. Enfin il n'y a point d'artifices qu'il n'emploie pour vous éloigner de la Confession. Mais au nom de Dieu, passez sur tous ces obstacles, et regardez comme une des plus dangereuses tentations de l'ennemi, toutes les pensées qui vous éloignent des Sacremens.

III
avant
lorsq
état
de ca
avec
réité
ont é
vez v
quen
tudes
gnéri
vous
que v
quel
que l
ment
ou n

Avi
I. E
les p
penc
té et
sans
II
et av

III. Faites une Confession générale avant votre première Communion, et lorsque vous vous disposez à prendre un état de vie. Si vous avez eu le malheur de cacher par honte des péchés mortels avec connoissance, il faut depuis ce temps réitérer vos Confessions, parce qu'elles ont été sacrilèges. De même, si vous avez vécu plusieurs années dans des fréquentations criminelles, dans des habitudes de rancune, d'impureté, d'ivrognerie, de juremens énormes, &c, je vous conseille de répéter les Confessions que vous avez faites en cet état; c'est quelquefois même une nécessité, parce que les Confessions faites sans amendement, dans de mauvaises habitudes mortelles, sont ou nulles, ou suspectes.

C H A P I T R E XXII.

Avis plus particuliers pour la Confession.

I. EXAMINEZ-vous principalement sur les péchés auxquels vous avez plus de penchant. Examinez-vous avec sincérité et avec humilité; mais sans scrupule, sans trouble et sans inquiétude.

Excitez-vous ensuite avec confiance et avec amour au regret d'avoir offensé

Dieu, et demandez-lui pardon de tout votre cœur en implorant son secours et sa clémence.

Approchez-vous du Confesseur avec beaucoup de respect et de modestie, vous représentant que vous allez comparoître devant Dieu et devant votre Juge, pour demander miséricorde. Si vous êtes obligé de rester long-temps auprès du Tribunal avant que d'être confessé, ne vous en inquiétez point, et ne vous dissipiez pas; tenez-vous dans une posture humble et respectueuse, priant Dieu, ou lisant quelque livre qui vous inspire des sentimens de pénitence.

Déclarez vos péchés au Confesseur, humblement, clairement, simplement, et en peu de mots. Il y en a qui expliquent trop de choses dans leurs Confessions, et qui racontent trop de circonstances; c'est scrupule et perte de temps. D'autres, par malice, ne disent leurs péchés qu'à demi, et attendent que le Confesseur leur demande le reste; abus qui fait souvent des Confessions nulles ou sacrilèges.

Gardez-vous bien de cacher aucun péché mortel dans la Confession, de propos délibéré. Ce malheur arrive quelquefois aux jeunes gens pour certains

Au
péchés
rer. U
bouche
crilege
heur;
voir ja

Ne
sions d
mais c
instrui

II. L
faite, é
tions

Ne fai

cupent

pendan

Cette t

la Con

Si v

ence,

prit, v

de votr

l'enner

vous n

le Con

rieur;

même

lument

soumet

cela le

péchés deshonnêtes qu'ils n'osent déclarer. Une criminelle honte leur ferme la bouche, et les tient dans un état de sacrilège. Ne tombez jamais dans ce malheur; il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais vu le jour.

Ne cherchez point dans vos Confessions d'être estimé de votre Confesseur, mais d'être purifié de vos péchés, et instruit dans le chemin du salut.

II. La déclaration de vos péchés étant faite, écoutez attentivement les instructions et les avis de votre Confesseur. Ne faites pas comme plusieurs qui s'occupent à rechercher quelques péchés, pendant que le Confesseur leur parle. Cette faute peut faire perdre le fruit de la Confession.

Si vous avez des embarras de conscience, des scrupules et des peines d'esprit, vous devez vous confier aux avis de votre Confesseur. C'est un piège de l'ennemi et une tentation de croire que vous ne vous expliquez pas assez, que le Confesseur ne connoit pas votre intérieur, et qu'il se trompe; c'est vous-même qui vous trompez. Il faut absolument, quoi qu'il vous en coûte, vous soumettre à ce qu'il vous ordonne, sans cela le démon se servira de vos doutes

et de vos scrupules, pour vous jeter de plus en plus dans le trouble. Vous ne risquez rien de vous soumettre, et vous risquez tout en ne vous soumettant pas. Il y a des personnes éclairées qui ont souvent des scrupules qui les accablent. Dieu le permet ainsi, afin qu'elles lui fassent le sacrifice de leurs lumières par l'humilité et l'obéissance.

Avant que le Confesseur vous donne l'absolution, et pendant qu'il la donnera, demandez pardon à Dieu de vos péchés avec un vif regret de les avoir commis, et avec une sincère volonté de changer de vie. Souvenez-vous que sans la contrition, il n'y a point de Sacrement ; mais excitez-vous sans trouble et sans inquiétude, et laissez ensuite le tout à la miséricorde de Dieu.

III. Quant à la pénitence, écoutez-la avec attention, lorsque le Confesseur vous l'impose ; acceptez-la avec docilité, croyant que vos péchés en méritent incomparablement plus : accomplissez-la sans négligence, et avec fidélité. Les bonnes œuvres imposées par le Confesseur, sont plus méritoires et plus efficaces que les autres œuvres volontaires.

Après votre Confession, détestez de

nouveaux
vous a
rigger ;
sur les
mettre

Lors
sans de
une C
Confes
tombe
nent
causer
marqu
répète
quoiqu
caus
ames.
Pierre
faute
étien
rien
cœur
nous
misse

Or
struc
Conf
rapp
Theo

nouveau les principaux péchés que vous avez accusés, afin de vous en corriger ; et faites de sérieuses réflexions sur les avis de votre Confesseur, pour les mettre en pratique.

Lorsque vous avez confessé vos péchés sans déguisement et à la bonne foi, dans une Confession générale, ou dans une Confession particulière, et que vous n'y tombez plus, si ces péchés vous reviennent souvent à l'esprit, et s'ils vous causent des remords, c'est une bonne marque ; ne vous allarinez pas, et ne répétez pas vos Confessions. Le péché, quoiqu'il soit pardonné, ne laisse pas de causer de fréquens remords aux bonnes âmes. David, la Magdelaine et S. Pierre avoient reçu le pardon de leurs fautes ; cependant leurs fautes leur étoient toujours présentes, et ils les pleuroient sans cesse ; voilà le vrai état d'un cœur pénitent. Après avoir péché, nous ne devrions vivre que dans les gémissemens et dans les larmes.

E X E M P L E.

On ne voit gueres d'exemple plus instructif, pour les Pénitens et pour les Confesseurs ; que l'exemple suivant rapporté par un célèbre Auteur de Theologie, dans son *Hortus pastorum*,

cond. myst. tract. 5. de impedim. integr. Confess. Un homme de qualité, ne pouvant obtenir l'absolution de son Pasteur, ni de plusieurs Peres Jésuites à qui il s'adressa, parce qu'il ne vouloit point quitter ses usures, ni mettre fin à ses crimes, trouva enfin un Confesseur qui lui dit que ceux qui lui avoient refusé l'absolution étoient des scrupuleux, et qu'il la lui donneroit. Il se confessa quelques années à ce Confesseur, et le faisoit même souvent manger à sa table. Cet homme étant tombé dangereusement malade, on courut aussitôt avvertir son Confesseur; mais pendant ce temps le malade mourut. Le Confesseur étant en chemin, cet homme lui apparut, et lui dit : où allez-vous, mon Pere?—j'allois vous Confesser, parce qu'on m'a dit que vous étiez en danger. " N'allez pas plus loin, reprit " l'autre; je viens de mourir, et je suis " condamné à l'enfer pour les peches " que vous m'avez laissé commettre " pendant tant d'années. Vous êtes en " partie la cause de ma perte.

" Vous êtes indigne du sacré minis-
" tere que vous exercez, et que vous

" pro
" zèle
" viez
" de
" avis
" vice
" sau
" de
" min
" le d
" par
temps
et tou
compa
né et
lieu c
histoir
devan
par un
Jesús
voit a
dit qu
sonne

Sai
ment
sacrilè
vingt
Confè
comm

“ profanez ; si vous aviez eu plus de
 “ zèle pour mon ame ; si vous ne m’a-
 “ viez pas donné l’absolution avec tant
 “ de facilité ; si vous m’aviez donné des
 “ avis, et des moyens pour me retirer du
 “ vice, j’en eusse profité et je serois
 “ sauvé. Puisque vous avez eu tant
 “ de part à mes péchés par votre cri-
 “ minelle facilité à me laisser vivre dans
 “ le désordre, il est juste que vous en
 “ partagiez aussi la peine.” En même
 temps la terre s’ouvrit sous leurs pieds,
 et tous les deux furent engloutis. Le
 compagnon du Confesseur, tout conster-
 né et hors de lui-même, annonça dans le
 lieu cette tragique aventure. Cette
 histoire fut racontée dans un Sermon
 devant l’Archiduc d’Autriche Albert,
 par un Religieux de la compagnie de
 Jesus ; ce Prédicateur assura qu’il l’a-
 voit apprise d’un savant homme, qui lui
 dit qu’il connoissoit parfaitement la per-
 sonne et le lieu où elle étoit arrivée.

AUTRE EXEMPLE.

Saint Antonin rapporte un événe-
 ment tragique au sujet des Confession-
 sacrilèges. Une fille âgée de dix-huit ou
 vingt ans, ayant caché par honte à son
 Confesseur, un péché d’impureté qu’elle
 commettoit seule ; et qu’elle avoit ap-

pris d'une compagne, ce péché allar-
moit tellement sa conscience et lui cau-
soit de si cruels remords, qu'elle en per-
doit le sommeil; mais la honte lui fer-
moit toujours la bouche en Confession.
Elle se fit Religieuse pour mettre sa con-
science en repos, espérant qu'en faisant
de grandes penitences en Religion, elle
en obtiendrait le pardon sans le confes-
ser. Etant au lit de la mort, son péché
se représenta à son esprit plus vivement
que jamais, et sa conscience toujours
plus alarmée la tourmentoit horrible-
ment, et la pressoit de dire ce péché au
Confesseur; mais elle eut encore la lâ-
cheté de le cacher, et mourut en cet é-
tat. (Tant il est vrai qu'on meurt
comme on a vécu; et que quand on a-
buse des graces et des Sacremens pen-
dant la vie, on en abuse ordinairement
à la mort.) Cette Religieuse hypocrite
passoit pour très-vertueuse, et fut re-
grettée de toute la Communauté.

Trois jours après sa mort elle appa-
rut à une de ses amies dans un état af-
freux, et lui dit ces paroles: " Ne pri-
ez plus pour moi, ma Sœur, je suis
" damnée pour un péché d'impureté que
" j'ai commis seule: il m'étoit facile
" d'en obtenir le pardon en le confes-

fant
l'a t
sant
de J
vère
grand
mens,
heur à

JES
grande
ment c
ame et
il a fai
de plu
compr
laissé d
charité
servir
nous
nous c
La
yen e
vous a
vous
vous n
vent!

fant ; mais une criminelle honte me
l'a toujours fait cacher ; et en abu-
sant ainsi de la Confession, et du Sang
de J. C. je me suis attirée la plus sé-
vère damnation." Elle poussa un
grand cri, et dit, arut. Sans les Sacre-
mens, on ne peut se sauver, mais mal-
heur à ceux qui en abusent !

CHAPITRE XXIII.

De la Sainte Communion.

JESUS-CHRIST, par un effet de sa
grande miséricorde, a institué le Sacre-
ment de Pénitence pour purifier notre
ame et pour remettre nos péchés. Mais
il a fait pour nous quelque chose encore
de plus admirable. Par un excès in-
compréhensible de son amour, il nous a
laissé dans l'adorable Sacrement de l'E-
ucharistie son Corps et son Sang, pour
servir de nourriture à nos âmes, pour
nous conserver dans la grâce, et pour
nous conduire à la vie éternelle.

La Sainte Communion est donc un mo-
yen efficace pour se sanctifier ; et, si
vous avez un vrai desir de vous sauver,
vous devez, autant qu'il est en vous,
vous rendre digne d'en approcher sou-
vent. *Si vous ne mangez ma chair, dit*

J. C., et si vous ne buvez mon Sang, vous n'aurez point la vie en vous.

C'est dans cette source vivante que vous puiserez abondamment tous les secours pour acquérir les vertus. Vous cherchez la sagesse, et vous recevrez la sagesse éternelle. Vous demandez la pureté, et vous recevrez ici le Dieu de la pureté même. Vous avez besoin de graces, et vous recevrez ici l'Auteur de toutes les graces. Vous avez besoin de forces dans les tentations et dans les dangers, et vous recevrez ici le pain de vie et le pain des forts. Ne refusez donc pas la grâce de ce divin Sauveur, qui se donne à vous par un amour ineffable. C'est une marque qu'on n'a aucun desir de son salut, quand on néglige un moyen si puissant et si saint, qui contient l'Auteur même du salut.

II. Quoiqu'on ne puisse pas prescrire en général un temps pour la Communion, parce que cela dépend de l'état d'un chacun, je vous dirai néanmoins qu'il est à propos de communier ordinairement tous les mois. Si vous vous confessez plus souvent, vous prendrez, pour la Communion, l'avis de votre Confesseur, qui vous la permettra plus souvent ou plus rarement, selon que

vous aur
deur à v

à vous c

On ne

quand o

tions, et

comme

ger souv

l'on ma

ne confi

nier sou

munion.

S. Amb

cevoir to

Prene

indigner

tel ; il v

voir jam

soi-même

pain ; ca

ment le

et mang

suivans

heur d'

Si vo

de purif

des péc

Saints d

ques ex

tois, po

Sang, vous

ivante que

tous les

us. Vous

recevrez la

mandez la

Dieu de

besoin de

Auteur de

vez besoin

et dans les

le pain de

le refusez

à Sauveur,

pour ineffa-

on n'a au-

on néglige

t, qui con-

t.

s prescrire

Commu-

de l'état

éanmoins

nier ordi-

vous vous

prendrez,

de votre

mettra plus

selon que

vous aurez de zèle à en profiter, d'ardeur à vous en approcher, et de fidélité à vous corriger.

On ne peut communier trop souvent, quand on le fait avec de saintes dispositions, et l'Eglise vous y exhorte. Mais comme la santé ne consiste pas à manger souvent, mais à profiter de ce que l'on mange, de même aussi la sainteté ne consiste pas précisément à communier souvent, mais à profiter de la Communion. *Vivez donc de telle sorte, dit S. Ambroise, que vous méritiez de recevoir tous les jours ce pain divin.*

Prenez garde de jamais communier indignement, et en état de péché mortel ; il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais été. *Que l'homme s'éprouve soi-même, dit S. Paul, et qu'il mange de ce pain ; car celui qui mange et boit indignement le Corps et le Sang du Seigneur, boit et mange son Jugement.* Les exemples suivans vous feront comprendre le malheur d'une sacrilège Communion.

Si vous communiez souvent, tâchez de purifier votre cœur de plus en plus des péchés véniels. A l'exemple des Saints dont vous verrez ci-après quelques exemples, vous pourrez quelquefois, pour vous mieux disposer, différer

quelques jours votre Communion. Si votre Confesseur vous la diffère lui-même, soumettez vous à ses avis.

EXEMPLE.

De quelle horreur n'est-on pas saisi, lorsqu'on pense au sacrilège que commit Judas, et aux funestes suites de son indigne Communion ? L'Evangile nous apprend qu'aussitôt que Judas eut communiqué, le démon entra dans le corps de ce malheureux, qui alla ensuite trahir et livrer J. C. ; après ce crime il se désespéra : et s'arracha enfin lui-même la vie. Voilà l'effet du premier sacrilège : un Disciple de J. C. possédé du démon ; un Dieu trahi et vendu ; un Apôtre désespéré est perdu.

AUTRE EXEMPLE.

Saint Cyprien Archevêque de Carthage a été témoin de plusieurs événements mémorables arrivés au sujet des Communions indignes, dont il nous a laissé lui-même l'histoire dans ses livres. C'étoit la coutume alors de communier les petits enfans, et de leur donner du vin consacré. Une petite fille qui étoit encore à la mamelle, fut agitée de convulsions au moment qu'on la présenta à la communion, et étoit comme si on lui eut debouté les os. Aussitôt

qu'elle
le vo
convul
et n'avo
i tolâtr
Myftere
du pain
c'est po
ne put
corps d
si infect
le Sauv
dans u
tel !

Saint
femme
s'étant
Table,
dans le
près p
elle tou
une au
pour c
me qu
cevoir
dir S.
empla
monde

Saint
cre G

union. Si
diffère lui.
avis,

n pas faisi,
que com-
ites de son
ang le nous
s eut com.
le corps de
te trahir et
e il se dé-
i-même la
r sacrilège:
du démon;
Apôtre de.

P L E.
ue de Car-
eurs événe-
au sujet des
nt il nous a
s ses livres.
communier
donner du
fille qui é-
fut agitée
u'on la pré-
oit comme
. Aussitôt

qu'elle eut pris du Sang du Sauveur. elle
le voit avec de grandes et de nouvelles
convulsions. Cet enfant étoit innocent,
et n'avoit point encore péché; mais des
idolâtres, par moquerie de nos saints
Mystères, avoient fait avaler à cet enfant
du pain qui avoit été offert aux Idoles,
c'est pour cela que le Sang du Seigneur
ne put demeurer dans la bouche et le
corps de cet enfant, qui avoient été ain-
si infectés et souillés. O combien plus
le Sauveur a-t-il d'horreur de demeurer
dans une ame souillée du péché mor-
tel!

Saint Cyprien rapporte aussi qu'une
femme coupable d'un crime énorme,
s'étant approchée en cet état de la Ste.
Table, et ayant communie, elle se sentit
dans le moment comme étouffée; et a-
près plusieurs horribles tremblemens,
elle tomba morte sur la place. Et qu'
une autre approchant du Sanctuaire
pour communier, il en sortit une flam-
me qui l'empêcha d'avancer et de re-
cevoir la Ste. Eucharistie. C'est ainsi,
dit S. Cyprien, que Dieu en punit ex-
emplairement quelques-uns en ce
monde pour rendre les autres sages.

Saint Ambroise défendit à son Dia-
cre Géronce, d'approcher des saints

myſteres, et de communier, juſqu'à ce qu'il eût expié pendant quelque temps, par la penitence, quelques paroles vaines et indiſcrettes qu'il avoit proferées.

Saint Jean Chryſoſtome n'ayant pu réconcilier deux perſonnes qui ſe querelloient, eut le cœur un peu ému en voyant leur opiniâtreté. Cette émotion de ſon cœur étoit un effet de ſa charité; cependant il n'oſa ce jour-là célébrer les divins myſteres, ni communier, pour marquer qu'il faut avoir le cœur en paix pour recevoir J. C. Gardez-vous donc bien d'aller à la ſainte Table, ſi vous avez un reſſentiment volontaire contre quelqu'un.

Sainte Thérèſe diſoit que tout ce qui l'animoit et la ſoutenoit le plus dans ſes perſecutions et dans ſes peines, c'étoit la divine Euchariftie : elle trouvoit ſa conſolation, ſon ſoulagement et ſa force dans la Communion.

Communiez donc ſouvent, allez ſouvent à J. C. qui deſire de s'unir à votre ame ; mais éprouvez-vous auparavant par une Confefſion humble et ſincere, et par l'amendement ; et pratiquez les avis ſuivans;

C
I. L
cèdent,
la grac
cremen
divine,
pas à
votre e
ſée de
vous-m
qu'il ſe
Dieu ;
laquelle
un bon
c'eſt à
parez
l'aut de
digne
II.
avant
recueil
I. Hu
N. Sei
de le
grande
cauſe
Quoi,

CHAPITRE XXIV.

Avis pour bien Communier.

I. DEMANDEZ à Dieu le soir précédent, et dans votre prière du matin la grace de recevoir dignement ce Sacrement auguste, afin qu'une action si divine, qui doit vous sanctifier, ne serve pas à votre condamnation. Occupez votre esprit et votre cœur dans la pensée de cette grande action ; et dites en vous-même, ce que David disoit, lorsqu'il se préparoit à bâtir un temple à Dieu : *c'est ici une grande entreprise, dans laquelle on prépare une demeure, non pas à un homme, mais à un Dieu.* Oui, mon fils, c'est à J. C. votre Dieu à qui vous préparez une demeure dans votre ame, il faut donc lui en préparer une qui soit digne de lui.

II. Prenez environ une demie-heure avant votre Communion, pour vous recueillir, et faites ces quatre choses.

1. Humiliez-vous profondément devant N. Seigneur, vous reconnoissant indigne de le recevoir ; indigne à cause de sa grandeur et de sa sainteté, indigne à cause de vos péchés et de votre bassesse. *Quoi,* disoit Salomon, après avoir bâti

K.

le Temple, Est il possible que Dieu veuille habiter parmi les hommes ?

2. Demandez à J. C. pardon de vos péchés, en lui disant avec S. Pierre : *Ab ! Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un grand pécheur.*

3. Demandez-lui la grâce de vous unir à lui avec une conscience pure, avec un ardent amour, et un grand desir de lui être fidèle. Si vous lavez quelques oraisons pour la communion, vous les réciterez avec attention et avec ferveur.

4. L'heure de la Communion étant venue, quittez toutes prières vocales ; approchez-vous de la Table sainte avec modestie, la vue baissée, sans vous presser pour approcher des premiers. Adorez N. Seigneur, avec un grand sentiment de votre indignité ; recevez avec une amoureuse confiance et une profonde humilité, le Dieu du Ciel et le Sauveur de votre âme.

III. Après la Communion ne prenez pas d'abord votre livre, mais entretenez-vous quelque temps avec votre Sauveur que vous possédez en vous même, et faites ce qui suit.

1. Adorez sa Grandeur infinie, et sa Majesté suprême dans le fond de votre

cœur.
par le

2. A
visiter
vient ce
visiter !
digne de

3. D
de vos p
fensé un
tant d'a
tez-lui
rien ne
parer de
mens ou
représen
pauvre
la grac
pour q
vaises ha
vertu.

del'Eva
lez, vou
paroles
quittera
votre bé

4. R
vous a
reconne

cœur. Anéantissez-vous en sa présence par le plus profond respect.

2. Admirez sa bonté de vous venir visiter lui-même, en disant : *D'où me vient ce bonheur, que mon Dieu me vienne visiter !* Reconnoissez que vous êtes indigne de cette grace.

3. Demandez-lui de nouveau pardon de vos péchés, repentez vous d'avoir offensé un Dieu qui se donne à vous avec tant d'amour et de tendresse. Protégez-lui que vous voulez l'aimer, et que rien ne sera jamais capable de vous séparer de lui. Dans ces heureux momens où vous possédez votre Sauveur, représentez-lui les nécessités de votre pauvre ame. Implorez les secours de la grace pour résister aux tentations, pour quitter vos attaches et vos mauvaises habitudes, et pour avancer dans la vertu. Dites lui avec le malade de l'Evangile : *Ab, Seigneur ! si vous voulez, vous pouvez me guérir :* ou bien ces paroles de Jacob : *Seigneur, je ne vous quitterai pas, que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.*

4. Remerciez-le de la grace qu'il vous a faite de se donner à vous ; et en reconnoissance, offrez-lui votre ame

vos puissances, votre vie, tout ce que vous avez, tout ce que vous pouvez pour l'aimer et pour le servir. Faites ces Actes avec beaucoup de ferveur et de dévotion. C'est surtout alors qu'il faut renouveler vos résolutions, et lui promettre de tout votre cœur de vous corriger de vos habitudes criminelles, et de quitter le péché.

5. Sortez de l'Eglise avec modestie. Soyez le reste de ce saint jour plus attentif et plus recueilli dans tout ce que vous ferez. Assistez à la Prédication et aux Offices, si vous pouvez. Employez quelque temps à une lecture spirituelle, et à la visite du S. Sacrement. Ne conversez pas avec toutes sortes de personnes pendant ce jour, mais seulement avec des personnes de piété. Entretenez-vous de bons discours, et que ce soit là votre plus grande récréation pour ce jour-là.

C H A P I T R E XXV.

Du Lever et du Coucher : de la priere et du Réglement de la journée.

I. CONSACREZ à Dieu les premiers momens de votre journée. Vous seriez bien ingrat, si vous les donniez au

démo
cœur,
l'on r
maître
posse
maqu

A
sée de
votre
JESUS
action

Lo
ou le
prom
avec
que J
Mon
de m
Ca, m
jour
peut-
rons

Leve
vaill

E
Seig
ame
fur-
heur

démon. Dieu vous demande votre cœur, le démon voudroit aussi l'avoir ; l'on peut dire que celui-là en fera le maître pendant le jour, qui en aura pris possession le premier, dit S. Jean Climaque.

A votre réveil, votre première pensée doit être de vous offrir à Dieu : votre première parole le Saint nom de JESUS et de MARIE : votre première action le signe de la Croix.

Lorsqu'il est l'heure de vous lever, ou lorsqu'on vous appelle, levez-vous promptement ; et ne disputez point avec le démon de la paresse. Pensez que J. C. vous appelle et qu'il vous dit : *Mon fils, ma fille, levez-vous pour l'amour de moi.* Dites aussitôt en vous même : *Ca, mon ame, levez-vous, voici encore un jour que Dieu vous donne pour le servir ; peut-être est-ce le dernier jour que nous aurons à vivre.* Dites à votre corps : *Leve-toi, mon corps, il est temps de travailler pour Dieu.*

En prenant de l'eau bénite, priez le Seigneur qu'il lave et qu'il purifie votre ame, et qu'il vous pardonne vos péchés, sur-tout ceux que vous auriez eu le malheur de commettre pendant la nuit.

En vous habillant, soyez toujours dans une telle modestie, que jamais on ne vous trouve dans un état indécent. Respectez le corps, et craignez jusqu'à vos propres regards.

Ne manquez jamais à votre priere. Dieu envoyoit au Juifs la manne du Ciel pour les nourrir et les fortifier, mais c'étoit le matin qu'ils devoient la recueillir, pour nous apprendre que c'est sur-tout le matin qu'il faut recueillir dans la priere les graces du Ciel, afin de fortifier l'ame contre le péché pendant le jour.

Ne faites pas votre priere avec négligence ; une priere faite sans dévotion n'est pas une priere, mais une moquerie. Observez quatre choses à votre priere du matin.

1. Prosterné devant la Majesté de Dieu, adorez le comme votre Souverain Maître, et comme votre créateur, de qui vous tenez l'être et la vie ; aimez-le ensuite de tout votre cœur, et vous unissez à lui.

2. Remerciez-le par J. C. de toutes ses graces, et en particulier de vous avoir créé pour le servir, et pour gagner le Ciel, de vous avoir donné son propre Fils pour vous racheter, et de vous avoir fait naître dans la vraie Religion.

Rem
servé
dens
mo. t
point

3.
tre tr
vos p
offran
pouve
offrez
vos a
expia
vous
gence
vaux

4.
d'em
Priez
inspi
ce qu
vous
té,
confe
enfin
tron,
soin
l'ave

Remerciez le surtout de vous avoir conservé pendant la nuit et préservé d'accidens Hélas ! où seriez-vous, si vous étiez mort la nuit subitement ? ne seriez-vous point dans les Enfers ?

3. Offrez à Dieu votre journée, votre travail, votre étude, vos affaires et vos peines. Renouvellez souvent cette offrande pendant le jour. Si vous ne pouvez faire de grandes mortifications, offrez au moins en esprit de pénitence vos actions à Dieu ; il les acceptera en expiation de vos péchés. Pourquoi vous priveriez-vous par votre négligence, du fruit et du mérite de vos travaux ?

4. Demandez lui ensuite la grâce d'employer votre journée à son service. Priez-le qu'il vous bénisse, qu'il vous inspire et qu'il vous conduise dans tout ce que vous ferez ; mais sur tout qu'il vous préserve de péché : et de votre côté, promettez-lui sincèrement de ne consentir à aucun. Recommandez-vous enfin à la Sainte Vierge, à votre S. Patron, et priez votre bon Ange d'avoir soin de vous. Ajoutez à cela le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les *Litanies* du S. Nom.

de Jesus, et autres prieres à votre dévotion.

Je vous conseille de penser, au moins tous les matins un quart d'heure, à votre salut après votre priere, ou bien de lire avec réflexion un Livre de dévotion, afin de prendre des mesures et des résolutions pour ne pas tomber pendant le jour dans vos péchés d'habitude, et pour vous corriger. Vous ne vous sauverez pas sans y penser ; le salut est une affaire qui demande bien des réflexions ; vous perdez tant de momens pendant le jour, pourquoi vous refuseriez-vous à vous-même un quart d'heure le matin, pour penser à l'unique chose pour laquelle vous êtes au monde ?

II. S'il est important de bien commencer la journée, il ne l'est pas moins de la bien finir. Dieu avoit ordonné dans l'ancienne Loi un sacrifice pour le matin, et un sacrifice pour le soir, pour nous apprendre que si nous devons rendre nos hommages à Dieu en commençant la journée, nous le devons de même en la finissant. Il faut faire, autant qu'on le peut, cette priere du soir en commun avec toute la famille assemblée. Si deux ou trois sont assemblés en mon Nom, dit J. C. ; je serai au milieu

d'eux.

vous

du soi

1.

noissan

suprém

Anges

ensuite

toute

2.

sur-tou

eurs a

Reme

a env

vous a

3.

vous é

tre les

pendan

4.

consci

quelle

née.

ame! r

ai-je v

parlé?

été ten

A quo

je fait

d'eux. La méthode suivante pourra vous servir de règle pour votre prière du soir.

1. Vous adorerez Dieu, vous reconnoissant indigne de paroître devant sa suprême Majesté, devant laquelle les Anges et les Saints tremblent de respect; ensuite vous tâcherez de l'aimer de toute votre ame.

2. Vous le remercerez de ses grâces, sur-tout de vous avoir préservé de plusieurs accidens et de plusieurs péchés. Remerciez-le aussi des croix qu'il vous a envoyées, et sur-tout de celles que vous avez souffertes pour son amour.

3. Vous prierez le Saint Esprit de vous éclairer, et de vous faire connoître les péchés que vous aurez commis pendant le jour.

4. Vous examinerez ensuite votre conscience, en tâchant de remarquer de quelle maniere vous avez passé la journée. Vous direz en vous-même : ô mon ame! nous voici à la fin du jour, comment ai-je vécu aujourd'hui? De quoi ai-je parlé? à quoi ai-je pensé? De quoi ai-je été tenté? De quoi ai-je entendu parler? A quoi ai-je consenti? Quel péché ai-je fait commettre, ou laissé commettre

aux autres ? Qu'ai-je fait pour Dieu ? Et qu'ai je souffert aujourd'hui pour son amour ? Quelle vertu ai-je pratiquée ? Ma journée, hélas ! s'est passée dans l'oubli de Dieu, sans charité, sans patience. Si je passe ainsi tous les jours de ma vie, quel mérite trouverai je au lit de la mort pour entrer dans le Ciel ?

Si vous faites ainsi tous les soirs des réflexions sérieuses sur votre conscience, vous serez bien-tôt converti, et vous serez traité bien plus doucement au jugement de Dieu. *Examinez vous, dit le Sage, et jugez-vous vous même, avant que Dieu vous examine, et avant qu'il vous juge, et vous trouverez misericorde, lorsque vous paroîtrez devant lui.*

5. Après l'examen de votre conscience, demandez pardon à Dieu des péchés que vous avez faits pendant la journée, et prenez la résolution de n'y pas retomber le lendemain. Si vous remarquez avoir fait quelque faute mortelle pendant le jour, ô mon fils ! quel malheur pour vous ! Ne cessez point votre priere, que vous ne l'ayez pleurée et détestée du fond de votre cœur, afin d'en obtenir le pardon par votre repentir ; et le plutôt que vous pourrez, allez la confesser. Il faut être bien aveugle

et bi
pos,
vaud
dans
pice
mort
pend
trouv
pensé

6.

Dieu
lonté
votre
de vo
nuit,
dém
Vierg
vous
mini
et au
frage
enfin
de pi
pensé
prit e

7.

l'heu
pas p
tirer,

et bien endurci, d'aller prendre son repos, lorsqu'on est ennemi de Dieu. Il vaudroit mieux dormir avec une vipère dans le sein ou sur le bord d'un précipice que de dormir avec un seul péché mortel. Si vous mouriez en cet état pendant le sommeil, hélas ! vous vous trouveriez éveillé en enfer : ô mon Dieu ! pense-t'on à cette vérité !

6. Après avoir demandé pardon à Dieu, abandonnez-vous à sa sainte volonté ; recommandez-lui votre âme et votre corps, en suppliant le Seigneur de vous préserver des accidens de la nuit, sur tout du péché, des illusions du démon. N'oubliez pas de prier la Ste Vierge, votre S. Ange et vos Patrons de vous protéger ; et après l'Oraison Dominicale, *Notre Pere qui etes aux Cieux*, et autres prières, offrez à Dieu vos suffrages pour les défunts. Vous finirez enfin ce saint exercice par une lecture de piété, pour y prendre quelque saintes pensées, dont vous vous occuperez l'esprit en vous couchant.

7. N'avancez point par mollesse l'heure de votre repos, et ne le retardez pas par négligence. Avant de vous retirer, demandez la bénédiction à votre

peré et à votre mere, et qu'ils ne manquent jamais de vous la donner tous les soirs ; pour réparer les scandales et les malédictions qu'ils vous ont donnés pendant le jour. En vous déshabillant, ne faites rien paroître, même devant vos freres et sœurs, qui choque la modestie.

8. Si on vouloit faire coucher les petites filles avec les petits freres et sœurs, ou avec d'autres petits garçons, quoiqu'ils soient fort jeunes, elles feront leur possible pour s'en défendre et pour l'empêcher, et les meres ne le souffriront point. Les enfans ne coucheront pas même dans un même lit avec leurs pere et mere, quoiqu'ils soient petits. L'un et l'autre est contraire à l'honnêteté et les suites en sont très dangereuses.

En vous couchant, regardez le lit comme votre bière et votre tombeau, les draps comme votre suaire, et le sommeil comme l'image de votre mort. Etant au lit, prononcez avec respect les Saints Noms de *Jesus*, de *Marie* et de *Joseph*. Avant que de vous endormir, adorez J. C. couché sur sa croix. et dites en vous unissant à lui : *O mon Dieu, mon Pere ! je recommande mon ame entre vos mains.* Si vous etes éveillé

lé per
cœur

Il
ne se
du m
core
pratic
vous
tâche

Ré
heure
de vo
doit é
prier
exem
J. C.
vous
visite
tites
fréqu
Dieu
ques
la fer
Vivre
Dieu,
c'est
mon
reux,
dans
avec

lé pendant la nuit, élevez aussi-tôt votre cœur à Dieu.

III. Ceux qui ont à cœur leur salut, ne se contentent pas de faire la priere du matin et du soir ; ils y ajoutent encore pendant le jour d'autres saintes pratiques. Je vous conseille donc de vous imposer un règlement que vous tâcherez de suivre pendant la journée.

Réglez, autant que vous pourrez, l'heure de votre lever, de votre coucher, de vos repas ; ou plutôt l'obéissance doit être votre règle. Ayez certaines prieres réglées pour chaque jour : par exemple, à l'honneur de la Passion de J. C. et de la sainte Vierge. Faites, si vous le pouvez, tous les jours, quelques visites au S. Sacrement, quelques petites lectures de piété, et surtout de fréquentes élévations de votre cœur vers Dieu, quelques mortifications et quelques aumônes extraordinaires pendant la semaine, si vous en avez le moyen. *Vivre ainsi par règle, c'est vivre pour Dieu*, dit un S. Pere. *Vivre sans règle, c'est vivre sans mérite.* Souvenez-vous mon fils, qu'il n'y a point de jours heureux, que ceux que vous passerez ainsi dans le service de Dieu et dans l'union avec Dieu, et qu'il n'y a point de jours

plus malheureux, que ceux que vous passerez dans le péché et dans l'oubli de Dieu.

EXEMPLE.

On ne peut rien entendre de plus consolant, que les instructions de J. C. et ses sentimens sur la priere. *Voici longtemps*, dit-il un jour à ses Apôtres, *que je suis avec vous, et cependant vous ne me demandez rien. Priez sans cesse*, ajoutoit-il; *tout ce que vous demanderez en mon Nom dans votre priere, je vous le ferai*, vous sera accordé : *Ah ! Seigneur*, lui dirent les Apôtres : *apprenez-nous à prier*. Le Sauveur leur dit : *voici de quelle maniere vous prierez : Notre Pere, qui es aux Cieux, &c.*

O que cette priere, (que nous appelons Dominicale,) est excellente ! quelle est efficace ! puisque c'est celle que J. C. nous a apprise. On ne peut la dire trop souvent, aimez la et estimez-la plus que toutes les autres.

J. C. a prié lui même, pour nous donner l'exemple. Après avoir instruit les peuples et glorifié Dieu pendant le jour, il passoit les nuits dans la priere et dans l'oraison, *Quelle honte pour nous*, dit S. Ambroise, *d'aimer si peu la priere*,

en voyant
pour nous

Ce
arriva
Il avo
saint
prié
les nu
tés et
qu'au
brille
taire
quoi
Saint
un gr
pouv
à con
jets d
de D
qui é
font
ses g
ferm
tes le
les C
Dieu
mani
pas.

en voyants qu'un Dieu passe les nuits à prier pour nous !

A U T R E E X E M P L E .

Ce fut par la priere que S Antoine arriva à un sublime degré de sainteté. Il avoit tant d'attrait et de goût pour ce saint exercice, qu'après avoir long temps prié pendant le jour, il passoit souvent les nuits entieres à méditer sur les bontés et sur les grandeurs de Dieu ; lorsqu'au commencement du jour, il voyoit briller les rayons du Soleil, ce S. Solitaire s'écrioit : *Ah, beau Soleil ! pourquoi viens-tu me distraire ?* Ce grand Saint disoit que l'Univers étoit comme un grand Livre, où les plus ignorans pouvoient lire et y apprehendre à prier et à connoître Dieu, parce que tous les objets que nous voyons, sont les ouvrages de Dieu, qui nous font souvenir de Dieu, qui élèvent nos esprits à Dieu, et qui font admirer sa puissance, sa bonté et ses grandeurs ; mais par malheur, nous fermons les yeux à ce spectacle. Toutes les Creatures, les Fleurs, les Astres, les Cieux, la Terre, nous montrent un Dieu, et nous parlent de Dieu à leur maniere ; et nous ne les entendons pas.

Les démons firent tous leurs efforts pour dégoûter S. Antoine de la priere, en jetant le trouble dans son esprit par des illusions et par des fantômes. *Je me moque de vous,* leur disoit-il : *quand je suis avec Dieu, je suis plus fort que vous tous, et je n'ai rien à craindre.*

Une ame, qui aime à prier et converser avec Dieu, a une marque de prédestination: elle est plus forte que tout l'Enfer. Si vous avez du dégoût dans la priere, des répugnances, des distractions et des ennuis, ne vous découragez pas pour cela : les plus grands Saints en ont eu ; persévérez avec courage. Les distractions ne sont point pernicieuses, quand vous ne les aimez pas ; loin de-là ; lorsque vous les avez malgré vous, elles sont un sujet de mérite.

AUTRE EXEMPLE.

David, ce grand Roi, comprenoit que le premier soin de l'homme doit être de rendre hommage à son Dieu, et de le faire servir. C'est pour cela que tous les matins il donnoit ses ordres afin que Dieu ne fût point offensé dans son Royaume, et lorsqu'il apprenoit que quelqu'un de sa famille, ou de ses sujets, étoient tombés dans quelque désordre, il en pleuroit, et en sechoit de douleur.

Il avoit toutes les larmes de Dieu, et gémir sur les matins de larmes.

marquer il portoit les jours froit à Dieu chaque et pour laissoit Royaume ses armes de Dieu

Que c'est sonnes d'affaire dant ne à la priere faire ho qui se f Quiconc priere, a point

Il avoit tellement à cœur la priere, que toutes les nuits il se levoit pour adorer Dieu, et passoit une partie de la nuit à gémir sur ses péchés; de sorte que tous les matins on trouvoit son lit arrosé de ses larmes. Tout cela ne suffisoit pas pour marquer à Dieu son amour et son zèle : il portoit le cilice, jeûnoit presque tous les jours ; et outre les sacrifices qu'il offroit à Dieu, il se retiroit encore sept fois chaque jour en secret, pour adorer Dieu, et pour prier ; et avec tout cela, il ne laissoit pas que de gouverner un grand Royaume, et d'être souvent à la tête de ses armées, pour combattre les ennemis de Dieu.

Que diront à cet exemple tant de personnes qui ne sont pas chargées de tant d'affaires que ce grand Roi, et qui cependant ne donnent presque point de temps à la priere, qui n'ont point de zèle pour faire honorer Dieu dans leurs familles, qui se soucient peu de le voir offensé ? Quiconque n'a point de zèle pour la priere, ni pour le salut de sa famille, n'en a point pour son propre salut.

CHAPITRE XXVI.

Des dispositions qu'en doit avoir en s'habillant et de la modestie dans les vêtements.

I. EN s'habillant, il faut occuper son esprit de saintes pensées 1. Nos habits sont des suites du péché ; nous devons donc les prendre dans un esprit de pénitence. 2. Nos habits sont les dépouilles et les restes des animaux, au-dessous desquels le péché nous a réduit ; ainsi en les prenant, ayons des sentimens d'humilité et de confusion. 3. Nos habits sont des effets de la bonté de Dieu qui nous les donne, tandis que tant de pauvres gens qui valent mieux que nous, n'ont pas le moyen de se vêtir ; prenons donc nos habits avec des sentimens de reconnoissance et d'amour envers Dieu.

II. En vous habillant, évitez sur votre personne les regards curieux et immodestes, par respect pour la présence de Dieu. Prenez garde de faire paroître quelque indécence, et ne paroissez jamais devant aucune personne de la famille, ou devant d'autres, sans être modestement couvert : S. Charles avoit tant d'attention sur ce point, qu'on dit

que j
Chan
ses pi
Ne
à con
point
mode
times
firmes
des m
pouve
qui ne
et l'on
modes
permi
tion q
Les
point
tion,
ou la b
décem
point
habits
nant d
avec p
mal-pr
que de
a aimé
les cray
On

XXVI.

que jamais ses valets, ni son homme de Chambre n'ont pu voir à nud le bout de ses pieds.

Ne cherchez point dans vos vêtements à contenter votre curiosité, et n'affectez point de vous conformer à toutes les modes ; *traitez vos corps comme des vic-times saintes*, dit S. Paul, *et ne vous confirmez pas aux coutumes du siècle*. Il y a des modes qui sont innocentes ; vous pouvez les suivre : mais il y a des modes qui ne ressentent que la mollesse, le luxe et l'orgueil ; c'est ce qu'on appelle les modes du siècle : il ne vous est jamais permis de les suivre, de quelque condition que vous soyez.

Les filles en s'habillant ne doivent point se regarder au miroir avec affectation, mais seulement pour la nécessité ou la bienséance. Elles seront toujours décemment couvertes, et n'obligeront point leurs parens de leur donner des habits au-dessus de leur condition, se tenant dans une honnête médiocrité mais avec propreté et sans affectation : La mal-propreté est un défaut et une marque de paresse ; J. C. dit S. Bernard, *a aimé les pauvres ; mais il n'a pas aimé les crasseux.*

On ne peut trop répéter et recom-

mander aux jeunes gens, sur-tout aux filles, de s'habiller avec modestie et avec simplicité. La vanité, le luxe des habits et des parures, est un des plus grands désordres du sexe, et le plus dangereux écueil à la pudeur. Plus elles ont soin de parer leur corps, plus leur ame est négligée; plus elles ont envie de plaire au monde par leur agrément et par leur beauté, plus elles sont difforme aux yeux de Dieu. Quelle folie de chercher à plaire à des créatures, en se faisant haïr Dieu !

Celles qui affectent d'aller sans mouchoir, et de paroître la gorge nue, et les épaules découvertes, sont criminelles; les meres qui les souffrent, même aux petites filles, ne sont pas innocentes. Les personnes du sexe qui disent qu'elles n'ont point de mauvaises intentions en shabillant de la sorte, doivent se souvenir, que si leur intention est innocente, leur action ne l'est pas; et que si elles se croient sans péché à ce sujet, elles se trompent; parce qu'elles se rendent coupables des regards d'autrui qu'elles s'attirent, et dont elles répondront à Dieu. Une fille, ou une Dame vêtue sans modestie, est, dit S. Bernard, l'organe dont Satan se sert pour perdre les

mes. L
sur son v
iter le
Que la
re pas l
ans un
ompte r
et les C
de tels a
Profite
flexions
ujet, à p
Ange du
du corps
que le co
rât cache
lorassent
non vou
rir le li
en fiser
Voilà, fil
votre oc
voudroit
traite, et
empresse
public, e
de vous
veux du
ôme, co
tâche de p

me, sur-tout au-
estie et avec
e un habit
s grands dé-
angereux e-
es ont sou-
ur ame et
de plaire au
et par leur
forme aux
ie de cher-
, en se fai-

mes. Le démon se place dans ses yeux,
sur son visage, sur sa personne, pour ex-
citer les regards et les desirs impurs.
O que la conscience d'une fille qui n'ou-
vre pas les yeux sur de tels désordres est
dans un état dangereux ! Quel horrible
compte ne rendront pas à Dieu les meres
et les Confesseurs qui n'empêchent pas
de tels abus ?

Profitez donc, jeunes gens, des ré-
flexions suivantes. 1. Il arrive à votre
sujet, à peu près ce qui arriva entre l'-
Ange du Seigneur et le démon, au sujet
du corps de Moyse. L'Ange vouloit
que le corps de ce saint homme demeu-
rât caché, de peur que les Juifs ne l'a-
dorassent comme une Divinité, et le dé-
mon vouloit le faire connoître et décou-
vrir le lieu où il étoit, afin que les Juifs
en fissent une Idole pour l'adorer.
Voilà, filles chrétiennes, ce qui arrive à
votre occasion. L'Ange du Seigneur
voudroit que vous vécussiez dans la re-
traite, et que vous n'eussiez pas tant d'-
empressement de paroître aux yeux du
public, et le démon au contraire tâche
de vous exposer comme des Idoles aux
yeux du monde. Vous êtes, dit S. Je-
rôme, *comme des victimes du péché qu'il*
tâche de polir, de rendre agréables, et d'ex-

sans mou-
nue, et les
riminelles
même aux
innocentes
disent qu'
s intentions
vent se sou-
n est inno-
s ; et que
à ce sujet
qu'elles se
s d'autrui
elles répon-
une Dame
S. Bernard
ur perdre les

poser à la vue du public, afin que par les pensées et par les regards, le démon d'impureté se fasse adorer dans vous. Une fille devoit rougir, quand un jeune homme fixe ses regards sur elle ; combien donc sont criminelles celles qui par leur enjouement et leur vanité s'attirent à dessein les regards d'autrui, et qui ne se parent que pour être admirées ?

1. C'est dans un sens renoncer à la Religion de Jesus-Christ et déshonorer le nom de Chrétien, que d'orner son corps des pompes du monde, et des œuvres de Satan. Dans le Baptême vous avez fait vœu de renoncer à toutes ces vaines pompes ; ce vœu, dit S. Jérôme, est le plus grand de tout les vœux ; et on ne vous a imprimé le caractère de Chrétien qu'à cette condition. D'ailleurs, J. C. en vous appelant au Christianisme, vous avertit : que si vous ne devenez humbles comme des enfans, si vous ne crucifiez et si vous ne mortifiez votre chair en faisant pénitence et en portant votre croix, vous n'en trerez jamais dans le Ciel. Or, peut-on dire que des filles et des femmes superbement vêtues, les épaules découvertes, les bras nus, la tête trisée, fardée, mouchetée, chargée de vains ornemens ;

peut-on dire, encore une fois, qu'elles ont l'humilité dans l'ame; qu'elles ont le cœur pénitent, qu'elles sont revêues de l'esprit de Jesus-Christ. Ne doit-on pas dire au contraire, qu'elles sont honteuses de la Religion; qu'elles sont indignes de la C; Et qu'elles ne lui appartiennent plus? Elles sont dans cet état l'ouvrage du démon, dit S. Cyprien, et ne sont plus l'ouvrage de Dieu.

III. Les meres, les maîtresses, et tous ceux qui sont chargés d'élever les jeunes gens, sont obligés d'empêcher cet abus. Les Religieuses qui ont des Pensionnaires, sont encore plus obligées à ce devoir. Elles ne doivent jamais souffrir dans les filles qu'on leur confie, un air de mondanité, ni aucune vaine vanité. Elles doivent leur faire aimer la modestie et la simplicité, et ne jamais permettre qu'elles découvrent leurs jambes, quelques jeunes qu'elles soient, si luites en seroient funestes pour ces enfans. Une grande fille croira toujours qu'il lui est permis de faire dans le monde ce qu'on lui a permis de faire dans le Couvent.

Si vous êtes de qualité, il vous est permis de vous habiller selon votre condition, mais il ne vous est pas permis pour cela de vous habiller avec vanité et

avec faste. Ne mettez jamais ni rouge, ni blanc, ni mouche, et encore moins du fard sur votre visage : cette vanité ridicule déplaît à Dieu. Le S. Esprit, par la bouche de S. Pierre et de S. Paul, défend aux femmes et aux filles chrétiennes, *d'entortiller leurs cheveux, de s'orner d'or et de pierres précieuses, et d'étoffes trop riches.* Et S. Paul en particulier leur défend de paroître à l'Eglise dans les assemblées des Fideles, sans avoir le visage voilé. D'ailleurs, à quoi sert cette vaine superfluité d'habits, d'ornemens, et toutes ces nudités affectées ? qu'à scandaliser le public, qu'à faire murmurer les pauvres gens qui sont sans habits, et qui meurent de faim, tandis que tout brille sur le corps d'une Dame. Pour être une Princesse, dit un jour S. Hilaire à une Dame, *vous ne cessez pas d'être Chrétienne ; habillez-vous donc en Chrétienne, et non pas en Payenne.*

IV. Pour vous, jeunes hommes, faites réflexion que les avis que nous venons de donner, vous conviennent autant qu'aux personnes du sexe. *Ne fixez point vos yeux,* dit le Sage, *sur une fille parée et enjouée ; dites au contraire avec David : Ab ! Seigneur, détournez mon cœur*

et me.
Une
pour
estime
tu, et
Si le
dre de
et par
jeunes
mêmes
Ecoute
premier
de S. P
me il p
er Livre
Prenez
ajuster
cœur de
votre ex
des pen
etes cou
vous leu
temens e
les ont
pour ce
merez d
vec de j
ajustés,
reçoiven
tous ces

et mes yeux pour ne pas voir la vanité. Une fille qui ne pense qu'à s'orner pour vous plaire, ne mérite plus votre estime ; elle doit vous plaire par sa vertu, et non par ses parures.

Si les personnes du sexe doivent craindre de vous scandaliser par leur vanité et par leurs ornemens, craignez aussi, jeunes hommes, de les scandaliser vous-mêmes par vos ajustemens affectés. Ecoutez Saint Clément, qui a été un des premiers Papes de l'Eglise, et disciple de S. Pierre et de S. Paul : voici comme il parle aux hommes dans le premier Livre des Constitutions des Apôtres. Prenez garde de vous parer et de vous ajuster d'une manière capable de séduire le cœur des femmes et des filles. Si, par votre extérieur enjoué, vous leur inspirez des pensées et des desirs criminels, vous êtes coupables de leurs péchés, parce que vous leur avez servi de piège ; vos ajustemens et votre parure les ont aveuglées, les ont tentées et les ont souillées. C'est pour cela que Saint Jérôme défend aux pères de laisser converser leurs filles avec de jeunes hommes enjoués et trop ajustés, de crainte que leurs cœurs n'en reçoivent de funestes impressions. Si vous ces avis ne sont pas de votre goût,

c'est une marque que vous ne comprenez pas la sainteté de votre Religion ; profitez des exemples suivans, qui vous feront ouvrir les yeux sur ce que vous ignorez,

E X E M P L E.

L'Histoire Ecclésiastique nous apprend que dans la Ville de Ptolemaïde, du temps de la persécution, les filles chrétiennes, parmi lesquelles il y en avoit un grand nombre de qualité, étoient si chastes et si pures, qu'elles aimeroient mieux souffrir la mort, que de se dévoiler ; elles se couperent elles memes les levres et une partie du visage, pour paroître hideuses et horribles à ceux qui voudroient les approcher ou les envisager. Elles furent déchirées par les ongles et les dents des Lions, et par les mains des bourreaux avec des pointes de fer. Ces innocentes filles endurèrent tous ces tourmens, plutôt que de consentir que leur corps fût souillé par les regards lascifs des hommes voluptueux. O que cet exemple fera un jour de confusion à tant de filles et de femmes vaines, qui ne s'habillent que pour se faire voir, et pour faire admirer leur beauté !

A
Si
tant
au p
comb
cause
jeune
qu'ell
que le
Enter
quelq
sa bea
suite
" mo
" cet
" ne
" inn
" am
" mo
" que
" pou
Colett
dans l
des m
facer
piège
tô ch
plus s
térités

AUTRE EXEMPLE.

Si les filles du monde craignoient autant de scandaliser et de donner occasion au péché d'autrui, que Ste. Colette, combien de péchés dont elles sont la cause, n'empêcheroient-elles pas ? Cette jeune Vierge étoit si chaste et si réservée qu'elle craignoit autant de se faire voir, que les autres filles ont de soin de paroître. Entendant un jour dans une compagnie quelques louanges qu'on lui donnoit sur sa beauté, elle en rougit, et alla tout de suite se prosterner devant J. C. " Ah, " mon Dieu ! *s'écria-t'elle, en pleurant,* " cette beauté que vous m'avez donnée " ne sera-t'elle point funeste à mon " innocence par la perte de quelques " ames ? Quand je serois innocente de " mon côté, Seigneur, les regards " que les autres jetteroient sur moi, " pourroient les souiller à vos yeux." Colette dès ce jour ne se produisit plus dans les compagnies, et tâcha même par des mortifications extraordinaires, d'effacer sa beauté, afin qu'elle ne fût pas un piège aux autres. Son visage fut bientôt changé et desséché : on ne voyoit plus sur elle que les marques de ses austerités et de ses pénitences. Pour le ca-

cher aux yeux du monde ; elle se fit Religieuse dans l'ordre de Sainte Claire ; ensuite, son zèle pour la sanctification des personnes de son sexe, lui fit entreprendre de réformer cet Ordre, afin que ses Religieuses fussent entièrement cachées aux yeux du monde. Elle parcourut plusieurs Provinces pour exécuter ce grand dessein. Elle vint à Belançon et à Poligny en Franche-Comté, y établit sa Réforme, et l'on y voit encore aujourd'hui ses cellules. Ste Colette, après avoir passé sa vie dans les plus rudes mortifications, et dans les pieux exercices de son zèle, mourut dans la Ville de Gand, âgée de 60 ans.

Que dites vous de cet exemple, filles mondaines ? Loin de vous produire aux yeux du monde, et de paroître avec tant d'éclat, vous devriez bien plutôt vous cacher, pour pleurer les péchés dont vous êtes tous les jours la cause par votre vanité.

AUTRE EXEMPLE.

Voici un autre Exemple arrivé de notre temps, qui nous fera comprendre qu'une jeune personne qui suit les impressions de la grace, est bien-tôt débarrassée des vanités du siècle et de l'éclat des parures.

Une
Comté
fort m
gée de
cateur
té dan
Prédic
solides
voix d
ses van
chréti
chang
s'habi
Angél
teur à
voit d
La
et lui
défenc
belle,
le Pré
fille ;
dite qu
biller
est inn
de s'h
est c
Pere,
mode

Une jeune Demoiselle de Franche-Comté, qui avoit beaucoup d'esprit, mais fort mondaine, nommée Angélique, âgée de 16 ans, ayant entendu un Prédicateur prêcher contre le luxe et la vanité dans les habits, vint se confesser à ce Prédicateur, qui lui dit des choses si solides, que cette jeune fille, docile à la voix de Dieu, dès le lendemain quitta ses vanités, et s'habilla d'une manière chrétienne. Sa mere surprise de ce changement, la reprit de ce qu'elle ne s'habilloit pas comme les autres fois. Angélique lui répondit, qu'un Prédicateur à qui elle s'étoit confessée, le lui avoit défendu.

La mere alla trouver le Prédicateur, et lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût défendu à sa fille de s'habiller selon la belle mode. Je ne fais point, répondit le Prédicateur, ce que j'ai dit à votre fille; il vous doit suffire que je vous aie dit que Dieu ne défend point de s'habiller selon la mode, lorsque cette mode est innocente: mais que Dieu défend de s'habiller selon la mode, lorsqu'elle est criminelle ou dangereuse. Mon Pere, reprit la Dame, qu'appellez-vous mode criminelle ou dangereuse? C'est,

par exemple, répondit le Prédicateur, de porter des habits trop ouverts ; d'orner sa tête de frisures, de mouches, de fard, ou d'autres parures toutes vaines, de porter des vêtemens trop riches, qui ne ressentent que l'orgueil et le faste. Il lui expliqua ensuite les dangers de ces modes, et les scandales qui en naissent. Mon Pere, lui dit cette femme, si mon Confesseur m'en avoit autant dit que vous, je n'aurois pas permis à ma fille tant de vanité, et moi-même j'aurois été plus sage. Mon Confesseur est cependant un homme savant, mais de quoi me sert-il qu'il soit savant, s'il me laisse vivre à ma liberté, et dans le danger du salut ? Lorsque cette Dame fut de retour, elle dit à Angélique : ma fille, bénissez Dieu, d'avoir trouvé un tel Confesseur, et suivez les avis.

Angélique eut beaucoup de combats à soutenir de la part des autres Demoiselles, qui la traitoient de ridicule. Mais le plus rude assaut qu'elle soutint, fut au bout de deux ans dans une compagnie de plusieurs Dames qui entreprirent de lui faire changer de sentiment. Pourquoi, lui dirent-elles, ne vous habillez-vous pas comme les autres ? Je ne suis pas obligée de faire comme les autres,

répond
me cel
non pa
Hé q
nous m
voyez
mal, pa
vous re
Dame,
mauva
façon,
mauva
aussi,
en dor
craind
ne dev
pêcher

Que
sons,
ne voi
amies
plus
pagni
répon
ma cl
quelq
pagni
dire e
bals,

édicateur,
verts ; d'
mouches,
es toutes
ens trop
l'orgueil
n suite les
scandales
i dit cette
en avoit
urois pas
, et moi-
Mon Con-
ne savant,
it savant,
, et dans
tte Dame
que : ma
trouvé un
s.
combats
Demoi-
le. Mais
nt, fut au
compagnie
irirent de
. Pour-
habillez-
e ne suis
s autres,

répondit Angélique ; je m'habille com-
me celles que je crois faire mieux, et
non pas comme celles qui font mal.
Hé quoi ! lui dit une Dame, faisons-
nous mal de nous habiller comme vous
voyez ?—Oui, sans doute, vous faites
mal, parce que vous scandalisez ceux qui
vous regardent. Pour moi, répliqua la
Dame, je n'ai point en tout cela de
mauvaise intention, je m'habille à ma
façon, tant pis pour ceux qui ont de
mauvaise pensées. Tant pis pour vous
aussi, reprit Angélique, puisque vous
en donnez l'occasion ; si nous devons
craindre de pécher nous memes, nous
ne devons pas moins craindre de faire
pécher les autres.

Quoi qu'il en soit de vos bonnes rai-
sons, lui dit une autre Dame, si vous
ne vous habillez plus comme nous, vos
amies vous quitteront, vous n'oserez
plus vous trouver dans les belles com-
pagnies et dans les bals. J'aime mieux,
répondit Angélique, la compagnie de
ma chere mere, de mes sœurs et de
quelques filles sages que ces belles com-
pagnies, où l'on ne fait que jouer, mé-
dire et s'ennuyer. Pour ce qui est des
bals, j'en suis dégoûtée ; j'ai failli à m'y

perdre, il n'y a déjà que trop de filles mondaines pour y aller et pour scandaliser, sans que je m'y trouve.

O ! après tout, lui dit une autre Dame, vous reprendrez notre mode : car si vous vous habillez comme nous, vous en ferez bien plus agréable. Vraiment, reprit Angélique, je ne m'habille pas pour paroître agréable, mais pour me couvrir. Les vrais agrémens d'une fille ne consistent pas dans les habits, mais dans la vertu. Au reste, Madame, si vous pensez de la sorte, permettez que je vous dise, avec le respect qui vous est dû, que vous ne pensez pas en Chrétienne.

Une Dame de la compagnie qui n'avoit encore rien dit (c'étoit une jeune Marquise) écoutoit tout ce que disoit Angélique. Tout à coup cette Dame vint l'embrasser : Ah ! ma chere enfant, lui dit-elle, que je vous estime d'avoir les sentimens que vous avez ; soutenez-vous dans ces nobles et pieux sentimens. Ensuite cette Dame adressant la parole aux autres, leur dit : En vérité n'est-il pas honteux pour nous, qu'une jeune fille de dix-huit ans nous fasse la leçon et qu'elle ait plus de courage que nous ? Son exemple sera un

jour
loin
consc
tant
dre le
pour
leurs

No
effets
la van
Jacob
Siche
à qui
Cet
libert
prom
un jo
ques
elle f
ces fi
proch
comb
voir,
ques
furent
l'em
hono
de la

jour notre condamnation. Que nous
fournissions aveugles d'embarasser notre
conscience, de nous captiver à suivre
tant de modes gênantes, et de nous ren-
dre les martyres de la folie du monde,
pour plaire à de fots flatteurs, qui dans
leurs cœurs se moquent de nous !

AUTRE EXEMPLE.

Nous lisons dans les Livres Saints, des
effets bien funestes de la curiosité et de
la vanité d'une fille. Le S. Patriarche
Jacob, demeurant proche de la ville de
Sichem, avoit une fille nommée Dina,
à qui il apprit à servir et à craindre Dieu.
Cette fille âgée de 15 ans, abusa de la
liberté que lui donna son pere, de se
promener avec ses compagnes. Ayant
un jour aperçu quelques filles et quel-
ques Demoiselles de la ville de Sichem,
elle fut curieuse de voir la maniere dont
ces filles étoient habillées, et s'étant ap-
prochée de la ville, elle éprouva bientôt
combien il est dangereux de chercher à
voir, quand on risque d'être vue. Quel-
ques habitans de Sichem la virent, lui
firent compliment, et l'ayant enlevée,
l'emmenèrent à la ville, où elle fut des-
honorée. Les enfans de Jacob, freres
de la jeune Dina, ayant appris cette

nouvelle, résolurent de venger l'injure faite à leur sœur. Ils surprirent par fraude les habitans de Sichem, les passerent au fil de l'épée, sans épargner même leur Roi, saccagerent et pillerent leur ville. Jacob, pere de Dina, pour éviter les suites de cette triste aventure, se crut obligé de changer de demeure, et d'aller dans un autre pays.

Voilà ce que produisit la vanité et la curiosité d'une jeune fille, le massacre de plusieurs habitans, le pillage d'une ville, le trouble de sa propre famille, et la fuite d'un pere dans un pays étranger. Apprenez de-là, filles chrétiennes, à ne point chercher à voir et à être vues; apprenez à vous habiller avec modestie; sans cette précaution vous serez un écueil aux autres, et le démon vous tendra à vous-mêmes des pieges auxquels vous succomberez. Et vous, jeunes hommes, craignez et évitez la compagnie d'une fille parée et enjouée, de peur que Satan ne se serve de ses charmes pour souiller votre cœur, et pour vous perdre.

De l

I. U
Dieu
se sau
Vierg
près
culte
la plu
Méd
dele
tés q
fianc

I.
tendr
paral
émin
très-
qui l
créat

N
parc
de D
nous
pour
notr
son i

CHAPITRE XXVII.

De la Dévotion à la Ste. Vierge et à S. Josph.

I. UN excellent moyen pour honorer Dieu, pour obtenir ses graces, et pour se sauver, c'est la dévotion à la Sainte Vierge. Nous trouvons dans Marie, après J. C., le plus digne objet de notre culte. Elle est de toutes les créatures la plus sainte et la plus accomplie ; une Médiatrice puissante et un parfait modele de toutes les vertus. Trois qualités qui exigent nos respects, notre confiance et notre imitation.

1. Nous devons nos respects et une tendre vénération à cette Vierge incomparable, à cause de ses grandeurs, de son éminente sainteté, et de sa très-haute et très-auguste dignité de mere de Dieu, qui l'élève au-dessus de toutes les pures créatures.

Nous lui devons notre confiance, parce qu'elle est toute-puissante auprès de Dieu, et toute remplie de bonté pour nous. Etant Mere de Dieu, son Fils pourroit il rejeter sa demande ? Etant notre Mere, pourroit elle nous refuser son intercession ? Elle est sensible à

nos miseres, elle voit nos nécessités : les prieres que nous lui faisons avec de saintes dispositions lui sont donc agréables, et sont exaucées, *Jamais personne, dit saint Bernard, n'a invoqué cette Mere de miséricorde, qu'il n'ait ressenti les effets de sa protection.*

Si la Sainte Vierge a tant de bonté pour tous, nous pouvons dire qu'elle a une bonté particulière pour les jeunes gens, dont elle connoît la foiblesse et les dangers. Elle voit les combats que leur livre le démon, qui tâche de leur enlever l'innocence et la chasteté ; vertu dont elle est la singulière protectrice. Les histoires sont pleines d'exemples de ceux qui ont conservé cette admirable vertu dans leur jeunesse, par l'assistance de cette Reine des Vierges, et l'on peut assurer après une expérience de près de 1800 ans, qu'une infinité de Chrétiens, dès leur jeunesse, sont parvenus à la sainteté, et ont fini leur course par une précieuse mort, sous la protection de cette divine Mere.

3. Mais, pour être dévot à la Mere de Dieu, et pour mériter sa protection, ce n'est pas assez de lui adresser quelques prieres superficielles et par coutume, tandis qu'on ne se soucie point de lui

déplaire
nelle.
dévotie.
Mere, et
n'est-ce p
Fils, et d

Si vou
fidelle se
quatre av
de lui de
l'affligez
perdant
malheur
ches, rec
qu'elle se
vous rece
refuge d
protection
de se con

2. Il
ment son
l'ont ren
venant d
ceux qu
vertus, e
sainte vi

3. N
à Marie
délité, p
ques au

déplaire par une vie honteuse et criminelle. O Dieu ! quelle présomptueuse dévotion ! Vouloir plaire à cette sainte Mere, et crucifier son Fils par le péché, n'est-ce pas là se rendre ennemi, et du Fils, et de la Mere ?

Si vous voulez être vrai serviteur et fidelle servante de Marie, suivez ces quatre avis. 1. Ayez une grande crainte de lui déplaire et d'offenser Dieu : ne l'affligez pas en déshonorant son Fils : en perdant votre ame. Si vous aviez le malheur de tomber dans quelques péchés, recourez promptement à elle, afin qu'elle soit votre Médiatrice, et qu'elle vous réconcilie avec son Fils ; elle est le refuge des pécheurs qui ont recours à sa protection, et qui ont un véritable desir de se convertir.

2. Imitiez ses vertus, et principalement son humilité et la chasteté, qui l'ont rendue si agréable à Dieu, vous souvenir que Marie se plaît à favoriser ceux qui aiment ces deux excellentes vertus, et qui imitent les exemples de sa sainte vie.

3. Ne passez aucun jour sans donner à Marie quelques marques de votre fidélité, par quelques prieres, ou par quelques aumônes, et par quelques abstinan-

ce à certains jours de la semaine. Honorez particulièrement ses Fêtes, par la fréquentation des Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie.

4. Invoquez-la souvent, et sur-tout dans les tentations, et dans les dangers d'offenser Dieu " Si les tentations s'elevent contre vous, dit S. Bernard, " et si vous êtes dans les tribulations, " invoquez Marie. Dans les dangers, " dans la perplexité et dans les doutes, " pensez à Marie; ayez le nom de Marie dans la bouche et dans le cœur, " elle vous consolera, elle vous aidera, " elle vous éclairera, elle vous soutiendra, elle vous conduira : mais afin " que vous obteniez son secours, imitez " ses vertus."

En vivant de la sorte, vous ferez du nombre de ses vrais enfans, elle sera votre Mere et votre Avocate auprès de Dieu; et tandis que vous ferez sous sa sauve-garde, vous ne périrez pas. N'oubliez pas ces consolantes paroles de S. Anselme : *Que si celui là est perdu qui n'aime point la Vierge, et qui en est abandonné; aussi est-il impossible que celui là périsse, qui a recours à elle, et qu'elle regarde des yeux de sa miséricorde.*

II. En vous exhortant à la dévotion

à la S
son a
grand
soin d
doute
jeune
ment
l'enfa
Patria
auxqu
pour
perlec
Egypt
jeunes
mande
mirato
saint
jour.

Pou
si fair
avec J
singuli
Enfant
mer à
de ses
Aim
le d'un
votre P
de votr
vous en

ine. Ho-
êtes, par la
s de Pêni-
et sur-tout
es dangers
tentations
Bernard,
bulations,
s dangers,
es doutes,
n de Ma-
le cœur,
us aiderez,
vous sou-
mais afin
rs, imitez

ferez du
elle sera
uprès de
sous sa
ez pas-
paroles
est per-
qui en
seble que
elle, et
éricorde.
évotion.

à la Sainte Vierge, je ne puis oublier son auguste Epoux Saint Joseph. Ce grand Saint ayant été choisi pour avoir soin du Fils de Dieu en son enfance, ne doutez pas qu'il ne soit favorable aux jeunes gens, et qu'il ne chérisse tendrement cet âge, qui a été consacré par l'enfance de l'Homme-Dieu. Ce saint Patriarche a pourvu à tous les besoins auxquels ce divin Enfant s'est assujetti pour notre amour; il l'a délivré de la persécution d'Hérode; il l'a sauvé en Egypte, il l'a élevé et nourri en sa jeunesse; il l'a vu soumis à ses commandemens; il a été le témoin et l'admirateur des graces et des vertus que ce saint Enfant faisoit paroître de jour en jour.

Pouvons-nous douter que cet homme si saint, qui a eu tant de familiarité avec J. C. Enfant, n'aime d'un amour singulier les jeunes gens qui imitent cet Enfant-Dieu, et tâchent de se conformer à sa divine jeunesse par la pratique de ses vertus?

Aimez donc ce grand Saint, honorez-le d'un culte singulier. Priez-le d'être votre Patron, votre Père, le Protecteur de votre pureté et de votre innocence: vous en recevrez des secours abondans.

Demandez-lui par l'amour qu'il a eu pour J. G. et par le soin qu'il a eu de sa divine enfance, qu'il ait soin de votre jeunesse dans les dangers de votre salut : qu'il vous aide à acquérir l'amour de ce divin Sauveur, et à ne jamais perdre sa grâce.

Invocuez-le sur-tout pour le moment redoutable de votre mort, en lui demandant tous les jours la grâce finale. Il a eu le bonheur de mourir entre les bras de Jésus et Marie. O la douce ! ô la précieuse ! ô la sainte mort ! Suppliez-le avec ardeur de vous obtenir la grâce de mourir ainsi dans le baiser du Seigneur, vous souvenant des consolantes paroles de Ste. Thérèse, qui nous assure que jamais elle n'a rien demandé à Dieu par l'intercession de St. Joseph, sur-tout le jour de sa fête, qu'elle ne l'ait obtenu.

CHAPITRE XXVIII.

De la Dévotion à l'Ange Gardien, et aux Saints.

I. **D**IEU nous donne à chacun un Ange pour notre garde. Il emploie par une bonté incompréhensible ses plus parfaites créatures à notre service. Ces célestes intelligences qui

sont créées pour le contempler et le servir dans le Ciel; veulent bien prendre soin de nous sur la Terre. O bonté de Dieu ! qui députe un Prince de sa Cour pour la conduite d'une vile créature. Non content de nous avoir envoyé son fils, de nous donner son Esprit Saint, de nous promettre la jouissance de lui-même dans le Ciel, il veut encore, afin qu'il n'y ait rien au Ciel qui ne soit employé à notre salut, nous envoyer ses Anges, pour y contribuer par leurs services. Il en a destiné un à chacun de nous, pour être notre guide et notre défenseur. Que ne devons-nous pas à un tel conducteur, à un tel ami ? et quelle reconnaissance ne devons-nous pas à Dieu, qui a la bonté de nous donner de tels guides ?

Notre bon Ange, dit Saint Bernard, doit nous inspirer trois choses ; le respect, l'amour et la confiance. Le respect, à cause de sa présence ; l'amour, à cause de la bienveillance qu'il a pour nous ; la confiance, à cause des soins qu'il prend de nous.

1. Ayez un profond respect pour votre Ange ; il est toujours auprès de vous ; et jamais il ne vous abandonne pendant la vie. Quand vous sentez du penchant au péché, souvenez-vous de sa présence,

Ayez honte de faire devant un Ange ce que vous n'oseriez pas faire devant un homme.

2. Aimez le tendrement, puisqu'il vous aime. Ne seriez-vous pas coupable d'une noire ingratitude, de manquer envers lui de reconnaissance et de retour pour les services qu'il vous rend, et pour les dangers dont il vous préserve à toute heure ?

3. Ayez recours à lui avec confiance, principalement en deux occasions. La première, lorsque vous délibérerez sur quelque affaire importante, priez votre bon Ange de vous éclairer, afin que vous n'entrepreniez rien contre la volonté de Dieu. Pourriez-vous manquer d'avoir un heureux succès sous un si bon guide, qui est tout-à-la-fois un fidèle ami, un conseil éclairé, et un puissant Protecteur ? Consultez-le sur-tout pour le choix d'un état de vie.

Vous devez, en second lieu, recourir à votre Ange Tutélaire, lorsque vous êtes en danger d'offenser Dieu. Quand vous avez, dit St. Bernard, une tentation qui vous presse, une tribulation qui vous trouble, invoquez votre cher Gardien ; c'est l'Ange que Dieu vous a donné pour vous secourir dans la nécessité : vous

éprou
sur-to
la cha

Le

sont le

que ce

ble au

dit S.

les am

terre u

II. V

les sa

d'oblig

homme

dans la

leur vi

noître

connoi

N'o

particu

porton

et imi

dignes

nous de

vie (r

noms c

de nou

tercess

leurs p

vertus,

nos ob

éprouverez les effets de sa protection, sur-tout dans les tentations contraires à la chasteté.

Les Anges aiment cette vertu, ils sont les protecteurs des âmes pures, parce que cette vertu rend l'homme semblable aux Anges. *On ne doit pas s'étonner, dit S. Ambroise, si les Anges défendent les âmes chastes, puisqu'elles menent en terre une vie aussi pure que celle des Anges.*

II. Vous devez encore honorer tous les saints, sur-tout les Apôtres. Que d'obligations n'avons-nous pas à ces hommes Apostoliques ? ils sont nos pères dans la Foi, ils ont donné leurs travaux, leur vie et leur sang pour nous faire connoître J. C. Quel amour et quelle reconnaissance ne leur devons-nous pas ?

N'oublions pas de rendre un culte particulier, au S. Patron dont nous portons le nom ; invoquez le souvent, et imitez ses vertus. Nous serions indignes de porter le nom d'un Saint, si nous déshonorions ce saint nom par une vie criminelle. On nous impose les noms des Saints dans le Baptême, afin de nous faire souvenir qu'ils sont nos intercesseurs auprès de Dieu ; et que par leurs prières et par l'exemple de leurs vertus, nous devons remplir saintement nos obligations.

CHAPITRE XXIX.

De la lecture des bons Livres.

I. LES avis et les instructions de nos Pasteurs, et de nos maîtres, seront bientôt effacés de notre mémoire, s'ils ne sont entretenus par la lecture des bons Livres, et par la méditation des choses de Dieu. La piété et l'amour de Dieu sont comme un feu qui s'entretient par les pensées et par les saintes affections : où puise-t-on ces pensées salutaires et ces pieuses affections ? c'est dans les lectures saintes.

L'admirable conversion de S. Augustin fut commencée par la lecture du livre de la Sagesse ; elle fut avancée par l'exemple de deux Courtisans qui s'étoient convertis en lisant la vie de S. Antoine ; elle fut enfin achevée par la lecture du nouveau Testament, qu'une voix du Ciel lui commanda de lire, en lui faisant entendre ces paroles : *Prenez et lisez.*

Ce fut par le même moyen que la grâce opéra le changement de S. Sérapion. La lecture de l'Évangile le toucha si vivement, qu'il abandonna ses biens ; et après avoir donné aux pauvres jusqu'à ses habits, il portoit son Livre

du no
celui
lectur
possib
néglig
Pot
les avi
curio
mais
Comm
vation
dema

2.
Dieu
Quand
mais l
c'est l

3.
le con
nuant
vous s

4.
ment ;
lisez p
et den
vos ré

5.
les jou
semain
Fêtes.

vres.

ions de nos
eront bien-
re, s'ils ne
e des bons
des choses
ur de Dieu
retient par
affections :
lutaires et
dans les

S. Augus-
ure du li-
cée par
s qui s'é-
vie de S.
vée par la
t, qu'une
e lire, en
s : Prenez

en que la
S. Séra-
le le tou-
onna ses
x pauvres
on Livre

du nouveau Testament, en disant : *voilà celui qui m'a dépouillé.* O qu'une sainte lecture a de force ! et comment est-il possible qu'un moyen si puissant soit négligé ?

Pour lire utilement, il faut observer les avis suivans. 1. Ne lisez point par curiosité, pour contenter votre esprit, mais pour apprendre vos devoirs. Commencez votre lecture par une élévation de votre esprit à Dieu, pour lui demander sa grace et ses lumières.

2. Lisez avec respect, parce que c'est Dieu qui vous parle dans votre Livre. Quand nous prions, nous parlons à Dieu ; mais lorsque nous lisons un bon Livre, c'est Dieu qui nous parle.

3. Lisez par ordre, c'est-à-dire, dès le commencement du Livre, et continuant jusqu'à la fin, autrement la lecture vous seroit moins profitable.

4. Lisez peu à la fois, mais attentivement ; faites réflexion sur ce que vous lisez pour en tirer quelques résolutions, et demandez à Dieu la grace de mettre vos résolutions en pratique.

5. Lisez souvent, c'est-à-dire, ou tous les jours, ou du moins quelquefois la semaine, principalement les jours de Fêtes.

6. Ne vous contentez pas d'avoir lu un Livre une fois, mais relisez-le plusieurs fois. Si vous le lisez pour apprendre la vertu, vous éprouverez que la seconde lecture vous sera plus salutaire que la premiere.

Les Livres les plus utiles pour vous, sont le Combat Spirituel, les Considérations de Segnery, l'Imitation de N. Seigneur, la Perfection de Rodriguez, la Guide des Pécheurs, les Vérités de la Religion par le P. Galiset, l'Instruction pour la jeunesse, la vie des Saints, le nouveau Testament, les Histoires Saintes de l'Ecriture, ou quelques autres, selon l'avis de votre Confesseur.

II. Quand je vous exhorte à lire les bons livres, je vous avertis en même-tems de fuir les mauvais. Le Démon n'a point trouvé de plus puissant moyen pour gâter l'esprit et le cœur, que la lecture des mauvais livres, Il a suscité un nombre infini de détestables ouvrages en toute maniere et en toute langue ; il en fait inventer encore tous les jours. La plupart de ces Livres pernecieux dont déguisés sous quelques tours ingénieux d'éloquence, et composés avec quelque délicatesse d'esprit ; et sous ces déguisemens, ils cachent le venin mor-

tel qu
Ce
rétiqu
à la R
contr
Ceux
mour

Fu
que le
dre.
lire fa
lemen
pressi
rez a
avez c
garden
d'autr
ayez d
mauva
si vou
succor
serpen
une b
penser

En
compo
prenez
langag
amula
drai a

tel qu'ils font couler dans l'ame.

Ces livres sont. 1. Ceux qui sont hérétiques, qui sont contre le respect dû à la Religion et aux choses saintes ; ou contre les décisions de l'Eglise. 2. Ceux qui sont lascifs, traitent de l'amour profane et d'histoires galantes.

Fuyez ces livres comme des pièges que le démon vous tend pour vous perdre. Vous ne pouvez presque pas les lire sans vous exposer à pécher mortellement, car ou vous y recevrez des impressions funestes, ou vous vous exposerez au danger d'en recevoir. Si vous avez quelques-uns de ces Livres, ne les gardez point et ne les donnez point à d'autres. Quelque résolution que vous ayez de vous abstenir de la lecture d'un mauvais Livre, sa curiosité tentera ; et si vous ne veillez sur vous-même, vous succomberez. Un mauvais livre est un serpent que vous gardez, qui vous fera une blessure mortelle lorsque vous y penserez le moins.

En vain dites-vous que ces livres sont composés avec esprit, que vous y apprenez la beauté du style, la pureté du langage, que vous y trouvez des choses amusantes et agréables. Je vous répondrai avec S. Augustin, que c'est-là un

artifice du Démon, et que par ces mauvais livres on n'apprend pas à bien parler, mais à devenir vicieux ; et que par ces lectures amusantes, on apprend à penser au mal, et à le commettre sans retenue. Je vous dirai que vous pouvez puiser l'éloquence ailleurs que dans ces sources empoisonnées. Ah, funeste éloquence et maudite science qu'on n'acquiert qu'au préjudice de son salut, en perdant la foi, en perdant la pudeur, en perdant son ame !

EXEMPLE.

Si les peres et meres doivent procurer de bons livres à leurs enfans, ils doivent avoir encore plus de soin d'empêcher qu'ils n'en lisent de mauvais. Une Dame de qualité, pour avoir négligé cet avis important, vit avec douleur dans ses enfans les effets de ces pernicieuses lectures. Cette Dame avoit deux fils et une fille. Son fils aîné passa sa jeunesse dans la crainte de Dieu, et se fit Religieux. Sa fille nommée Euphrosine fut sage jusqu'à l'âge de 17 ans. Elle eut le malheur de faire amitié avec une jeune Demoiselle, à qui on laissoit lire toutes sortes de mauvais livres, et qui les communiquoit à Euphrosine ; ces livres étoient contre la pudeur et

contre
tures,
d'un t
dit pa
peines
d'une
dit to
crainte
et ne f
ment

Enp
chamb
avoit
livre q
des cho
il porta
une pa
livre !
rompu
mon fil
dans ce
vous b
bles ; l
il vaudr
du pois
par de

Dans
Ma fille
livre de

contre la Religion, remplis d'impostures, d'impiétés, d'obscénités, mais d'un style agréable; Euphrosine se perdit par la lecture de ces livres; car à peines les eut-elle lus, qu'elle devint d'une arrogance insupportable, et perdit tout sentiment de pudeur et de crainte de Dieu. Sa mere en gémissoit et ne savoit à quoi attribuer le dérangement de sa fille.

Euphrosine ayant un jour laissé sa chambre ouverte, son jeune frere, qui avoit 14 ans, y entra, et se mit à lire un livre qu'il trouva sur la table. Il y lut des choses si étranges, que tout de suite il porta le livre à sa mere. Elle en lut une page. Ah! s'ecria-t-elle, quel livre! voilà le livre maudit qui a corrompu l'esprit de ma fille. Pour vous, mon fils, détestez ce que vous avez lu dans ce livre abominable, et gardez-vous bien de jamais en lire de semblables; le démon parle dans ces livres; il vaudroit mieux pour vous de prendre du poison, que de vous souiller l'esprit par de telle lectures.

Dans le moment, Euphrosine rentra. Ma fille, lui dit la mere, est-ce là le livre de dévotion que vous lisez? Ma

M

chère mère, lui dit Euphrosine, je vous prie de me le rendre, afin que je le rende à la personne qui me l'a prêté. Vous le rendre, dit la mère, j'aimerois mieux voir le feu dans ma maison. Il n'est point permis, ni à vous, ni à moi, de remettre et de rendre un mauvais Livre; ce Livre vous a perdu, malheureuse, et il en perdrait bien d'autres; ensuite elle le mit au feu.

Euphrosine avoit encore d'autres Livres très-mauvais; elle les porta à son frère le Religieux pour les lui cacher. Ce Religieux eut la curiosité de les lire, curiosité qui lui coûta la perte de sa foi et de son âme. Il avoit été jusqu'alors bon Religieux; mais la lecture de ces Livres détestables le pervertit de telle sorte, qu'il perdit, comme sa sœur, tout sentiment de piété et de foi. Six mois après il apostasia, se retira à Genève, où il se maria.

Euphrosine de son côté donna dans un libertinage si outré, qu'elle se livra à toutes sortes de dissolutions. Au milieu de ses désordres, elle fut frappée d'une maladie cruelle dont elle mourut. Un jeune homme qui l'avoit fréquentée, et qui lui avoit souvent prêté de mauvais Livres, vint la voir quelques

heures
lui dit
j'ai men
de la
monde,
je suis
Dieu!
pense à
que par
tenu un
ter de
bons l
encore,
conscie
tence.
cette m
se conv
Ne li
gereux.
té des n
nage et
nelle da
font cor
la source
duisent
jourd'h
d'une c
ligion e
lient to

heures avant qu'elle mourût. *Ab !* lui dit-elle, je suis effrayée de la vie que j'ai menée; je me suis moquée toute ma vie de la Religion et des choses de l'autre monde, mais je vous assure que maintenant je suis dans d'étranges alarmes; *ab, mon Dieu !* que ces choses sont terribles ! je pense à présent là-dessus bien autrement que par le passé; et je voudrais-bien avoir tenu une autre conduite. Loin de profiter de cette inspiration du Ciel, et des bons sentimens que Dieu lui donnoit encore, elle étouffa les remords de sa conscience, et mourut dans l'impénitence. Ce jeune homme touché de cette mort funeste y fit des réflexions et se convertit.

Ne lisez donc jamais des Livres dangereux. Ceux qui sont contre la pureté des mœurs, sont la source du libertinage et des grands désordres de la jeunesse dans les Villes. Les livres qui sont contre la Religion, et l'Eglise, sont la source et l'appui de l'hérésie, et conduisent à l'athéisme. Si l'on voit aujourd'hui parmi quelques personnes d'une certaine condition si peu de Religion et de pudeur, c'est parce qu'ils lisent toutes sortes de mauvais livres.

Il est étonnant que les gens d'esprit puissent goûter les mensonges, les obscénités et les absurdités de tant de livres impies. Il faut être aveugle pour ajouter foi à des Livres composés par des gens dissolus et passionnés au mépris de tant d'excellens Livres composés par les plus grands génies, par les plus grands Saints, et dictés par l'Esprit de Dieu.

CHAPITRE XXX.

Des Conversations.

I. RIEN n'a tant de force sur l'esprit, que l'exemple. On est naturellement porté à faire ce qu'on voit faire aux autres, sur-tout dans la Conversation, où l'exemple a d'autant plus de force, qu'il est reçu de près et plus souvent. Si l'exemple et la conversation ont tant de pouvoir, c'est particulièrement dans les jeunes gens.

C'est dans les saintes conversations où l'esprit se force doucement à la vertu. Les bons exemples des autres fait des impressions secrètes, qui attirent sans qu'on s'en apperçoive. On apprend insensiblement leur maximes, on apprend à parler comme eux, et faire le bien qu'on leur voit pratiquer. Un esprit

bien
laiss
bles
avi
dens
tueu
devi
char
de L
autr
siste
de v
II
vec
Ave
et e
Espr
et à
c'est
disce
2
de v
font
ne d
pers
d'an
vant
Ayez
conv
puta

bien né a une secrète confusion de se laisser surpasser en vertu par ses semblables ; c'est pourquoi le Sage donne ces avis importans : *Conversez avec les prudens ; ayez pour amis des personnes vertueuses. Celui qui converse avec des sages, deviendra sage. C'est la marque d'un méchant naturel, et d'un esprit abandonné de Dieu, lorsque les bons exemples des autres ne le touchent point, et qu'il persiste dans le vice au milieu des exemples de vertu.*

II. Il y a deux sortes de personnes avec lesquelles vous devez converser. 1. Avec celles qui vous surpassent en âge et en expérience. *Cherchez, dit le S. Esprit, la compagnie des personnes sages et âgées, et unissez vous à leur sagesse : c'est-à-dire, profitez de leurs prudens discours et de leurs exemples.*

2. *Conversez avec ceux de votre sexe, de votre âge et de votre profession qui sont portés à la vertu. Les jeunes gens ne doivent pas faire société avec trop de personnes. Il vaut mieux avoir peu d'amis, mais qui soient vertueux. suivant cet avis de S. Jérôme à Népotien. Ayez, lui dit-il, des compagnons dont la conversation ne fasse aucun tort à votre réputation, qu'ils ne soient pas tant ornés*

par leurs habits, que par leur vertu ; et qu'ils n'ayant pas soin de porter tant d'ajustemens mais de porter sur eux mêmes des marques de pudeur et d'honnêteté. Cherchez ceux de votre sexe qui sont tels, aimez leur compagnie, édifiez-vous par leur modestie et par leur piété, en les imitant par une sainte émulation, et ne soyez pas des derniers au service de votre Créateur.

Jeunes gens, souvenez-vous que si vous fréquentez des libertins et des libertines, des gens sans pudeur et sans dévotion, vous vous perdrez. Si vous voyiez l'Enfer vous entendriez des réprouvés s'écrier au milieu des flammes : *Maudit soit le jour que j'ai vu un tel ou une telle, ils sont cause de ma damnation ; si jamais je n'avois été dans leur compagnie, je serois à présent dans le Ciel.*

Si vous avez eu des fréquentations et des amitiés dangereuses, rompez ces liens funestes, et quittez toutes ses sociétés. L'attache à une compagnie sans vertu, ou à un compagnon dissolu, est un veau mortel pour votre ame. Il vaudroit mieux pour vous, habiter avec des serpens et des lions, que de converser avec des jeunes vicieux.

III. Quant aux conversations avec

les personnes de différent sexe, vous devez les craindre, et vous défier de votre foiblesse ; n'ayez de ces sortes de conversations, qu'autant que la nécessité, la charité, ou la bienléance le demandent ; que ces conversations et ces visites soient rares, qu'elles soient courtes et qu'elles soient saintes. Si vous aimez l'assiduité avec le sexe, c'est une marque que vous aimez le danger ; et le S. Esprit vous avertit, que celui qui aime le danger, y périra.

Les personnes du sexe ne doivent jamais oublier cet avis que S. Bernard donnoit à Ste. Ombeline sa sœur : *Ma chere sœur en J. C. lui disoit-il, qu'aucun homme, jeune ou vieux, n'ait aucune conversation familiere, ni aucune assiduité avec vous, quelque juste, quelque saint, et de quelque caractère qu'il soit. La familiarité et l'assiduité ont souvent fait tomber ceux que la volupté n'a pu vaincre, parce que l'occasion du péché en fait souvent venir la pensée et le desir. Que ces avis sont importants, et que d'ames perdues pour les avoir négligés !*

E X E M P L E.

Les conversations qui paroissent innocentes avec des personnes de sexe dif-

fèrent, ne sont pas toujours sans danger. Tel qui commence par l'esprit, ne finit pas toujours de même. La niece de S. Abraham le Solitaire, en est un triste exemple. Cette fille, nommée Marie, perdit son pere et sa mere à l'âge de sept ans. On l'emmena à S. Abraham son oncle pour l'élever. Il lui fit bâtir une cellule à côté de la sienne, et prenoit soin de l'instruire par une petite fenêtré qui étoit entre les deux cellules. Il lui inspira tellement le goût de la vertu, qu'elle vécut dans la pénitence, et dans une grande sainteté jusqu'à l'âge de vingt ans ; mais le démon lui tendit un piège. Un jeune Solitaire, qui étoit ami de S. Abraham, et qui le visitoit assez souvent, prit de là occasion de parler à sa niece par sa fenêtré. Tout étoit innocent du côté de Marie, et ce jeune Moine ne sembloit dans les commencemens lui parler que pour profiter des pieux avis que Marie lui donnoit.

Après plusieurs conversations, desquelles elle ne se défit point, il entreprit enfin cette fille de la passion qu'il avoit pour elle. Elle y résista courageusement durant une année ; mais ce n'étoit pas assez, elle devoit avertir son oncle du danger auquel elle se voyoit

expo
ne l
pers
El
qu'e
blée
Elle
de r
ses y
torre
" di
" da
" pé
" hé
" du
" il
" to
" cr
" m
" ch
" fai
" in
" n
A ce
mit c
donn
pard
ville,
à viv

exposée par les conversations de ce jeune hypocrite : car ce malheureux la persuada enfin et Marie se laissa séduire.

Elle n'eut pas plutôt commis le crime, qu'elle fut pénétrée de honte, et accablée par les remords de sa conscience. Elle ne pouvoit plus jouir d'un moment de repos ; sa faute toujours présente à ses yeux, la faisoit soupirer et verser des torrens de larmes. “ Ah ! malheureuse, *disoit elle*, qu'ai-je fait ? j'ai perdu “ dans un moment le fruit de tant de “ pénitences et de bonnes œuvres ; “ hélas ! que suis-je devenue ? j'ai perdu “ du mon ame, je lui ai donnée la mort “ il me semble qu' les démons sont autour de moi pour insulter à mon “ crime et à ma perte. Que pensera “ mon oncle ? Où irai je pour me cacher à ses yeux ? Quel usage ai-je “ fait de ses saintes conversations et des “ instructions qu'il m'a données ? Je “ n'ose plus paroître en sa présence.” A ces mots, elle sortit. Le démon lui mit dans l'esprit, que Dieu l'avoit abandonnée ; et désespérant d'obtenir le pardon de sa faute, elle vint dans une ville, où elle continua pendant deux ans à vivre dans le désordre.

On ne peut dire quelles furent les inquiétudes de S. Abraham, lorsqu'il ne vit plus sa nièce ; il cherche, il prie, s'informe ; et après deux ans de prières et des gémissemens, il apprit où elle étoit. Il se fit apporter un habit de Cavalier, monta à cheval ; et s'étant couvert d'un grand chapeau, pour n'être pas connu, il alla chercher sa brebis égarée. Etant arrivé à l'Hôtellerie où étoit sa nièce, il demanda qu'on fit venir dans sa chambre une fille étrangère qui étoit dans la maison. Elle vint aussitôt, et ne connut point son oncle ; mais le saint homme la reconnut ; la voyant entrer avec un habit de courtisanne, il fut saisi de douleur jusqu'au fond de l'ame. Il éleva son cœur à Dieu, afin qu'il lui inspirât ce qu'il devoit dire à cette malheureuse. Alors ayant ôté le grand chapeau qui le couvroit, il lui dit : " C'est moi, ma nièce ; hé bien, " Marie, me reconnoissez-vous ? Qu'êtes-vous devenue, ma fille, depuis " que vous m'avez quitté ? Qu'est devenu le meurtrier qui a si cruellement traité votre ame ? "

Marie fut dans le moment pénétrée d'une telle honte, et d'un si grand étonnement, qu'elle ne put ni parler, ni

rent les in-
 lorsqu'il ne
 ne, il prie,
 de priere
 rit où elle
 n habit de
 et s'étant
 pour n'être
 brebis é-
 tellerie où
 on fit ve-
 étrangere
 le vint aus-
 oncle; mais
 la voyant
 rtisanne, il
 u fond de
 Dieu, afin
 oit dire à
 ant ôté le
 roit, il lui
 ; hé bien,
 ous? Qu'
 le. depuis
 Qu'est de-
 si cruelle-

pénétrée
 and éton-
 parler, ni

lever les yeux, et demeura immobile, et
 comme évanouie de confusion. “ Vous
 “ ne me repondez point, *lui dit le saint*
 “ *homme*, vous ne me regardez point ;
 “ avez-vous oublié qui je suis ? Raffu-
 “ rez-vous, je ne viens point ici pour
 “ vous charger de confusion, mais pour
 “ vous sauver. Prenez courage, ma
 “ nièce, je me charge de vos crimes,
 “ Dieu aura pitié de vous, et vous les
 “ pardonnera.” Marie, toujours inter-
 dite et sans parole, commença par ver-
 ser une grande abondance de larmes.
 Son oncle continua de lui parler. “ Hé
 “ quoi ! vous défiez-vous de la miséri-
 “ corde du Seigneur ? Ne savez-vous
 “ pas qu'il peut pardonner, et qu'il par-
 “ donne tous les jours plus de crimes
 “ que vous n'en avez commis ? Reve-
 “ nez à votre Dieu, pauvre ame, il vous
 “ tend les bras ; ayez pitié de vous-
 “ même ; ayez aussi pitié de moi ; vo-
 “ yez les peines et les soins que j'ai pris
 “ pour vous ; allons, ma fille, ne per-
 “ dez pas courage ; retournons dans
 “ nos cellules pour y servir Dieu.”

Marie lui répondit : “ Ah ! mon
 “ cher oncle, il y a donc encore du re-
 “ mede, et vous m'assurez que Dieu

“ aura pitié d'une misérable comme moi” ! Après ces paroles, elle se prosterna aux pieds de son oncle, lui demanda pardon, et passa le reste de la nuit à pleurer et à dire : *Mon Dieu, que ferai-je pour reconnoître et pour remercier votre grande miséricorde ?* Elle résolut enfin de retourner à sa cellule avec son saint oncle. Elle avoit quelque argent et des habits qu'elle avoit gagnés dans son libertinage ; son oncle les lui fit abandonner comme des richesses du démon, et l'ayant fait monter sur son cheval, il la conduisit lui-même à pied jusqu'à sa retraite. Marie n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle se couvrit d'un rude cilice, et se livra à des austérités continuelles ; passant les jours et les nuits à prier, à sanglotter, à demander à Dieu sa miséricorde, elle pleuroit ses péchés avec une si vive douleur et un si tendre amour de Dieu, qu'elle faisoit fondre en larmes tous ceux qui l'entendoient, et ranimoit la ferveur des âmes les plus tièdes. Saint Abraham vécut encore dix ans, et Sainte Marie mourut cinq ans après son oncle ; Dieu fit connoître par des miracles qui s'opérèrent après sa mort, qu'il lui avoit fait miséricorde.

Je
deux
des
ceux
et la
étoit
fille
instr
elle
que
toir
conv
nes
Solit
fille
serie
vous
tent
ame
des a

L
font
la je
jeun
leur
le co
fut l
mée
ans,

Jeunes gens, apprenez de cet exemple deux choses : la première est de profiter des avis et des saintes conversations de ceux qui vous instruisent. Sans les avis et la charité de saint Abraham, la niece étoit perdue sans ressource ; et si cette fille eût toujours été fidelle à profiter des instructions de ce saint parent, jamais elle ne fut tombée. La seconde chose que vous devez apprendre de cette histoire, est de n'avoir aucune assiduité, ni conversation familiere avec des personnes qui ne sont pas de votre sexe. Un Solitaire se perd et débauche une sainte fille : ainsi, jeune homme, quand vous seriez aussi vertueux qu'un Solitaire ; et vous, fille, quand vous seriez aussi pénitente qu'une sainte, vous souillerez votre ame, si vous avez les uns avec les autres des assiduités et des liaisons familières.

AUTRE EXEMPLE.

Les compagnies les plus agréables sont souvent le piège le plus dangereux à la jeunesse ; et l'artifice avec lequel les jeunes gens cachent leurs intrigues et leurs fréquentations, est ordinairement le commencement de leur perte. Tel fut le sort d'une jeune demoiselle nommée Julienne, âgée de seize à dix-sept ans, Elle vécut en sage fille, tandis

qu'elle fréquentoit des compagnes vertueuses, auxquelles sa mere la recommandoit. Mais cette femme fut la dupe de sa fille, comme le sont la plupart des meres qui se fient à leurs filles, et qui les croient plus sages qu'elles ne le sont,

Un jeune homme, qui demouroit dans une maison voisine, conçut de l'inclination pour Julianne. Il avoit une sœur nommée Thérèse, il la pria de faire amitié avec Julianne, et de l'amener à la maison. Thérèse étoit artificieuse et enjouée; elle fut si bien s'insinuer dans l'esprit de Julianne, que bientôt elle la dégoûta de ses anciennes compagnes, en lui disant qu'elles étoient trop sérieuses et trop réservées pour une fille de son âge.

Julianne prit goût aux conversations de cette jeune voisine qui ne pensoit qu'à se divertir, et qui ne parloit que de galanterie et de promenade. Après quelques entretiens et quelques rendez-vous, Julianne fut toute changée à son désavantage. Elle ne pensoit plus qu'au plaisir, à la danse, à lire des romans, à se procurer de précieux habits, à se parer. Elle quitta son confesseur qui la conduisoit saintement, et prit un Confesseur du goût de Thérèse, qui étoit un homme

qui l'
avoir
intrig
se de
vant

Le

aux
rent
Cet
ce bo
se mé
fille
glen
yeux
ne vo
et tr
tissé,
fut p
lienne
cette
ment
eues
enfin
jeune

Dic

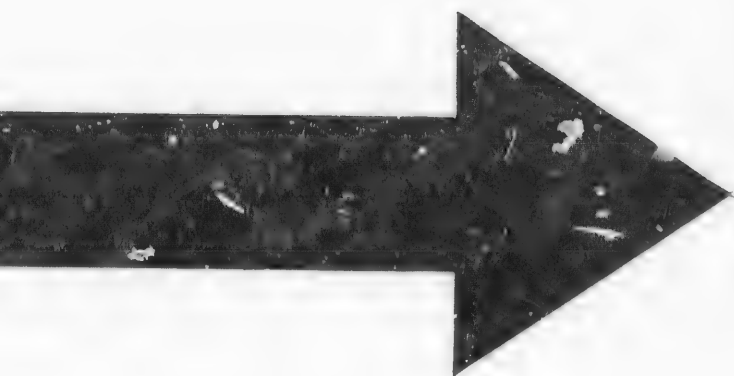
(car
meres
de l'ê
elle s
avec T

qui la laissoit vivre à sa fantaisie. Pour avoir de quoi fournir à sa vanité et à ses intrigues, elle déroboit à sa mere, qui ne se desioit pas d'elle et en accusoit sa servante.

Les voisines et le Curé prirent garde aux fréquentations de Julienne, et eurent la charité d'en avertir sa mere. Cette femme, loin de les remercier de ce bon office, leur répondit de quoi ils se mêloient, que Julienne étoit honnête fille et sans reproche. (Tel est l'aveuglement des meres, qui fermant les yeux sur les désordres de leurs enfans, ne voient pas ce que toute le monde voit, et trouvent mauvais qu'on les en avertisse). Cette mere, idolâtre de sa fille, fut punie comme elle le méritoit ; Julienne devint si arrogante et si fiere, que cette mere commença à pleurer amèrement sur les complaisances qu'elle avoit eues pour cette ingrate fille, et ouvrit enfin les yeux sur la conduite de cette jeune impudente.

Dieu la vengea, et punit Julienne : (car les enfans rebelles à leurs peres et meres sont punis tôt ou tard ;) Un jour de fête étant parée plus qu'à l'ordinaire, elle sortit malgré sa mere pour aller avec Thérèse et son frere à une prome-





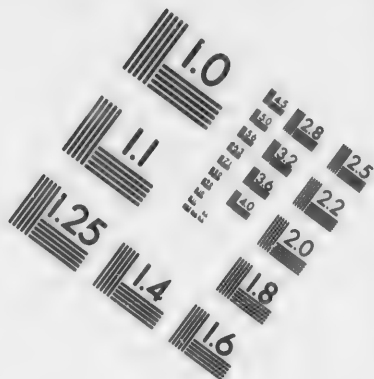
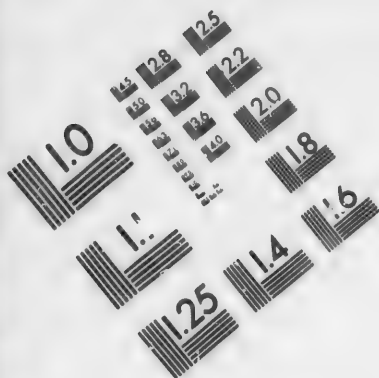
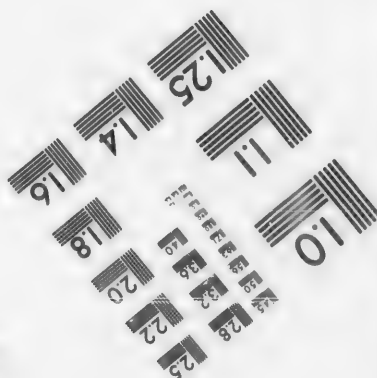
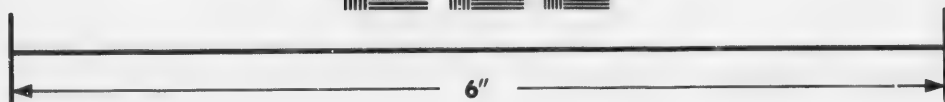
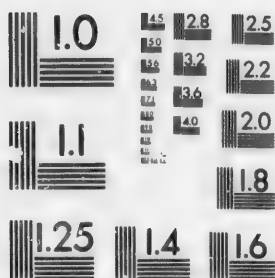


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

28
25
22
20
8

10
01

nade. Elle n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle sentit une vive douleur au visage, causée, à ce qu'on crut, par la piquure d'une mouche envenimée, ou par quelque autre accident. Quelques moments après elle prit mal au cœur, et tomba en défaillance. On la rapporta chez sa mere, son visage enfla d'une manière si horrible, que le Chirurgien fut obligé de lui donner plusieurs coups de lancette, qui lui défigurèrent tout le visage. Julienne se fit apporter un miroir, et aussitôt qu'elle vit son visage dans cet état affreux, les yeux et la bouche tout défigurés, elle poussa un grand cri : Ah Ciel ! est-ce donc là ce visage que j'ai tant paré, et sur lequel j'ai permis et reçu tant de libertés !

Tous les remèdes furent inutiles, il fallut se résoudre à mourir. Sa mere eut le courage d'annoncer cette nouvelle à sa fille : quoi ! ma chere mere, il faut que je meure, lui répondit Julienne ; je suis jeune, j'étois il n'y a que deux jours en bonne santé, et il faut aujourd'hui que je meure ! je le mérite bien à cause des chagrins que je vous ai causés. Je n'ai plus qu'une grace à vous demander, ma chere mere, c'est de veiller sur la conduite de ma petite sœur, afin qu'elle

le ne
supplie
moi, e
Je vou
pondit
je vou
faire r
le peu
duite,
cremen
Ses
qu'elle
Julienn
et leur
votre ce
ples, je
où je m
don du
dans m
dans la
que per
me vois
mais
est passé
l'état o
de jour
vanité e
tu as fe
toujours
Je n'ai p

le ne se perde pas comme moi. Je vous supplie de me pardonner, de prier pour moi, et de me donner votre bénédiction. Je vous la donne de tout mon cœur, répondit la mère en versant des larmes; je vous pardonne: je prie Dieu de vous faire miséricorde, et de me pardonner le peu de soin que j'ai eu de votre conduite, elle lui fit ensuite recevoir les sacrements.

Ses anciennes et sages compagnes qu'elle avoit quittées, la vinrent voir. Julienne aussitôt leur présenta la main, et leur dit: si j'avois toujours été dans votre compagnie, et profité de vos exemples, je ne serois pas dans les troubles où je me trouve; je vous demande pardon du scandale que je vous ai donné dans mon libertinage. Thérèse étoit dans la chambre: ah! lui dit Julienne, que penses-tu à présent de l'état où tu me vois? Je voudrois bien ne t'avoir jamais réquentée: je vais mourir, tout est passé pour moi; et quand tu seras dans l'état où je suis, que penseras-tu de tant de jours que nous avons passés dans la vanité et dans les joies du monde? Que tu as fais de tort à mon âme! j'aurois toujours été sage et innocente sans toi. Je n'ai plus de temps pour mieux vivre;

mais je fais à Dieu de tout mon cœur le sacrifice de ma vie pour expier les péchés d'une jeunesse que j'ai si cruellement passée. Crois-moi, ma chere amie, prends exemple sur moi; peut être bientôt seras-tu au lit de la mort comme moi. Souviens toi des dernieres paroles d'une amie qui va paroître au jugement de Dieu.

Pendant que Julianne parloit ainsi, Thérèse consternée pleuroit amèrement et s'étant jettée à genoux pour lui demander pardon, elle tomba panchée sur son lit, et ne cessa de sanglotter, jusqu'à ce que Julianne eût expiré.

Profitez de cet événement: toutes les circonstances en sont instructives pour les jeunes gens, et pour les peres et meres. Apprenez avec quelles personnes vous devez converser. Julianne se perd dès qu'elle fréquente une compagne mondaine.

CHAPITRE XXXI.

Du travail, et de l'emploi du temps.

I. IL n'y a point de desordres dont l'oisiveté ne puisse être la cause. Elle est, dit S. Bernard, l'égout de toutes les pensées dangereuses, la nourrice de la volupté,

la meur
le tomb
de du
Esprit
vices.

Peut
ce vice
jeunes
dans le
et ne
sérieuse
cajoller
dormir
l'occup

Et
dres?
l'oublie
fréquen
che et
vaises
leurs
herbes
main d
De là e
lence p
bles d'
ces con
incorrig

O pl
déracin

la meurtrière des vertus, la mort de l'ame, le tombeau d'un homme vivant, le réceptacle du péché; Elle est enfin, dit le St. Esprit, la maîtresse qui enseigne tous les vices.

Peut-on, sans verser des larmes, voir ce vice funeste si répandu parmi les jeunes gens? on voit la plupart, surtout dans les villes, vivre dans la fainéantise, et ne s'appliquer à aucune occupation sérieuse. Les jeux, les promenades, les cajoleries, les ajustemens, les danses, le dormir : voilà presque toute leur vie et l'occupation de leur esprit.

Et de là combien naissent de désordres? L'ignorance des vérités saintes, l'oubli de Dieu et du salut. De là les fréquentations, les occasions de débauche et de libertinage. De là les mauvaises inclinations qui croissent dans leurs cœurs, comme des méchantes herbes dans une terre inculte, que la main du Jardinier néglige de cultiver. De là enfin ce fonds de paresse et d'indolence pour le bien, qui les rend incapables d'éducation, et qui fait que les vices contractés par l'oïseté, les rendent incorrigibles pour le reste de leur vie.

O plutôt à Dieu qu'il fût aussi facile de déraciner ce vice parmi les jeunes gens.

qu'il est aisé d'en faire voir les effets. Mais ce mal a tellement aveuglé leurs esprits, et gagné leurs cœurs, qu'ils ne veulent pas même le connoître. O paresseux, dit le Sage, jusqu'à quand dormirez-vous, quand vous éveillerez vous de ce profond sommeil de l'oisiveté qui vous tient assoupis, qui vous conduira à une extrême indigence, et aux plus grands malheurs ?

II. Pour vous préserver de ce vice, faites les réflexions suivantes.

1. Considérez que tous les hommes sont nés pour le travail. Dieu les y a condamnés par un arrêt solennel, dès la naissance du monde. Si vous menez une vie oisive, vous résistez à la volonté de Dieu, et vous allez contre l'ordre qu'il a établi. Qu'elle raison avez vous de vous exempter d'une loi de laquelle il n'a jamais dispensé personne ?

Si les hommes sont obligés au travail pendant toute la vie, ils le sont encore plus dans la jeunesse. Premièrement, parce que si à cet âge on ne s'exerce pas à des occupations convenables, on contracte des vices qui durent ordinairement jusqu'à la mort. Secondement, parce que le temps de la jeunesse est le plus propre pour cultiver l'esprit. C'est dans ce temps qu'on peut se rendre ca-

able d'ap
les arts et
ruper le
une fois p
paré. Le
mais il y
perdu, dan
tes si faci
perdu dan
ble, et a c
2. Pen
jour d'av
nesse, lor
talens, sa
pour les a
blissement
présent ;
et vous en
3. Si v
que vous
doit vous
ment épo
l'era mise
article du
ra, fera l'
votre jeun
les de sord
tems. L'ig
les pechés
vous a pré

e,

les effets
glé leurs
qu'ils ne
e. O pa-
nd dormi-
vous de ce
vous tient
e extrême
lbeurs ?
ce vice,

hommes
eu les y a
iel, dès la
enez une
olonté de
rdre qu'il
vous de
aquelle il

au travail
nt encore
ièrement,
xerce pas
on con-
rdinaire-
ndement,
esse est le
rit. C'est
endre ca-

able d'apprendre les vertus, les sciences, les arts et les professions, qui doivent occuper le reste de la vie. Si ce temps est une fois perdu, il ne peut plus être réparé. Le temps perdu ne revient plus, mais il y a cette différence, que le temps perdu dans les autres âges n'a pas de suites si fâcheuses; au lieu que le temps perdu dans la jeunesse est plus irréparable, et a des suites plus funestes.

2. Pensez au regret que vous aurez un jour d'avoir perdu le tems de votre jeunesse, lorsque vous vous trouverez sans talens, sans éducation, sans intelligence pour les affaires, sans esprit et sans établissement. Vous ne le croyez pas à présent; mais vous le sentirez un jour, et vous en pleurerez.

3. Si vous perdez le tems, le compte que vous en rendrez à Dieu au jugement doit vous faire trembler. Dans ce jugement épouvantable, toute votre vie vous sera mise devant les yeux; et le premier article du compte qu'on vous demandera, sera l'emploi que vous aurez fait de votre jeunesse. Dieu vous fera voir tous les désordres, qui ont suivi cette perte du tems; l'ignorance où elle vous a jeté; les péchés et les vices dans lesquels elle vous a précipité; tous les talens dont elle

vous a rendu incapable. Qu'aurez-vous à alléguer à ces reproches? et à quelle condamnation faudra-t-il vous attendre?

4. Combien d'ames à présent dans les enfers reconnoissent que la cause de leur damnation vient d'avoir mal employé le tems de la jeunesse? Si elles pouvoient espérer un seul moment du temps que vous avez, que ne feroient-elles pas pour l'obtenir, et pour l'employer utilement? est-il possible que leur repentir ne vous touche pas? Faites vous sage à leurs dépens, et apprenez par leur exemple à éviter le malheur dans lequel elles sont tombées.

O mon fils! je vous conjure donc par l'amour que vous devez avoir pour votre ame de fuir l'oisiveté, comme un des plus grands obstacles à votre salut. Pour l'éviter, souvenez-vous de deux choses. La premiere est de vous appliquer à ce que vous devez apprendre, et d'embrasser de bon cœur les ouvrages et les exercices qui vous conviennent dans votre jeunesse.

La seconde, ne soyez jamais oisif. Faites toujours quelque action qui vous occupe d'une maniere convenable à votre condition, ou à la lecture, ou à la couture, ou à l'étude, ou à la priere, ou

à l'écriture
soit utile
l'occasion
vous surp
de l'enner
me: Vive
trouve tou
votre trav
pénible, m
vous est o
in de salu
quand vou
qu'il le bé
gloire. P
tenez vot
élevant le
que votre
Faites ce
occupez-
qui ont l'a
le travail
louanges
édifiants,
sont profi

à l'écriture, ou à quelque exercice qui soit utile. Le démon ne cherche que l'occasion de vous trouver sainéant pour vous surprendre. Pour éviter les pièges de l'ennemi, suivez cet avis de S. Jérôme: *Vivez de telle sorte, que le démon vous trouve toujours occupé. Ne regardez pas votre travail ou votre étude comme une chose pénible, mais comme un saint exercice qui vous est ordonné de Dieu, et comme un moyen de salut. Offrez-le à Dieu le matin, et quand vous le commencez, priez le Seigneur qu'il le bénisse, et qu'il le fasse réussir à sa gloire. Pendant vos occupations, entretenez votre esprit de saintes pensées en élevant souvent votre cœur à Dieu, afin que votre travail ne soit pas sans mérite. Faites ce qui vous est commandé; et occupez-vous, selon la volonté de ceux qui ont l'autorité sur vous. Chantez dans le travail, selon l'avis de S. Paul, les louanges de Dieu, et quelques cantiques édifiants, et n'y chantez jamais de chansons profanes et dangereuses.*

CHAPITRE XXXII.

*Les Jeunes Gens ne doivent jamais avoir
Honte de faire le bien.*

UN moyen des plus pernicieux dont l'ennemi du salut se sert pour perdre les âmes, c'est la honte de faire le bien. Il tâche de donner pour la vertu une honte qu'on ne doit avoir que pour le péché.

Pour réussir et faire tomber dans ce piège, le démon inspire aux jeunes gens cette fausse idée, que la vertu est méprisée, et qu'on se moquera d'eux, s'ils se donnent aux exercices de piété. Par cet artifice il leur rend la vertu odieuse et enuffe en eux les desirs du salut. Quelquefois même cette honte criminelle gagne si puissamment leur esprit, qu'ils font gloire de leurs vices, et rougissent de n'être pas aussi méchans que les autres.

O combien d'âmes le tentateur a-t-il perdues par cette funeste honte, et par la crainte du qu'en dira-t-on ? Pour vous prémunir contre cet écueil, serrez-vous des réflexions suivantes.

1. De quoi rougiriez-vous en servant Dieu ? y a-t-il donc quelque chose de plus honorable que d'être à son service ?

L'on tie
de la te
le Roi
ment !

rougir
vaile et
si vous
regarde
me inde
renverse

2. D
n'est q
mondain
sentes, e

ort
lai

parce q
service
cheur, d

ceux qui
vertu et
vous vo
penteroi
libertins

3. Qu
touche, c

L'on tient à honneur de servir un Prince de la terre, et vous rougiriez de servir le Roi du Ciel ! quel étrange aveuglement ! Mais prenez garde qu'on ne rougit que pour une chose qui est mauvaise et indigne de soi ; de manière que si vous rougissez de la vertu, vous la regardez donc comme mauvaise, comme indécente ou indigne de vous : quel renversement d'esprit !

2. Devant qui rougissez-vous ? ce n'est que devant les méchants et les mondains. Mais les discours des insensés, et les railleries de ceux qui ont l'esprit gâté, doivent-ils vous empêcher de servir Dieu ? Ne savez-vous pas qu'ils n'ont point d'autres règles de jugement, que leurs aveugles inclinations ? S'ils vous méprisent, c'est parce qu'ils haïssent la vertu ; car le service de Dieu est en exécration au pécheur, dit le Sage, les insensés détestent ceux qui marchent dans le chemin de la vertu et qui craignent Dieu. Devez-vous vous mettre en peine de ce que penseroient de vous les insensés et les libertins ?

3. Que si l'estime du monde vous touche, que ne cherchez-vous l'estime

des personnes sages ? Vous ne devez pas, à la vérité, pratiquer la vertu pour vous procurer cette estime, ce seroit une vanité qui vous feroit perdre votre récompense. Si je cherchois à plaire aux hommes, disoit S. Paul, je ne serois pas serviteur de J. C. Néanmoins le monde doit savoir que vous pratiquez la vertu, parce que vous devez édifier le monde. Qu'on aye vos bonnes œuvres, dit le Sauveur, afin que votre Père céleste en soit g'crifié. Avoir honte de faire le bien, c'est avoir honte d'appartenir à Jesus-Christ.

4. Souvenez-vous de cette menace terrible du Fils de Dieu contre ceux qui rougissent de son service. Celui qui rougira de moi et de mes maximes, je rougirai de lui au jour du Jugement ; c'est-à-dire, qu'il ne le reconnoitra point pour un des ses Elus. O mon Dieu ! être rejeté du nombre de vos Elus ! De quelle confusion seront couverts au jour du Jugement ceux qui auront eu honte de vous servir ? Quel désespoir ! quel accablement, lorsque leurs péchés seront exposés à la vue de tout le monde ; lorsque pour la honte qu'ils auront eue de la vertu, ils seront abandonnés à l'opprobre, et accablés d'une confusion

sternelle devant les Anges et les Saints !
Je vous exposerai, dit le Seigneur, à un
opprobre diernel, et à une ignominie qui ne
finira jamais.

Demandez à Dieu qu'il fortifie votre
esprit contre cette funeste honte, et ce
respect humain, qui n'est qu'une imagi-
nation des esprits foibles. Accoutumez-
vous à faire le bien avec liberté, sans
vous mettre en peine de ce que les au-
tres diront. Méprisez leurs mépris,
moquez-vous de leurs moqueries, lais-
sez railler et parler les insensés, et met-
tez-vous au-dessus de tout, pour faire
votre devoir, pour contenter Dieu, et
vous sauver. C'est une grande folie de
préférer l'estime de hommes à votre sa-
lut, et de complaire à un petit nombre
desprits mal faits, pour déplaire aux
personnes sages, aux Saints et à Dieu
même. Pesez bien cette reflexion.

CHAPITRE. XXXIII.

*Les artifices du Démon pour engager les
jeunes gens dans la tentation.*

IL y a trois principaux artifices par
lesquels le démon séduit les hommes
et sur tout les jeunes gens, dans la ten-
tation.

I. Le premier de ses artifices renferme trois pièges. 1. Il empêche de connoître la grandeur du mal qu'il veut faire commettre. 2. Il présente à l'imagination la douceur du péché, et la fait voir toujours plus grande qu'elle n'est. 3. Il grossit la difficulté d'y résister et la fait regarder comme insurmontable.

O que le tentateur est trompeur dans ces trois pièges ! car, 1. le mal qui est dans le péché, est plus grand que tous les autres maux. 2. La douceur du péché n'est que d'un moment, elle est suivie de chagrins, de remords, et souvent de désespoir. 3. La peine et la difficulté d'y résister ne dure pas longtemps ; et quand on les surmonte, elles sont suivies de consolation, elles font mériter le Ciel, et souvent nous délivrent de plusieurs autres tentations.

Prenez donc garde de vous laisser aveugler par l'ennemi de votre salut. Quand il vous présente une tentation ; regardez aussitôt le mal qu'il vous inspire comme un grand malheur. Ne considérez pas le plaisir qu'il vous offre, et qui passe comme une ombre ; mais pensez au regret et aux remords qu'il vous laissera dans l'ame, et aux châti-

mens de
pas la p
qui du
et le m
vous ag
dissipera

II. S
duit les
en leur
l'esprit
j'en obtie
nience.
tion, on
au crime
que Dieu
tre péché
parce qu
vous ale
malheur
parce qu
sez, par
impuden
châtiment
outrage

III. L
pour sed
près les
met dans
de résiste

mens dont il sera puni. Ne regardez pas la peine et la difficulté d'y résister, qui durent si peu; mais la consolation et le mérite qui vous en resteront. Si vous agissez de la sorte, la tentation se dissipera, et votre cœur sera en paix.

II. Second artifice. Le démon séduit les jeunes gens dans la tentation, en leurs remettant cette pensée dans l'esprit : *Je me confesserai de ce péché, j'en obtiendrai le pardon, et j'en ferai pénitence.* Avec cette aveugle présomption, on se livre dans une fausse assurance au crime. Quoi donc, si vous pensez que Dieu vous dût foudroyer après votre péché, vous ne le feriez pas; et parce que vous espérez de lui le pardon, vous osez l'offenser sans crainte ! Allez, malheureux, vous êtes donc méchants, parce que Dieu est bon; vous l'offensez, parce qu'il pardonne; ô quelle impudence ! quelle témérité ! de quel châtiment ne doit pas être puni un tel outrage ?

III. Le troisième artifice du tentateur pour séduire les jeunes gens, c'est qu'après les avoir fait succomber, il leur met dans l'esprit qu'il leur est impossible de résister dans la suite, afin que dans

cette pensée ils s'abandonnent au mal sans retenue.

Pauvres aveugles, pourquoi croyez-vous à l'esprit du ténèbres ? Ne savez-vous pas que la miséricorde de votre Sauveur est infinie ? qu'il a repandu son sang pour retirer votre ame du péché et de la mort ; qu'il vous tend les bras ; qu'il vous appelle : *Mon fils, revenez à moi, et je vous pardonnerai ?* Ne savez-vous pas enfin, qu'il vous offre son secours, et qu'avec sa grace vous pouvez tout, et que si tant de personnes plus jeunes et plus foibles que vous, se sont relevées de leurs chûtes, et se sont sauvées, vous le pouvez de même ?

La prière, la fréquentation des Sacremens, les avis d'un bon confesseur, vous préserveront de tous ces pièges de l'ennemi.

CHAPITRE XXXIV.

Des fautes qu'on fait dans les tentations.

I. LA première faute dans laquelle on tombe, quand on a de fréquentes tentations, c'est de s'inquiéter ; et après avoir résisté quelque temps, de perdre courage, croyant qu'on ne peut résister. Illusion des plus à craindre, parce que

au mal
croiez-
e savez-
de votre
andu son
i péché
es bras ;
revenez à
e savez-
e son se-
pouvez
nes plus
se sont
ont sau-
des Sa-
nfesseur,
ièges de

V.
ntations.
laquelle
ntes ten-
après a-
perdre
résister.
arce que

le découragement donne de grands avantages à l'ennemi du salut.

La Ville de Bethulie étant assiégée par Holoferne, les principaux de la Ville se mirent en prières avec le peuple, pour obtenir de Dieu leur délivrance mais voyant que Dieu ne les exauçoit pas aussitôt, ils résolurent de livrer la Ville, et de se rendre, si le secours ne venoit pas dans cinq jours. La chaste Judith, avertie de cette résolution, les en reprit, et leur dit : Qu'êtes-vous donc, vous qui tentez air si le Seigneur ? est-ce donc là un moyen d'attirer sur vous sa colère ? c'est plutôt mériter sa colère et sa vengeance. Quoi, vous déterminez un temps à la miséricorde de Dieu, et vous lui fixez un jour pour vous secourir ! prenons des mesures plus prudentes. Faisons pénitence, demandons sa miséricorde avec la mes, et attendons son secours avec humilité.

Je vous en dis de même, mon fils, lorsque vous vous inquiétez, et que vous perdez courage dans les tentations, vous faites injure à Dieu : car c'est vous déshier de sa grace, et vous exposer à tomber dans les plus affreuses tentations et dans les plus grands désordres. Ayez

courage, ayez patience dans la tentation; et espérez que la grace de Dieu ne vous manquera pas, si vous ne lui manquez le premier. Périévérez courageusement, et il vous donnera la force de vaincre. Souvenez-vous que les plus grands Saints ont été tentés comme vous; et plus que vous. S. Paul, ayant demandé à Dieu la délivrance de les tentations, le Seigneur lui fit cette réponse: *Ma grace se suffit, car la vertu se perfectionne dans la foiblesse.* C'est en effet dans la tentation que la vertu est éprouvée; c'est alors que nous faisons connoître notre courage, notre fidélité et notre amour pour Dieu. D'ailleurs, quel mérite auriez-vous de la vertu, si vous n'aviez point de tentations et de combats à soutenir.

II. La seconde faute que font plusieurs dans les tentations, c'est qu'après avoir succombé à une tentation, ils mettent bas les armes, et se laissent vaincre à toutes les autres tentations. O étrange aveuglement! pour avoir été une fois vaincu, se rendre entièrement à son ennemi? Après avoir reçu une plaie, vouloir être couvert de plusieurs autres! Après avoir perdu la grace de Dieu, continuer à l'irriter en restant

dans le
promp

Les
tre la
fussent
furent
cond
courage
nacle p
sacrific
et aller
rent la

Com
tentati
rage p
mais se
à Dieu
votre
du Tou
grace.
vaincu
ment d
vous se
gardes,
fauts.

Saint
pour
ment q

dans le péché, au lieu de l'appaiser promptement en retournant à lui ?

Les Israélites s'étant assemblés contre la Tribu de Benjamin, quoiqu'ils fussent beaucoup plus forts en nombre, furent défaits à la première et à la seconde bataille, mais ils ne perdirent pas courage : ils vinrent devant le Tabernacle pleurer, jeûner, prier, et offrir des sacrifices : ils reprirent ensuite les armes et allèrent au combat, où ils remportèrent la victoire.

Comportez vous de la sorte dans les tentations. Il ne faut pas perdre courage pour avoir été une fois vaincu, mais se relever promptement, recourir à Dieu, gémir sur votre chute et sur votre misère, implorer la miséricorde du Tout Puissant, et le secours de sa grace. Il faut que le regret d'avoir été vaincu, vous excite à résister plus fortement dans la suite, et que vos chutes vous servent à vous tenir plus sur vos gardes, et à profiter de vos propres défauts.

EXEMPLE.

Saint Jérôme, que je vous donne ici pour modèle, a été attaqué plus fortement que vous ne le serez jamais ; et

c'est, peut-être, celui de tous les serveurs de Dieu, dont la jeunesse a été la plus éprouvée par les tentations.

Après avoir passé quelque temps dans le monde, il quitta le siècle, et alla à Jérusalem visiter les saints lieux ; de là il se retira dans le désert, où il demeura quelques années. Pendant ce temps, malgré ses austérités, il fut agité de tentations d'impureté si fréquentes et si horribles, qu'il excite les larmes de ceux qui le lisent. Voici ce qu'il en dit lui-même, écrivant à Eustochie.

O combien de fois dans cette vaste solitude, que les ardeurs du Soleil rendent insupportable, les pensées et les plaisirs de la volupté ont-ils troublé et sali mon imagination ? la douleur et l'amertume dont mon âme étoit remplie, me faisoient chercher les lieux les plus écartés pour combattre mes tentations et pleurer mes péchés. Mon corps déjà tout hideux étoit couvert d'un cilice ; je ne cessois de verser des larmes, et de gémir la nuit et le jour. Je n'avois point d'autre nourriture que celle des Solitaires de ce désert, qui ne boivent que de l'eau, et ne mangent que des herbes crues, même dans leurs mala-

dies.
toit
con
pen
que
celle
vagr
sées
Dan
ren
mon
de
lang
toit
sente
plan
Voil
et les a
écoute
J. C.
E
aux
de n
rébe
henn
m'e
jour
à in
cetta

« dies. Dans ce désert affreux, qui é-
 « toit comme une prison où je m'étois
 « condamné moi-même pour éviter
 « l'enfer; dans ce désert, dis-je, quoi-
 « que je n'eusse d'autre compagnie que
 « celle des scorpions et des bêtes sau-
 « vages, souvent je me trouvois en pen-
 « sées et en esprit aux assemblées des
 « Dames de Rome. Les jeûnes me
 « rendoient le visage pâle et défiguré; et
 « mon esprit ne laissoit pas d'être brûlé
 « de mauvais desirs. Dans un corps
 « languissant, et dans une chair qui é-
 « toit déjà morte avant moi-même, je
 « tentois vivre et brûler les flammes des
 « plaisirs impurs.»

« Voilà les tentations de ce grand Saint,
 et les assauts qu'il avoit à soutenir; mais
 écoutez comme ce courageux Soldat de
 J. C. s'est comporté dans ses combats,
 « En ce déplorable état je me jetois
 « aux pieds de J. C.; je les arrosois
 « de mes larmes, et je surmontois les
 « rébellions de la chair par des absti-
 « nences de plusieurs semaines, et il
 « m'est arrivé souvent de passer des
 « jours et des nuits entières à chier et
 « à implorer l'assistance du Ciel, ne
 « cessant de prier et de frapper ma

" poitrine, que je n'eusse vu la tentation
 " et la tempête passées, et que Dieu
 " par la grace ne m'eût rendu le repos
 " et la tranquillité." Apprenez de là,
 jeunes gens, comme il faut combattre
 les tentations, et écoutez encore ce qui
 suit:

Et Dieu m'en est témoin, poursuit-il
 après avoir répandu beaucoup de larmes,
 après avoir prié long temps, les yeux levés
 au Ciel, enfin je sentoís un si doux
 repos dans l'ame, que souvent il me sem-
 bloit que j'étois en la compagnie des Anges.

O quel exemple pour vous animer à
 résister aux tentations! Il vous apprend
 trois choses. 1. Que vous ne devez pas
 vous étonner, de vous voir tenté, puis-
 que ce grand Saint, nonobstant ses mor-
 tifications, a souffert des tentations si
 violentes. 2. Il vous apprend comme
 il faut combattre les tentations; savoir,
 par la mortification, par la retraite, par
 les gémissemens et par la prière humble
 et constante. En troisième lieu, il vous
 apprend la joie et la consolation que
 Dieu donne à ceux qui ont résisté à la
 tentation avec courage et avec persévé-
 rance.

NOUVEAU

Quelle

suivre

PREN

l'esprit

celles d

rompu

par do

actions

rez da

Jérémi

gent, qu

neur a

adorer

rez, qu

en voi

seul qu

Jé

rez dan

dorent

sira, les

la volu

re, la

mépris

que le

à vous,

l'exem

Aye

maxim

CHAPITRE XXXV.

Quelle maxime les Chrétiens doivent suivre dans la jeunesse, et en tout temps.

PRENEZ garde de vous laisser séduire l'esprit par des maximes contraires à celles du salut. Si votre esprit est corrompu par de mauvais exemples, ou par de fausses maximes, votre vie et vos actions le seront de même. Vous verrez dans Babylone, disoit le Prophète Jérémie aux Juifs, des idoles d'or et d'argent, qu'on porte pour inspirer de la terreur aux hommes ; prenez garde de les adorer avec les autres. Quand vous verrez qu'on les adore de toute part, dites en votre cœur : O Seigneur ! c'est vous seul qu'il faut adorer.

J'en dis de même. Vous verrez dans le monde des hommes qui adorent des idoles, c'est à dire, le plaisir, les richesses, les vanités, la chair et la volupté. Vous verrez le vice honorer, la vertu raillée, la Religion même méprisée ; vous entendrez les maximes que le démon y a introduites : malheur à vous, si vous vous laissez séduire par l'exemple de la multitude !

Ayez toujours devant les yeux les maximes de J. C. et les vérités éternel-

les. Le monde ne veut pas les con-
noître ces grandes vérités, mais elles
ne changent pas pour cela. C'est sur
ces maximes et sur ces vérités saintes que
vous serez jugé. Pensez-y, et y pri-
mez-les dans votre esprit, aux y rel-
tours contre les exemples et les man-
ières du monde, et qu'elles vous servent
de règle pour votre conduite. Voici les
plus importantes, que je vous exhorte
de lire souvent.

*Le péché est le plus grand de tous les
maux.*

LE péché mortel fait à Dieu une injure
si grande, que tous les hommes et tous
les Anges ne sauroient la réparer. Il
cause à l'homme plus de préjudice, que
toutes les créatures, et que les démons
même ne peuvent lui en faire.

La pieuse Reine Blanche, Mère de
St. Louis Roi de France, lui disoit sou-
vent lorsqu'il étoit jeune. Mon fils, je
vous aime avec tendresse, néanmoins j'ai-
merois mieux vous voir mort à mes pieds,
que de vous voir commettre un seul péché
mortel.

Saint Edmont, étant jeune écuyer,
disoit à ses compagnons, que s'il lui fal-
loit choisir entre le péché et le Pénit, il
aimeroit mieux se précipiter dans l'en-

fer,
tel.
en C
les
les p
tit
Tou
Il
rend
soib
la gr
à la
pas
lang
mépr
mort
péch
marc
faut
nous
Saint
m'pr
les pl
les pl
autan
fautes
de gr
Il fant
UN

les con-
naiss. elles
C'est sur
saintes que
hypri
s'y rel
es mait
s servent
Voleries
l'enhoire
sion
siquat
e tous les
sion
le injure
et tous
arer. Il
lice, que
démons
Mère de
soit sou-
fils, je
ns j'ai-
s piec,
et pèche
écorier,
lui fal-
nter, il
ns l'en-

fer, que de tomber dans le péché mor-
tel.
Craignez donc le péché plus que tous
les maux de cette vie : craignez même
les plus petits péchés, parce qu'un pe-
tit péché est toujours un grand mal.
Tout péché offense et afflige Dieu.
Il est vrai que le péché véniel ne nous
rend pas ennemis de Dieu, mais il af-
foiblit en nous son amour. Il n'ôte pas
la grace sanctifiante, mais il nous dispose
à la perdre. Le péché véniel ne donne
pas la mort à notre âme, mais il la rend
languissante et malade; et quand on le
méprise, il conduit insensiblement à la
mort. Commettre fréquemment des
péchés véniels de propos délibéré, c'est
marcher sur les bords de l'abyme, il ne
faut plus quelquefois qu'une chute pour
nous y précipiter. C'est pourquoi le
Saint-Esprit nous avertit que *celui qui*
méprise les petites choses, c'est à dire,
les plus légères, tombera peu à peu, dans
les plus grandes. Corrigez-vous donc,
autant que vous pourrez des petites
fautes, et vous n'en commettrez jamais
de grandes.
Il faut penser souvent aux fins des choses.
Un moyen efficace, que le Saint-Esprit

nous donne pour éviter le péché, c'est de penser sérieusement à nos dernières fins. En toutes vos actions, souvenez-vous de vos dernières fins, et vous ne pécherez jamais. Ces fins dernières sont la mort, qui sera le terme de votre vie : le Jugement qui en sera la décision, le Paradis qui en sera la récompense, ou l'enfer qui en sera le châtiement.

Dites donc souvent dans votre cœur, 1. Je dois mourir et peut-être bientôt. Que penserai-je de mes péchés au moment de la mort? Que penserai-je de mes plaisirs honteux, de mes attaches criminelles aux créatures et aux biens de la terre, de ma vanité et de mon orgueil? Que voudrais-je alors avoir fait? Ah! qu'il est consolant au lit de la mort, d'avoir passé sa jeunesse et sa vie dans l'innocence et dans la crainte de Dieu!

2. Je dois un jour être jugé par un Juge terrible, qui me voit, qui m'observe, qui me fera rendre compte de ma jeunesse, et de tous les instans de ma vie. Que lui répondrai-je, lorsqu'il me demandera compte du temps que j'ai perdu, de tant d'instructions et de lumières dont j'ai abusé; de tant de jours passés dans le jeu et dans la débauche, dans la paresse et dans l'impureté, dans

la gala
de tant
corps
tiques
et de j
je de t

1. L
m'est p
vivant
rite po
sans m
et sans
la terre
temen
perds,

4. A
tôt pou
finira j
demeur
dans le

Si je
c'est à
Combie
bien d
brûlent
horrible
dans le
un péch
pas enc

la galanterie et dans la désobéissance, de tant d'heures employées à parer mon corps et à le satisfaire, de tant d'injustices et de larcins, de tant de rancunes et de juremens? Hélas? que penserai-je de tout cela au Jugement de Dieu?

Il y a dans le Ciel une place qui m'est préparée; mais la gagnerai-je en vivant sans amour de Dieu et sans charité pour le prochain, sans patience et sans mortification, en vivant sans piété et sans pudeur? A quoi penserai-je sur la terre, si je ne pense pas à vivre saintement, et à gagner le Ciel? Si je le perds, tout sera perdu pour moi.

Après cette vie, qui finira bientôt pour moi, il y a une éternité qui ne finira jamais. Mais hélas! où sera ma demeure dans cette éternité? si elle est dans le Ciel, ce sera pour jamais.

Si je ne suis pas encore dans l'Enfer, c'est à Dieu seul j'en suis redevable. Combien de fois l'ai-je mérité? combien d'âmes y sont condamnées, qui brûlent, qui souffrent des tourmens horribles, qui poussent des cris de rage dans le désespoir, et qui pleurent pour un péché mortel, tandis que je m'y suis pas encore, après avoir commis des

péchés sans nombre ? Mon Dieu ! que deviendrai je, si je ne me convertis pas ?

Pensez à ces vérités, mon fils, et vous vous sauverez. Laissez faire les insensés, laissez rire les mondains, laissez parler et railler les libertins ; leur jour viendra, ou plutôt viendra le jour de Dieu qui les surprendra.

III.

La règle de mes actions doit être la Loi de Dieu, l'exemple et la Doctrine de Jésus Christ, et non pas le monde.

C'EST une maxime dans le siècle : qu'il faut faire comme les autres. On allègue pour raison de la conduite, que le monde est ainsi : que c'est la coutume ; que c'est la mode de vivre comme les autres vivent. Cette maxime est fautive et pernicieuse. Le monde ne doit pas être notre règle, mais Dieu seul. Le monde est rempli d'erreurs, et nous trompe tous les jours sur l'affaire du salut. Dieu est la vérité même ; il ne peut nous tromper. Il nous a donné sa Loi pour nous conduire, son Eglise pour nous enseigner, la doctrine et les exemples de J. C. et des Saints pour nous éclairer. Voilà la règle et l'unique règle que nous devons suivre. Nous ne nous égarerons jamais, dit

S. Jer
est la
sunt s
ve. C
et se p

Dan
homme
noble
exemp
rempl
ligion
enfance
de l'E
ges. I
son in
Cour.
lem, &
voyage
me un
d'horr
représe
n'y co
Dame
de lui,
on fais
Ce son
réprou
mes p
et pou

S. Jérôme, en suivant celui qui a dit, qu'il est la voie, la vérité et la vie. Celui qui suit sa Loi, ne se trompe point, et il se sauve. Celui qui fait une autre règle, s'égare et se perd.

E X E M P L E.

Dans le quatrième siècle, un jeune homme nommé Dositée, d'une naissance noble et illustre, nous montre par son exemple, de quoi est capable une âme remplie des grandes maximes de la Religion et du salut. Il fut confié dès son enfance, à un grand Seigneur, Officier de l'Empereur, qui l'éleva parmi les Pages. Dositée ne laissa pas de conserver son innocence parmi les dangers de la Cour. Ayant entendu parler de Jérusalem, il demanda permission d'y faire un voyage. Il vit au Bourg de Gethsémani un tableau de l'Enfer, et fut saisi d'horreur, en voyant tous ce qui étoit représenté dans ce tableau. Comme il n'y comprenoit rien, il demanda à une Dame vénérable, qui se trouva auprès de lui, qui étoient ces malheureux à qui on faisoit souffrir de si grands supplices? Ce sont, lui répondit cette Dame, les réprouvés que Dieu punit par les flammes pour n'avoir pas observé sa Loi, et pour avoir négligé les moyens de se

sauver. Dositée lui demanda ce qu'il falloit faire pour se sauver, et pour n'être point du nombre de ces misérables. *Mortifiez-vous et priez*, lui dit-elle : et ensuite il ne la vit plus.

Le jeune Dositée dès ce même jour, embrassa la pénitence, et passoit une grande partie du temps à la prière. Un jeune Seigneur, qui l'avoit accompagné dans son voyage, surpris de ce changement, lui dit, qu'une vie de mortifications et de prières ne convenoit point à un jeune homme comme lui, et qu'elle n'étoit propre qu'à des Solitaires. Dositée connut le piège que le Démon lui tendoit par l'organe de ce jeune seigneur, et craignant d'échapper le moment de la grace qui l'éclairoit, il s'informa secrètement comment vivoient les Solitaires, et où il en trouveroit ? On le conduisit à un fameux Monastere, et il fut présenté à l'Abbé qui donna commission à S. Dorotée d'examiner la vocation de ce jeune homme.

Saint Dorotée lui ayant demandé pourquoi il vouloit embrasser la vie solitaire : Mon Pere, répondit Dositée, *c'est parce que je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte.*

Eh ! ne pouvez-vous pas, lui dit le

Saint,
pourro
craint
casion
connu
qu'on
gion.
mieux
posé à
quer da
ce : je
te.

Mai
r'on de
et que
votre
des dif
homme
m'est in
core St
courage
mis et
tendres
parce q
sont plu
mon cl
vous ête
les déli
support
taire ? M

Saint, vous sauver dans le monde? je le pourrois, répondit Dositée, mais je crains d'y périr. Tout y est écueils, occasions et dangers: à peine Dieu y est il connu; on ne voit souvent parmi ceux qu'on fréquente, qu'une ombre de Religion. Je connois ma foiblesse; j'aime mieux quitter le monde, que d'être exposé à me perdre. Je ne veux rien risquer dans une affaire de cette importance: *je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte.*

Mais, lui dit S. Dorotée, que pensera-t'on de vous à la Cour de l'Empereur, et quelles railleries ne fera-t'on pas de votre changement? Je me soucie peu des discours du monde, reprit le jeune homme: *je veux me sauver*: tout le reste m'est indifférent. Mais quoi, lui dit encore St. Dorotée, aurez-vous donc le courage de quitter pour toujours des amis et des parens qui vous aiment avec tendresse? Je les quitterai, répondit-il, parce que mon ame et mon Dieu me sont plus chers que tout l'univers. Mais mon cher ami, répliqua St. Dorotée, vous êtes jeune, vous avez été élevé dans les délices de la Cour, pourriez-vous supporter les austérités de la vie solitaire? Mon cher Pere, répondit Dositée,

avec une fermeté au-dessus de son âge, je le ferai avec la grace du Seigneur; je le ferai non seulement pendant une année, mais toute ma vie, (car, après tout, ma vie, quelque longue qu'elle puisse être, ne sera jamais si longue que l'éternité.) Je ferai même plus que tout cela, s'il le faut; *parce que je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte.*

Allez, mon fils, lui dit le Saint en l'embrassant tendrement, Dieu bénira votre dessein. Il assura ensuite l'Abbé que la vocation de Deslée venoit indubitablement du Ciel. S. Dorotée prit soin de la conduite de ce jeune homme, qui par son obéissance et sa docilité, devint le modèle des Solitaires: Il fut attaqué d'un mal de poitrine qu'il souffrit avec une parfaite résignation, et dont il mourut. Dieu lui fit souvent ressentir les consolations qu'il réserve à ceux qui quittent tout pour son service.

O que l'exemple de ce noble Seigneur est bien capable de vous confondre! si vous ne pouvez, comme Deslée, vivre en Solitaire, vivez au moins en Chrétien. Ce saint jeune homme ne prit point les coutumes du monde pour règle de sa conduite, mais le loi de Dieu. N'ayez point vous-même d'autre règle,

et dites.

fais en

salut;

mon cou-

Du Bap-

1. La Ci-

une céri-

pour être

pour le

Le baptê-

te, puis-

donne la

prime le

sant de D-

à la fois

puissance,

naturels

me: Ta bo-

si commu-

puissent re-

ce Sacre-

pas qu'auc-

Vous a- ez

et du fils

du Père q-

Fils qui vou-

et dites souvent comme Dositée : Je ne fais en ce monde que pour faire mon salut ; je veux donc me sauver, quoiqu'il m'en coûte.

CHAPITRE XXXVI.

Du Baptême, de sa dignité, et des obligations du Chrétien.

1. La Circoncision étoit parmi les Juifs une cérémonie que Dieu avoit ordonnée pour être la marque du peuple fidele, et pour le distinguer des autres nations. Le baptême est une cérémonie plus sainte, puisque c'est un Sacrement qui nous donne la grace sanctifiante, et nous imprime le caractère de Chrétien, et d'Enfant de Dieu. J. C. fait paroître ici tout à la fois sa puissance et la bonté ; sa puissance, qui n'emploie qu'un peu d'eau naturelle pour donner la grace à l'homme ; la bonté, qui a choisi un élément si commun afin que tous les hommes puissent recevoir, avec plus de facilité, ce Sacrement nécessaire, car il ne veut pas qu'aucun périsse.

Vous avez été baptisé au Nom du Père, et du Fils, et du saint-Esprit. Au nom du Père qui vous a créé ; au nom du Fils qui vous a racheté ; au nom du Saint

Esprit qui vous a sanctifié, pour vous faire comprendre que par le Baptême vous êtes consacré à Dieu, et que vous lui appartenez bien plus particulièrement que les autres peuples, et que vous êtes plus obligé de le servir, de l'aimer, et d'être saint. C'est un grand sujet de honte pour un Chrétien, de n'être pas meilleur qu'un payen, mais c'est bien un plus grand sujet de confusion d'être pire que les payens mêmes. Au jugement, quel sujet de condamnation sera-ce pour les chrétiens de voir plusieurs infidèles, qui ne connoissent pas Dieu, qui auront été plus chastes, plus tempérans, plus charitables et plus désintéressés qu'eux?

II. Par le baptême, vous avez renoncé au démon et à ses œuvres, aux pompes du monde et à ses vanités; on ne vous a imprimé le caractère d'Enfant de Dieu, qu'à ces conditions. Voilà les promesses et les vœux que vous avez faits à Dieu. C'est donc pas assez d'avoir le caractère de chrétien, il faut encore vivre en chrétien, penser en chrétien, parler en chrétien, agir en chrétien. Si l'on pouvoit vivre en enfant de Dieu et se sauver, en faisant les œuvres du démon, en vivant sans mortification et sans violence, eut-il été nécessaire que

le Fils
souffri
d'une
voit q
pire d
gré d
Cha
prene
Vous
voilà
ne de
honor
jours
fait na
et fait
bleme
Dieu
vous a
grace
vous a
cieux
et que
prix d
tel est
Si vou
ment
vrer p
par le
née, a

Le Fils de Dieu vint sur la terre pour souffrir et pour instruire les hommes d'une Religion toute sainte? Il n'y avoit qu'à laisser les hommes sous l'empire de la volupté, et les laisser vivre au gré de leurs passions.

Changez donc de sentiment, et comprenez la sainteté de votre condition. Vous êtes Chrétien et Enfant de Dieu : voilà le plus glorieux de tous les titres, ne déshonorez donc pas en vous cette honorable qualité. Remerciez tous les jours la divine miséricorde qui vous a fait naître dans le sein du Christianisme, et fait recevoir le S. Baptême, préféralement à tant de payens qui serviroient Dieu mieux que vous. La grace que vous avez reçue par le Baptême, c'est la grace de l'innocence. Cette grace, qui vous a sanctifié, est un trésor plus précieux que toutes les richesses de la terre, et que vous devez conserver même au prix de votre sang. Un seul péché mortel est capable de vous la faire perdre. Si vous l'avez perdue, pleurez amèrement cette perte, et tâchez de la recouvrer par le Sacrement de pénitence, et par le changement de vie. Chaque année, au moins une fois, par exemple,

à Pâque, ou le jour de votre Baptême, et même plus souvent, allez vous prosterner humblement devant les fonts sacrés pour remercier le Seigneur, et renouveler les promesses que vous lui avez faites au jour de votre baptême.

CHAPITRE XXXVII.

*Du Sacrement de Confirmation, et des
Dons du Saint-Esprit.*

LES Apôtres ont reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte. Les premiers Fidèles le reçurent par l'imposition des mains des Apôtres ; et aujourd'hui les Chrétiens le reçoivent par le ministère des Evêques, qui ont reçu de J. C. le pouvoir de donner le S. Esprit dans le Sacrement de Confirmation.

Le Baptême nous imprime un caractère qui nous fait enfans de Dieu ; mais la Confirmation nous imprime un autre caractère, qui nous fait Soldats de J. C. et qui nous engage plus spécialement à son service. Nous recevons déjà le St. Esprit dans le Baptême, parce que nous y recevons la grace sanctifiante, par laquelle il habite en nous. Mais dans la Confirmation, nous recevons le St. Es-

prit avec
nitude
Il y a
dons
Conseil
et de c
furnatu
res por
tion co

1. L
notre
dans se
en tout
fin et à
nous a
des ch
portion
par rap
cette S
regle
avec o

2. L
esprit,
qu'il es
ses gra
bles;
grand
conve
des div

prit avec ses dons dans une grande plénitude.

Il y a sept dons du St. Esprit, les dons de Sagesse, d'Entendement, de Conseil, de Force, de Science, de Piété et de crainte de Dieu. Tous ces dons surnaturels et divins vous sont nécessaires pour acquérir la vertu et la perfection convenable à votre état.

1. Le don de *Sagesse*, vous fera connoître les voies et les desseins de Dieu dans ses ouvrages, l'ordre qu'il a établi en toutes choses, pour les conduire à leur fin et à sa gloire. C'est la Sagesse qui nous apprend la nature et les principes des choses, leurs destinations, leurs proportions, leurs propriétés, leurs effets, par rapport aux desseins de Dieu. C'est cette Sagesse enfin qui nous fait agir par règle et par raison, et qui dispose tout avec ordre et avec mesure.

2. Le don d'*entendement* élèvera votre esprit, vous fera comprendre, autant qu'il est nécessaire, les attributs de Dieu ses grandeurs et ses perfections ineffables; vous donnera l'intelligence des grands Mystères, et (selon qu'il sera convenable à votre état,) l'intelligence des divines écritures et des vérités ré-

velées. Mais cette intelligence des vérités s'acquiert beaucoup plus par l'humilité et par la soumission de l'esprit, que par l'étude. C'est pour cette raison que les âmes simples et dociles ont souvent plus d'intelligence et de lumières dans les voies de Dieu, que plusieurs grands génies que Dieu abandonne à leur propre esprit en punition de leur orgueil. *Revelasti ea parvulis.*

3. Le don de *Conseil* vous donnera des lumières pour vous conduire avec précaution et avec prudence, pour démêler les pièges de l'ennemi; pour prévenir les dangers et les occasions; pour vous fixer dans vos doutes, dans vos scrupules, dans vos perplexités; pour vous éclairer dans le choix de votre vocation, pour vous apprendre à diriger les autres, et à vous conduire vous même. Sans ce don de *Conseil*, on tombe dans l'illusion; on s'égare soi même, et on conduit les autres dans l'égarement.

4. Le don de *Force* vous donnera la fermeté et le courage pour exécuter ce que Dieu demande de vous, pour surmonter les difficultés et les tentations, pour résister aux mauvais exemples, aux respects humains, aux sollicitations du monde pour supporter nos peines

et vos
grandes
corps
souffrir
les per
le faut,
ce don
effets
berez s

5. L
prendre
prix de
heur de
heur de
fera con
ne sont
salut es
cette Sa
un anin
qui est d
qu'on a
leur don
les chos
dessus c
losophe
esprits
combien
de pau
plus de

et vos maux avec générosité et avec grandeur d'âme; pour mortifier votre corps et vaincre vos passions; pour souffrir les railleries, les contradictions, les persécutions et la mort même, s'il le faut, à l'exemple des Martyrs. Sans ce don de *Force*, vous éprouverez les effets de votre foiblesse, et vous tomberez souvent.

5. Le don de *Science* vous fera comprendre le prix des choses de Dieu; le prix des vertus et de la grace; le bonheur de ceux qui la possèdent, et le malheur de ceux qui la perdent. Il vous fera comprendre que les choses d'ici bas ne sont que vanité et néant, et que le salut est la seule chose nécessaire. Sans cette *Science* salutaire, *l'homme est comme un animal qui ne comprend rien dans ce qui est de Dieu.* Cette *Science* est celle qu'on appelle la *Science des Saints*, qui leur donnoit de si grandes lumières dans les choses de Dieu. *Science* qui est au dessus de celle des Orateurs et des Philosophes, et que Dieu communique aux esprits humbles et dociles. En effet, combien y a-t-il de simples Artisans et de pauvres Villageoises, qui ont souvent plus de lumières dans les choses du sa-

lut et dans les voies de la sainteté, que plusieurs autres qui se croient éclairés.

6. Le don de *Piété* vous apprendra à considérer Dieu comme votre pere; à lui rendre vos devoirs, à l'aimer et à l'honorer par toutes les pratiques que la Religion prescrit. Tout vous paroitra grand et consolant dans le service d'un si bon Maître. La *Piété* vous fera regarder votre prochain dans Dieu et Dieu dans votre prochain, dans vos parens; dans vos égaux, dans vos supérieurs. Elle vous apprendra à considérer les événemens de la vie, les biens et les maux comme venant tous de la main de Dieu, à recevoir les uns avec reconnoissance, et les autres avec résignation pour son amour.

7. Le don de *Crainte de Dieu*, qui est comme la consommation des dons du S. Esprit, vous fera appréhender plus que toutes choses, de déplaire à Dieu, de l'offenser et de le perdre; il vous fera craindre de vous perdre vous-même, en perdant Dieu. Cette crainte vous retirera du péché, vous inspirera la confiance, vous conservera dans l'amour de Dieu, et vous affermira dans sa sainte Grace, selon la parole de S. Paul: c'est

dans la
sa sainte

II.

Saint-E
la Conf
les avan
ment!
qui nég
receiver
de préc
voir dig
Sacrem
fois dan
portant

I. R

mation
quelque
pai de
fion.
duite de
firmati
tion; f
reçu ce
les voit
si remp

g. C

sacrez-
pour ac
et pour

dans la crainte du Seigneur qu'on acheve sa sanctification.

II. Voilà les dons précieux que le Saint-Esprit répand dans notre ame dans la Confirmation. O combien sont grands les avantages qu'on retire de ce Sacrement ! et combien sont aveuglés ceux qui négligent de le recevoir, ou qui le reçoivent mal ! et peut-on apporter trop de précautions pour se disposer à recevoir dignement et avec fruit un si grand Sacrement, qu'on ne reçoit qu'une seule fois dans la vie ? Il vous est donc important de profiter des avis suivans.

1. Recevez le Sacrement de Confirmation en état de grace, préparez-vous quelque tems auparavant par la prière, par de bonnes œuvres et par la confession. On ne peut trop déplorer la conduite des jeunes gens qui vont à la Confirmation sans une suffisante préparation ; faut-il s'étonner, si, après avoir reçu ce Sacrement avec dissipation, on les voit si vuides de l'esprit de Dieu, et si remplis de l'esprit du monde ?

2. Chaque année à la Pentecôte, consacrez-vous de nouveau au St. Esprit, pour ne rien faire qui le contriste en vous, et pour agir en tout selon ses saintes in-

clinations. Priez-le de ne vous pas abandonner, et de ne pas retirer de vous ses dons. Hélas! que deviendriez vous si Dieu retiroit de vous son esprit, et s'il vous abandonnoit à vous-meme?

3. Ayez une singuliere dévotion au S. Esprit; invoquez-le avant toutes vos actions. Vous ne pouvez rien faire pour le Ciel, pas meme prononcer le nom de JESUS avec fruit, ni avoir une bonne pensée, sans le secours de ce divin Esprit.

4. Si vous avez eu le malheur de recevoir le sacrement de Confirmation sans disposition, ou de perdre la grace que vous y avez reçue, gémissiez-en avec amertume de cœur, et avec larmes. Priez humblement cet Esprit sanctificateur de produire dans votre cœur cette grace sanctifiante que vous n'avez pas reçue; ou de la ressusciter, si vous l'avez perdue; et veillez sur vous pour la conserver.

C
Du re/
de la
dre.

I. NO
le Par
parmi
tremb
nose
sité.
donc
Quel
la pro
daines
regar
vienne
voir et
fanati
ritent
qui of
dans s

Tou
inspire
bénite
trant
de pu
gneur
Conse

CHAPITRE XXXVIII.

*Du respect qu'on doit avoir dans l'Eglise,
de la Messe, et de la maniere de l'enten-
dre.*

I. NOS Eglises sont la Maison de Dieu; le Paradis du Très-Haut, et sa demeure parmi les hommes. On n'entre qu'en tremblant dans le Palais des Rois; on n'ose même à peine y parler sans nécessité. Dans quel respect ne devez-vous donc pas être dans la Maison de Dieu? Quel crime ne commettent pas ceux qui la profanent par des contenance mon- daines, par des ris scandaleux, par des regards curieux et criminels; qui n'y viennent que pour parler, pour se faire voir et dissiper les autres? De telles profanations, dit S. Jean Chrysostome, méritent que la foudre écrase ces impies qui osent insulter à Dieu même, jusques dans sa maison.

Tout ce que vous voyez dans l'Eglise, inspire la sainteté et la vénération. l'Eau bénite doit vous faire souvenir qu'en entrant dans l'Eglise, vous devez iâcher de purifier votre ame, et prier le Seigneur de la laver de ses souillures. Les Confessionnaux nous avertissent que le

lieu saint est un lieu d'expiation, où vous ne devriez entrer que pour p'eurer vos crimes. Les tombes vous font souvenir des défunts qui vous ont précédé, et qui vous demandent dans ce saint lieu le secours de vos prieres. Les tableaux des Saints vous font souvenir de ces grands serviteurs de Dieu, qui louent le Très-Haut dans le Ciel, après l'avoir servi et loué sur la Terre. Le sacré Tabernacle vous fait souvenir que J. C. y est comme dans son Thrône, qu'il est votre Dieu et votre Juge.

Comment osez vous vous dissiper à la vue de tant d'objets si saints? Quelle honte de voir que les Payens et les Turcs ont plus de respect dans leurs Temples, que les Chrétiens n'en ont dans les Eglises du vrai Dieu! on ne connoît qu'une personne a de la religion et de la vertu, que lorsqu'elle est respectueuse et modeste à l'Eglise. On peut dire au contraire, que ceux qui y sont sans respect, sont des impies; qu'ils ont peu de religion et peu de foi.

II. C'est sur tout pendant la sainte Messe qu'on doit être pénétré de respect, dans le lieu saint. La Messe est de tous les actes de religion, le plus auguste et le plus saint. C'est un sacri-

fice où
le me
du R
Calva
sacrifi
et qu
Vous
Messe
la sain
mort
dispo
Mere
mêler
Ange
l'Aut
inten
vous
qui f
Or, J
de so
tre fi
Dieu
Messe
plus
d'hon
tous
ble
crific
Pere

fice où J. C. s'immole à son Pere. C'est le même sacrifice du Corps et du Sang du Rédempteur, qui a été offert sur le Calvaire, avec cette différence que le sacrifice offert sur la Croix fut sanglant, et que celui de la Messe ne l'est pas. Vous devez donc assister à la sainte Messe, comme vous eussiez assisté avec la sainte Vierge sur le Calvaire, à la mort de J. C. ; vous devez unir vos dispositions à celles qu'avoit cette sainte Mere, lorsqu'on sacrifioit son Fils, et mêler vos adorations avec celles des Anges, qui adorent ce Dieu immolé sur l'Autel : ou plutôt vous devez unir vos intentions à celles de J. C. même, et vous sacrifier intérieurement pour celui qui se sacrifie pour vous.

Or, J. C. offre sur l'Autel le Sacrifice de son Corps et de son Sang pour quatre fins. 1. Pour rendre hommage à Dieu son Pere ; et c'est pour cela que la Messe est un Sacrifice d'*holocauste* le plus parfait, qui rend plus de gloire et d'honneur à Dieu, que les louanges de tous les Saints et tous les Anges ensemble. 2. J. C. s'offre à la Messe en sacrifice, pour demander pardon à son Pere pour nous : et c'est pour cela

que la Messe est appelée un Sacrifice propitiatoire. 3. J. C. offre ce Sacrifice adorable, pour demander à son Pere les graces qui nous sont nécessaires; c'est pourquoi il est appelée un Sacrifice Impétratoire. 4. Enfin il s'offre en sacrifice pour remercier Dieu son Pere pour nous de ses faveurs et de ses graces; c'est pour cela que la Messe est appelée Sacrifice Eucharistique; c'est-à-dire, un Sacrifice d'action de graces. Proposez-vous ces quatre fins, quand vous entendez la Messe.

III. Pour en venir à la pratique, voici la méthode que vous pouvez suivre. 1.^o. Depuis le commencement de la Messe jusqu'à l'Evangile, humiliez vous devant Dieu dans un profond respect. Couvert de confusion à la vue de vos péchés, vous lui demanderez humblement pardon, à l'exemple du Pretre, qui fait publiquement un aveu de ses fautes à pied de l'Autel, lorsqu'il dit: *Confiteor Deo, &c.* Je me confesse à Dieu, *Qui a peccavi nimis cogitatione, verbo et opere.* Dites avec le Pretre: J'avoue mes fautes, Seigneur, et j'implore votre miséricorde, parce que j'ai péché sans nombre par mes pensées, par mes paroles, par mes actions, &c.

2.
vati
des
pren
roles
votr
Thre
ses g
mina
cesse
Ador
tates

3.
Com
uni à
l'ame
par s
grace
avec
les au
mis,
mis.
vos a
lui,
Pater
mon
la gra
tions.
4.
faites

2.^o. Depuis l'Evangile jusqu'à l'Elévation de la sainte Hostie, entrez dans des sentimens de foi, pour adorer la suprême Majesté du très haut. A ces paroles du Pretre, *Sursum corda*, elevez votre cœur et votre esprit jusqu'au Trône de Dieu, pour adorer par J. C. ses grandeurs, avec les Anges et les Dominations du Ciel qui l'adorent sans cesse, qui tremblent en sa présence. *Adorant Dominationes, tremunt Potestates* beaucoup d'Anges, beaucoup de

3.^o. Depuis l'Elévation jusqu'à la Communion du Pretre, après vous être uni à J. C. par la plus vive foi, et par l'amour le plus ardent, demandez lui, par son Sang qu'il offre sur l'Autel, les graces dont vous avez besoin. Priez le avec instance, et pour vous, et pour les autres, pour vos parens, pour vos amis, pour les défunts, et pour vos ennemis. Offrez lui vos peines, vos croix, vos actions, votre cœur. Demandez lui, sur-tout lorsque le Prêtre dit le *Pater*, un esprit de charité pour tout le monde, la délivrance de vos péchés, et la grace de ne pas succomber aux tentations.

4.^o. A la communion du Prêtre, faites la Communion spirituelle, en des

si tant de vous unir à J. C. employez ensuite le reste de la Messe à remercier le Seigneur de ses bienfaits. Avant que la Messe finisse, prenez quelques résolutions, promettez à J. C. de veiller sur vous le reste du jour, et de vous corriger de certaines habitudes. N'oubliez pas, en recevant la bénédiction du Prêtre, de demander en même temps à J. C. sa bénédiction, avec la grace de lui être fidèle pendant la journée.

§ 0. Après le dernier Evangile, ne sortez pas promptement de l'Eglise, prenez quelques momens pour demander pardon au Seigneur de vos distractions et de vos irrévérences. Remerciez-le des faveurs qu'il vous a faites : demandez-lui de nouveau sa protection, implorez celle de sa sainte Mere et celle des Saints.

O que de graces ne recevriez-vous pas, si vous vous appliquiez à entendre la sainte Messe dans ces dispositions ! Malheur à ceux qui assistent sans respect à un si saint et redoutable Mystere, et qui profanent la Maison de Dieu par leurs dissipations et par leurs impiétés.

EXEMPLE.

L'Ecriture Sainte nous apprend qu'Héliodore, un des premiers Officiers du

Roi d'
Tem
de S
terre,
fut da
si cru
l'aur
le Gr
n'eût
sa bon
fois le
ses T
tant c
pation
scanda
dit Sa
heureu
neur.

Le
zele a
profan
Ambr
de M
lorsqu
vanité
Où al
dans l
roit br
que don

Roi d'Asie, entrant fièrement dans le Temple de Jérusalem avec une troupe de Soldats tomberent subitement par terre, saisis de frayeur, et qu'Héliodore fut dans le même tems battu de verges si cruellement par deux Anges, qu'ils l'auroient fait mourir sous les coups, si le Grand-Prêtre Onias par ses prières n'eût intercédé pour lui. O si Dieu par sa bonté ne l'empêchoit ! combien de fois les Anges qui adorent J. C. dans ses Temples, frapperoient-ils de mort tant d'impies, qui y entrent avec dissipation, qui y sont sans respect, qui y scandalisent les Fideles ! *Dieu lui-même, dit Saint Paul, perdra un jour ces malheureux qui violent le Temple du Seigneur.*

AUTRE EXEMPLE

Le Sauveur n'a jamais fait éclater son zele avec plus de force, que contre les profanateurs de la Maison de Dieu. S. Ambroise Eveque et Pasteur de la Ville de Milan, fut animé de ce saint zele, lorsque voyant une Dame parée avec vanité entrer dans l'Eglise, il lui dit : *Où allez-vous ?* Je vais répondit elle, dans le Temple du Seigneur. *On dirait bien plutôt,* répliqua le S. Pasteur, *que vous allez à la danse, ou au spectacle.*

Allez, femme pécheresse, retirez-vous : allez pleurer vos péchés en secret, et ne venez pas insulter publiquement à Dieu jusques dans sa maison par votre faste et par votre vanité

On ne devoit entrer à l'Eglise, qu'en tremblant, pour pleurer les fautes, et y adorer Dieu. Le Seigneur avoit commandé aux Juifs, de n'entrer dans son Temple, qu'avec crainte : *Tremblez dans mon Sanctuaire.* Et aujourd'hui on voit des jeunes gens, de fiers, mondains, des filles volages entrer dans le lieu saint avec impudence pendant les divins Mysteres. O mon Dieu ! quelle horreur !

CHAPITRE XXXIX.

De la Dévotion à N. Seigneur J. C., et de la Visite du Tres-Saint Sacrement.

I. LE premier et principal objet de la Religion, c'est J. C. ; parce que c'est par lui que nous devons rendre à Dieu nos hommages, et parce qu'il est Dieu lui-même. La dévotion à la Mere de Dieu, aux Anges, aux Saints, est une dévotion sainte et nécessaire : mais la dévotion à J. C. est autant élevée au-dessus des toutes les autres dévotions, que Dieu est élevé au-dessus de toute

pure
Dieu
pect,
Ste V
ble.

Ou
Messe
n'oub
ligion
qui et
guste
voyag
beaux
de Die
obteni
bien p
pour
Saints.

Que
un dev
gligé !
pl's de
Palais
nés.
ciers e
mage ;
Rois.
une fou
des af
person

pure créature, parce que J. C. étant Dieu, il mérite plus d'honneur, de respect, de confiance et d'amour, que la Ste Vierge et que tous les Saints ensemble.

Outre la Communion et la sainte Messe, dont nous avons parlé ci-devant, n'oubliez pas un autre devoir que la Religion doit vous inspirer envers J. C. qui est de le visiter souvent dans l'auguste Sacrement de l'Autel. On va en voyage visiter les Reliques et les Tombeaux des Saints, et les lieux où la Mère de Dieu est spécialement honorée, pour obtenir quelques graces du Ciel, combien plus doit on avoir d'empressement pour aller visiter J. C. le Saint des Saints, et l'auteur de toutes les graces ?

Quelle honte pour des Chrétiens, qu'un devoir si saint et si légitime, soit négligé ! les Palais des Princes sont remplis de Courtisans ; et les Eglises, les Palais de J. C. sont déserts et abandonnés. Les Rois sont environnés d'Officiers et de Gardes qui leur font hommage ; et on laisse seul J. C. le Roi des Rois. On voit dans la maison des Juges une foule d'humbles Supplians, solliciter des affaires temporelles ; et presque personne ne vient auprès de J. C. le

Juge Souverain, pour le supplier, et solliciter l'affaire du Salut.

Que remporte-t-on de ses assiduités auprès des grands du monde et des Seigneurs de la terre ? On n'en remporte souvent que des rebuts ; mais J. C. ne rebute personne ; sa Maison et son cœur sont ouverts à tous ; il reçoit même avec bonté les grands pécheurs qui viennent s'humilier devant lui. Venez à moi, dit-il, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. O mon fils ! que de grâces, que de consolations et que de force ne recevriez vous pas, si vous alliez souvent visiter ce divin Sauveur, dans son Sacrement d'amour ? Jamais vous ne sortiriez de la présence, sans recevoir quelques faveurs, et quelques nouvelles grâces.

Allez tous les jours lui rendre vos respects, si vous le pouvez : allez-y du moins les dimanches et les fêtes. Pourriez-vous passer plus utilement ces saints jours, que d'en passer une partie aux pieds de votre Sauveur ? N'est-il pas juste d'aller au moins le dimanche pleurer devant lui les péchés que vous avez faits pendant la semaine, et de lui demander la grâce de passer plus saintement la semaine suivante ? Vous allez

voir v
dans
une
J. C.
pour
AH
mage
savez
les ter
quelq
danfes
possib
se livr
J. C.
ni de
mager
tre lu
offent
ces pa
deles
cussi m
Saint-
bie, q
divert
et qui
penda
assemb
II.
vous é
vous in

voir vos amis, pour vous renouveler dans leur amitié, seroit ce trop d'aller une fois chaque semaine renouveler à J. C. votre amour et votre attachement pour lui ?

Allez sur tout lui rendre vos hommages, et le visiter les jours que vous savez qu'il est grièvement offensé ; dans les temps où il y a quelques scandales, quelques assemblées de débauches, de danses et de libertinages. Seroit-il possible que, tandis que les mondains se livrent au crime et à la dissolution, J. C. n'aura point de zélés serviteurs, ni de servantes fidelles qui le dédommagent des outrages qu'on commet contre lui ? Lorsque vous savez qu'il est offensé, représentez-vous qu'il vous dit ces paroles qu'il adressoit à ses plus fideles disciples : *Eh quoi ! voulez-vous aussi m'abandonner comme les autres ?* Le Saint-Esprit fait l'éloge du jeune Tobie, qui ne se trouvoit jamais dans les divertissemens puériles de la jeunesse, et qui alloit au Temple adorer son Dieu, pendant que les autres alloient dans les assemblées des impies.

II. Le Démon fera ses efforts pour vous éloigner d'une si sainte pratique. Il vous inspirera qu'il faut faire comme les

autres, que vous perdez le temps dans ces visites, que vous n'y avez que des distractions et de l'ennui. Ah ! mon fils, prenez garde d'écouter le tentateur. Loin de vous laisser séduire par l'exemple des autres, engagez-les, si vous pouvez, à vous suivre : pouvez-vous les conduire dans une compagnie plus honorable et plus consolante, que dans la compagnie de J. C. Quant au loisir, vous en avez assez pour d'autres choses ; vous ne plaiguez pas le temps que vous employez à vous divertir : pourquoi plaindriez-vous celui que vous employerez à vous sanctifier ? Vous ne vous ennuyez pas avec vos amis : pourquoi vous ennuyeriez vous avec votre Dieu ? O doux Sauveur ! disoit amoureux-ement à J. C. Ste Thérèse en versant des larmes ; " on trouve du plaisir dans les " fades conversations des créatures, et " l'on est assez malheureux pour n'avoir " que du dégoût et de l'ennui dans votre " compagnie."

Ne vous rebutez pas, quoique vous sentiez des sécheresses et de l'ennui dans les visites que vous faites à N. S. Persévérez avec courage ; ces visites saintes qui vous paroissent si insipides et si longues deviendront dans la suite douces.

et ag
vous
aux
que d
vous
grace
faire
faites
ferver
A!

avez
inqui
naires
trouv
lumie
tion.

Les
doiver
par l'
votion
que v
à vos
pas r
faut é
on à l
der ic
justice

Lor
ou par
pêché

et agréables. Si vous les continuez, vous éprouverez que les heures passées aux pieds de J. C., ne vous sembleront que des moments, et qu'elles seront pour vous une source de bénédictions et de graces. Si vous n'avez pas le temps de faire de longues visites au S. Sacrement, faites les courtes, mais affectueuses et ferventes.

Allez sur-tout à J. C. lorsque vous avez des chagrins, des embarras, des inquiétudes, des tentations extraordinaires, des affaires difficiles. Vous trouverez auprès de ce divin Sauveur des lumieres, de la force et de la consécration.

Les visites que vous faites à J. C., doivent être réglées par la prudence ou par l'obéissance. Ce n'est plus une dévotion louable, lorsqu'elle empêche ce que vous devez à votre famille, à vos emplois, ou à vos maîtres. Il n'est pas temps d'être à l'Eglise, quand il faut être au travail, ou à son ménage, ou à l'étude. Votre dévotion doit céder ici à l'obéissance, et aux devoirs de justice et de charité.

Lorsque, par l'éloignement des lieux, ou par vos occupations, vous êtes empêché d'aller rendre visite à N. S., vous

pouvez pendant la journée réparer ce que vous perdez à ce sujet. Remplacez par des actes d'adoration et d'amour pendant vos occupations, ce que vous ne pouvez pas faire à l'Eglise. Nous devrions sans cesse avoir J. C. dans notre cœur, puisqu'il pense lui-même toujours à nous. Prenez donc la sainte coutume de penser souvent à lui. Dites-lui plusieurs fois le jour : *O mon Sauveur ! je vous adore et je vous aime : je vous donne mon cœur. O Jesus, fils de David, ayez pitié de moi, ne m'abandonnez pas, &c.*

Ste Gertrude répandoit des torrens de pleurs, et passoit quelquefois les nuits au pied des autels, en disant à J. C. : *O Sauveur du monde ! pourquoi les hommes pensent-ils si peu à vous ? Vous pensez continuellement à nous, ô Jesus ! et nous vous oublions ! On a vu des Payens, lorsque les Missionnaires les instruisoient des bontés et des Mysteres de Jesus-Christ, s'écrier : O que le Dieu des Chrétiens est bon ! et comment peut-on s'empêcher de l'aimer ? Quel sujet de confusion pour des Chrétiens, qui, loin de l'aimer, à peine pensent à lui.*

De q
J. J
m'ob
dans
vous
N'av
der,
facer
ence,
des ha
Vous
des in
des s
Voilà
J. C.
que
pour
rendr
I.
de vo
et vos
et ave
voulez
senrez
tentat
anx bi
tant d
faibles

CHAPITRE XL;

De quoi il faut s'occuper quand on visite le Saint Sacrement de l'Autel.

1. JE ne fais, disent plusieurs, de quoi m'occuper, ni ce que je dois dire à Dieu dans les visites que je fais à J. C. Eh ! vous avez tant de choses à lui dire ! N'avez-vous point de vertus à demander, de vices à extirper, de péchés à effacer ? Vous n'avez ni humilité, ni patience, ni charité. Vous avez des passions, des habitudes, des attaches aux créatures. Vous avez des infirmités, des embarras, des inquiétudes. Vous avez des parens, des supérieurs, peut-être des ennemis. Voilà la matière de vos entretiens avec J. C., c'est-à-dire, que dans les visites que vous lui rendez, vous devez prier pour vous, prier pour les autres, et lui rendre vos hommages.

1. Pour vous, exposez-lui les misères de votre cœur, les plaies de votre ame, et vos péchés ; dites-lui avec confiance et avec simplicité : *Ah, Seigneur ! si vous voulez, vous pouvez me guérir.* Représentez-lui vos habitudes vicieuses, vos tentations et vos dangers, votre attachement aux biens et aux plaisirs, qui damnent tant d'ames. *O Jésus ! vous voyez ma faiblesse, mes attaches, et la corruption de*

mon cœur ; soutenez-moi dans votre crainte ; sans votre secours, je suis perdu. Faites-lui le sacrifice de vos chagrins et de vos disgraces, de vos peines et de vos maladies : Vous êtes, ô mon Sauveur ! le Dieu de toute consolation : vous voulez que je souffre, je ne soumetts à vos ordres : votre adorable volonté soit faite, et non pas la mienne.

Ne manquez pas, jeunes gens, de demander souvent à J. C. les vertus convenables à votre âge, l'obéissance, l'humilité, la chasteté, la grace de conserver l'innocence de votre cœur, la grace de ne jamais offenser Dieu mortellement, et sur-tout la grace de connaître votre vocation. Ce dernier avis est très important.

2. Dans les visites qu'on fait au S. Sacrement, il faut prier aussi pour les autres. Si vous avez une famille, recommandez-la à J. C. Ne permettez pas à Jesus ! que ces enfans que vous m'avez donnés, soient vos ennemis. Faites, ô mon Dieu, que jamais ils ne vous offensent ; qu'ils ne soient pas réprouvés et séparés de vous dans l'éternité,

Si vous avez de ennemis qui vous aient fait tort, qui vous aient maltraité, ou parlé mal de vous, regardez-les dans

le cœur
pour
pour
pardon

Si v
famille
person
condam
pardon
fait co
cause p
emples

Dan
passere
lui vo
Romain
les pré
lent au
pour v
nez-vo
paix en
vos m
Priez
tant de
glemen
pas les

II. A
exercic
que vou

le cœur de Jésus qui les aime. Priez pour eux, pardonnez-leur de bon cœur pour son amour, et le suppliez de vous pardonner de même.

Si vous avez scandalisé ceux de votre famille, vos voisins, ou quelques autres personnes, conjurez J. C. de ne pas les condamner pour vos péchés, et de leur pardonner les fautes que vous leur avez fait commettre, ou dont vous avez été cause par votre négligence, par vos exemples, ou par vos conseils.

Dans ces heureux momens, que vous passerez aux pieds de J. C., adressez-lui vos prières pour la Sainte Eglise Romaine, pour le S. Pere le Pape, pour les prélats, pour tous ceux qui travaillent au salut de ames, pour votre Pasteur, pour votre Pere et votre Mere. Souvenez-vous de prier pour le Roi, pour la paix entre les Princes Chrétiens, pour vos maîtres et pour vos domestiques. Priez sur-tout pour la conversion de tant de Pécheurs qui vivent dans l'aveuglement et dans le crime, et n'oubliez pas les défunts.

II. Afin de vous faciliter ce pieux exercice, vous pouvez dans les visites que vous ferez au Saint Sacrement, ho-

norer et considérer J. C. dans les mystères de sa vie, selon les différens temps et solemnités de l'année.

1. Confidérez le dans les Mystères de son Enfance. Par exemple, pendant l'*Avent*, adorez Jesus dans le sein de Marie. A *Noël* et jusqu'au Carême, adorez avec les Bergers et les Rois le Saint Enfant Jesus, comme votre Sauveur et votre Dieu, et lui offrez votre cœur.

2. Dans les mystères de sa vie souffrante. En *Carême*, adorez J. C. qui jeûne rigoureusement dans le désert pour vos péchés, pour vous apprendre la pénitence. Offrez-lui vos mortifications et vos jeûnes. Quinze jours avant Pâque, occupez-vous plus particulièrement des Mystères de sa Passion ; pleurez en sa présence vos péchés, qui ont été la cause de ses douleurs et de sa mort.

3. Dans les mystères de sa vie glorieuse. A *Pâque*, adorez J. C. ressuscité, en le priant de vous faire sortir du tombeau de vos péchés, comme il est sorti du tombeau de la mort ; et de vous faire un jour ressusciter glorieusement, pour avoir part à sa gloire dans le Ciel. A l'*Ascension*, adorez-le, montant au Ciel : priez-le de vous faire la grace

d'y n
la pla
Pen
le Sai
tifica
et de
A l
tâche
antiss
J. C.
fait da
bliez
sainte
Cœur
rable
homm
dant l
peines
embra
vous é
4. l
C. dan
tantôt
ples ;
ressusc
les bre
tence,
ment.
fait qu

d'y montrer un jour et de ne pas perdre la place qu'il va vous y préparer. A la Pentecôte, suppliez-le de vous envoyer le Saint-Esprit, et priez cet Esprit, sanctificateur de descendre dans votre ame, et de vous remplir de ses dons.

A la Fête-Dieu, et pendant l'Octave, tâchez par vos adorations, par vos anctifsemens, et par votre amour pour J. C., de reparer les outrages qu'on lui fait dans ce Sacrement d'amour. N'oubliez pas sur-tout une pratique très-sainte, qui est d'adorer souvent le *Sacré Cœur* de J. C. C'est par ce Cœur adorable que vous devez rendre à Dieu vos hommages. Unissez-vous souvent pendant le jour dans vos actions et dans vos peines, à ce Cœur divin qui est tout embrasé d'amour pour vous, tandis que vous êtes tout de glace pour lui.

4. Le reste de l'année, considérez J. C. dans sa vie agissante. Adorez-le, tantôt instruisant et nourrissant les Peuples; tantôt guérissant les malades, et ressuscitant les morts, tantôt rappelant les brebis égarées, annonçant la pénitence, le Royaume de Dieu et le Jugement. Dites-lui, ô Jesus ! qui n'avez fait que du bien aux hommes lorsque

vous étiez sur la Terre, répandez sur moi vos graces. Je suis la plus égarée de vos brebis : rappelez ma pauvre ame, guérissez-la, sanctifiez-la. Donnez-moi, ô mon Dieu ! l'esprit de pénitence, le deſir de votre Gloire, la crainte de vos Jugemens et votre amour.

5. Aux Fêtes de la *Sainte Vierge*, aux Fêtes des *Anges* et aux Fêtes des *Saints*, adorez J. C. comme le Fils de Marie, comme le Roi des Anges, et comme le Saint des Saints. Réjouissez-vous des graces qu'il a faites à ſa ſainte Mere, des graces qu'il a faites aux Anges et aux Saints. Remerciez J. C. de vous avoir donné la plus puissante, la plus tendre et la plus ſainte de toutes les Meres dans la perſonne de cette incomparable Vierge. Remerciez-le de vous avoir donné un Ange, une ſi noble Créature, pour avoir ſoin de vous. Remerciez-le de vous avoir donné, dans la perſonne des Saints et dans vos patrons, des Interceſſeurs qui prient pour vous. Demandez-lui la grace d'imiter leurs vertus, et d'être un jour avec eux dans la gloire.

Vous pouvez vous ſervir utilement de ces pieuſes réflexions, ſelon les différens tems de l'année, ou ſelon les beſoins de

votr
occ
pas
autr
A
trou
avec
vez
vous
ne v
prés
ne lu
tre
c'eſt
ſem
ne p
moir
veut
cher
que
tente
Publ
péche
affect
eſt un
et les
du S
ſont
mon,

vosre ame. Si une pensée vous touche, occupez-vous-en souvent, et ne passez pas légèrement d'une occupation à une autre.

Au reste, quand on aime J. C., on trouve assez de sujets pour s'entretenir avec lui. Si néanmoins vous vous trouvez dans la sécheresse, si vosre esprit ne vous fournit rien pour dire à N. S., ne vous rebutez pas, tenez-vous en sa présence avec humilité. Quoique vous ne lui disiez rien, il voit le fond de vosre cœur, il sait pourquoi vous êtes là, c'est assez. Les amis, quand ils sont ensemble, ne parlent pas toujours. Si vous ne pouvez parler à J. C., écoutez du moins dans le fond du cœur ce qu'il veut vous dire. Et lorsque dans la sécheresse de vosre esprit, il vous semble que vous ne pouvez lui rien dire, contentez-vous de faire la prière du pauvre Publicain : *Seigneur, je suis un grand pécheur, ayez pitié de moi.* Une courte affection, un seul acte souvent répété, est une excellente prière. Les rebuts et les ennuis qu'on trouve dans la visite du Saint Sacrement et dans l'Oraison sont ordinairement un artifice du Démon, et quelquefois une punition de

nos infidélités ; mais quand on les suppose avec humilité, loin d'ôter le mérite de cette sainte action, ils servent à l'augmenter.

Avant que de finir, demandez à J. C. sa bénédiction, en disant ces paroles de l'Ecriture : *Je ne vous quitterai point, Seigneur, que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.*

CHAPITRE XLI.

Du respect qu'on doit avoir pour les Prêtres.

I. **LORSQUE** les Juifs se révolterent contre les ordres du Prophete Samuel, ce saint homme gémissant amèrement devant Dieu sur leur aveuglement : *Prophete, lui dit le Seigneur, ce n'est pas toi qu'il ont outragé, mais c'est moi même qu'il ont rejeté ? C'est donc outrager Dieu, que de manquer de respect aux Prêtres et aux Pasteurs. C'est à eux que le Seigneur a dit : Celui qui vous méprise, me méprise.*

Et pourquoi ? parce que, dit S. Jean Chrysostôme, *les Prêtres appartiennent spécialement à Dieu, il sont ses Lieutenans et ses Ministres. J. C. est le Pasteur par excellence, le Docteur, l'Evêque et le Sanctificateur de nos ames, il*

est le
Prê
pent
J. C.
les a
mettr
d'offr
le Ro
est au
Les
pouv
peupl
S. Pa
c'est
tre bo
Vo
mais
plus
Que l
auron
Elus)
pour
savez
jugero
raison
Co
faites
ceux
de pr

est le Souverain Sanctificateur, et le Prêtre Eternel. Les Prêtres participent à cette dignité, et au Sacerdoce de J. C. Ils ont le pouvoir de sanctifier les âmes par les Sacremens, de remettre les péchés, de chasser les démons, d'offrir le Sacrifice et de faire descendre le Roi du Ciel sur l'Autel : pouvoir qui est au-dessus de celui des Anges mêmes. Les Prêtres ont encore reçu de Dieu le pouvoir d'instruire et d'enseigner les peuples et les Rois. *Nous sommes*, disoit S. Paul, *les Ambassadeurs de J. C., et c'est Dieu qui exhorte et qui parle par notre bouche.*

Voilà leur pouvoir en ce monde ; mais un jour leur pouvoir sera encore plus glorieux. L'Evangile nous dit : *Que les Ministres du Seigneur, (ceux qui auront le bonheur d'être du nombre des Elus) seront un jour assis sur des Trônes pour juger les Nations.* Bien plus : *Ne savez-vous pas*, disoit S. Paul, *que nous jugerons les Anges mêmes ; et à plus forte raison le monde.*

Comprenez donc quel outrage vous faites à Dieu, lorsque vous méprisez ceux qu'il a lui-même honorés de tant de privilèges. Vous vous croiriez of-

fensé, si on méprisoit un de vos domesti-
 ques, si on touchoit à votre chien, parce-
 qu'il vous appartient; et cependant vous
 ne craignez point de toucher à la répu-
 tation, aux droits légitimes et à la per-
 sonne d'un Prêtre qui appartient à Dieu,
 qui est son officier et son Ministre. Si
 Dieu vous commande d'avoir tant de
 respect pour les Puissances de la Terre,
 il vous ordonne d'en avoir encore plus
 pour les Prêtres. *Humiliez votre tête*
devant les Grands du monde, dit l'Ecri-
 ture: *mais humiliez votre ame devant un*
Prêtre. Eccl. 4.

Cependant quel respect a-t-on aujour-
 d'hui pour eux ? Ils sont méprisés et
 haïs : et souvent, c'est parce-qu'ils font
 leur devoir. Dans les compagnies, dans
 les familles, dans les libelles, on en parle,
 on en murmure, on relève comme des
 crimes leurs moindres imperfections ;
 on empoisonne même quelquefois jus-
 qu'à leurs intentions les plus droites.
 " O Chrétiens ingrats ! s'écrie S. Jean
 " *Chrysostôme*, est ce-là la reconnois-
 " sance des services qu'ils nous rendent ?
 " N'est-ce pas par les mains des Prêtres
 " que vous recevrez la rémission de vos
 " péchés, la réconciliation avec Dieu ?
 " Ne sont-ce pas les Prêtres qui offrent

" pou
 " ne
 " vo
 " enf
 " vou
 " qui
 " vre
 II.

person
 sent p
 vie m
 sévère
 de Die
 vous
 vous
 défaut
 nous
 a sou
 Pharis
 mot de
 lier, ni
 public
 de qu
 J. C.
 de Ju
 jours ;
 perfide
 l'appel
 S. An

“ pour vous le Sacrifice, qui vous don-
“ nent le Corps et le Sang de J. C., qui
“ vous instruisent, qui rompent à vos
“ enfans le pain de la divine parole, qui
“ vous annoncent le Royaume de Dieu,
“ qui prient pour vous, et qui vous ou-
“ vrent le Ciel ?

II. S'il arrivoit qu'un Prêtre et autres
personnes consacrées à Dieu ne vécus-
sent pas saintement, et menassent une
vie mondaine, malheur à eux ; ils seront
sévérement jugés et sévérement punis
de Dieu ; mais, nonobstant cela, il ne
vous est pas permis de les mépriser ;
vous devez au contraire cacher leurs
défauts, et n'en point parler. J. C. ne
nous en a-t-il pas donné l'exemple ? Il
a souvent prêché contre les vices des
Pharisiens ; mais jamais il n'a dit un
mot des péchés des Prêtres en particu-
lier, ni des Pontifes. Loin de-là, il les a
publiquement honorés, et il a comman-
dé qu'on les écoutât et qu'on les crût.
J. C. connoissoit les mauvais desseins
de Judas ; cependant il l'honora tou-
jours ; et dans le temps même que ce
perfide le trahissoit, J. C. l'embrassa,
l'appella du nom d'*Ami*, et tout cela, dit
S. Ambroise, pour marquer le respect.

que J. C. avoit pour le sacré caractère de Prêtre et d'Apôtre, dont Judas étoit honoré.

Quoique les Prêtres soient hommes comme les autres, il sont cependant élevés au-dessus des autres par leur dignité et par le caractère qui les consacrent à Dieu. La vie d'un Prêtre et des personnes consacrées à Dieu, doit être toute sainte ; mais quand même un Prêtre ne seroit pas saint, et qu'il seroit aussi indigne que Judas, il ne laisse pas d'être toujours un ministre du Seigneur ; et si vous touchez à son honneur, à ses droits légitimes, à son ministère, ou à sa personne, Dieu est sensiblement offensé. *Quiconque touche à mes Prêtres,* dit le Seigneur, *il me touche à la prunelle de l'œil.* C'est pour cela que Dieu si souvent punit exemplairement le mépris qu'on fait d'eux.

Les Juifs furent souvent châtiés de Dieu ; ils furent même pendant soixante et dix ans captifs et esclaves en Babylonie. L'Ecriture nous apprend, que c'étoit parce qu'ils avoient méprisé leurs Prêtres. Si l'on voit aujourd'hui tant de calamités, n'est ce point pour punir le mépris qu'on a pour l'Eglise, pour la

par
Se
I
au
la
Il n
leur
les
L
exer
Min
et l
à le
prou
tabl
sans
juste
de c
vie.
A
pou
et su
avez
aure
ce c
qu'il
vous
Paste

parole de Dieu, et pour les Ministres du Seigneur.

III. Le mépris du Sacerdote, digne au plus grand libertinage, au mépris de la Religion, à l'hérésie et à l'athéisme. Il n'y a ordinairement que des orgueilleux et des gens vicieux qui méprisent les Ministres de Dieu.

La plus horrible punition que Dieu exerce sur ceux qui se moquent de les Ministres, et qui méprisent les Prêtres et les Pasteurs, c'est de les abandonner à leur aveuglement et à leur sens réprouvé ; et de permettre, par un redoutable effet de sa justice, qu'ils meurent sans Sacramens et sans secours. Il est juste qu'ils soient délaissés à la mort, de ceux qu'ils ont méprisé pendant la vie.

Ayez donc toujours un grand respect pour les personnes consacrées à Dieu, et sur tout pour vos pasteurs ! Vous en avez besoin votre pendant vie, vous en aurez besoin à votre mort. Evitez ce qu'ils vous défendent ; faites ce qu'ils vous conseillent ; croyez ce qu'ils vous enseignent. Si, par malheur, un Pasteur étoit suspect dans sa doctrine,

s'il n'étoit pas uni au chef de l'Eglise Romaine, alors il ne mériteroit plus votre confiance.

EXEMPLE.

Instruisez-vous par les exemples suivans du respect qui est dû aux Prêtres et aux personnes sacrées. Marie sœur de Moyse, ayant murmuré contre son frere, en disant: *Qui avons-nous besoin que Moyse nous prêche ? N'en savons-nous pas autant que lui ? L'e diroit-on pas qu'il n'y a que lui qui sache les vérités et les secrets de Dieu ?* Moyse souffrit avec patience cette insulte, mais Dieu la vengea d'une manière exemplaire. Marie, en punition de sa témérité, fut subitement frappée d'une lèpre, dont elle seroit morte, si Moyse n'eut prié pour elle. Dieu, en considération de Moyse son fidele Ministre, la guérit, et lui pardonna; mais à condition qu'elle seroit séparée du peuple, et comme excommuniée, pendant sept jours, pour pleurer et faire pénitence de sa faute. Apprenez de cet exemple mémorable, ce que méritent ceux qui se moquent si souvent des Prêtres du Seigneur, et des Ministres de sa parole.

Le
voit
soixan
fut par
lut en
des Pr
tel.
prit, e
permis
sur le
à ce m
ter, et
Dieu l
honte
sa vie.
Roi qu
traitera
présent

L'E
les Ju
liance,
du Jou
toient.
Dieu
neur d
fleuve
les les
en port

AUTRE EXEMPLE.

Le Roi Oſias fut ſi puiffant, qu'il avoit une armée de plus de trois cent ſoixante et onze mille hommes. Il ne fut pas content de la proſpérité, il voulut encore ſ'élever juſqu'aux fonctions des Prêtres, et offrir l'encens ſur l'Autel. Le Grand Prêtre Azarias l'en reprit, et lui dit : *Prince, il ne vous eſt pas permis d'entreprendre ainſi ſur l'office et ſur le droit des Prêtres qui ſont conſacrés à ce miniſtere.* Le Roi voulut lui réſiſter, et le menaça, mais dans le moment Dieu le punit, et le couvrit d'une lèpre honteuſe, qui lui dura juſqu'à la fin de ſa vie. Si Dieu traite ainſi un puiffant Roi qui réſiſte aux Prêtres, comment traitera-t'il les particuliers qui les mépriſent.

AUTRE EXEMPLE.

L'Ecriture ſainte nous rapporte, que les Juifs occompagnant l'Arche d'alliance, ayant paſſé à pied ſec le fleuve du Jourdain, pendant que les eaux étoient miraculeuſement ſuspendues, Dieu commanda à Joſué, pour l'honneur dû aux Prêtres, de faire ôter de ce fleuve douze groſſes pierres, ſur ſeſquelles les Prêtres avoient poſé leurs pieds, en portant l'Arche d'Alliance, et de les

placer dans un lieu distingué à la vue du Peuple, afin qu'elles fussent à jamais un monument du respect qui est dû au Sacerdoce, et un mémorial des bienfaits reçus de Dieu par le ministère des Prêtres. Dans ce temps-là le Sacerdoce, qui étoit si honoré, n'étoit néanmoins qu'une figure et une ombre de celui d'aujourd'hui ; combien donc devoit-on à présent respecter les Prêtres, qui ont un caractère bien plus auguste et bien plus saint, que celui des Prêtres de l'ancienne Loi ?

AUTRE EXEMPLE.

Nous lisons dans l'Histoire des Juifs, qu'Alexandre le Grand, un des plus fiers et des plus puissans Rois qui aient jamais été, allant contre Jérusalem avec son armée pour en massacrer les Prêtres, et détruire cette Ville, le Grand Prêtre Jaddus alla au-devant de lui, revêtu de tous les ornemens de sa Dignité. Aussitôt qu'Alexandre le vit, qu'il fut qu'il étoit le Prêtre du vrai Dieu, il fut pénétré d'un si profond respect, qu'il mit pied à terre ; se prosterna devant le Prêtre Jaddus, comme s'il l'eût adoré, et lui accorda tout ce qu'il lui demandoit. On fut étonné de voir qu'Alexandre, qui lui-même se faisoit adorer

comme
ment
solu
Favori
Ah ! s
dus, qu
dont il
re le D
Minist
à Dieu
certain
peu de
les Mi

Je ra
emples
L'Emp
que s'i
person
loin de
iroit lui
Impéria
grande
les libe
Prêtres
en publ
en a ; e
décrier
qui en c

comme un Dieu, s'abaissât si profondément devant un homme qu'il avoit résolu de faire mourir. Patménion son Favori lui en ayant demandé la cause : *Ah ! s'écria Alexandre, ce n'est pas Jaddus que j'ai adoré, mais c'est le vrai Dieu dont il est le Prêtre ; je reconnais et j'adore le Dieu Eternel dans la personne de son Ministre et je lui rends cet honneur comme à Dieu même.* Que diront à cet exemple certains Grands du monde, qui ont si peu de respect pour l'Eglise, et pour les Ministres du Très-Haut.

AUTRE EXEMPLE.

Je rapporterai encore ici d'autres exemples tirés de l'Histoire Ecclésiastique. L'Empereur Constantin disoit souvent, que s'il voyoit un Prêtre, ou une autre personne sacrée, tomber dans une faute, loin de la découvrir, ou d'en parler, il iroit lui même le couvrir de son manteau Impérial pour la cacher. - Il avoit une grande raison de penser ainsi, parce que les libertins se servent des fautes des Prêtres pour s'autoriser dans le vice, et en publient ordinairement plus qu'il n'y en a ; et les libertins s'en servent pour décrier la Religion et l'Eglise de J. C. qui en est innocente. C'est en décriant

les personnes sacrées et les Pasteurs que l'Hérésie fait tant de progrès : *Dès qu'on s'en prend au Pasteur, dit l'Evangile, les brebis du troupeau seront bientôt dispersées.*

L'Empereur Théodose avoit rendu de grands services à la Religion, mais ayant eu le malheur de commettre un crime qui scandalisoit ses peuples, S. Ambroise son Pasteur et son Evêque, l'en reprit publiquement, et lui refusa l'entrée de l'Eglise. L'Empereur pour son excuse allégua que David avoit commis un semblable crime, et qu'il en avoit obtenu le pardon : il est vrai, lui dit le Saint Pasteur, *mais puisque vous l'avez imité dans sa faute, imitez-le aussi dans sa pénitence.* Théodose, tout grand Prince qu'il étoit, se soumit à cette sévère correction de son Pasteur.

Après un tel exemple, ne doit-on pas s'étonner de voir des Chrétiens et des simples particuliers qui se choquent, lorsqu'un pasteur a la charité de les avertir de leurs défauts, ou des défordres de leurs familles, et qui osent leur résister en face ? Gardez vous bien, mon fils, de tomber dans ce dérèglement ; écoutez la voix d'un Pasteur, comme la voix de Dieu même. S'il vous reprend, il fait son devoir ; ne regardez ni ses défauts

ni sa
regarde
l'autorité

Des

LA r

qui s'app
une étud
dans un
tissement
aux jeun
à leur âge
ne sont d
mais, pou
voir les c
dent le re
et la fin d

I. Q

der la mo
de temps
récréation
est indigne
Chrétien
divertisse
plus relâc
per ; et
rende plu
blit les for

ni sa naissance, ni sa personne; mais regardez son caractère, sa dignité et l'autorité que Dieu lui donne.

CHAPITRE XLII.

Des Jeux et des Divertissemens..

LA récréation est nécessaire à ceux qui s'appliquent à un travail assidu, ou à une étude sérieuse; la récréation prise dans un jeu honnête et dans un divertissement modéré, est plus convenable aux jeunes gens, et plus proportionnée à leur âge. Le jeu et le divertissement ne sont donc pas contraires à la vertu; mais, pour être innocents, il doivent avoir les conditions suivantes, qui regardent le temps, la manière, la substance, et la fin du jeu.

I. Quand au *Temps*, on y doit garder la modération. Si on emploie trop de temps à se divertir, ce n'est plus une récréation, mais une occupation. Or il est indigne de l'honnête homme et du Chrétien, de se faire une occupation du divertissement et du jeu. Ce ne seroit plus relâcher son esprit; mais le dissiper; et loin qu'une telle récréation rende plus propre au travail, elle affoiblit les forces et nuit à la santé. N'em-

ployez jamais à nous divertir, le temps que vous devez donner à l'étude, au travail, aux affaires de votre état; ni le temps que vous devez au soin de votre famille, aux Offices de la Paroisse et au Service de Dieu; ce ne seroit plus un divertissement, mais un désordre.

I. N'est-ce pas en effet un grand désordre et un scandale, de voir des jeunes gens se divertir, jouer, solâtrer, pendant que les autres sont assemblés pour adorer Dieu. dans les Conférences de piété, dans les Congrégations et dans les Offices publics? De les voir, avec un esprit dissipé, entrer dans le saint Lieu, au milieu d'un Office commencé, venir interrompre et troubler la piété des Fidèles? Quelle attention et quelle dévotion peuvent-ils avoir dans ces saintes assemblées, en sortant étourdiement du jeu, l'esprit rempli de dez, de boules et de cartes?

II. Quant à la *Maniere* de jouer et de se divertir, il faut éviter deux choses: l'attache et le péché. 1. Il faut se divertir et jouer sans attache. Les jeunes gens se passionnent aisément pour le jeu, et cette passion est d'autant plus à craindre, que l'affection trop grande au jeu, les fait tomber dans l'excès, leur fait

perdre
penser
se diver
capable
cuse.
ont l'P

I. Jo
si sans p
jouant,
tations,
c'est la
Evitez
ne trom
sez de
tissement
sens, les
obscènes
quaud il

III. P
des dive
faire att
jouez jar
nocents,
dus, à d
comme
et défend
des pers
bouffonne
qui se gl
vec le sex

me,

le temps
e, au tra-
nt; ni le
de votre
isse et au
us un di-

nd défor-
s jeunes
pendant
our ado-
de piété.
s les Of-
c un es-
Lieu, au
venir in-
des Fi-
lle dévo-
s saintes
ment du
boules et

uer et de
choses :
ut se di-
es jeunes
ur le jeu,
à crain-
au jeu,
leur fait

perdre le temps, les occupe, les fait
penser continuellement aux moyens de
se divertir. Cette attache les rend in-
capables d'une occupation utile et serie-
use. Les applique t'on au travail ils
ont l'esprit au jeu.

I. Jouez donc sans attache, mais aus-
si sans péché. Ne vous livrez jamais en
jouant, ni aux juremens, ni aux contes-
tations, ni aux emportemens de colere,
c'est la marque d'un esprit mal élevé.
Evitez la fourberie et le mensonge, et
ne trompez personne au jeu. Bannif-
sez de vos récréations et de vos diver-
tissemens les paroles libres et à double
sens, les airs passionnés et les chansons
obscènes, dont tout Chrétien a horreur,
quand il a la crainte de Dieu

III. Pour ce qui regarde la *substance*
des divertissemens et des jeux, il faut
faire attention à deux choses. I. Ne
jouez jamais qu'à des jeux permis et in-
nocents, et non point à des jeux défen-
dus, à des jeux de hasard. Regardez
comme des divertissemens pernicioeux
et défendus, certains jeux de main, avec
des personnes de sexe différent. Les
bouffonneries et les badinages indécens
qui se glissent dans ces sortes de jeux a-
vec le sexe, ne sont ni chastes, ni inno-

cens, et sont souvent très-criminels. Une fille qui a de la modestie et de la crainte de Dieu, doit craindre de jouer avec des garçons, même à des jeux innocens. Nous ne lisons point dans l'Histoire des siècles, que de saintes femmes et des filles chastes se soient fait une habitude de jouer avec des hommes.

2. Il est plus louable de jouer et de se divertir dans sa famille, que dans les assemblées, parce que les assemblées des jeux sont ordinairement dangereuses. Une personne qui a de l'honneur, ne se trouve point à jouer dans une assemblée où l'on admet toutes sortes de joueurs. Les assemblées nocturnes, où l'on joue en masque, sont des abominations que les loix condamnent, que la Religion réproouve, et qui devroient couvrir de confusion ceux qui s'y trouvent, s'il leur restoit encore quelque sentiment de Christianisme. Un Chrétien doit se divertir en Chrétien, et non pas en Payen.

IV. Quant au motif et à la fin du jeu, on ne doit jouer que pour une fin louable, pour relâcher l'esprit et soutenir la santé, afin d'être plus en état de travailler, de remplir les devoirs de la condition, et de servir Dieu : toute autre fin

criminels,
ie et de la
e de jouer
jeux in-
t dans l'.
ntes fem-
oient fair
des hom-

uer et de
e dans les
ablées des
ngereuses.
meur, ne
ne assem-
es de jou-
es, où l'on
minations
e la Reli-
t couvrir
vent, s'il
iment de
oit se di-
en Payen.
n du jeu,
fin loua-
utenir sa
e travail-
ia condi-
autre fin

est blamable. Jouer précisément et uni-
quement pour le plaisir de se divertir,
c'est sensualité. Jouer par intérêt et
pour gagner, c'est avarice et cupidité.
Jouer pour se faire estimer, pour passer
pour habile Joueur, c'est une sottise va-
nité. Jouer pour faire la débauche,
c'est intempérance et scandale. Jouer,
parce qu'on n'a rien à faire, et seulement
pour passer le temps, c'est oisiveté et
fainéantise. Qu'un homme est à plain-
dre, quand il n'a point d'autre occupa-
tion que le divertissement et le jeu !
A-t'il donc oublié que Dieu ne nous a
pas mis au monde, et qu'on n'est pas
Chrétien pour se divertir ; mais pour
pour travailler, pour faire pénitence et
gagner le Ciel ? Passer la vie à se récréer,
à jouer et à rire, c'est une vie inutile,
une vie réprouvée de Dieu. *Malheur à
vous, dit J. C., qui riez, qui avez vos
plaisirs et votre consolation sur la terre.*

C'est sur ces quatre avis que vous de-
vez régler vos divertissemens et vos
jeux. Ajoutons-en un autre, qui est de
ne point jouer avec des libertins, des
querelleurs et des impies, ni dans les
lieux suspects, ni malgré vos parens,
vos maîtres ou vos pasteurs. Si vous
jouez de l'argent, que ce soit en petite

quantité, et seulement pour égayer le jeu; et jamais au préjudice de ce que vous devez aux Pauvres, et à votre famille. Et quand même vous ne feriez tort à personne, et que vous seriez riche, vous ne devez point exposer au jeu des sommes considérables.

O que tous ces avis sont importants! combien de gens sont tombés dans le plus grand malheur pour les avoir négligés! Prenez donc garde, jeunes gens, de ne jamais vous livrer au jeu avec attachement. Cette passion vous feroit perdre tous sentimens de Dieu, et vous entraîneroit dans de grands désordres. Les querelles, les chagrins, les imprécations, les blasphêmes, les larcins, les profanations des saints jours, et les duels mêmes, sont les funestes suites des jeux immodérés.

Cette attache effrénée va jusqu'à l'aveuglement le plus profond. Un homme, par ses divertissemens et ses jeux, désole sa famille, ruine sa femme et ses enfans; et loin d'en être touché, il s'en fait un plaisir. O Dieu! se faire un divertissement et un plaisir de perdre son âme, son honneur, son temps et ses biens; est-ce passion et aveuglement? Non, c'est quelque chose de pis; une fureur, une fascination, une espèce d'en-

forceller
lice l'esp
regarde
cent, un
tout bon
un crime
Saint

homme
des jurem
bles, fut
mon à la

Il n'est
d'autres e
de ne four
toires trag
de meurtr
à l'occasio
tunes tom
parentés d
jeux!

Des R
IMITÉZ
jours leur
beigneur.
présent à v
ve. Pour

gayer le
ce que
votre fa-
ne feriez
feriez ri-
ser au jeu
forcellement, qui possèdent par leur
lice l'esprit des joueurs, et qui leur fait
regarder comme un divertissement inno-
cent, une occupation et un excès, que
tout homme raisonnable regarde comme
un crime.

Saint Augustin rapporte qu'un jeune
homme qui jouoit, s'étant emporté à
des juremens et à des blasphêmes horri-
bles, fut subitement emporté par le dé-
mon à la vue de ses compagnons.

EXEMPLE.

Il n'est pas nécessaire de rapporter ici
d'autres exemples. Le théâtre du mon-
de ne fournit que trop de scènes et d'his-
toires tragiques sur ce sujet. Combien
de meurtres, de querelles et de scandales
à l'occasion du jeu ? Combien de for-
tunes tombées, de familles perdues, de
parentés déshonorées et désolées par les
jeux !

CHAPITRE XLIII.

Des Repas et de l'Intempérance.

IMITEZ les Saints, qui prenoient tou-
jours leur nourriture dans la crainte du
Seigneur. Souvenez-vous que Dieu est
présent à vos repas ; et qu'il vous obser-
ve. Pour prendre ses repas saintement

il faut trois choses : bénir la nourriture
doit prendre ; manger et boire
avec tempérance ; remercier Dieu.

Il faut dire la bénédiction de la table.
1. Pour imiter le Sauveur qui en
prenant le pain dans la Cène, le bénit
avec action de grâces. 2. Pour empê-
cher les pièges et les maléfices du démon
qui infecte quelquefois les alimens, et
qui s'en sert pour exciter les tentations.
3. Pour rendre la nourriture plus profi-
table. C'est en vain que vous mangez
pour soutenir votre santé, si Dieu ne
donne sa bénédiction à votre nourriture.
Il y a des personnes qui mangent peu,
et se portent bien ; d'autres mangent
beaucoup, et se portent mal. Dieu bé-
nit les alimens des uns, et ne bénit pas
de même les alimens des autres.

II. On doit prendre ses repas avec
tempérance, et observer les règles sui-
vantes. 1. Autant qu'on le peut, régler
l'heure de ses repas ; et ne manger pas
à toute heure, selon les caprices et la
fantaisie de son appétit. Les filles sur-
tout ne doivent point s'accoutumer à
rechercher à manger des friandises, ni
manger à la dérobée et en cachette.
Une fille sujette à sa bouche, sera bien-
tôt sujette à d'autres vices. La gour-

mandite
du sexe

2. Il
catresse,
nous pr
goût, su
goûta su
pénitent

3. Il
ne suffir
fire à la
riture,
celles de
ancien ;

mourir qu

4. Il
de précip
racité, en
personne
est immor
tivité de
santé, foi
cette actio

III. P
cuper à de
blier l'am
Il faut de
cœur à D
chose par

mandite et la vanité sont deux écueils du sexe.

2. Il ne faut pas rechercher la délicatesse, mais se contenter de ce qu'on nous présente. S'il n'est pas de notre goût, souvenons nous du fiel que J. C. goûta sur la Croix ; et faisons à ce Dieu pénitent, le sacrifice de notre sensualité.

3. Il ne faut pas trop manger ; ce qui ne suffit pas à la gourmandise, peut suffire à la nécessité. L'excès dans la nourriture, affoiblit les forces du corps et celles de l'esprit ; ce qui a fait dire à un ancien ; *que la gourmandise en a fait plus mourir que la guerre.*

4. Il ne faut pas manger avec trop de précipitation et d'avidité. Cette voracité, en mangeant, est la marque d'une personne qui a peu d'éducation, et qui est immortifiée. Il faut suspendre l'activité de son appétit, soit pour sa propre santé, soit pour augmenter le mérite de cette action.

III, Pendant le repas, on doit s'occuper à de saintes pensées, et ne pas oublier l'ame en nourrissant le corps. 1. Il faut de temps en temps élever son cœur à Dieu et se priver de quelque chose par mortification. Si vous avez

de quoi vous rassasier, pensez que vous ne l'avez pas mérité, et qu'il y a beaucoup de gens plus sages que vous qui n'ont pas le nécessaire.

2. Faites part à quelque pauvre voisin, ou à quelque malade, du superflu de votre table ; à l'exemple du Roi Saint Louis, qui faisoit tous les jours ôter quelques mets de sa table pour l'envoyer aux pauvres.

3. Si vous avez peu, et si vous n'avez pas de quoi vous rassasier, il faut considérer que devant Dieu vous ne méritez que le peu qu'il vous donne ; ou plutôt que vous ne méritez rien ; et qu'après avoir péché, nous ne méritons que des châtimens.

4. Souvenez-vous dans vos repas, du jeûne du Fils de Dieu, qui passa quarante jours et quarante nuits dans le désert sans aucune nourriture ; et qui souffrit une cruelle faim pour votre amour. Souvenez-vous de tant de serviteurs de Dieu, et de Servantes de J. C., qui font d'une santé plus délicate que vous, et passent néanmoins leur vie dans le jeûne et la pénitence. Souvenez-vous de tant de saints et de tant d'hommes illustres, riches et puissans, qui ont quitté leurs biens et les délices de la vie, et

passé leur
stérilité.

est un en
et que si
demande
êtes pau
vertu ; re
en la ren
tre indig
tence.

peut s'oc

IV. L

pagnie ou
vez ces t
donne da
astique.

pressement

chère. 2

ration, sa

crainte de

à bonne h

miers pour

de l'éducati

médifance

a. quelque

ant, faites

orité, du r

irez-vous

Si vous

que vous
a beau-
ous qui

re voi-
perflu de
oi. Saint
urs ôter
l'envo-

s n'avez
t confi-
méritez
plutôt
qu'après
que des

epas, du
uarante
e désert
souffrit
amour.
eurs de
C., qui
ue vous,
dans le
ez-vous
hommes
nt quit-
a vie, et

passé leurs jours dans l'abstinence et l'austérité. Souvenez-vous que votre corps est un ennemi qu'il ne faut point flatter; et que si vous lui accordez tout ce qu'il demande, il vous perdra. Enfin, si vous êtes pauvre, faites au moins de nécessité vertu; rendez votre abstinence méritoire en la rendant volontaire, et souffrez votre indigence, dans un esprit de pénitence. Telles sont les pensées dont on peut s'occuper dans ses repas.

IV. Lorsque vous mangez en compagnie ou en festin chez autrui, observez ces trois avis que le S. Esprit vous donne dans le 31 chapitre de l'ecclésiastique. 1. *Ne témoignez pas de l'empressement et de la joie, en voyant la bonne chère.* 2. *Mangez et buvez avec modération, sans précipitation et sans avidité, crainte de vous rendre odieux.* 3. *Cessez à bonne heure, et retirez-vous des premiers pour faire connoître que vous avez de l'éducation et de l'honneur.* Evitez la médisance dans ces compagnies. S'il y a quelque médisant ou mauvais plaisant, faites-le taire, si vous en avez l'autorité, du moins ne l'écoutez pas, ou retirez-vous, si la bienfaisance le permet.

Si vous donnez à manger à autrui

chez vous, à vos parens, ou à vos amis, suivez ces règles. 1. Ne le faites pas souvent, parce que ce seroit une débauche, plutôt qu'une sainte société. 2. N'y faites pas trop de dépense, parce que ce seroit orgueil ou vanité. 3. Ne forcez personne à boire ou à manger ; parce que ce seroit indiscretion, intempérance et péché. 4. N'y employez jamais les temps des Offices, et ne restez pas long-temps à table, parce que ce seroit un scandale. 5. Enfin n'invitez pas à votre table les débauchés, parce que vous vous perdriez avec eux.

V. Prenez garde, (on ne peut trop vous le répéter), ne vous adonnez pas au vin. Écoutez ces paroles du S. Esprit : *Le vin pris sans modération, abrège la vie du corps, ne cause que de l'amertume dans l'ame, irrite le cœur ; il est la ruine de l'homme, et fait apostasier les sages.* C'est à-dire, que quand on prend habituellement du vin sans modération, on perd son honneur et ses biens, on perd la foi et la crainte de Dieu, on perd la grace, on perd le Ciel, on perd son ame, on perd son Dieu. Il faut être bien aveugle et bien endurci, si on n'est pas touché de ces vérités.

Jeunes gens, il vous est facile de ne

pas pre
mais si
honte
lice, un
peut di
dans l'I
par sa m
n'a poin
ivrogne
ble des
naireme

Veille
plus dan
des peti
on en pr
rive qu
savoir qu
ya beau
et l'ivrog
accident
homme
dans l'iv

Si vo
beaucoup
à table ;
faire à la
ployez s
destiné a
habituell

pas prendre l'habitude de l'ivrognerie ; mais si vous contractez cette habitude honteuse, elle deviendra par votre malice, un mal presque sans remède. On peut dire qu'un ivrogne a déjà un pied dans l'Enfer. Il peut se convertir, mais par sa malice, il ne le voudra pas, J. C. n'a point de plus grands ennemis que les ivrognes ; parcequ'un ivrogne est capable des plus grands crimes, et a ordinairement tous les vices.

Veillez sur vous, mon fils. Rien de plus dangereux, que de s'accoutumer à des petits excès de vin ; insensiblement on en prend l'habitude, et souvent il arrive qu'on est ivrogne et scandaleux, sans savoir qu'on est tel. Remarquez qu'il y a beaucoup de différence entre l'ivresse et l'ivrognerie : on peut être ivre par accident, sans être ivrogne. Le saint homme Loth tomba une fois par surprise dans l'ivresse, sans qu'il fut ivrogne.

Si vous aimez à boire long-temps et beaucoup ; si vous êtes fort et puissant à table ; si vous dépensez votre nécessaire à la table et au vin ; si vous y employez souvent le temps qui doit être destiné au travail ; si vous fréquentez habituellement les tavernes et les caba-

rets du lieu de votre domicile ; si vous buvez fréquemment avec ceux qui n'ont rien à faire que de boire et de manger, vous êtes dans la classe des ivrognes ; et êtes dans un état bien dangereux.

Ne regardez pas la fréquentation des tavernes de votre lieu ou de votre voisinage, comme une chose indifférente. Quand vous fréquentez habituellement le cabaret du lieu de votre résidence, vous faites un péché qui renferme plusieurs circonstances aggravantes : vous désobéissez à vos parens qui vous le défendent, et qui en gémissent ; vous désobéissez à vos Pasteur et à l'Eglise qui vous le défendent ; vous désobéissez à Dieu que vous le défend, parceque Dieu vous défend l'occasion prochaine du péché et la désobéissance à vos Supérieurs. Combien de péchés à la fois, sans compter le scandale que vous donnez à votre famille et au public ; sans compter l'injustice que vous faites d'employer à boire ce que vous devez aux pauvres, à vos créanciers, à l'entretien de votre famille, à l'entretien de vos peres et meres, &c.

VI. Les personnes du sexe doivent craindre de s'accoutumer au vin. Il

leur es-
sent, p-
leurs p-
qui s'ac-
sa fortune
jette à
honore
heureux

Les
tempér-
plorabl-
déguise-
de vivre
ainsi da-
nation.
fond, q-
lent pe-
leur con-
grand,
Pour s-
ment qu-
toutes le-
dans les
Le Con-
il est né-
ment ses-
et des p-
mon c'e-
est néces-

si vous
eux qui
re et de
asse des
tât bien

tion des
re voili-
fférente.

ellement
sidence,
ne plufi-

s : vous
vous le
t : vous

l'Eglise
s déso-
défend,

l'occaf-
a déso-
ombien

pter le
e famille
injustice

poire ce
s créan-
mille, à

, &c.
doivent
vin. Il

leur est plus pernicieux qu'elles ne pen-
sent, parce que, dit S. Thomas, il irrite
leurs passions. Une fille ou une veuve
qui s'adonne au vin, perd sa réputation,
sa fortune et son âme. Une femme su-
jettes à ce vice, se perd elle-même, dés-
honore sa famille, rend son époux mal-
heureux et le ruine.

Les personnes du sexe adonnées à l'in-
tempérance, sont dans un état bien dé-
plorables, puisqu'elles ont la malice de
déguiser ce vice dans leurs confessions,
de vivre dans le sacrilège, et de rester
ainsi dans un danger prochain de dam-
nation. Leur aveuglement est si pro-
fond, qu'elles ne voient point et ne veu-
lent point voir le malheureux état de
leur conscience. Leur malheur est bien
grand, mais il n'est pas sans remède.
Pour sortir de cet état, il faut absolu-
ment qu'elles déclarent à un Confesseur
toutes leurs foiblesses, et toutes les suites
dans lesquelles le vin les a entraînées.
Le Confesseur aura pitié d'elles ; mais
il est nécessaire qu'elles suivent exacte-
ment ses avis. Une des plus dangereuses,
et des plus ordinaires tentations du dé-
mon c'est de leur faire croire que le vin
est nécessaire à leur santé.

VII. Après le repas, n'oubliez jamais de rendre grace à Dieu de ses bienfaits. Vous sauriez mauvais gré à un pauvre, s'il ne vous remercioit pas d'une aumône que vous lui devez ; pourquoi donc ne remerciez-vous pas le Seigneur de la nourriture qu'il vous donne si libéralement, sans vous la devoir ? Profitez de la nourriture pour servir le Seigneur et pour travailler, et n'employez pas les forces que Dieu vous donne à l'offenser.

EXEMPLE.

Il y a des personnes qui s'imaginent, que pour se faire honneur dans les repas qu'ils donnent, il faut forcer les conviés à manger et à boire ; c'est manquer d'éducation. Le Roi Affuérus pensoit bien autrement. Ce grand Monarque fit un jour un festin aux grands Seigneurs de son Royaume ; et l'Ecriture Sainte loue ce Prince, de ce qu'il n'y avoit personne à toutes les tables qui forçât les autres à boire.

AUTRE EXEMPLE.

L'Exemple suivant vous apprendra la différence qu'il y a au lit de la mort, entre un riche qui est nourri dans la mollesse et la bonne chère, et les pauvres qui vivent dans l'indigence.

L'Ev
faisoit to
dis que
Il y avo
vre voisi
zare, si
eut été c
de ce ri
qui tom
cours qu
toucha
fit donne
malheur
au milie
moment
mourut
le sein d
lieu des
Ciel dan
s'écria-t
moi, envo
quelque s
seulement
ser tombe
je brûle
Abraham
" que po
" les pla
" que L

L'Evangile dit qu'un homme riche faisoit tous les jours grande chere, tandis que les pauvres mouroient de faim. Il y avoit auprès de sa maison un pauvre voisin, homme de bien, nommé *Lazare*, si pauvre et si abandonné, qu'il eût été content, non pas d'avoir les restes de ce riche, mais seulement les miettes qui tomboient de sa table. Foible secours qui lui fut refusé. Sa misere ne toucha point le cœur du riche, qui ne fit donner aucune assistance à ce pauvre malheureux. Ce riche enfin mourut au milieu de ses délices, et fut dans le moment enseveli dans l'Enfer. *Lazare* mourut aussi, et fut porté au Ciel dans le sein d'Abraham. Le Riche, au milieu des feux, vit la gloire de *Lazare* au Ciel dans le sein d'Abraham. *Ah !* s'écria-t'il, *Pere Abraham, ayez pitié de moi. envoyez-moi Lazare pour me donner quelque soulagement ; dites lui de tremper seulement son doigt dans l'eau, et d'en laisser tomber une goutte sur ma langue ; car je brûle éternellement dans ces flammes.* Abraham lui répondit : " Souviens-toi " que pendent ta vie tu as vécu dans " les plaisirs et dans la bonne chère ; et " que *Lazare* au contraire a vécu dans

“ les maux, dans la patience et le jeûne;
 “ il est donc juste que Lazare soit main-
 “ tenant dans les plaisirs et les conso-
 “ lations, et que tu sois à présent dans
 “ les tourmens.” Voilà la fin des fen-
 suels et des gens de table et de plaisirs.

A U T R E E X E M P L E.

On ne peut rien voir de plus tragique et de plus efficace, pour faire voir jusqu'où le vin peut porter un homme, que l'exemple que rapporte Saint Augustin, d'un jeune homme nommé Cyrille. Ce jeune homme, accoutumé de fréquenter le Cabaret, retournant un jour de ce lieu de débauche, plein de vin, eut l'impudence d'attaquer sa mere qui étoit enceinte, la sollicita à un crime honteux, et voulut même lui faire violence; Cette femme fit des efforts si violens pour se défendre, qu'elle fit une fausse couche, et mit bas son fruit. Ce malheureux ivrogne voulut encore attenter à la pudeur d'une de ses sœurs, qui aima mieux se laisser poignarder par cet indigne frere, que de consentir à un tel crime. Le pere étant accouru au bruit, ce fils enragé trempa ses mains dans le sang de celui de qui il avoit reçu la vie, et l'égorgea. Il poignarda encore une de ses sœurs, qui voulut pren-

dre la
que d'h

S. A
deux fo
triste n
fois le p
leur fai
comme
donner
mérite
tentats
l'homme
fa des f
fondant
le récit
prenez
ble, et c
jamais
grands
du moir
puisqu'i
crimes f

L'ex
d'instru
l'attrait
femmes

Sainte
saillit à

dre la défense de son pere. O Ciel !
que d'horreurs et de crimes !

S. Augustin, qui avoit déjà prêché deux fois ce jour là, ayant appris cette triste nouvelle, assembla une troisième fois le peuple, et monta en chaire pour leur faire part des crimes que venoit de commettre le détestable Cyrille, et pour donner à ce peuple toute l'horreur que mérite l'ivrognerie, par les horribles attentats auxquels elle peut entraîner l'homme. Tout le monde en effet poussa des soupirs et des cris lamentables, fondant en larmes, lorsqu'on entendit le récit de ces tragiques aventures. Apprenez ici de quoi un ivrogne est capable, et quoique la débauche ne vous ait jamais entraîné dans des crimes aussi grands que ceux de Cyrille, comprenez du moins combien le vin est dangereux, puisqu'il peut porter un Chrétien à des crimes si exécrables.

AUTRE EXEMPLE.

L'exemple suivant servira tout à la fois d'instruction aux jeunes filles qui ont de l'attrait pour le vin, et de modèle aux femmes qui sont des ivrognes.

Sainte Monique, mere de S. Augustin, faillit à se perdre par le vin dès sa plus

tendre jeunesse. A l'âge d'environ 12 ans, elle eut la curiosité d'en goûter par sensualité ; souvent même elle spioit les momens pour en prendre en secret. La servante y prit garde, et lui ayant reproché cette honteuse gourmandise, la petite Monique en eut tant de confusion, qu'elle en pleura long temps. Elle s'en confessa, (ce qu'elle n'avoit pas encore osé faire), et jamais elle ne retomba en pareille faute : elle vécut ensuite dans une vertu exemplaire, et devint une grande sainte.

Elle épousa un homme qui étoit un débauché, et dont elle eut un fils, qui fut aussi débauché, que son pere. Elle souffrit avec douceur et avec patience les duretés de son mari, et apprenoit à ses amies, qui avoient des maris débauchés, à souffrir et à prier pour eux. Elle pleura long-temps les péchés de son époux et de son fils ; et après dix-sept années de larmes, de pénitence et de prieres, elle les convertit tous deux.

Apprenez de ces avis et de ces exemples, 1. Que les jeunes gens ne doivent pas s'abandonner au vin, ni être sujets à leur bouche, autrement ils risquent à se perdre.

Qu'un ivrogne est un pécheur bien

malheureux
ne se con-
soltaire
tous les

3. Q
et par l
vertira u
lence, la
ple de S

4. Q
vous reg
devez le
crainte

*Des Ven
Specte*

I. LE
celui qui
lumiere,
favorabl
pour ce
trevues
nuit, for
nessé.

Lorsq
blic, la
souvent l
de scanc

malheureux, parce qu'il est aveugle et ne se connoît pas, et parce qu'il est volontairement incorrigible, en méprisant tous les avis qu'on lui donne.

3. Que ce n'est pas par les reproches et par les querelles qu'une femme convertira un mari ivrogne : mais par la silence, la patience, et la prière, à l'exemple de Sainte Monique.

4. Que dans tous vos repas, Dieu vous regarde et vous observe, et que vous devez les prendre avec respect dans la crainte du Seigneur.

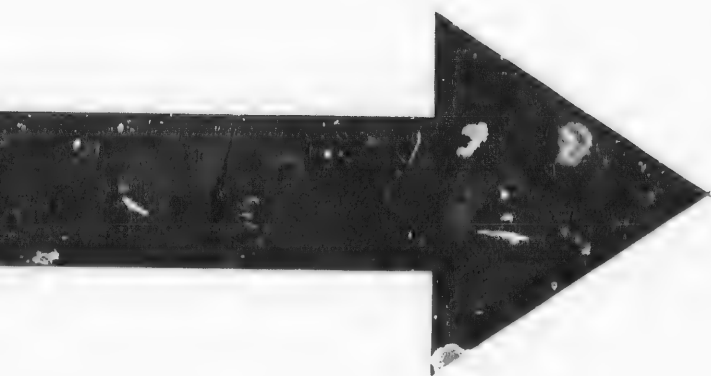
CHAPITRE XLIV.

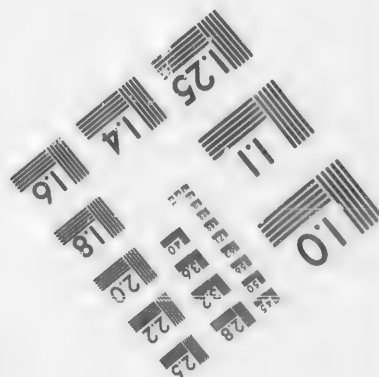
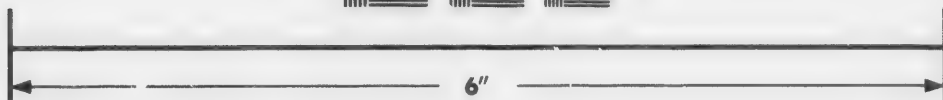
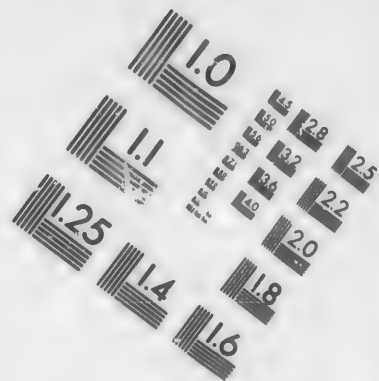
Des Veillées et Assemblées nocturnes, des Spectacles, des Promenades, &c.

I. LE Saint-Esprit nous avertit, *que celui qui pêche aime les ténèbres, et fuit la lumière*, parce que les ténèbres sont plus favorables aux desseins du démon. C'est pour ce' que les assemblées et les entrevues de différent sexe, qui se font la nuit, sont les plus pernicieuses à la jeunesse.

Lorsque ces assemblées se font en public, la licence, les discours libres et souvent l'impudence y regnent avec plus de scandale. Lorsque ces entrevues se







Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14500
(716) 872-4503**

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.4
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

10
0.1

font en secret, les attaches et les amitiés criminelles s'y forment bien plus fortement ; les familiarités indécentes, les gestes dissolus, les paroles lascives, les airs passionnés, en sont les suites ordinaires ; de sorte qu'un jeune homme ou fille n'en sortent presque jamais aussi innocens qu'ils y sont entrés.

Jeunes gens, si vous craignez Dieu, vous éviterez avec prudence ces sortes d'entrevues, ces veillées nocturnes, ces assemblées des deux sexes. Tandis que vous serez avec les personnes de votre famille, sous les yeux de votre pere, de votre mere, ou de vos maîtres, vous serez en assurance ; mais si vous sortez pour aller à quelque rendez-vous, ou dans les veillées, l'ennemi vous y surprendra. C'est dans ces occasions que les jeunes gens perdent ordinairement la crainte de Dieu, et où leur pudeur s'affoiblit. Un jeune homme qui prend l'habitude d'aller dans ces sortes de compagnies, se trouvera bientôt étrangement, changé, il deviendra mutin, indocile, indévot, dissolu. Une fille de même, quelque vertueuse qu'elle paroisse, si elle frequente ces veillées, elle fera bientôt sans respect pour ses pere et mere, arrogante, babillarde, capricieuse, entêtée

de ses v
tie : V
vues r
et les
souillé

Les
point
sexe da
leurs e
perçoi
de s'éc
fection
désier,
Si les p
de leur

II.
chote d
de diff
Jerôme
lumien
voir à
justés e
ou sou
milière
nocens
gereuse
point
trouver

Sur
permis

de ses vanités, sans piété et sans modestie. Voilà l'effet ordinaire des entrevues nocturnes, sans compter les péchés et les desirs dont le cœur y est souvent souillé.

Les peres et meres ne doivent donc point souffrir ces entrevues de différent sexe dans leurs maisons, ni permettre à leurs enfans d'y aller. Dès qu'ils s'aperçoivent que leurs enfans ont coutume de s'échapper le soir, et qu'ils sont affectionnés à ces veillées, ils doivent s'en défier, et les empêcher de s'y trouver. Si les peres et meres négligent ce point de leur devoir, ils en répondront à Dieu.

II. Il faut dire à peu près la même chose des promenades avec les personnes de différent sexe, et seul à seule. Saint Jérôme, à qui Dieu avoit donné tant de lumieres, défendoit aux meres de laisser voir à leurs filles de jeunes hommes ajustés et enjoués, et de leur laisser parler ou sourire, crainte qu'en conversant familièrement avec eux, leurs cœurs innocens ne prissent des impressions dangereuses. Ce Saint Docteur ne craint point de traiter d'ignorans ceux qui trouveront à redire à cette morale.

Sur ce principe, ce grand Saint eût-il permis à une fille chrétienne de se pro-

mener le jour ou la nuit, en secret ou en public, avec un jeune homme qui la cajole, et à qui elle permet des libertés familières, et des paroles de tendresse, qui ne tendent qu'à ébranler et à fouiller le cœur ? Qu'eût-il pensé de ces indignes meres, qui voient de tels abus dans leurs enfans, qui les souffrent et qui les approuvent ? Peuvent-elles ignorer que toutes les pensées, les regards et les desirs qui souillent l'esprit et le cœur des jeunes gens dans ces occasions, retombent sur la conscience des peres, des meres et des maîtres qui les permettent ? Pour ce qui est des Confesseurs et des Pasteurs qui ne disent rien sur de semblables désordres, comment se justifieront-ils devant Dieu.

Dire que c'est la coutume dans les Villes de donner le bras et de se promener ainsi avec différent sexe, c'est alléguer l'usage du monde dont les maximes et les coutumes ne sont pas conformes à l'Esprit de J. C. S. Paul de sa part ne dit-il pas : *Ne vous conformez pas aux coutumes du siècle.*

Dire qu'on n'a ni mauvaise pensée, ni mauvaise intention dans ces sortes de promenades, c'est une excuse dont se servent ordinairement ceux-là memes

qui ont vent ne res, sans noître.

Mais ni tenta se passe la perso pensées, votre fa Je veux de part. vous ex n'est-ce par la fa danger, du péché crainte son ame d'occasions, et

III. et des S en dire tissement par les Saints I qui ne tion, l'a mour d

qui ont le cœur le plus gâté, et qui souvent ne sont remplis que d'idées impures, sans y faire réflexion et sans les connoître.

Mais quand vous n'auriez ni pensées ni tentations, vous ne savez pas ce qui se passe dans l'esprit et dans le cœur de la personne qui est avec vous, dont les pensées, si vous en êtes l'occasion par votre faute, peuvent souiller votre âme. Je veux supposer même que vous n'ayez de part et d'autre, aucune tentation ; ne vous exposez vous pas à en avoir, et n'est-ce pas un péché, que de s'exposer par la faute à la tentation, en aimant le danger, ou en demeurant dans l'occasion du péché ? Un jeune homme qui a la crainte de Dieu, une fille qui a soin de son âme, ne se trouvent dans ces sortes d'occasions, qu'avec de grandes précautions, et avec répugnance.

III. Que dirons-nous des Comédies et des Spectacles ? Tout ce qu'on peut en dire ici, c'est que ces sortes de divertissemens sont condamnés par l'Eglise, par les livres saints, par les maximes des Saints Peres, et par la Doctrine de J. C., qui ne nous prêchent que la mortification, l'assiduité au travail, la prière, l'amour des choses de Dieu et le détache-

ment des vanités du monde. Or, y a-t'il un lieu où l'esprit soit plus dissipé, le cœur plus dangereusement ébranlé, où l'on perde plus le goût de la priere, des choses de Dieu et du travail, que dans les Spectacles et les Comédies? Ne sont-ce pas là les pompes de monde, auxquelles nous avons renoncé par le Baptême? N'est-il pas honteux à des Chrétiens, qui adorent un Dieu pénitent et crucifié, de se livrer à des divertissemens que les plus sages Payens ont condamnés, comme indignes d'un esprit raisonnable?

Quant aux danses et aux bals, nous ne répéterons pas ce que nous en avons dit ci-devant au Chapitre XI. de ce Livre : nous ajouterons seulement, que la danse entre personnes de différent sexe, est dangereuse par les circonstances ; qu'elle est souvent criminelle par les péchés de l'esprit et du cœur, et par les actions extérieures qui s'y commettent.

2. Que ceux qui approuvent la danse, ou n'en connoissent pas le danger et le mal, ou ne savent pas leur religion. Dieu la défend, lorsqu'il nous dit par la bouche du Sage, *Eccl. 9. Ne fréquentez pas une danseuse, et gardez-vous bien de*

*prêter
crainte*

3. C
*aurait
les saint
danse ;
rateurs
a dit :
qu'il n*

4. A
*torité
Théol
son Co
dies et
qu'on a
danfes
qui est
sont to*

VI.
*ces eh
Je rép
c'est p
gens,
et qu
d'hon
devant
l'espri
lon l'e
les cou
ent pa*

prêter l'oreille à ses paroles et à sa voix, crainte de périr par ses attraits.

3. Que S. Augustin a dit : Qu'il y aurait moins de mal de labourer la terre les saints jours de Fêtes. que d'aller à la danse ; et Cicéron, le plus savant des Orateurs Romains, tout Payen qu'il étoit, a dit : Que personne ne va à la danse, qu'il ne soit fou, ou ivre,

4. Ajoutons à toutes ces raisons l'Autorité et la Décision de la Faculté de Théologie de Paris, qui a déclaré dans son Corps de Doctrine : Que les Comédies et les autres Spectacles sont défendus ; qu'on doit porter le même jugement de ces danses qui sont appelées Bals, que pour ce qui est des autres especes de danse, elles sont toutes dangereuses. 3. part. art. 3.

VI. Vous direz peut-être, que toutes ces choses sont selon l'usage du monde. Je réponds. 1. Qu'il est vrai, et que c'est pour cela qu'il y a tant de jeunes gens, qui n'ont ni modestie, ni retenue, et que tant d'autres, sous l'apparence d'honnêtes gens, ont un cœur souillé devant Dieu, parce qu'en vivant selon l'esprit du monde, ils ne vivent pas selon l'esprit de Dieu : 2. Que l'usage et les coutumes du monde ne vous justifient pas ; plus vous les suivez, plus vous

exposez votre salut. J. C. vous avertit, que la foule et le grand nombre suivent le chemin de la perdition ; vous exposez donc votre ame, si vous suivez l'exemple de la foule. C'est pour cette raison, que J. C. a maudit le monde, parce qu'on n'y voit que *scandale, concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie*. Vous vous êtes donc trompé, si vous avez cru qu'il étoit permis de faire tout ce que vous voyez faire dans le monde. *Celui, dit le S. Esprit, qui aime le monde, c'est-a-dire, tous les usages et les coutumes du monde, devient l'ennemi de Dieu*. A qui aimez-vous mieux plaire, à Dieu ou au monde ? A Dieu qui veut vous sauver ; ou au monde qui vous perd ?

Si vous dirés qu'il faut quelques divertissemens aux jeunes gens, j'en conviens ; mais il leur faut des divertissemens honnêtes et innocens, et non pas des divertissemens dangereux. *Réjouissez-vous, dit Saint Paul, mais réjouissez-vous dans le Seigneur ; qu'on voie toujours en vous de la modestie, parce que le Seigneur est présent*. Imitiez les personnes sages, qui savent se divertir agréablement et toujours innocemment. Comment pouvez-vous trouver du plaisir

dans un
pagnie,
votre an
vous ete
fenser D

Pour
mens so
vous fen
pable.
saints,
scandale
homme
à quelq
à quelq
fer vot
prenez-
compag
chrétien
vos fan
votre se
et vert

On r
il y a d
semblé
le mal
Un per
la pers
Mauric
ment a

dans un divertissement et dans une compagnie, où votre esprit, votre cœur et votre ame sont souvent souillés, et où vous êtes toujours dans le danger d'offenser Dieu ?

Pour conclusion, que vos divertissemens soient courts ; si le divertissement vous sert d'occupation, il vous rend coupable. Que vos divertissemens soient saints, sans danger pour vous, et sans scandale pour les autres. Ainsi, jeune homme, prenez des récréations honnêtes à quelques jeux innocens et modérés, ou à quelques autres exercices, pour délasser votre esprit et votre corps ; mais prenez-les dans des familles, ou avec des compagnons édifiants. Et vous, filles chrétiennes, prenez vos récréations dans vos familles, ou avec des personnes de votre sexe, qui soient des personnes sages et vertueuses.

EXEMPLE.

On ne connoît souvent le danger qu'il y a de fréquenter les veillées et les assemblées de différent sexe, que lorsque le mal est devenu presque incurable. Un pere en fit une triste expérience dans la personne de son fils. Ce fils nommé Maurice, âgé de 18 ans, étoit tendrement aimé de son pere, parce qu'il étoit

sage et appliqué à son devoir. Il ne prenoit ses récréations que dans sa famille, ou avec des compagnons vertueux, du consentement de son pere et de sa mere. Son pere lui ayant dit un jour, qu'il lui permettoit d'aller se récréer chez le voisin, où il y avoit un bal et une danse : *Mon chere pere, répondit Maurice, je n'ai point de plus agréable récréation que d'être en votre compagnie : Eh bien, mon fils, lui dit le pere, nous irons donc ensemble y veiller ce soir.*

Le pere le conduisit une seconde et une troisieme fois dans ces sortes de compagnies; Maurice y prit du goût, commença à les aimer, s'occupoit même l'esprit de choses qu'il y avoit entendues, et n'étoit plus si appliqué à son devoir. Il prit dans ces veillées de l'attache pour une fille qui ne lui convenoit pas. Le Pere s'en apperçut, et lui defendit de plus retourner à la veillée. Mais l'inclination de Maurice l'emportant sur le respect qu'il devoit à son pere, il ne laissoit pas d'y aller tous les soir.

L'intrigue de Maurice avec cette fille éclata; on en parla meme d'une maniere très-dangereuse à sa réputation, et le pere en eut des reproches de la part des voisins : *Eh bien, mon mari, lui dit*

la femme
plaisances
toujours o
de veillées
c'est votre
le pere, j
par ma f
venir un
Il fit ven
nouveau
auprès de
lui répon
nueroit c
mal, qu'i
duire. J
à une rép
champ f
parce qu
A peir
rection c
gagea da
après, il
que, aya
de son cl
Réflec
gens : M
obéit à f
son; Ma
qu'il fré
reuses e

la femme, vous voyez le fruit de vos complaisances pour votre fils ; je mes suis toujours opposée à ces sortes de compagnies et de veillées ; je m'en décharge devant Dieu, c'est votre affaire. J'ai tort, répondit le pere, je devois suivre vos avis ; c'est par ma faute que mon fils commence à devenir un libertin, je vais y mettre ordre. Il fit venir Maurice, et lui défendit de nouveau d'aller désormais veiller, ni auprès de cette fille, ni ailleurs. Ce fils lui répondit avec hardiesse, qu'il continueroit d'y aller, qu'il ne faisoit aucun mal, qu'il avoit assez d'âge pour se conduire. Le pere, qui ne s'attendoit pas à une réponse si insolente, châtia sur le champ son fils. Correction inutile, parce que le pere s'y prenoit trop tard.

A peine Maurice eut-il reçu la correction de son pere, qu'il sortit et s'engagea dans la Cavalerie. Quelques mois après, il finit sa vie par une mort tragique, ayant été tué et écrasé sous les pieds de son cheval.

Réfléchissez sur cet exemple, jeunes gens : Maurice est sage, tandis qu'il obéit à son pere, et qu'il reste à la maison ; Maurice se dérègle et se perd, dès qu'il fréquente les compagnies dangereuses et les veillées. Profitez vous-

niemes de cet exemple, peres et meres; plus vos enfans et vos domestiques ont d'attraits pour les compagnies, d'inclination pour sortir; plus vous devez les retenir et veiller sur eux. Craignez que la trop grande liberté que vous leur donnez, ne les perde, et n'attire sur eux et sur vous les châtimens de Dieu.

CHAPITRE XLV.

Avis à la jeunesse, au sujet des Gens de Guerre, et de ce qui concerne la profession des Armes.

I. LES Gens de Guerre, Officiers et Soldats, destinés par leur emploi à veiller à notre garde et à notre sûreté, sont véritablement dignes de nos respects, de notre estime, et de notre reconnoissance. Quelles obligations ne leur avons-nous pas, puisqu'ils sont toujours près d'exposer leur vie pour le soutien de l'Etat, pour la défense de la Religion? En les considérant sous ce point de vue, nous devons les regarder comme des personnes qui nous rendent les services les plus importans, les aimer et leur rendre service.

On doit un respect plus singulier aux Gens de guerre, dont les mœurs et la conduite sont réglées selon Dieu. On ne

peut dis-
des arm
qu'il y a
perverti
sainteté.
justice a
mi eux d
et grand
vrent à c
aussi plu
men. de
ritables

Autan
ou un S
vant leur
d'horre
quentati
réglée.
éviter la
Soldat q
le libert
de tout a

Quan
est regu
attention
emplois
de les d
les fréq
et le ser

peut disconvenir, que dans la profession des armes, il est difficile de se laver; qu'il y a de fréquentes occasions de se pervertir, et de grands obstacles à la sainteté. Mais aussi on doit rendre cette justice aux Militaires, que s'il y a parmi eux de grands scélérats sans Religion, et grand nombre de libertins qui se livrent à des désordres criants, il y en a aussi plusieurs qui ont de grands sentimens de Religion, et qui vivent en véritables Chrétiens.

Autant qu'on doit estimer un Officier ou un Soldat qui servent Dieu en servant leur Prince, autant doit on avoir d'horreur de la conduite et de la fréquentation de ceux dont la vie est déréglée. Un jeune homme doit donc éviter la société et la compagnie d'un Soldat qui vit dans le désordre et dans le libertinage, de même que la société de tout autre libertin.

Quant aux Soldats, dont la conduite est régulière et chrétienne, il faut faire attention que leurs occupations et leurs emplois étant différens, on doit craindre de les détourner de leurs exercices, et les fréquenter selon que la bienséance et le service du Roi l'exigent.

Il est bien important de donner ici des avis salutaires aux personnes du sexe. O ! qu'elles sont à plaindre dans les lieux où il y a des gens de guerre, dérégles ! il n'est point d'artifice qu'un homme de guerre, s'il est voluptueux et passionné, n'emploie pour gagner, pour surprendre et pour séduire une fille. Tantôt comme un loup revêtu de la peau de l'agneau, il est complaisant, rend service dans la famille, fait même le pieux, le dévot ; et toute cette manœuvre n'est souvent qu'un piège qu'il tend aux personnes du sexe. Tantôt il leur dit de se moquer des avis des Pasteurs, et des vérités de la Religion. D'autres fois il leur fait des promesses, leur propose un mariage avantageux, se fait passer pour un homme de famille, qui a de grands biens ; produira même des lettres et de faux certificats. C'est ainsi que des imposteurs abusent de la simplicité d'une fille, qui a l'esprit assez foible pour les écouter et pour les croire. Celle qui veut conserver sa réputation et sa pudèr, ne doit point ajouter foi à leur belles paroles, ni craindre leur menaces.

Les peres et meres doivent ici une attention singuliere sur leur filles. Auf-

fi-tôt q
sez vola
avec co
artificie
qu'elle
on pen
et de li
penser
frent à
Dame
mettre
et des p
dis qu'
fille de
de joue

III.

les Gen
de leur
mêmes
de plus
voir de
piquen
d'ame,
et dégr
en solâ
en joua
en cajo
l'Art
par la

fi-tôt qu'une personne du sexe a été assez volage pour écouter une seule fois avec complaisance un homme de guerre artificieux et passionné, on peut dire qu'elle est presque perdue. Que doit-on penser de celles qui ont de fréquens et de libres entretiens avec eux : et que penser des meres aveugles qui le souffrent à leur filles ? Une femme, une Dame se croiroient coupables de permettre à leurs servantes des entrevues et des promenades avec un Soldat, tandis qu'elles permettent peut-être à leur fille de s'entretenir, de se promener ou de jouer avec un homme de guerre.

III. Au reste, si l'on doit respecter les Gens de guerre, ils nous permettront de leur dire, qu'ils doivent aussi eux-mêmes se rendre respectables. Quoi de plus méprisable, de plus bas, que de voir des Soldats et des Officiers qui se piquent de bravoure et de grandeur d'ame, prendre des manieres efféminées et dégrader la noblesse de leur profession, en solâtrant avec le sexe ; est-ce donc en jouant, en s'amusant avec une fille, en cajolant une femme, qu'on apprend l'Art Militaire ? Des Soldats énervés par la mollesse, par la débauche et la dis-

solution, ne sont guères propres à vaincre l'ennemi.

Les Historiens nous apprennent que les Troupes d'Annibal, qui jusques-là avoient été victorieuses, perdirent leur valeur et leur réputation, pour s'être livrées aux plaisirs, à la fantaisie et aux délices, dans la Ville de Capoue. On dit à peu près la même chose des Officiers et des Soldats du Grand Pompée, qui craignoient bien plus de gâter le teint de leurs visages, et de voir du dérangement dans leurs cheveux que dans leur Camp, lesquelles furent taillées en pièces à la bataille de Pharsales.

Les Gens de guerre doivent se souvenir que le Dieu des armées ne laisse pas le vice impuni : que les impudicités, les blasphemes, et les autres crimes qui se commettent dans la profession des armes, attirent tôt ou tard de grands malheurs sur les armées et sur les royaumes, et qu'au contraire, Dieu bénit les entreprises et les armes de ceux qui vivent dans sa crainte. Tandis que les Juifs étoient fideles à Dieu, ils étoient victorieux et triomphoient de tous leurs ennemis ; mais avoient-ils commis certains crimes, ils, étoient défaits. Dans les premiers siècles du Christianisme,

les Emp
pes plus
que les
dans c
chrétien

IV.

ou qui
vroient
moins
tiens.
ils s'y
Guerre
vices ;
du libe
Des mi
tifiés d
que for
Victors
baine,
qui ont
qu'à se
martyr
vais So
et plus
tien. I
dat plu
pecté d
Prince

les Empereurs n'avoient point de Troupes plus guerrières et plus invincibles que les Légions Chrétiennes, parce que dans ces heureux temps, les Soldats chrétiens vivoient saintement.

IV. Les Jeunes gens qui se destinent, ou qui sont destinés pour la guerre, devroient y porter leur innocence, ou du moins y vivre en Pénitens et en Chrétiens. S'il ne veillent sur eux-mêmes, ils s'y perdront infailliblement. La Guerre, dit-on, est une école de tous les vices ; mais elle n'est l'école du vice et du libertinage, que pour les libertins. Des milliers de Chrétiens se font sanctifiés dans la profession des armes : tels que sont les Maurices, les Géréons, les Victors, les Soldats de la Légion Thébaine, et une infinité d'autres Guerriers, qui ont porté la sainteté et la vertu, jusqu'à sceller leur Foi de leur sang par le martyre. Il n'y a point de plus mauvais Soldat, qui soit plus lâche, plus haï et plus méprisé, qu'un méchant Chrétien. Il n'y a point au contraire de Soldat plus aimé de ses Officiers, plus respecté de ses camarades, plus fidele à son Prince, et meilleur Guerrier, que celui

qui est vertueux et fidele à Dieu. Un Soldat qui craint Dieu, ne craint ni les combats, ni les dangers, ni la mort.

CHAPITRE XLVI.

Avis importans aux Ecoliers et aux Etudiants.

LES vérités et les maximes qui sont contenues dans ce livre peuvent suffire à un Ecolier pour régler chrétiennement sa conduite. Nous ajouterons dans ce Chapitre quelques avis particuliers, pour lui apprendre à se sanctifier dans ses études.

I. Les premiers devoirs qu'un Ecolier doit avoir à cœur, sont les devoirs envers Dieu, qu'il doit particulièrement craindre, invoquer et servir dans sa jeunesse, regardant Dieu comme son premier Maître, comme le pere des lumieres, comme le principe et la fin de ses études. Si la carrière des sciences paroît dans les commencemens épineuse à un jeune homme, il ne doit pas se rebuter des difficultés qui l'arrêtent. Qu'il implore souvent le secours de l'Esprit-Saint, avec une vive confiance, parce que Dieu ne manque jamais d'aider et d'éclairer un écolier qui vit dans sa crain-

te, et qu'en lui co

L'arm
pour Di
vent son
fréquen
conserve
préserv
en état
Dieu a f

Pour
à Jesus-
tous les
se garde
saint, d
tains j
pour la
comme
un mau
qu'un
dévotio
homme
retour
mens p
lui den
vant u
implor
n'obtie
nue da

te, et qui a soin de purifier ses intentions, en lui consacrant son étude.

L'amour qu'un Etudiant doit avoir pour Dieu, doit l'engager à élever souvent son cœur vers lui, et s'approcher fréquemment des Sacremens, soit pour conserver l'innocence de son ame et se préserver du péché, soit pour se mettre en état de répondre aux desseins que Dieu a sur lui.

Pour témoigner son amour et son zèle à Jesus-Christ, il entendra, s'il le peut, tous les jours la sainte Messe ; mais qu'il se garde bien d'être dissipé dans le Lieu saint, d'imiter les impies, comme certains jeunes étourdis, qui sans respect pour la Majesté de Dieu, sont à l'Eglise, comme sur une place publique. C'est un mauvais presage pour l'avenir, lorsqu'un Ecolier est dans sa jeunesse sans dévotion et sans piété. Qu'un jeune homme est louable, allant en classe et en retournant, de prendre quelques momens pour aller adorer Jesus-Christ et lui demander ses lumieres, ou d'aller devant une image de la sainte Vierge pour implorer son secours ! Que de grâces n'obtiendra-t'il pas du ciel, s'il continue dans cette pratique ! C'est aux pieds

de Jesus-Christ, que les plus saints Docteurs et les grands Maîtres des sciences, ont puisé leurs lumieres et leur profonde érudition.

II. Le second devoir d'un écolier qu'on destine aux sciences, c'est une tendre reconnoissance envers les parens ; reconnoissance qui doit le porter à répondre au zèle qu'ils ont pour son avancement. Combien noire est l'ingratitude d'un Ecolier qui perd son temps, et néglige de seconder les pieux desseins d'un pere et d'une mere qui s'incommodent, qui l'entretiennent à la Ville, qui paient des maîtres pour lui procurer l'éducation et un établissement convenable ! Quels sujets de chagrins pour des parens, après s'être épuisés pour un enfant et avoir incommodé leur famille, de voir que tant de dépenses ont abouti à faire un ignorant, un fainéant et un libertin ! Une telle conduite dans un jeune homme, lui attirera tôt ou tard les châtimens de Dieu. Comment reparera-t'il d'ailleurs les dommages et le tort qu'il a fait à sa famille ?

III. Le troisieme devoir d'un Ecolier, c'est le respect, l'amour et l'obéissance qu'il doit à ses Maîtres et à ses Régens. 1. Le respect qu'on doit à

ceux qu'on le
ridicule
cation q
leur cor
de mép
un Ma
Ecoliers
Enfans,
aimer s
son pe
trister,
son Ma
demand
ce qu'i
crainte
lier la f
Maître
l'autori
même,
de son
rection
que l'
Maître
basseffe
et c'est
que de
il a été
eux-m

ceux qui nous enseignent, ne permet pas qu'on les raille et qu'on les tourne en ridicule. C'est même manquer d'éducation que de faire des plaisanteries sur leur compte ; et manquer de vertu, que de mépriser leurs avertissemens. 2. Si un Maître doit aimer tendrement ses Ecoliers, et les regarder comme ses Enfans, un Ecolier doit réciproquement aimer son maître, et le regarder comme son pere ; il ne doit donc point le contrister, il doit même avoir confiance en son Maître, lui exposer ses doutes, lui demander sans crainte l'explication de ce qu'il ne peut comprendre. 3. La crainte de Dieu doit inspirer à un Ecolier la soumission : quand il résiste à un Maître qui se sert avec modération de l'autorité qu'il a sur lui, *il résiste à Dieu même*, et il pèche. Qu'il reçoive les avis de son Maître avec docilité, et ses corrections avec patience ; c'est à soi-même que l'Ecolier doit s'en prendre, si le Maître le traite avec sévérité. C'est une bassesse de cœur dans un jeune homme, et c'est vouloir croupir dans les vices que de se plaindre à ses parens, lorsqu'il a été justement corrigé ; les parens eux-mêmes ne doivent pas écouter de

telles plaintes, et doivent se garder de jamais soutenir un enfant contre son Maître. Un Maître prudent n'est sévère qu'envers ceux qui sont paresseux, indociles et vicieux. On doit présumer que les Maîtres et les Régens sont assez raisonnables pour ménager la foiblesse d'un enfant, pour ne rien exiger au-delà de sa portée, et pour le corriger avec discrétion et charité.

Un Ecolier qui est dans l'étude des hautes sciences, ne doit s'attacher aux opinions de ses Maîtres, qu'autant qu'elles sont conformes aux sentimens et à l'esprit de l'Eglise. S'il a assez d'intelligence et de discernement pour s'apercevoir que son Maître lui enseigne une morale, une doctrine contraire à celle de l'Eglise, ou opposée aux décisions du S. Siège, il doit quitter un tel Maître. Il ne faut pas, dit Saint Paul, *se laisser aller à tout vent de doctrine*:

IV. Le quatrieme devoir d'un Etudiant, est un esprit d'honnêteté, de paix et de charité envers les autres Ecoliers, sur tout envers ceux de sa classe. Qu'il évite les piquantes railleries qui peuvent faire peine aux autres, les injures, les bouffonneries, les polissonneries, qui sont la marque d'un enfant mal élevé.

Il doit pa
de de r
ceux qui
muser a
contre-t
folâtres
trait un
d'écoute
flexion c
dera con
aux aut
un Maît
Ecoliers
Tobie, c
en disan
jamais r
Un E
jamais c
les disp
et se d
sentime
contre c
contrée
il fait
tous fre
enfants
que pa
comme
mutue

Il doit par la même raison prendre garde de ne jamais suivre l'exemple de ceux qui ne font que folâtrer, que s'amuser à des badinages indécens et à contre-temps. Un Écolier qui par ses folâtres amusemens, ou par malice, distrait un Maître et empêche les autres d'écouter et de s'appliquer, fait il réflexion qu'il pèche, que Dieu lui demandera compte du temps qu'il fait perdre aux autres, des inquiétudes qu'il cause à un Maître ? Qu'il est beau de voir des Ecoliers imiter le saint jeune homme Tobie, dont le Saint-Esprit a fait l'éloge, en disant : *Que dans sa jeunesse, il ne fit jamais rien de bas et de puérile.*

Un Etudiant qui a de la vertu, n'entre jamais dans les ligués, dans les partis et les disputes de ceux qui sont querelleurs, et se donne bien garde d'avoir aucun sentiment de mépris et d'antipathie contre ceux qui ne sont pas de la même contrée, ou du même Pays ; parce qu'il fait que devant Dieu, nous sommes tous freres ; que tous les Chrétiens sont *enfants de Dieu et freres de Jesus Christ* ; que par conséquent nous devons, tous comme dit Saint Paul, nous prévenir mutuellement par des marques, d'honnêteté

et n'avoir les uns pour les autres, *qu'un cœur et qu'une ame.* Ces petits airs de mépris, de fierté, d'arrogance, de bravade, de pétulance, d'effronterie, qu'on voit dans certains Ecoliers, sont le pronostic ordinaire d'un mauvais génie, et font connoître qu'ils sont mal élevés et bien ignorans sur les devoirs et les maximes de la Religion.

Un Ecolier qui a de l'éducation et de la vertu, prend garde de ne jamais rien faire ou rien dire qui puisse faire peine aux autres ; leur rend service et a soin de ne se brouiller avec personne. Il ne s'avise pas d'accuser les fautes des autres, ni de faire aux Maîtres des rapports sur leur compte. Quand un Maître lui donne la commission de prendre garde à certains Ecoliers et de s'informer de leur conduite, il le fait avec prudence, avec modération et dans un esprit de charité. Si les autres lui font quelques peines, qu'il les dissimule et qu'il ne dise rien ; une bagatelle a souvent des funestes effets, quand on la prend à cœur. Si on l'outrage, il doit le souffrir, le pardonner, se mettre au-dessus des railleries qu'en feront les libertins. Ce n'est pas une gloire de se venger, c'est même devant Dieu une bassesse ; c'est au con-

traire u
donner
fait qu
ples le
leurs q
cherde
l'effet
qui on
lui den
ner l'in
vent p
avis, se
de ven
des a

Devoir

EN
autres
qu'il c
qui a
à la p
tus qu

I.
chaste
te adr
tous l
de la f
trice c

traire une grandeur d'ame, que de pardonner avec générosité. Un Ecolier qui fait que quelques-uns des ses condisciples sont brouillés, loin d'entrer dans leurs querelles, devrait par charité tâcher de les réconcilier. Ce seroit encore l'effet d'une louable charité, d'aider ceux qui ont moins de science que lui, qui lui demandent son secours, et leur donner l'intelligence de ce qu'ils ne conçoivent pas. Un Ecolier qui sui vra ces avis, sera aimé et respecté : ses exemples de vertu feront impression sur l'esprit des autres.

CHAPITRE XLVII.

Devoirs d'un Ecolier envers soi-même.

EN remplissant ses devoirs envers les autres, un Ecolier ne doit pas oublier ce qu'il doit à soi-même. Ainsi, outre ce qui a été dit ci-devant, il doit s'exercer à la pratique des vertus suivantes ; vertus qui lui sont nécessaires.

I. Qu'il ait un grand attrait pour la chasteté, et un ardent desir d'obtenir cette admirable vertu. Il doit la demander tous les jours à Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge, la singulière protectrice des ames chastes. Qu'il ait en hor-

reur toute pensée impure, et que jamais il ne souille sa langue par l'obscénité des paroles libres. Étant seul, avec d'autres, étant dans le lit ou au bain, qu'il se comporte toujours avec modestie, parce que le corps du Chrétien *est le Temple du Saint-Esprit*. Que sur-tout il ne fasse jamais lui-même, et ne permette jamais à d'autres sur sa personne, une action indécente et contre la pudeur. *Vos corps*, dit S. Paul, *ne sont pas à vous, ils sont les membres de Jesus-Christ*. Vous devez donc respecter dans vous et dans les autres, *les membres de Jesus Christ même*. Quel crime ne commettriez-vous pas en les profanant? En cette matiere, ce qui ne vous paroît être qu'une bagatelle est souvent un crime énorme. Soyez donc chaste, et fuyez la société de ceux qui ne le sont pas. Un Ecolier qui fréquente un jeune homme qui n'est pas pur et chaste, ou qui demeure avec lui, doit quitter sa compagnie : il faudroit même habiter parmi les couleuvres et les scorpions.

Il ne doit pas moins se tenir en garde contre les pièges que le démon peut lui tendre du côté de personnes de différent sexe. Que jamais il n'ait la honteuse faiblesse de se familiariser avec aucune,

surtout
Moins
liarités,
cœur g
se souv
chaste d
un Eco
joler le
danger
corrige
veugler
ces avi
jeunes
négligé
pitres
moyen

II.
faire à
ses étu
pour b
time,
vail et
pense
tres in
faire l
buer à
lens et
en pré
Dieu
témoig

surtout avec celles chez qui il demeure. Moins il voit de dangers dans ces familiarités, plus c'est une marque qu'il a le cœur gâté. En un mot, qu'un Ecolier se souviene, que celui qui n'est pas chaste étant seul, ou avec d'autres ; qu'un Ecolier qui prend l'habitude de cajoler le sexe, est perdu, ou qu'il est en danger prochain de se perdre. S'il ne se corrige, Dieu se retirera de lui, et l'aveuglera sur sa vocation. O que tous ces avis sont importans ! combien de jeunes gens se sont perdus pour les avoir négligés ! Lisez dans ce Livre les Chapitres qui traitent de la chasteté et des moyens de conserver cette vertu.

II. L'humilité n'est pas moins nécessaire à un Ecolier pour se sanctifier dans ses études ; si vous étudiez par vanité, pour briller, pour vous procurer de l'estime, des applaudissemens, votre travail et votre étude seront sans récompense devant Dieu : n'ayez point d'autres intentions dans vos études, que de faire la volonté de Dieu, et de contribuer à sa gloire. Si vous avez des talens et de l'ouverture d'esprit, ne vous en prévaliez pas ; vous les avez reçus de Dieu seul qui est le *Maître des sciences* ; témoignez lui votre reconnoissance, et

vous humiliez de plus en plus, lui rendant graces des lumieres qu'il vous donne préféramment à d'autres qui en feroient un meilleur usage que vous. Prenez garde que cette science ne vous inspire de la fierté et du mépris pour ceux que vous croyez moins savans que vous. *La science, sans humilité, est un poison qui corrompt et qui enfle le coeur ; qui rend l'homme présomptueux, entêté et superbe et qui conduit enfin à l'erreur et à l'hérésie.*

Lorsque vous étudiez les hautes sciences, il est louable, pour acquérir la facilité de vous expliquer sur des matieres, de vous exercer à la dispute ; mais que ce soit avec modération, sans emportement, sans clameur, sans opiniâtreté ; vouloir l'emporter toujours sur les autres, c'est orgueil. Or souvenez-vous de cette maxime tirée des Livres saints, que celui-là ne fait rien, qui ne fait pas céder et s'humilier. Il est vrai qu'on ne doit jamais céder à l'erreur, et qu'on doit soutenir avec fermeté les points de Foi et les vérités décidés par l'Eglise ; mais on doit toujours les soutenir et les défendre avec humilité et modestie.

En parlant de l'humilité, il n'est pas hors de propos d'avertir que ce seroit

manquer même un qui est d' parens p daigner dition. dition, c ble et pl homme quand il et en ve dessous

III. U que la te ration d récréati tous les Etudian parties dinairen d'un Ec appesant tempera quer se Disons à contr des jeux aime le ne ses li

manquer d'humilité, que ce seroit même une sorte de vanité, si un Ecolier qui est de meilleure famille, ou qui a des parens plus riches, s'oubloit jusqu'à dédaigner ceux qui sont de moindre condition. Si on est d'une plus haute condition, on n'en doit être que plus humble et plus affable envers tous. Un jeune homme est même plus méprisable, quand il se laisse devancer en diligence et en vertu par ceux qu'il croit être au-dessous de lui.

III. Un Etudiant ne doit pas oublier, que la tempérance, la sobriété, la modération dans ses divertissemens et dans ses récréations sont des vertus nécessaires à tous les Chrétiens, mais sur-tout aux Etudians. Les fréquentes et petites parties de débauche, commencent ordinairement le dérèglement et la perte d'un Ecolier, lui ôtent le goût de l'étude, appesantissent son esprit, dérangent son temperament et sa santé, lui font manquer ses classes et perdre son temps. Disons la même chose des promenades à contre-temps, des jeux de cartes, et des jeux publics. Un jeune homme qui aime les cartes et le jeu, abandonne ses livres et cahiers, devient paresseux

sainéant, dissipé, et reste dans sa honteuse ignorance.

Pour éviter ces écueils, un Ecolier ne doit pas être avide d'argent : les parens eux mêmes sont très-imprudens de lui confier de l'argent qu'il faut pour les pensions et son entretien ; ils feront sagement de le confier à d'autres. Une expérience nous apprend tous les jours, qu'un Ecolier qui a de l'argent, en abuse. C'est une occasion de gourmandise et de jeux, à laquelle il ne résiste guères. Les autres Ecoliers ne manquent pas de lui proposer quelques parties, et de l'entraîner ; il donne dans le piège et se perd.

IV. Il n'est rien que J. C. ait plus recommandé dans l'Evangile, que la vigilance : elle est nécessaire spécialement à un Ecolier, pour trois raisons ; pour conserver son innocence, pour conserver sa réputation, pour profiter du temps. 1. Il doit veiller sur soi pour conserver l'innocence et la pureté de son cœur ; il doit veiller au-dehors, il doit veiller au-dedans. S'il n'a pas soin d'éviter au dehors les occasions du péché, la société de certains Ecoliers libertins, impurs, joueurs, négligens à leurs devoirs, dissolus dans leurs mani-

eres et d
eux la c
tractera
portera
qu'il ve
cœur, su
les paro
crets p
tentation
son inté
un bon
bien ch

2. L
voir Join
lier doi
fienne e
teinte p
doit su
(sans to
temps c
rens, ch
Paroisse
duite d
et chac
pense.
s'il pre
suffisan
che, s'il
et sa m
freres c

fa hon-
colier ne
s parens
ns de lui
pour les
s feront
s. Une
es jours,
t, en a-
ourman-
e resiste
e man-
ues par-
dans le
ait plus
que la
péciale-
raisons ;
e, pour
profiter
sur soi
a pureté
dehors,
n'a pas
sions du
liers li-
gens à
s mani-
eres et dans leurs paroles, il perdra avec eux la crainte de Dieu et sa grace, contractera des habitudes vicieuses, qu'il portera jusqu'au tombeau. Au-dedans, qu'il veille sur les mouvemens de son cœur, sur les pensées de son esprit, sur les paroles et ses regards. S'il a de secrets penchans au mal, de fréquentes tentations, qu'il découvre sincèrement son intérieur et les plaies de son ame à un bon Confesseur, qu'il lui importe de bien choisir, et d'en suivre les avis.

2. Le Saint-Esprit nous avertit d'*avoir soin de notre réputation*. Un Ecolier doit donc veiller pour conserver la sienne et prendre garde d'y donner atteinte par une conduite irréguliere. Il doit sur-tout s'observer avec vigilance (sans toutefois être hypocrite) dans le temps qu'il est en vacance chez les parens, chez lui, ou ailleurs. Toute une Paroisse a les yeux attachés sur la conduite d'un écolier qui retourne chez lui, et chacun dit avec liberté ce qu'il en pense. S'il fait paroître de la dissolution, s'il prend des petits airs de fierté et de suffisance, s'il fait des parties de débauche, s'il a peu de respect pour son pere et sa mere, s'il traite avec hauteur ses freres et sœurs, s'il ne fréquente pas les

Sacremens, s'il a coutume de fréquenter les compagnies et veillées dangereuses, et sur-tout s'il est trop libre avec le sexe, il fera parler ; et les discours que le public tiendra sur son compte, lui porteront un jour des coups funestes. Il ne doit pas moins veiller sur soi-même, lorsqu'il est à la Ville, ou dans le lieu de ses études, et chez ses hôtes.

Qu'il se souvienne que bien des gens, quoiqu'il n'y prenne pas garde, observent sa conduite dans les rues, dans les compagnies, à la maison. Si on remarque en lui de la dissipation et du dérèglement, peu de piété et de réserve dans ses manieres, la renommée le fera connoître à ceux de qui dépend son établissement, et lui fera perdre sa vocation.

3. Le temps de la jeunesse étant le plus précieux et le plus propre pour cultiver l'esprit, et pour se mettre en état de correspondre aux desseins de Dieu, un jeune homme doit veiller sur l'emploi du temps et craindre d'en perdre un seul moment. S'il perd le temps, quels seront les reproches de sa conscience, lorsque dans la suite, étant placé dans un Bénéfice, dans un Emploi, ou dans une Charge, il se verra par son

ignorance
devoirs !
Il fera tr
fera plus
droit alo
fera plus
plus ma
égareme
tourner
portant
eusement
temps d
C'est p
la santé,
cement,
qui lui e
encore
donné à
struire, t
qu'il fait
tres lect
des pers
Mais qu
dangere
qui trait
sont con
glise. Il
casions
sans che
vais Liv

ignorance incapable d'en remplir les devoirs ! Quel compte à rendre à Dieu ! Il fera trop tard pour savoir ce qu'on ne fera plus en état d'apprendre. On voudroit alors avoir mieux fait, mais il ne fera plus temps ; et l'on fera d'autant plus malheureux qu'en connoissant ses égaremens passés, on ne pourra plus retourner sur ses pas. Il est donc bien important à un Ecolier de ménager précieusement, et d'employer utilement le temps de sa jeunesse.

C'est pourquoi, un Etudiant qui a de la santé, et qui a du zèle pour son avancement, ne se contente pas du travail qui lui est imposé par ses maîtres ; il a encore soin, après un temps modéré, donné à ses petites récréations, de s'instruire, tantôt par des lectures de piété qu'il fait tous les jours, tantôt par d'autres lectures utiles, sur des Livres que des personnes éclairées lui conseilleront. Mais qu'il prenne garde de se livrer à la dangereuse curiosité de lire des livres qui traitent d'aventures galantes, ou qui sont contre la Religion et contre l'Eglise. Il n'y a déjà que trop d'autres occasions de se gâter l'esprit et le cœur, sans chercher le poison dans les mauvais Livres. On conseille même à un

neffe, et éprouvent tristement de quelle de quelle importance il est d'en ménager utilement et saintement tous les momens !

V. Quant aux Ecolieres, elles prendront parmi les avis que nous avons donné aux Etudians, ce qui leur convient ; nous leur dirons seulement ici, qu'elles doivent avoir un grand amour pour Dieu, craindre le péché, être dévotes dans le Lieu saint, être soumises à leurs parens. L'arrogance et l'indocilité dans une jeune fille qui ne veut être ni reprise ni corrigée, font connoître qu'elle est d'un mauvais caractère. Une Ecoliere doit aimer toutes les compagnes, aider celles qui sont moins savantes, ne faire aucun rapport des autres filles, et garder le silence dans l'école. Qu'elle se garde bien de s'amuser à badiner par les rues ; qu'elle évite sur-tout la société des petits garçons ; qu'enfin elle ne manque jamais d'offrir à Dieu son étude, et lui demander ses lumieres.

IV. Ceux qui sont chargés d'enseigner la jeunesse, les Maîtres et les Maîtresses des Ecoles, ne doivent pas regarder leur emploi avec indifférence. Le zèle doit leur inspirer d'apprendre à leurs Disciples la vertu et la science

des Saints, autant que les sciences humaines ; ces jeunes gens qu'ils voient sous leur conduite, sont l'espérance du Public. Les uns seront dans le Clergé, ou dans le Cloître, les autres dans le Barreau, dans le Militaire, ou dans le Commerce ; d'autres enfin seront chefs ou meres de famille, et dans les affaires. Quelle consolation pour ceux qui les auront instruits, de les voir un jour remplir leurs devoirs dans les sentimens de crainte de Dieu qu'on leur aura inspirés ; de leur voir recueillir les fruits de piété qu'on aura fait germer dans les cœurs de ces jeunes plantes ! Quoiqu'un enfant paroisse dissipé, les semences de vertu et de Religion, qu'on a soin de jeter dans son cœur, tôt ou tard produisent leurs fruits.

E X E M P L E.

Saint Thomas d'Aquin, ce prodige de science, paroissoit dans sa jeunesse avoir l'esprit borné et même stupide ; ses condiscipules par dérision, le comparoient à un bœuf : oui, leur dit Aibert le grand, son Maître, ce sera un bœuf, dont les mugissemens et la voix se feront entendre dans tout le monde Chrétien, et qui par la force de la doctrine, aidera à soutenir l'Eglise de Dieu. En ef-

fet le je
si vaste
a dit d
miracle
sés ; qu
comme
que la
les Thé
dent co
Où et
puisé t
du Cru
Dieu, e
J. C. c
tel.

On r
le fame
versité
colier
Ce jeu
eu de l
connoi
Ecolier
le mal
les avir
bitude
inspiré
en fit

set le jeune Thomas acquit une science si vaste et si profonde, qu'un grand Pape a dit de lui qu'il avoit fait autant de miracles que d'articles il avoit composés ; que les Hérétiques le regardent comme leur fléau, ne craignant rien tant que la doctrine de S. Thomas, et que les Théologiens Catholiques le regardent comme leur Oracle et leur Maître. Où et comment ce grand Saint avoit-il puisé tant de lumières ? C'est au pied du Crucifix ; c'est par son amour pour Dieu, et par sa tendre dévotion envers J. C. dans le S. Sacrement de l'Au-
tel.

AUTRE EXEMPLE.

On ne peut lire sans frayeur ce que le fameux Gerson Chancelier de l'Université de Paris, raconte d'un jeune Ecolier de condition qui étoit à Paris. Ce jeune homme, qui jusqu'alors avoit eu de la vertu, eut le malheur de faire connoissance et amitié avec un autre Ecolier qui le perdit, et qui lui apprit le mal. Il groupit long-temps, malgré les avis de son Confesseur, dans cette habitude que son compagnon lui avoit inspirée, et ne se corrigeoit point. Dieu en fit un exemple. Une nuit ce jeune

homme fut saisi d'une frayeur subite, et se mit à crier d'une manière si horrible, qu'un grand nombre de personnes y accoururent. On l'interroge, il ne répond rien ; on le presse toujours, point de réponse, et crioit toujours horriblement. Enfin se tournant du côté des assistans, avec un regard égaré, il éleva la voix, et dit trois fois d'un ton effrayant ; *Malheur à celui qui m'a perdu : malheur à celui qui m'a perdu, malheur à celui qui m'a perdu*, et mourut ainsi dans le désespoir et l'impénitence. O combien de personnes, qui dans leur jeunesse, ayant été pervertis par une mauvaise compagnie, maudissent à présent dans l'Enfer ceux qui ont été la cause de leur perte ! Apprenez, jeunes Etudiens, par ce tragique exemple, combien il vous est important de fuir la compagnie d'un jeune homme impur et vicieux. Sa société est trop dangereuse pour vous, et vous sera funeste. *Celui qui aime le danger*, dit le Saint Esprit, *y périra*.

CHAPITRE XLVIII.

Du choix de sa Vocation.

I. IL y a plusieurs vocations auxquelles on peut être appelé de Dieu ; l'état Ecclésiastique, l'état Religieux, le

Célibat,
armes,
graces p
et pour
dans l'ét
tiné, il
de vous
prenez u
Dieu vo
pour vo
parti de
l'état Ec
la Relig
dans le
le Mari
Clergé o
d'une g
jeunes g
le parti
Pour
saintes i
ses dispo
fréquen
demand
dans la
prit de
des jeu
sordre.
les devo

Célibat, le Mariage, la profession des armes, &c. Il y a dans chaque état, des graces propres pour remplir les devoirs, et pour s'y sanctifier. Si vous entrez dans l'état que le Seigneur vous a destiné, il vous sera beaucoup plus facile de vous sauver. Si au contraire, vous prenez une autre vocation que celle où Dieu vous appelle, tout sera à craindre pour votre salut. Tel se sauve dans le parti des Armes, qui se fût damné dans l'état Ecclésiastique, et tel se damne dans la Religion, qui se fut peut-être sauvé dans le monde ; tel aussi se damne dans le Mariage, qui se fût sauvé dans le Clergé ou dans le Cloître. Il est donc d'une grande conséquence pour vous, jeunes gens, de connoître la vocation et le parti que Dieu vous a marqué.

Pour le connoître, il faut avoir de saintes intentions ; examiner ses talens, ses dispositions, son inclination ; faire de fréquentes et de ferventes prières, pour demander à Dieu ses lumieres ; vivre dans la crainte de Dieu, parce que l'Esprit de Dieu ne se communique pas à des jeunes gens qui vivent dans le désordre. Il faut connoître les dangers, les devoirs et les charges de l'état qu'on

veut embrasser; enfin prendre conseil des personnes défintéressées et éclairées, et sur-tout de son Confesseur. Les avis suivans vous seront d'une grande utilité.

II. Ceux qui aspirent à l'état Ecclesiastique, doivent aimer la priere et l'étude, être sobres et chastes, n'avoir d'autres vues que de servir l'Eglise, et de travailler à leur propre sanctification, en travaillant à celle des autres.

Je dis la même chose à peu près de ceux qui aspirent à l'état Religieux. Ils doivent aimer la retraite, avoir un esprit docile, un grand desir de leur propre perfection et de leur salut. Un jeune homme qui n'a aucun attrait pour la priere, pour la retraite et pour l'étude, qui a les passions vives et indomptées, qui s'adonne au vin, qui n'a pas horreur de l'impureté, et qui a une violente inclination pour le sexe, ne doit s'engager ni dans le Clergé ni dans le Cloître, crainte d'y devenir le scandale des Fideles, l'opprobre de l'Eglise et de la Religion.

Une fille qui a le dessein de se consacrer à Dieu dans la Religion pour se tirer des dangers du monde et pour travailler à son salut avec plus de sûreté,

doit reg
Ciel, l'in
tre: Q
dispositio
Toutes d
le Cloître
tés neces
aspire à c
une hum
droit et c
Celles qu
celante,
qui ont l
ne sont g
Commun
Le C
homme,
ne veule
célibat,
est plus
Paul le
marié, d
de ce qui
servir pu
qu'à pla
mariés, s
et obligés
un mari
vous vou

doit regarder comme une faveur du Ciel, l'inclination qu'elle a pour le Cloître. Qu'elle examine néanmoins ses dispositions avant que de s'y engager. Toutes celles qui ont du penchant pour le Cloître, n'ont pas toujours les qualités nécessaires. Il faut dans une fille qui aspire à cette vocation, une bonne santé, une humeur douce et patiente, un esprit droit et docile, et des passions modérées. Celles qui ont une santé foible et chancelante, un génie bizarre et capricieux, qui ont les passions fortes et trop vives, ne sont guère propres à vivre dans une Communauté.

Le Célibat, c'est l'état d'un jeune homme, d'une fille ou d'une veuve, qui ne veulent point se marier. Cet état du célibat, si on le choisit en vue de Dieu, est plus parfait que le mariage, et St. Paul le conseille. Celui qui n'est point marié, dit ce grand Apôtre, n'a soin que de ce qui regarde le Seigneur, pour se conserver pur de corps et d'esprit, et ne pense qu'à plaire à Dieu ; mais ceux qui sont mariés, sont occupés des soins du monde, et obligés de complaire à une femme, ou à un mari ; ainsi leur cœur est partagé. Si vous voulez vivre dans le Célibat, em-

brassez cet état par vertu, afin d'avoir plus de moyens et de loisir de servir Dieu.

Ceux qui ont des passions immortifiées, et qui succombent aux tentations, feront mieux de s'engager dans le mariage. C'est tomber dans les pièges de l'ennemi, que de s'éloigner du mariage, quand on a des habitudes fortes, et des inclinations violentes à la volupté. *Il vaut mieux se marier, dit S. Paul, que de brûler du feu impur.*

Les personnes qui, par des intentions saintes, veulent vivre dans le célibat, ne devroient faire aucun vœu de chasteté sans l'avis de leurs Confesseurs. Il seroit même à propos de ne faire ce vœu de chasteté que pour un temps, et le renouveler de temps à autre, plutôt que de le faire perpétuel. *Il vaut mieux, dit le Sage, ne pas faire un vœu, que de mal accomplir son vœu. Vous ne péchez point en ne faisant pas un vœu, mais vous péchez en accomplissant mal ce que vous avez vœu.*

Quant au mariage, comme il y a dans cet état beaucoup de dangers et d'obstacles pour le salut, il y'a aussi beaucoup de grâces et de secours pour s'y sanctifier; mais, pour obtenir de Dieu ces secours, il faut s'engager dans le maria-

ge avec
pourqu
suivans,
les conf

C
De

I. SI VO
devez r
une cho
vie. VO
tre salut
lesquell
niere de
est d'un
bien qu
bien fê

Un m
du Cie
monde.
est le pa
Une tell
cause de
peuvent
partien
prudent
ment s
Si un j
piété,

d'avoir
e servir

morti-
tations,

s le ma-
iégés de

mariage,
, et des

oté. Il
l, que de

tentions
libat, ne

chasteté
Il seroit

vœu de
e renou-

que de
, dit le

mal ac-
point en

échez en
vœu.

y a dans
d'obsta-

aucoup
sancti-

Dieu ces
e maria-

ge avec de grandes précautions, c'est pourquoi, jeunes gens, profitez des avis suivans, vous en comprendrez un jour les conséquences.

CHAPITRE XLIX.

Des dispositions au Mariage.

I. SI vous êtes appelé au mariage, vous devez regarder cet engagement comme une chose des plus importantes de votre vie. Votre bonheur en ce monde et votre salut dépendent des précautions avec lesquelles vous y entrerez, et de la manière dont vous y vivrez. Une chose qui est d'une telle conséquence, demande bien qu'on y pense et qu'on s'y dispose bien sérieusement.

Un mariage heureux, est une faveur du Ciel, qui ne s'accorde pas à tout le monde. *Une femme vertueuse, dit le sage, est le partage d'un homme craignant Dieu. Une telle épouse sera donnée à l'homme à cause de ses bonnes œuvres. Les parens peuvent donner des richesses, mais il n'appartient qu'à Dieu de donner une femme prudente.* Ces paroles peuvent également s'appliquer aux personnes du sexe. Si un jeune homme qui a vécu dans la piété, doit espérer que le Ciel le favori-

fera d'un parti avantageux ; de même aussi une fille, qui aura passé sa jeunesse dans la crainte de Dieu, doit espérer qu'un époux fidele, un homme de bien, fera la récompense de sa vertu.

Que si après avoir passé votre jeunesse dans la pratique de la vertu, le Seigneur, pour vous éprouver, permettoit que vous épousassiez un méchant homme, ou un méchante femme, vous ne seriez pas pour cela privé des consolations du Ciel ; parce que les croix et les afflictions que vous auriez dans ce mariage, deviendroient pour vous un source de mérite et de salut, par la patience et la soumission que Dieu vous y donnera. Mais si vous passez votre jeunesse dans le désordre, vous avez tout sujet de craindre qu'un mariage malheureux ne soit le juste châtiment de votre libertinage, et un écueil de damnation.

Souvenez-vous donc, jeunes gens, qu'il n'y a point de temps où vous deviez plus craindre le péché, et plus ménager les grâces de Dieu, que lorsque vous pensez à vous engager dans le mariage. Les péchés que vous devez surtout éviter, sont l'impureté, les péchés secrets et honteux, les familiarités avec les personnes qui ne sont pas de votre

sexe, les
chastes
l'inten
nocturn
rens. C
de vou
veroi
soin po
ge.

II.
vie fai
il-faut
prière
des Sa
vocati
notre
mérite
Confe
nez le
de vo
l'auto
de pre
des pr
le ma
leur
sujet
dence
Ne
prene

sexe, les paroles et les chansons peu chastes. Evitez encore la débauche, l'intempérance, l'orgueil, les courses nocturnes et la désobéissance à vos parens. Ces sortes de péchés éloigneroient de vous les grâces de Dieu, et vous priveroient des secours dont vous aurez besoin pour vous sanctifier dans le mariage.

II. Il ne suffit pas d'avoir mené une vie sainte pour se disposer au mariage; il faut de plus consulter Dieu dans la prière, la retraite et la fréquentation des Sacremens. Dieu est le maître de la vocation, c'est à lui à vous la faire connaître, et c'est à vous à demander et à mériter cette grace. Consultez votre Confesseur, et suivez ses conseils; prenez les avis de vos peres et meres, ou de vos Curateurs, et de ceux qui ont l'autorité sur vous. Gardez-vous bien de prendre aucun engagement, de faire des propositions et des entrevues pour le mariage, sans leur agrément et sans leur conseil; vous auriez dans la suite sujet de vous repentir de votre imprudence.

Ne vous fiez pas à vous-même, et prenez garde à l'inclination et l'amitié

que vous avez pour une personne, vient de Dieu, ou d'un mauvais principe. Il y a des amitiés saintes ; mais il y a aussi des amitiés criminelles ; amitiés fragiles et de peu de durée. Le démon inspire souvent de telles amitiés entre les jeunes gens, et les leur ôte quand ils sont mariés. De-là vient qu'on voit des personnes qui ne peuvent plus se souffrir, dès qu'ils sont ensemble ; et qui ont autant d'aversion l'un pour l'autre après le mariage, qu'ils avoient d'inclination et d'amitié avant que d'être mariés.

L'inclination que vous avez pour une personne, ne doit pas être une inclination de caprice ni d'entêtement : elle doit être fondée sur la raison. Jeune homme, si vous n'aimez une fille que pour la beauté, pour ses agrémens et ses manières enjouées, vous êtes un aveugle, qui allez vous jeter dans le précipice. Et vous, filles, qui n'aimez un jeune homme que pour ses manières agréables, ses belles paroles, ses cajoleries flatteuses et ses douces promesses, une telle amitié vous coûtera cher un jour.

La beauté, les agrémens, les flatteries passent ; mais la personne demeure avec tous ses défauts. Vous verrez un jour dans cette personne que vous estimez

tant, pas en-
able,
qui lo-
grins
de pa-
qu'on
trepri-
envisa-
me,
qua
pesan-
dans
on ép-
tout y
s'atte-
marie
passer
corde

III
avez
crem
plu
sans
mari-
ne re-
hom-
valen-
fors

tant, des vices que vous ne connoissez pas encore. Un dehors brillant et agréable, cache souvent de grands défauts, qui sont dans la suite un sujet de chagrins et de repentirs amers. S'engager de passer toute sa vie avec une personne qu'on ne connoit qu'à demi, est une entreprise délicate et bien sérieuse. On envisage dans la jeunesse cet engagement comme une agréable société; et quand on est engagé, on sent un joug pesant qui accable. On s'imaginoit que dans le mariage tout seroit de roses; et on éprouve dans la suite, que presque tout y est d'épines. Voilà à quoi doivent s'attendre ordinairement ceux qui se marient par passion et par fantaisie, à passer le reste de leur vie dans la discorde et dans l'inquiétude.

III. L'amitié et l'estime que vous avez pour une personne en vue du Sagement, doit être fondée sur sa vertu, plutôt que sur les biens. Les richesses, sans la crainte de Dieu, ne font que des mariages malheureux. Les grands biens ne rendent pas l'homme content. Un homme sage ou une femme prudente, valent mieux pour vous que tous les trésors de la terre. Il vaut mieux avoir

moins de biens et vivre en paix et se sauver, que d'en avoir beaucoup et se perdre.

Ainsi, pour faire le choix de la personne avec laquelle vous voulez vous allier, examinez plutôt les qualités de son esprit et de son ame, que les qualités de son corps et celles de la parenté. Si la fille, à qui vous parlez, est douce, humble et modeste, chaste et retenue; si elle aime le travail, la prière, les Sacramens et l'éloignement des compagnies; si elle vit en paix dans sa famille; si elle respecte les pere et mere, vous serez heureux d'avoir une telle personne pour votre compagne. Si au contraire cette fille est d'un esprit volage, si elle n'aime que la vanité et le plaisir, si elle est arrogante, paresseuse, babillarde, danseuse, coquette impérieuse; si elle est sans dévotion, sans pudeur et sans piété; si elle souffre toutes sortes de libertés; si elle n'a ni déférence, ni soumission pour son pere et pour sa mere, ni charité pour ses freres et soeurs; que ferez-vous avec une telle épouse? et qu'elle éducation donnera-t-elle à vos enfans? Telle que vous la prendrez, bonne ou mauvaise, telle vous la garderez toute votre vie.

Et vous, filles chrétiennes, si le jeune

homme
Dieu,
est sob
s'il n'e
chaste
travail
est res
s'il est
l'allian
geule
ra d'un
Ciel.
s'il fai
famill
en pa
avec v
s'il ive
et eric
de Di
famea
mot,
vous
avec u
que de
Et qu
condu
trp de
mais
fait d
il cha

homme qui vous cherche, est craignant Dieu, s'il fréquente les Sacremens, s'il est sobre et retenu dans les compagnies, s'il n'est point dissolu en paroles, s'il est chaste dans ses manieres, s'il aime le travail et les occupations de son état; s'il est respectueux envers les pere et mere, s'il est d'une humeur douce et pacifique, l'alliance avec un tel mari sera, avantageuse et consolante pour vous, et attirera sur votre famille, les bénédictions du Ciel. Mais s'il est vicieux et libertin, s'il fait des chagrins à ses parens et à sa famille, s'il est joueur, brutal, déréglé en paroles et en chansons, trop libre avec vous dans les manieres, et surtout s'il veut prendre des libertés indécentes et criminelles; s'il n'aime ni la parole de Dieu, ni les choses saintes, s'il est fainéant, querelleur, ivrogne, en un mot, s'il n'est pas bon Chrétien, à quoi vous exposez-vous, en vous engageant avec un tel homme? Que de larmes et que de repentirs suivront votre mariage! Et qu' deviendront vos enfans sous la conduite d'un tel mari? Il vous promettra de se corriger quand il sera marié; mais promesses frivoles. Le mariage fait d'ingen d'état, mais rarement fait-il changer les sentimens et les mœurs.

IV. La sincérité et la droiture sont inséparables de l'honnête homme et du Chrétien ; c'est pourquoi vous ne devez pas fréquenter plusieurs personnes pour le mariage, ni tromper qui que ce soit. Un jeune homme qui voit plusieurs filles, et qui leur fait entendre qu'il veut les épouser, est un imposteur, il leur fait tort, et il est indigne de la société d'une honnête fille. De même une fille qui amuse et entretient plusieurs jeunes hommes, et qui donne à tous de belles espérances d'un mariage futur, est une dissimulée et une trompeuse ; et ne mérite pas l'alliance d'un honnête homme.

C'est un abus de se fréquenter trop long-temps, quand on veut se marier. Lorsqu'on se fréquente plusieurs années sans rien conclure, on s'expose à se déshonorer, à faire parler le public, et souvent on scandalise une Paroisse. Plus long-temps vous serez fréquentée, plus vous serez connoître vos défauts, et plus on se dégoûtera de vous. C'est pour cela que les filles qui sont si long-temps recherchées, échappent souvent les meilleurs partis, et n'ont ordinairement que le moindre.

V. Mais le plus grand de tous les abus, c'est de se disposer au mariage par

le libe
Dieu
telles
abom
attent
tant.
pour
craint
seul à
parlez
iemen
qu'il
vous
ble, r
prend
suelles
amiti
mais
que c
sainte
tes et
sion,
pas in
craint
Dieu.

La
tié, c'
sonne
mutue
l'autre

le libertinage et par le crime. O mon Dieu ! comment pouvez-vous bénir de telles alliances ? Et combien sont-elles abominables à vos yeux ! Faites donc attention, jeunes gens, à cet avis important. Si vous fréquentez une personne pour le mariage, fréquentez-la avec la crainte de Dieu. Ne lui parlez point seul à seule, ni à l'insçu de ses parens ; parlez-lui le jour, peu de temps et saintement, et presque jamais la nuit, autant qu'il se peut. Souvenez-vous qu'il ne vous est point permis de folâtrer ensemble, ni de souffrir des cajoleries, ni de prendre des libertés dangereuses ou sensuelles. Mais, direz-vous, c'est par amitié : il est vrai que c'est par amitié ; mais vous vous aveuglez, si vous croyez que ce sont là des marques d'une amitié sainte. Ces sortes de libertés immodestes et peu chastes, sont l'effet de la passion, la marque d'une attache qui n'est pas innocente, et une preuve qu'on ne craint point le péché, ni la présence de Dieu.

La marque d'une vraie et sainte amitié, c'est d'avoir du respect pour la personne que vous fréquentez, de s'édifier mutuellement, et de prier l'un pour l'autre. Ce n'est pas véritablement ai-

mer une personne, que de la scandaliser. Malheureux que vous êtes ! si vous aimez cette personne, pourquoi la portez-vous au mal ! Pourquoi lui faites-vous perdre la grace de Dieu par des libertés qu'elle vous souffre ? Pourquoi devenez-vous le meurtrier de son ame ? De pareilles dispositions pour vous marier, vous feront un jour verser des larmes, et attireront peut être sur votre mariage, et sur vos enfans, les malédictions de Dieu.

Faites, quelques semaines avant vos nœces, une Confession générale, pour réparer les fautes que vous pourriez avoir faites dans vos Confessions passées. N'oubliez pas qu'il faut être en état de grâce pour se marier, et tâcher, autant qu'on le peut, d'avoir la conscience aussi pure pour recevoir la bénédiction nuptiale, que pour recevoir la Communion. Si vous aviez le malheur de vous marier en état de péché mortel, vous profaneriez un grand Sacrement, et vous feriez un sacrilège, qui en vous privant de la grace du Sacrement de mariage, auroit pour vous des suites funestes.

*Dans qu
le Mar*

I. P
marier a
té, d'aff
Si vous
consulte
seur écl
quelque
diriman
rie, à m
dispens

II. M
et légiti
engager
votre
basses
de Die
livrerai
profane
engage
Voici l
pouvez
r. De
vous fi
sanctifi
fions d
combe

CHAPITRE L.

Dans quelles positions on doit célébrer le Mariage, et passer le jour des Noces.

I. BRENEZ garde de ne pas vous marier avec un empêchement de parenté, d'affinité, ou autres empêchemens. Si vous avez quelque doute sur ce point, consultez votre Pasteur, ou un confesseur éclairé. Celui qui est marié avec quelque empêchement, qu'on appelle *dirimant*, n'est point véritablement marié, à moins qu'il ne soit légitimement dispensé.

II. N'ayez que des intentions saintes et légitimes, lorsque vous pensez à vous engager dans le mariage. Eloignez de votre cœur les intentions grossières, basses et impures; autrement l'Esprit de Dieu se retireroit de vous, et vous livreroit à l'Esprit de Satan. Ce seroit profaner ce grand Sacrement, que de s'y engager avec de pareilles intentions. Voici les intentions et la fin que vous pouvez vous proposer pour vous marier.

1. De prendre un établissement pour vous fixer dans un état, et pour vous y sanctifier.
2. De vous tirer des occasions du péché, et des dangers de succomber aux tentations.
3. D'élever

dans la crainte du Seigneur les enfans que Dieu vous donnera.

Ecoutez, jeune homme, les paroles du jeune Tobie, et apprenez de lui les intentions que vous devez avoir en vous engageant dans le Mariage. *Seigneur, disoit ce saint jeune homme, vous qui avez formé Adam ; et qui lui avez donné Eve pour lui servir de compagnie et de secours, vous voyez les intentions de mon cœur : je prends cette fille, votre servante, pour être mon épouse, pour me sanctifier avec elle, et pour élever dans votre crainte, les enfans que vous nous donnerez, afin qu'ils bénissent votre Nom dans l'éternité.*

Et vous, filles Chrétiennes, écoutez les paroles de la jeune Sara, épouse de Tobie, et profitez de son exemple. *nous savez, ô mon Dieu, disoit-elle, que je n'ai jamais eu de d'sir sensuel pour un homme, et que j'ai conservé mon ame pure. Je n'ai jamais pris part dans les jeux et dans les divertissemens de ceux qui s'amusaient à fêlâner ; j'ai toujours fui la compagnie des personnes vaines et légères ; si j'ai consenti de prendre un mari, ce n'est qu'en votre crainte, dans une intention sainte et dans l'espérance, que vous nous accorderez votre miséricorde et votre protection, en comblant de vos bénédictions*

les jours
que bé
de si
intenti

III.

et la l
der en
ils affi
nôces
allianc
Mari
on du
sentin
souffr
sainte
qui o
des c
partic
prier
vous

Si v
celui
et qu
Dieu
vous
dissol
déba
prier
vertu

les jours que nous passerons ensemble. O que bénits sont ceux qui se marient avec de si saintes dispositions, et avec des intentions si pures!

III. Priez notre Seigneur Jesus Christ et la sainte Mere, d'assister et de présider en esprit à votre mariage, comme ils assisterent autrefois en personnes aux nœces de Anna. Pour attirer sur votre alliance la protection de Jésus et de Marie, souvenez-vous que la célébration du Mariage doit se faire avec des sentimens de Foi et de Religion. Ne souffrez point qu'il y ait pendant cette sainte cérémonie, des impies, des gens qui ont l'esprit bouffon, et des railleurs des choses saintes. Passez une grande partie du jour de vos nœces dans la priere et l'oraison, afin d'attirer sur vous les faveurs du Ciel.

Si vous faites un festin, qu'il soit comme celui de Tobie, avec des personnes sages, et que tout s'y passe dans la crainte de Dieu. Prenez garde qu'il n'y ait chez vous dans ce jour mémorable, aucune dissolution en paroles, en chansons, en débauches; vous avez plus besoin de prières le jour de vos nœces que de divertinements. Il vous est permis de

vous y réjouir, mais que ce soit que dans le Seigneur.

Si vous évitez, et si vous bannissez de vos nœces, les danſes; vous rendrez gloire à Dieu. La danſe, comme nous Pavons démontré dans ce Livre, eſt un exercice toujours dangereux, et ſouvent criminel. La circonſtance des nœces, ne rend pas la danſe moins dangereuſe: elle y eſt même ſouvent moins innocente par les libertés qu'on ſ'y permet; et par les péchés qui ſ'y commettent. Les danſes qui ſe font aux nœces, ſont ordinairement un déſordre d'autant plus déplorable, qu'il eſt univerſel. La ſainte Eglise de Jeſus-Chriſt n'approuve point de telles réjouiffances; on n'a qu'à lire ce que les Conciles et les Saints Peres ont dit ſur cette matiere. Dans le Concile de Laodicée il eſt ordonné aux Prêtres et aux Eccléſiaſtiques qui ſe trouveront aux nœces, de ſortir de l'aſſemblée, et de ſe retirer auſſitôt que les joueurs d'inſtrumens arriveront pour ouvrir la danſe; parce qu'il ſeroit indigne et honteux à des Miniſtres de Jeſus-Chriſt, d'autoriſer par leur préſence de tels abus.

Prenez garde que le jour et le ſoir de vos nœces, ou à la bénédiction du lit

nupria
monie
pratiq
bles;
tains p
de la
ſont en
Pagan
IV.

tion
vous p
ré et
voirs
faut év
vous
veugle
en ſou
Dieu,
ques
cet eſ
ſaint
ſon ép
mariag
mes le
bien d
age, et
pas D

V.

propo
que v

nuptial, il n'y ait aucune ridicule cérémonie, aucune vaine observance, aucune pratique superstitieuse. Pratiques détestables, dont sont quelque fois infatués certains peuples ignorans, Abus indignes de la Sainteté du Christianisme, et qui sont encore encore un pitoyable reste du Paganisme.

IV. Quelque temps après la célébration de votre mariage, et le plutôt que vous pourrez, priez un Confesseur éclairé et prudent de vous instruire des devoirs de votre état, et des fautes qu'il faut éviter, crainte que dans l'ignorance vous ne tombiez par passion ou par aveuglement dans de certains péchés, qui en fouillant votre âme, déplairoient à Dieu, et attireroient sur vos enfans quelques malheurs. Souvenez-vous pour cet effet, des ces beles paroles que le saint jeune homme Tobie dit à Sara son épouse dès le premier jour de leur mariage : *Sara, ma chere épouse, nous sommes les enfans des saints, gardons-nous bien de vivre ensemble dans notre mariage, comme les Payens qui ne connoissent pas Dieu.*

V. Voici un dernier avis qu'il est à propos de donner aux jeunes gens. Lorsque vous serez en âge de vous marier,

si vos peres et meres s'opposent à votre établissement, n'en murmurez pas ; ils le font pour votre propre avantage ; dans la crainte que vous ne preniez un mauvais parti, parce que souvent les jeunes gens s'aveuglent, et ne connoissent leur aveuglement, que lorsqu'il n'est plus temps. Prendre un parti, plutôt selon le choix de vos parens, que selon le vôtre ; c'est, dit S. Ambroise, *se marier selon le Seigneur*. Ne faites cependant rien malgré vous, et ne prenez aucun engagement contre votre inclination,

On ne peut trop répéter aux peres et meres, qu'ils doivent bien prendre garde de ne jamais forcer l'inclination d'un enfant, pour l'engager dans le mariage, ou dans une vocation. Ils ne doivent pas même sans raison suffisante, s'opposer à un mariage convenable, ils répondront à Dieu des péchés auxquels ils exposeroient un enfant, et des scandales qui suivroient d'un pareil refus. Un enfant ne doit pas pour cela se porter à des excès, et agir par caprice. Ainsi, jeunes gens, si vos peres et meres s'opposent à votre dessein, par opiniâtreté, par humeur, par avarice, tâchez d'obtenir leur consentement par votre complaisance, par votre obéissance et votre patience,

Priez, q
prudens
lui fasse
conscien
mariage
sans éta
reux pou
tre fortu

Envir
aume d
lique, l
mariage
mirable
Ville de
jeune S
voyage
domestic
dessein
les infid
la Terre
domestic
chainère
d'un Pr
Seigneur
an et den
captivité
pénibles
toit cep
autes esc

Priez quelques parens, quelques amis prudens, de parler à votre pere, qu'ils lui fassent comprendre qu'il ne peut en conscience s'opposer sans raison à un mariage légitime, ni vous laisser ainsi sans établissement dans un état dangereux pour votre salut, ou contraire à votre fortune.

E X E M P L E

Environ l'an 1115, lorsque le Royaume d'Angleterre étoit encore Catholique, la divine Providence appella au mariage d'une maniere singuliere et admirable, un jeune Gentilhomme de la Ville de Londres, nommé Gilbert. Ce jeune Seigneur inspiré de Dieu, fit le voyage de Jérusalem, accompagné d'un domestique, nommé Richard, dans le dessein de combattre à la guerre contre les infidèles. A peine fut-il arrivé dans la Terre-Sainte, qu'il fut pris avec son domestique par les Infidèles, qui l'enchainèrent et le mirent dans les prisons d'un Prince des Sarrafins, ou grand Seigneur du Pays. Gilbert demeura un an et demi avec Richard dans cette dure captivité, très-fatigué par les ouvrages pénibles auxquels on l'occupoit. Il étoit cependant moins misérable que les autres esclaves ; parce que le Prince, qui

voyoit en lui beaucoup d'éducation et de sagesse, le traitoit avec bonté, et même avec considération.

Ce Prince Sarrafin avoit une fille unique, qui admiroit la conduite de Gilbert, et qui étoit charmée de sa vertu. Cette fille depuis quelque temps cherchoit l'occasion de lui parler en particulier; et l'ayant un jour trouvé seul, elle lui demanda d'où il étoit. Je suis, répondit Gilbert, de la ville de Londres en Angleterre. De quelle Religion êtes-vous, lui dit cette fille ? Je suis, répondit-il, de la Religion Catholique, Apostolique et Romaine. Quelle est cette Religion, continua cette jeune Princesse, et que vous enseigne-t-elle ? Gilbert lui expliqua en peu de paroles les Mystères de notre Religion, et sur-tout les Mystères de la Vie, de la Passion, de la Mort et de la Résurrection de J. C. l'assurant qu'on ne pouvoit être sauvé sans la foi en Jésus-Christ ; que les Prophètes avoient prédit toutes ces choses plus de mille ans avant qu'elles arrivassent.

Cette fille, que Dieu vouloit convertir par le ministère de ce jeune Gentilhomme, goûtoit tant de plaisir et tant de consolation à l'entendre, que depuis ce temps elle épioit les momens, et ne manquoit

aucune
de son c
de mod
et du sa
dignité
tus chré
tre à J.
elle lui
J. C. du
choses ?
je l'aime
me avec
embraser
Mais, p
la mort
position,
telligenc
le tenter
C.; et su
léroit ave
C. et que
recevoir
sa vie et

Cette r
vement l
prit la ré
gion si pa
lit à Gilt
ainte et c

aucune occasion de lui parler. Gilbert de son côté, l'entretenoit avec beaucoup de modestie, toujours des choses de Dieu et du salut. Il lui parloit avec tant de dignité de nos saints Mvsteres, des vertus chrétiennes, du plaisir qu'il y a d'être à J. C. et de le servir, qu'un jour elle lui dit : vous aimez donc bien ce J. C. duquel vous me dites de si belles choses ? Oui, répondit le jeune esclave, je l'aime de tout mon cœur ; et je l'aime avec tant d'ardeur, que je voudrois embraser tous les cœurs de son amour. Mais, poursuivit elle, souffririez-vous la mort pour lui ? Gilbert à cette proposition, crut que cette fille étoit d'intelligence avec le Prince son pere, pour le tenter et pour le faire renoncer à J. C. ; et sur le champ il répondit que ce seroit avec joie, qu'il mourroit pour J. C. et que la plus grande grace qu'il pût recevoir en ce monde, étoit de donner sa vie et son sang pour son Sauveur.

Cette réponse généreuse toucha si vivement le cœur de cette fille, qu'elle prit la résolution d'embrasser une Religion si parfaite. Dans ce moment, elle dit à Gilbert : votre Religion me paroît sainte et divine ; les vertus qu'on y pra-

T

tique, et que je vois en vous, sont si admirables, que je suis résolue de me faire chrétienne, d'abandonner ma fausse religion, de quitter même mes parens, mes biens et mon pays, pour adorer et servir J. C. Mais comme je ne connois point de chrétiens que vous, je vous prie de me promettre que vous m'épouserez. Je trouverai le moyen de vous tirer de votre prison, et je me sauverai de la maison du Prince mon pere, pour aller avec vous dans votre pays. Ce n'est point l'intérêt, ni aucune inclination naturelle, ni un motif humain qui me fait parler de la sorte : vous êtes esclave, et moi je suis Princeesse, fille d'un des plus grands Seigneurs de ce pays. Si je demande votre alliance, ce n'est que pour avoir la consolation d'être instruite dans votre Loi, et de vivre avec vous dans la Religion de J. C. Le Prince mon pere me destine un parti riche et puissant ; mais j'aime mieux me sanctifier avec vous, que d'être placée sur le trône ; et je me croirai la plus heureuse des femmes, si je puis être un jour l'épouse d'un homme aussi vertueux que vous.

Gilbert, qui ne s'attendoit point à une pareille proposition, fut si étonné de ce

disco
sans
prêhe
un pi
cret d
peut
pourq
en gé
chréti
gneur
elle fa
quelq
une fa
nes, l
Richa
les aut
sonne.

La
plutôt
qu'elle
n'être
bandon
étoit i
jours e
de ce q
l'instru
Ciel !
rai-je d
t-il do

discours, qu'il demeura quelque temps sans répondre une seule parole. Il appréhendoit que cette fille ne lui tendit un piège, et qu'elle n'eût un ordre secret de son père pour le surprendre, et peut-être pour le faire mourir; c'est pourquoi il se contenta de lui répondre en général, qu'elle seroit heureuse d'être chrétienne, qu'elle devoit prier le Seigneur de l'éclairer, et d'accomplir sur elle sa sainte volonté. Il se passa ensuite quelque temps, et Gilbert ayant trouvé une favorable occasion, rompit ses chaînes, sortit de sa prison; et se sauva avec Richard son domestique, et avec tous les autres esclaves, sans rien dire à personne.

La fille du Prince Sarrafin n'eut pas plutôt appris que Gilbert s'étoit enfui, qu'elle se retira dans sa chambre, pour n'être point vue de personne; elle s'abandonna à une telle douleur, qu'elle étoit inconsolable: pendant plusieurs jours elle ne fit que pleurer en secret, de ce qu'elle n'avoit plus personne pour l'instruire de la Religion de J. C. Ah Ciel! s'écrioit elle en soupirant, ne serai-je donc jamais Catholique? Faudrait-il donc que je meure dans ma fausse

Religion? Qu'est devenu Gilbert, ce saint homme qui m'a dit des choses si divines? Elle se souvint que Gilbert lui avoit dit, qu'il étoit de la Ville de Londres en Angleterre. Elle s'informa de quel côté étoit l'Angleterre, et résolut d'y venir chercher Gilbert jusqu'à Londres, afin qu'il l'instruisit dans la Religion Catholique. Après avoir pris secrètement ses mesures, elle sortit au milieu de la nuit du Palais de son pere, et s'ensuit toute seule, renonçant à toutes ses grandes richesses, et à sa patrie, pour aller chercher J. C. Elle n'appréhenda point les fatigues et les dangers d'un si pénible voyage, et Dieu permit qu'elle passât par les pays des infidèles, et qu'elle traversât plusieurs Royaumes sans accidens. Arrivée sur le bord de la mer, elle trouva heureusement un vaisseau, où il y avoit quelques Marchands et quelques voyageurs qui alloient en Angleterre. Comme ils entendoient un peu la langue de cette jeune fille, et qu'ils la voyoient seule, ils la laisserent entrer par charité dans le vaisseau.

Lorsqu'elle fut débarquée en Angleterre, elle quitta ces voyageurs et ces marchands, et arriva dans peu de jours

à Lon
rues d
enten
la Sar
son lan
de fort
jours
et aux
Etrang
chard,
contrâ
connû
de cet
Richar
le mên
pere a
lui dit
dit-elle
Religio
Richar
Gilb
Richar
der qu
d'une f
de Pay
gletern
persist
mira le
et ne d

à Londres. Elle alloit dans toutes les rues de cette ville, sans pouvoir se faire entendre. Comme elle étoit habillée à la Sarrafine, et qu'on ne comprenoit pas son langage, on la prit pour une folle : de sorte qu'elle servit pendant plusieurs jours de risée et de jouet à la populace et aux enfans, qui se moquoient de cette Etrangere. Enfin Dieu permit que Richard, le domestique de Gilbert, la rencontrât sur la place publique, et la reconnût. On ne peut exprimer la joie de cette jeune Princesse, lorsqu'elle vit Richard, et qu'elle reconnut que c'étoit le même qui étoit dans la prison de son pere avec Gilbert. Que faites-vous ici, lui dit Richard ? Je suis venue, répondit-elle, pour me faire instruire de la Religion Catholique. Demeurez là, dit Richard, je vais en avertir mon maître.

Gilbert ne crut pas d'abord ce que Richard lui dit, ne pouvant se persuader qu'une jeune fille aussi délicate et d'une si grande qualité, eût traversé tant de Pays et Provinces pour venir en Angleterre ; mais comme il vit que Richard persistoit, et l'assuroit de la vérité, il admira le courage et la foi de cette fille, et ne douta point que le doigt de Dieu

ne fût là ; il ne voulut pas, pour de bonnes raisons, la retirer dans sa maison, et dit à Richard de la mener chez une Dame de sa connoissance, la priant d'en avoir soin comme de sa propre fille.

Le lendemain Gilbert alla chez cette Dame, dès que la jeune Sarrafine le vit, elle eut le cœur si serré et si transporté de joie, qu'elle se jetta à ses pieds, embrassant ses genoux, et les arrosant de ses pleurs. Ne me rebutez pas, lui dit-elle, vous êtes celui que Dieu a destiné pour me convertir et pour me faire Chrétienne. Gilbert fut touché de ses paroles, qui marquoient la grande foi de cette étrangere, et fut inspiré de l'épouser, afin qu'elle pût être instruite à loisir de notre sainte Religion.

Ne sachant néanmoins à quoi se déterminer, parce qu'il avoit promis à Dieu de se consacrer à la guerre des Chrétiens contre les infideles, il alla consulter son Eveque, qu'il trouva avec cinq autres Prélats. Gilbert leur ayant raconté le fait et les aventures de cette Demoiselle, ils lui dirent que cette vocation venoit de Dieu ; et que l'un et l'autre ayant des intentions si saintes et si pures, le Ciel béniroit leur mariage.

Gilbert instruisit cette jeune Princesse

des My
ligion
du Ch
tructio
que da
de rec
disposa
pénite
lut lui
faire c
manda
si elle
dit av
effusio
affista
cœur,
venue
éloign
donna
suite l
qui le
Le
trouva
ce qu'
résolu
faite à
contre
soit, a
venu c

des Myſteres et des Maximes de la Religion chrétienne. Elle goûta les vérités du Chriſtianisme, et en reçut les instructions avec des dispositions si saintes, que dans peu de temps elle fut capable de recevoir le Baptême, auquel elle se disposa par la priere et par l'esprit de pénitence. L'Evêque de Londres voulut lui-même la baptiser. Avant que de faire cette auguste cérémonie, il lui demanda, selon la coutume de l'Eglise, si elle vouloit être baptisée; elle répondit avec une sainte ardeur et avec une effusion de larmes qui attendrit tous les assistans, qu'elle le desiroit de tout son cœur, que c'étoit pour cela qu'elle étoit venue au péril de sa vie d'un pays si éloigné. L'Evêque la baptisa, et lui donna le nom de Mathilde; Gilbert ensuite l'épousa en présence de l'Evêque, qui leur donna la bénédiction nuptiale.

Le mariage étant célébré, Gilbert se trouva dans de grandes inquiétudes sur ce qu'il devoit faire. Il étoit d'un côté résolu de tenir la promesse qu'il avoit faite à Dieu, de retourner à la guerre contre les Infideles, et de l'autre, il n'osoit abandonner une épouse qui l'étoit venu chercher de si loin. Mathilde s'ap-

perçut de son embarras, et lui dit : qu'avez-vous, Monsieur, êtes-vous donc affligé de ce que j'ai l'honneur d'être votre épouse ? Non, ma chère épouse, lui répondit Gilbert ; le sujet de mon inquiétude, c'est que je dois partir pour aller à la guerre combattre pour Jésus-Christ contre les Infidèles, et je crains que mon départ et mon absence ne vous affligent. Non, mon cher époux, reprit cette vertueuse Dame, partez pour une guerre si sainte ; je n'en ferai point affligée, puisque c'est la volonté de Dieu. Je n'ai souhaité d'être avec vous, que pour apprendre à vivre pour J. C. vous m'avez déclaré étant captif chez mon père, que vous étiez prêt de faire à J. C. le sacrifice de votre vie, je suis de même prête de lui faire le sacrifice de votre personne. Quoiqu'il me coûte beaucoup de me séparer de vous, je suis cependant ravie de rendre à Dieu un époux que je n'ai cherché que pour Dieu. Allez donc, mon cher époux, Dieu bénira vos entreprises ; ne soyez point en peine de moi : le Seigneur qui m'a fait miséricorde lorsque j'étois Infidelle, me protégera beaucoup plus maintenant que je suis Chrétienne. Ils se séparèrent en versant des larmes,

après
cours.

Gilbert
mirer
partir
soin d
et dem
Dieu r
riage
tiné, e
eur pl
presser
toit u
Dieu.
bienhe
Thoma
son fils
fut Ar
la cour
de l'Eg
demain

Jeun
emplas
soient v
sez à vo
et votre
n'avez
conver
de Gib
ge et v

après s'être promis mutuellement le secours de leurs prières.

Gilbert, qui ne pouvoit se lasser d'admirer la sainte générosité de son épouse, partit et lui laissa Richard pour avoir soin d'elle. Gilbert demeura trois ans et demi dans cette guerre, et s'en revint. Dieu répandit sa bénédiction sur un mariage si saint ; ils eurent un fils prédestiné, et Mathilde pendant sa grossesse eut plusieurs inspirations et de secrets pressentimens, que l'enfant qu'elle portoit dans son sein, seroit grand devant Dieu. Elle accoucha l'an 1119, de ce bienheureux enfant, qui fut nommé Thomas. Mathilde ne fut pas trompée ; son fils Thomas fut un grand Saint, il fut Archevêque de Cantorbery, et reçut la couronne du martyre pour la défense de l'Eglise. On célèbre sa Fête le lendemain de celle des Saints Innocens.

Jeunes gens, édifiez-vous par ces exemples ; et que ces deux illustres époux soient votre modele. Lorsque vous pensez à vous marier, ne cherchez que Dieu et votre salut, à l'exemple de Mathilde ; n'ayez que des intentions saintes et des conversations innocentes, à l'exemple de Gilbert ; et Dieu bénira votre mariage et votre postérité. T 5

AUTRE EXEMPLE.

Ce qui commence par la joie, finit souvent par le regret, dit le Sage, c'est ce qu'on voit dans plusieurs mariages, dont les commencemens paroissent agréables, mais dont les suites sont bien ameres. Parmi plusieurs exemples que l'expérience montre tous les jours, en voici un arrivé depuis peu de temps.

Un jeune homme et une fille après plusieurs années de fréquentations et d'assiduités, se marièrent malgré leurs parens. Avant le mariage, ils avoient tant d'attache l'un pour l'autre qu'ils étoient inséparables: il sembloit que leur amitié ne devoit jamais finir. Mais ils éprouvèrent bientôt, que les amitiés d'entêtement et de jeunesse ne sont pas de durée, et que Dieu ne bénit pas de tels mariages. A peine furent-ils mariés, que le mari ne pouvoit plus souffrir sa femme, et la traitoit comme une esclave. La femme prit le meilleur parti, qui étoit celui de la patience et du silence. Ils eurent une fille nommée Simphorienne. Ce mari brutal ayant donné un coup de pied à sa femme, elle en mourut au bout de huit jours.

Avant que de mourir, elle appella Simphorienne, qui avoit treize ans: tu

vois, a
suis, tu
vées d
esprit
puniti
chagri
re, en
capric
fois pl
sous la
aura se
sans se
te jam
té. Q
la crai
te, évi
liarité
con.m
fille, b
la terr
tre ta

N'o
à ton
donner
cepend
sa con
mour
mens
mouru

vois, ma fille, lui dit-elle, l'état où je suis, tu vois les cruautés que j'ai éprouvées de ton pere : je les ai souffertes en esprit de pénitence, et comme une juste punition de mes désobéissances et des chagrins que j'ai faits à mes pere et mere, en me mariant contre leur gré et par caprice. Prends exemple sur moi, et sois plus sage que je n'ai été. Je te laisse sous la conduite de ta chere tante, qui aura soin de ton éducation; ne fais rien sans ses conseils, et prends garde de ne te jamais conduire par ta propre volonté. Que tu aye toujours devant les yeux la crainte de Dieu; sois humble et chaste, évite les fréquentations et les familiarités avec les garçons, c'est ce qui a commencé ma perte. Je te plains, ma fille, bientôt tu n'auras plus de mere sur la terre; mais je prie la Ste. Vierge d'entre ta mere et de te protéger.

N'oublie jamais le respect que tu dois à ton pere: il n'est pas capable de te donner l'instruction; je te recommande cependant de lui obéir et de prier pour sa conversion. Je lui pardonne pour l'amour de J. C. tous les mauvais traitemens qu'il m'a faits. Cette femme mourut ensuite dans une parfaite rési-

gnation à la volonté de Dieu. Simphonienne sa fille profita si bien des avis salutaires de sa mere mourante, qu'elle vécut en sage fille, suivit les conseils de sa tante, et se maria saintement avec un parti avantageux.

Son pere, après la mort de cette femme, eut tant de regret et de confusion de la mort qu'il lui avoit caulée par ses duretés, qu'il en tomba malade, et mourut quelques jours après dans une espee de transport et de désespoir.

Voilà quelle fut la fin d'un mariage contracté par libertinage et par fantaisie. Ne voit-on pas souvent de pareils événemens dans les Paroisses, à la Ville et à la Campagne, que Dieu permet pour l'instruction des jeunes gens?

Combien de filles seroient avantageusement établies et heureuses dans le mariage, si elles consultoient Dieu et la volonté de leurs parens? Combien en voit-on qui perdent leurs ames et leur fortune, parce qu'elles sont sans pudeur et sans modestie? Combien de jeunes hommes, qui, en se mariant par un criminel entêtement, attivent sur eux et leur famille la malédiction du Ciel? O qu'on est aveugle, qu'on est malheureux, lorsqu'on cherche sa fortune et

son état
par le c

L'E
circon
traordi

Tobie.

Tobie,

nez la

de Rag

gent q

voyage

sonne

condu

il sorti

rencon

l'air n

Rapha

être fo

d'un A

lui di

Rages

fais, r

les ha

vous y

fit ent

son ;

et sui

peines

noien

son établissement par le libertinage et par le crime!

AUTRE EXEMPLE.

L'Ecriture sainte nous apprend des circonstances bien édifiantes, et bien extraordinaires, dans le mariage du jeune Tobie. Son pere, qui s'appelloit aussi Tobie, lui dit un jour: mon fils, prenez la peine d'aller jusques dans la ville de Ragès, pour demander à Gabélus l'argent qu'il nous doit; mais comme le voyage est long, cherchez quelque personne sage et craignant Dieu, pour vous conduire. A peine le jeune Tobie fut-il sorti de la maison, qu'il vit venir à sa rencontre un jeune homme qui avoit l'air noble et modeste, (c'étoit l'Ange Raphaël que Dieu lui envoyoit pour être son guide, déguisé sous la forme d'un Voyageur). Ne sauriez vous point, lui dit Tobie, le chemin qui conduit à Ragès en Médie? Sans doute; je le fais, répondit l'Ange; je connois même les habitans de ce pays là, et je puis vous y rendre service. Le jeune Tobie fit entrer ce jeune étranger dans la maison; le pere le pria de conduire son fils, et lui promit qu'il ne perdrait pas ses peines. L'Ange Raphaël (qu'ils prenoient tous pour un jeune homme) lui

répondit : je conduirai fidèlement votre fils, et je vous le ramènerai en bonne santé. Allez, mes enfans, leur dit le pere, en leur donnant sa bénédiction, je vous souhaite un heureux voyage ; que le Seigneur vous protège en chemin, et que son Saint Ange vous accompagne !

Après quelques jours de marche, se trouvant près d'une ville, l'Ange dit au jeune Tobie : vous ne savez peut-être pas que vous avez ici un proche parent, ami de votre pere. Ce parent, c'est Raguel, il n'a qu'une fille unique nommée Sara ; elle est très-vertueuse, elle a du bien ; le Seigneur l'a destinée pour être votre épouse, et je fais que votre pere y consentira. C'est dans la maison de Raguel que je vais vous conduire, ne manquez pas de lui demander sa fille en mariage.

Aux noms de Sara et de Raguel, Tobie fut épouvanté, et dit à l'Ange : vous ne savez danc pas que cette fille a déjà eu sept maris, et que tous les sept ont été étouffés par le démon, dès la premiere nuit de leurs noces ; je crains qu'un pareil accident ne m'arrive. Il est vrai, lui dit l'Ange, que le démon a mis à mort les sept maris de Sara, parce

qu'ils
dignes
Mais
vous
du po
qui n
des i
craint
manie
sans ra
donne
malin
pas de
vous r
Dieu,
soyez
arriver
voir s
allian
ge, aj
qu'il
Eta
chez
avec f
les co
le jeun
sa fen
beauco
able
deux

qu'ils le méritoient, et qu'ils étoient indignes de l'alliance de cette sainte fille. Mais rassurez-vous, le même accident ne vous arrivera point ; le démon n'a pas du pouvoir sur tous les hommes. Ceux qui n'entrent dans le mariage qu'avec des intentions grossieres, et qui sans crainte de Dieu se comportent d'une maniere toute brutale, comme des bêtes sans raison ; voilà ceux que Dieu abandonne quelquefois au pouvoir de l'esprit malin. Pour vous, vous n'en userez pas de la sorte ; vous épouserez Sara, et vous ne l'épouserez que selon l'esprit de Dieu, dans des intentions saintes ; et soyez assuré que rien de fâcheux ne vous arrivera, que le démon n'aura aucun pouvoir sur vous, et que Dieu bénira votre alliance. Le jeune Tobie remercia l'Ange, ajouta foi à ses paroles, et lui dit qu'il profiteroit de ses sages conseils.

Etant arrivés dans la ville, ils allèrent chez Raguel, qui reçut avec bonté et avec franchise ces deux Voyageurs, sans les connoître. Ensuite ayant envisagé le jeune Tobie, il dit tout bas à Anne sa femme : *ce jeune homme ressemble beaucoup à Tobie notre cousin.* Une louable curiosité le porta à demander à ces deux Etrangers, d'où ils étoient ; nous

sommes, dirent-ils, de la Tribu de Ne-
phthali, et nous demeurons à Ninive.
Puisque vous demeurez à Ninive, leur
dit Raguel, vous connoissez peut-être
Tobie, mon parent et mon ancien ami.

L'Ange lui montrant le jeune Tobie:
voilà, lui dit-il, le fils de ce cher parent
dont vous parlez. Aussitôt Raguel se
jeta au cou de ce jeune homme, et l'em-
brassa en versant des larmes; ah! mon
fils, lui dit-il, que le Seigneur vous
comble de ses bénédictions, vous êtes
le fils d'un grand homme de bien; il
lui parla si tendrement, qu'Anne sa
femme et la fille Sara en pleurerent de
joie.

Raguel fit préparer un festin. Je ne
mangerai et ne boirai point chez vous,
lui dit le jeune Tobie, que vous ne ma-
yez accordé la grace que je vais vous de-
mander, c'est votre fille, que j'ai l'hon-
neur de vous demander en mariage.
Raguel fut saisi de frayeur, et pâlit à
cette proposition. Il pensa d'abord que
s'il lui donnoit sa fille, il arriveroit à ce
jeune homme le même accident qu'aux
sept autres maris de Sara. L'Ange qui
voyoit son embarras, lui dit: ne crai-
gnez rien, Raguel, le jeune Tobie est ce-
lui que le Ciel destine à votre fille;

soyez a-
arriver
sille on
étoient
ce jeun
est crai
intenti
sa conf
riage,
bie et
na sa b
H Abra
avec vo
votre a
veurs
contrat
sainte j

Après
jeunes
la jeun
appréh
ce nou
qu'aux
plein d
fut seul
rassura,
Sara, l
notre P
erions l
sons les

de Ne-
Ninive.
ve, leur
eut-être
n-ami.
Tobie:
r-parent
guel se
l'em-
mon
vous
us êtes
ien; il
nne sa
ent de

Je ne
vous,
ne ma-
ous de-
l'hon-
mariage.
pâlit à
rd que
ot à ce
qu'aux
age qui
crai-
est ce.
fille;

soyez assuré que rien de fâcheux ne lui arrivera. Les autres maris de votre ville ont été livrés au démon, parce qu'ils étoient des hommes tous charnels; mais ce jeune homme n'est pas de même; il est craignant Dieu, et n'a que de saintes intentions. Raguel, à ces paroles, mit sa confiance en Dieu, consentit à ce mariage, et prenant la main du jeune Tobie et celle de Sara, sa fille, il leur donna sa bénédiction, en disant : *que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, soit avec vous; qu'il vous unisse, qu'il comble votre alliance de ses grâces et de ses faveurs célestes!* On écrivit ensuite le contrat de mariage, et on soupa avec une sainte joie, en bénissant Dieu.

Après le souper, on conduisit les jeunes époux dans la chambre nuptiale; la jeune Sara n'y entra qu'en tremblant, appréhendant toujours qu'il n'arrivât à ce nouvel époux un même accident qu'aux autres; Tobie y entra sans crainte, plein de confiance en Dieu. Quand il fut seul avec sa nouvelle épouse, il la rassura, et lui dit : *Ne craignez point, Sara, le Seigneur sera notre Protecteur et notre Pere; il est juste que nous lui consacrons les prémices de notre mariage; passons les trois premières nuits en prières, et*

ne songeons qu'à nous unir à Dieu et purifier notre cœur. Ils passerent ensuite la nuit en oraison.

Raguel de son côté craignoit toujours pour Tobie, il fit même creuser par précaution, une fosse pendant la nuit pour l'enterrer, en cas qu'il fût trouvé mort comme les autres maris de Sara : de maniere que ne pouvant vaincre son inquiétude, il se leva avant le jour, et dit à Anne sa femme : envoyez une de vos servantes, pour voir si notre gendre est encore vivant. La servante y entra, et revint promptement leur dire qu'ils étoient tous deux vivans et en santé; aussitôt le pere et la mere se prosternerent à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il agréoit et favorisoit ainsi le mariage de leur fille, et passerent le reste de la nuit à prier pour elle et pour son époux.

Le jeune Tobie, après avoir réglé et disposé toutes ses affaires, pria son beau-pere Raguel de lui permettre de s'en revenir, et d'emmener Sara son épouse : Raguel y consentit enfin, lui remit sa fille avec beaucoup de domestiques, et de grandes richesses.

Allez, mes enfans, leur dit-il en pleurant, et leur faisant ses adieux, allez en

paix : je
du Seigneur
préserve
votre alliance
vous, ma
peut-être
avis de
votre me
ment, et
pere et
époux, ap
mille, go
tience vo
vivez san
Seigneur
commen
derniere
et son co

Après
bie prit l
afin de c
étoient e
ques jour
primer la
de son fil
reux mar
aveugle :
c'est que
ouvrit le
mède qu

paix : je prie de tout mon cœur l'Ange du Seigneur qu'il vous conduise et vous préserve d'accidens ; que le Ciel bénisse votre alliance et votre postérité. Pour vous, ma fille, nous ne vous verrons peut-être plus ; mais écoutez les derniers avis de Raguel votre pere, et d'Anne votre mere. Ils l'embrassèrent tendrement, et lui dirent : *Honorez votre beau-pere et votre belle-mere, respectez votre époux, appliquez vous à régler votre famille, gouvernez avec sagesse et avec patience votre maison et vos domestiques, et vivez sans reproche dans la crainte du Seigneur.* A ces mots les larmes recommencerent, on s'embrassa pour la dernière fois. Tobie avec son épouse et son cortège partirent.

Après quelques jours de marche, Tobie prit le devant avec l'Ange Raphaël, afin de consoler son Pere et sa Mere, qui étoient en peine de lui. Il arriva quelques jours avant Sara. On ne peut exprimer la joie de ce bon pere, au retout de son fils, et lorsqu'il apprit son heureux mariage. Ce bon vieillard étoit aveugle : et ce qui augmenta sa joie, c'est que son fils Tobie le guérit, et lui ouvrit les yeux par le secours d'un remède que l'Ange lui avoit appris : les

premières paroles de ce saint homme furent de bénir et de remercier Dieu.

Au bout de sept jours, on vit arriver la jeune Sara, épouse de Tobie, avec tout son équipage et sa suite. On doit juger avec quel empressement, et avec quelle marque de tendresse et de cordialité, on reçut cette vertueuse et jeune épouse, et quelle fut la joie de Sara d'entrer dans une maison où elle voyoit tant de charité, d'union et de crainte de Dieu; elle bénit le Seigneur de l'avoir appelée à un mariage, où elle ne voyoit rien que de consolant pour elle.

Tobie le pere appella son fils, et lui dit en particulier: que donnerons-nous à ce jeune homme qui vous a accompagné pendant votre voyage? (Il parloit de l'Ange Raphaël, qu'il ne connoissoit pas encore, et qu'il croyoit véritablement être un jeune homme). Ah! mon pere, reprit le jeune Tobie, tous nos biens ne sont pas suffisants pour reconnaître les grands services qu'ils m'ont rendus. Je lui dois la vie, je lui dois mon épouse, vous lui devez la vue; je lui dois mes biens, je lui dois tout. Le pere et le fils lui offrirent par reconnaissance la moitié de leurs biens, en lui demandant pardon de lui offrir si peu de

chose.
connoître
parole à
mande r
et de pu
tez moi,
vous ne
pentez p
faites po
présent,
perd rien
tre. C'
vos prie
votre pa
Vous av
que vous
qu'il a f
épouvé.
de la pe
c'est moi
ne pût l
procure
épouse,
Mainten
du Seign
suis; bér
Raphaël,
toujours p
Il est tem
m a envoy

homme
Dieu.
arriver
avec
On doit
et avec
de cor-
et jeune
de Sara
voyoit
crainte
de l'a-
elle ne
r elle.
et lui
ns nous
compa-
parloit
noissoit
ritable-
nd mon
ous nos
re zon-
a nen-
is mon
je lui
Le
onnois-
luidé-
peu de

chose. L'Ange, sans se faire encore
connoître, leur répondit, adressant la
parole à Tobie le pere: je ne vous de-
mande rien que de bénir le Dieu du Ciel,
et de publier ses miséricordes. Ecou-
tez moi, je vais vous apprendre ce que
vous ne savez pas encore; ne vous re-
pentez pas des choses que vous avez
faites pour votre Dieu; vous voyez à
présent, par votre expérience, qu'on ne
perd rien au service d'un si grand Maî-
tre. C'est moi qui offrois au Seigneur
vos prieres, vos jeûnes, vos aumônes,
votre patience et vos bonnes œuvres.
Vous avez été affligé, mais c'est parce
que vous étiez serviteur et ami de Dieu,
qu'il a fallu que vous fussiez tenté et
éprouvé. C'est moi qui ai été envoyé
de la part, pour conduire votre fils;
c'est moi qui ai lié le démon, afin qu'il
ne pût lui nuire; c'est moi qui lui ai
procuré la vertueuse Sara pour être son
épouse, et pour être votre consolation.
Maintenant, que j'ai exécuté les ordres
du Seigneur, je vais vous dire qui je
suis; bénissez-en Dieu: *Je suis l'Ange
Raphaël, un des sept Anges qui sommes
toujours présens devant le Trône de Dieu.
Il est temps que je retourne vers celui qui
m'a envoyé. Pour vous, je vous le dis*

encore en vous quittant, bénissez le Seigneur le reste de votre vie, et par tout ses miséricordes et ses merveilles. Ce furent là les dernières paroles de l'ange, qui disparut en un moment. Les paroles les deux Tobie pere et fils furent saisis d'un si grand respect et d'une si profonde admiration, qu'ils furent trois heures entieres prosternés la face contre terre, tous occupés à remercier et adorer Dieu, sans pouvoir prononcer une seule parole.

Tant de graces et de faveurs les rendirent plus fidèles à Dieu que jamais. Le Seigneur bénit tellement cette sainte famille, que le saint vieillard Tobie eut avant que de mourir, la consolation de voir jusqu'à la troisieme génération. Le Ciel répandit tant de bénédictions sur le mariage du jeune Tobie son fils avec Sara, que ce fils vécut près de cent ans, et laissa une nombreuse postérité dans la paix et dans la crainte de Dieu.

Cette histoire est admirable et instructive dans toutes ses circonstances; elle vous apprend, 1. Que Dieu protège toujours ceux qui le craignent et qui le servent avec fidélité. 2. Elle apprend aux jeunes gens qui se destinent au mariage, avec quelle intention ils doivent

s'y engager, de disposer bon ou mal, quentent engagementer. par l'intention seïn; mais avec des fréquent le, ou par ge, et de de malheur. Le démon les sept bien les les accid grins de 3. En dront p vent pr heureux gagent d ner à de gesse et les plus p fer.

s'y engager, et comment ils doivent s'y disposer. Est-ce par l'inspiration du bon ou du mauvais Ange qu'ils se fréquentent pour le mariage, et qu'ils s'y engagent? C'est ce qu'ils doivent examiner. S'ils entrent dans le mariage par l'inspiration du Ciel, et avec des intentions saintes, Dieu bénira leur dessein; mais s'ils se disposent au mariage avec des intentions criminelles; s'ils se fréquentent avec danger et avec scandale, ou par l'inspiration du mauvais Ange, et de l'esprit d'impureté, hélas! que de malheurs n'ont-ils pas à craindre! Le démon ne les étouffera pas comme les sept maris de Sara, mais Dieu saura bien les punir d'une autre manière par les accidents, les disgrâces et les chagrins dont leur mariage sera rempli.

3. Enfin les pères et mères apprendront par cette histoire, qu'ils ne peuvent procurer un établissement plus heureux à leurs enfans, lorsqu'ils les engagent dans le mariage, que de les donner à des gens vertueux; et que la sagesse et la crainte de Dieu sont les biens les plus précieux qu'ils puissent leur laisser.

FIN.

The following is a list of the names of the persons who have been appointed to the various positions in the various departments of the Government of the State of New York, for the year 1890.

VÊP

P

DEUS.

Dom

Glor

Ant.

Au temp

Low

Dix à

Done

m'pec

lum peo

Virga

ex Sion:

tuorum.

Tecun

in splend

te lucife

Juravit

tu es fac

dinem N

Dami

de iræ fu

Indica

VÊPRES DU DIMANCHE.

Pater noster, Ave Maria, &c.

DEUS, in adjutorium meum intende.
Domine, ad adjuvandum me festina.
Gloria Patri & Filio, &c.
Ant. Dixit Dominus.

*Au temps de Pâques on dit les Pseaumes
sous la seule Antienne, Alleluia.*

P S E A U M E 109.

DIXIT Dominus Domino meo: fede
à dextris meis.

Donec ponam inimicos tuos: scabel-
lum pedum tuorum.

Virgam virtutis tuæ emittet Dominus
ex Sion: dominare in medio inimicorum
tuorum.

Tecum principium in die virtutis tuæ,
in splendoribus sanctorum: ex utero an-
te luciferum genui te.

Juravit Dominus et non pœnitebit eum:
tu es sacerdos in æternum secundum or-
dinem Melchisedech.

Dominus, à dextris tuis: confregit in
de iræ suæ Reges.

Judicabit in nationibus, implebit rui-

nas: conquassabit capita in terrâ multorum.

De torrente in viâ bibet: propterea exaltabit caput. Gloria Patri, &c.

Ant. Dixit Dominus Domino meo: sede à dextris meis. *Ant.* Fidelia

P S E A U M E 110.

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo: in concilio justorum et congregatione.

Magna opera Domini: exquisita in omnes voluntates ejus.

Confessio & magnificentia opus ejus: & justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Memoriam fecit mirabilium suorum misericors & miserator Dominus: escam dedit timentibus se.

Memor erit in sæculum testamenti sui: virtutem operum suorum annuntiabit populo suo.

Ut det illis hæreditatem gentium: opera manuum ejus veritas & judicium.

Fidelia omnia mandata ejus: confirmata in sæculum sæculi: facta & veritate & æquitate.

Redemptionem misit populo suo: mandavit in æternum testamentum suum.

Sandum & terribile nomen ejus: initium sapientiæ timor Domini.

Intell
bus eum
lum sæ

Ant.
confirm
mandati

BEAT
ma
Poten
ratio rec
Glori
justitia
Exort
miseric
Jucund
modat,
cio: qui
bitur.

In m
audition
Parate
confirma
vebitur
Disper
ejus man
ejus exal
Peccat
bus suis

Intellectus bonus omnibus facientibus eum: laudatio ejus manet in sæculum sæculi. Gloria Patri, &c.

Ant. Fidelia omnia mandata ejus: confirmata in sæculum sæculi. *Ant.* In mandatis.

P S E A U M E III.

BEATUS vir qui timet Dominum: in mandatis ejus volet nimis.

Potens in terrâ erit semen ejus: generatio rectorum benedicetur.

Gloria & divitiæ in domo ejus: & justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Exortum est in tenebris lumen rectis: misericors & miserator & justus.

Jucundus homo qui miseretur & commodat, disponet sermones suos in judicio: quia in æternum non commovebitur.

In memoriâ æternâ erit justus: ab auditione malâ non timebit.

Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmatum est cor ejus: non commovebitur donec despiciat inimicos suos.

Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in sæculum sæculi: cornu ejus exaltabitur in gloria.

Peccator videbit & irascetur, dentibus suis fremet & tabescet: desiderium

peccatorum peribit. Gloria Patri, &c.

Ant. In mandatis ejus cupit nimis.

Ant. Sit.

P S E A U M E 112.

L Audate, pueri, Dominum : laudate
nomen Domini.

Sit nomen Domini benedictum : ex
hoc nunc & usque in sæculum.

A solis ortu utque ad occasum : lau-
dabile nomen Domini.

Excelsus super omnes gentes Domi-
nus : & super cœlos gloria ejus.

Quis sicut Dominus Deus noster qui
in altis habitat ; & humilia respicit in
cœlo & in terrâ ?

Suscitans à terrâ inopem ; & de ster-
core erigens pauperem.

Ut collocet eum principibus cum :
cum principibus populi sui.

Qui habitare facit sterilem in domo :
matrem filiorum lætantem. Gloria Pa-
tri, &c.

Ant. Sit nomen Domini benedictum
in sæcula. *Ant.* Nos qui vivimus.

P S E A U M E 113

IN exitu Iisraël de Ægypto : domus
Jacob de populo barbaro.

Facta est Judæa sanctificatio ejus :
Iisraël potestas ejus.

Mar
sus est

Mon
colles

Qui
Jordan

Mon
les ficu

A fa
cie De

Qui
rum :

Non
nomin

Sup
nequan

corum
Deu

quæcu
Sim

rum :
Os l

habent
Aur

habent
Mar

des hab
mabun

Sim
omnis

Mare vidit & fugit : Jordanis conversus est retrorsum.

Montes exultaverunt ut arietes : & colles sicut agni ovium.

Quid est tibi mare quod fugisti : & tu Jordanis quia conversus es retrorsum ?

Montes exultastis sicut arietes : & colles sicut agni ovium ?

A facie Domini mota est terra : a facie Dei Jacob.

Qui convertit petram in stagna aquarum : & rupem in fontes aquarum.

Non nobis, Domine, non nobis : sed nomini tuo da gloriam.

Super misericordiâ tuâ & veritate tuâ : nequandò dicant gentes, ubi est Deus eorum ?

Deus autem noster in cœlo : omnia quæcumque voluit fecit.

Simulacra gentium argentum & aurum : opera manuum hominum.

Os habent, & non loquentur : oculos habent & non videbunt.

Aures habent & non audient : nares habent, & non odorabunt.

Manus habent, & non palpabunt, pedes habent & non ambulabunt : non clamabunt in gutture suo.

Similes illis fiant qui faciunt ea : & omnis qui confidunt in eis. U 3

Domus Israël speravit in Domino:
adjutor eorum & protector eorum est.

Domus Aaron speravit in Domino:
adjutor eorum & protector eorum est.

Qui timent Dominum speraverunt in
Domino: adjutor eorum & protector
eorum est.

Dominus memor fuit nostri: & bene-
dixit nobis.

Benedixit domui Israël: benedixit
domui Aaron.

Benedixit omnibus qui timent Domi-
num: pusillis cum majoribus.

Adjiciat Dominus super vos: super
vos, & super filios vestros.

Benedicti vos à Domino: qui fecit
cœlum & terram.

Cœlum cœli Domino: terram autem
dedit filiis hominum.

Non mortui laudabunt te, Domine:
neque omnes qui descendunt in infer-
num.

Sed nos qui vivimus, benedicimus
Domino: ex hoc nunc & usque in sæ-
culum.

Gloria Patri, &c.

Ant. Nos qui vivimus, benedicimus
Domino.

Au temps de Pâques.

Ant. Alleluia, Alleluia, Alleluia.

BENEDIXIT
no
cordiaru
qui con
nostrâ.

R. D

LUC
L
Primor
Mundi

QUI
Dnem v
Tetrum
Audi p

NE
Vitæ sit
Dûm n
Seseque

Cœl
Vitale
Vitemu
Purgen

PR
Patriqu
Cum S
Regnan

CHAPITRE 2.—Cor. 1.

BENEDICTUS Deus & Pater Domini
nostri Jesu Christi, Pater miseri-
cordiarum & Deus totius consolationis,
qui consolatur nos in omni tribulatione
nostrâ.

R. Deo gratias.

H Y M N E.

LUCIS Creator optime,
Lucem dierum proferens,
Primordiis lucis novæ,
Mundi parans originem.

QUI manè junctum vesperi,
Diem vocari præcipis,
Tétrum cahos illabitur,
Audi preces cum fletibus.

NE mens gravata crimine,
Vitæ sit exul munere,
Dùm nil perenne cogitat,
Seseque culpis illigat.

CÆLORUM pulset intimum,
Vitale tollat præmium,
Vitemus omne noxium,
Purgemus omne pessimum

PRÆSTA, Pater piissime,
Patrique compar unice,
Cum Spiritu paracleto,
Regnans per omne sæculum. Amen.

CANTIQUE DE LA VIERGE. *Luc. I.*

Magnificat : anima mea Dominum.
Et exultavit spiritus meus : in
Deo salutari meo.

Quia respexit humilitatem ancillæ
suæ : ecce enim ex hoc beatam me dicent
omnes generationes.

Quia fecit mihi magna qui potens est :
& sanctum nomen ejus.

Et misericordia ejus à progenie in
progenies : timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio suo : dis-
persit superbos mente cordis sui.

Deposuit potentes de sede : & exalta-
vit humiles.

Esurientes implevit bonis : et divites
dimisit inanes.

Suscepit Israël puerum suum : recor-
datus misericordiæ suæ.

Sicut locutus est ad Patres nostros :
Abraham et semini ejus in sæcula.

Gloria Patri, &c.

F I N.

T

AVE
Exercice
Exercice
Préparation
CHAP. I

II
III

IV

V

VI
VII
VIII

IX
X
XI

XII

XIII

XIV
Suite

XVI

TABLE des CHAPITRES.

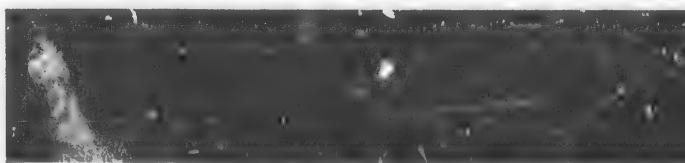
Avertissement	Page.
Exercice spirituel durant le St. Messe.	iii
Exercice pour la Confession.	v
Préparation à la Ste. Communion.	x
CHAP. I. La vertu consiste principalement dans la crainte de Dieu: qu'elle doit être cette crainte?	xiii
II. De l'amour de Dieu.	1
III. Il faut imiter N. S. dans la jeunesse, et pendant toute la vie.	17
IV. De l'amour et de l'honneur dû à ses Peres et Meres.	24
V. Suite du même sujet. Respect dû à ses Pere et Mere, aux Maîtres et Maîtresses	43
VI. De l'humilité et de la superbe.	48
VII. De l'obéissance.	58
VIII. De quelle maniere les jeunes gens doivent recevoir les avis et les corrections.	66
IX. De l'amour du prochain.	71
X. De la chasteté	76
XI. Des moyens de conserver sa chasteté.	89
XII. Autre moyens de conserver la chasteté.	95
XIII. Sentimens de St. François de Sales sur les danfes et les bals.	108
XIV. De la retenüe dans les paroles.	116
Suite du ch. 15. sur le même sujet: de la médisance et des jugemens téméraires.	124
XVI. Des querelles, des injures, des rapports, des reproches, des railleries.	138
	151

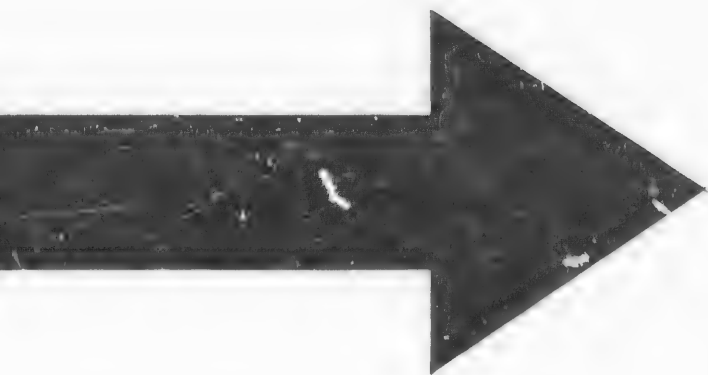
Table.

	Pages
CHAP. XVII. Des amitiés.	160
XXVIII. Du mensonge.	173
XIX. De la nécessité d'avoir un bon confesseur et guide dans les voyes du salut.	178
XX. Tous les fidèles, et surtout les jeunes gens, doivent se confesser souvent.	183
XXI. Autres avis touchant la confession,	185
XXII. Avis plus particuliers pour la confession.	187
XXIII. De la Ste Communion.	195
XXIV. Avis pour bien Communier.	201
XXV. Du lever et du coucher, de la prière et du régleme ^{nt} de la journée.	204
XXVI. Des dispositions qu'on doit avoir en s'habillant, et de la modestie dans les vêtemens.	218
XXVII. De la dévotion à la Ste. Vierge et à St. Joseph.	235
XXVIII. De la dévotion à l'Ange Gardien et aux SS.	240
XXIX. De la lecture des bons livres.	244
XXX. Des conversations.	252
XXXI. Du travail et de l'emploi du temps.	266
XXXII. Les jeunes gens ne doivent jamais avoir honte de faire le bien.	272
XXXIII. Les artifices du Démon pour engager les jeunes gens dans la tentation.	275
XXXIV. Des fautes qu'on fait dans les tentations.	278
XXXV. Quelles maximes les Chrê-	

Table

CHAP.	tiens doivent suivre dans la	Pag.
	jeunesse, et en tout temps.	285
XXXVI.	Du même, de la dignité, et des obligations du chrétien.	295
XXXVII.	Du Sacrement de confirmation, et des dons du S. Esprit.	298
XXXVIII.	Du respect qu'on doit avoir dans l'Eglise, de la Messe et de la manière de l'entendre.	305
XXXIX.	De la dévotion à N. S. J. C. et de la visite du T. S. Sacrement.	312
XL.	De quoi il faut s'occuper quand on visite le S. Sacrement.	319
XLI.	Du respect qu'on doit avoir pour les Prêtres.	326
XLII.	Des jeux et des divertissemens	337
XLIII.	Des repas et de l'abstinence.	343
XLIV.	Des veillées et assemblées nocturnes, des spectacles, des promenades &c.	357
XLV.	Avis à la jeunesse, au sujet des gens de guerre, et de ce qui concerne la profession des armes.	368
XLVI.	Avis importants aux écoliers et aux étudiants.	374
XLVII.	Devoirs d'un écolier envers soi même.	381
XLVIII.	Du choix de sa vocation.	394
XLIX.	Des dispositions au mariage.	399
L.	Dans quelles dispositions on doit célébrer le mariage, et passer le jour des noces.	409
	Vêpres du Dimanche.	441





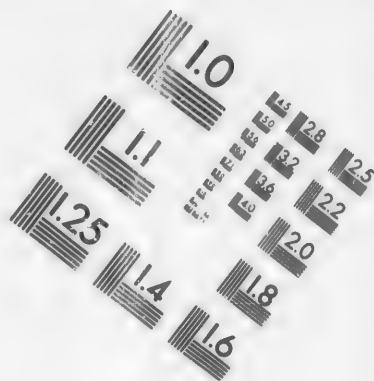
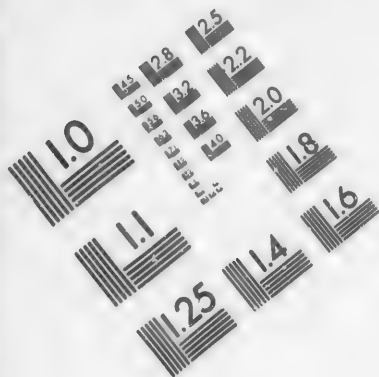
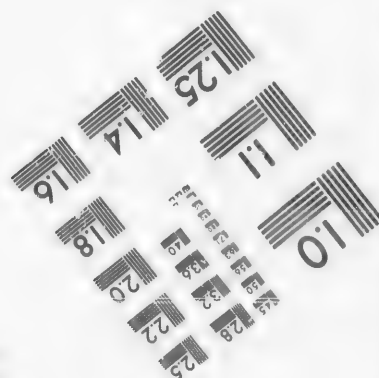
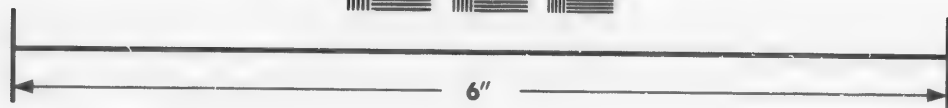
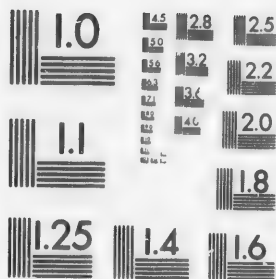


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18 20 22 25
28 32 36 40

10

Fautes à Corriger.

Page	8	Ligne	25	L'Éternité lisez l'éternité
P.	13	l.	32	de l'objet lisez l'objet de
P.	27	l.	7	emblent lisez semblent
P.	40	l.	10	hourreaux lisez buirreaux
P.	85	l.	4	accommença lisez recommença
P.	88	l.	20	fait lisez fait
P.	90	l.	18	parce se lisez parce que ses
P.	100	l.	22	Noctures lisez nocturnes
P.	102	l.	30	arcir lisez arrive
P.	105	l.	25	puteur lisez pudeur
P.	149	l.	19	levât lisez lavât
P.	159	l.	25	asge lisez Sage
P.	162	l.	15	corquetterie lisez requetterie
P.	174	l.	26	ts lisez Saints
P.	181	l.	28	ministre lisez ministère
P.	246	l.	27	dont lesez sont
P.	252	l.	24	force lisez forme
P.	269	l.	1	Eve. lisez lever
P.	277	l.	4	geones lisez jeunes

Les autres fautes, qu'on n'a pas notées ici, seront aisément redressées par le lecteur intelligent.

front aise-

